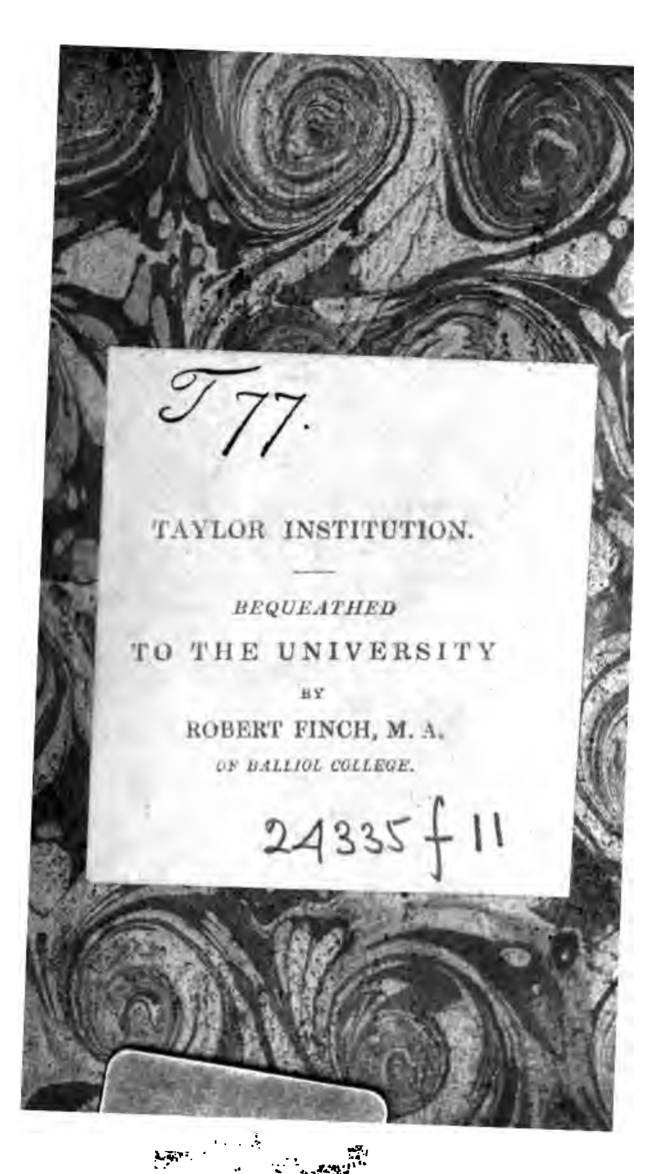



T77.
TAYLOR INSTITUTION.
BEQUEATHED
TO THE UNIVERSITY
BY
ROBERT FINCH, M. A.
OF BALLIOL COLLEGE.
24335 f 11



HISTOIRE
DE L'AVÈNEMENT
DE LA MAISON
DE BOURBON
AU TRONE D'ESPAGNE.

TOME CINQUIÈME.

HISTOIRE DE L'AVÈNEMENT DE LA MAISON DE BOURBON AU TRONE D'ESPAGNE,

DÉDIÉE AU ROI.

Par M. TARGE.

TOME CINQUIÈME.

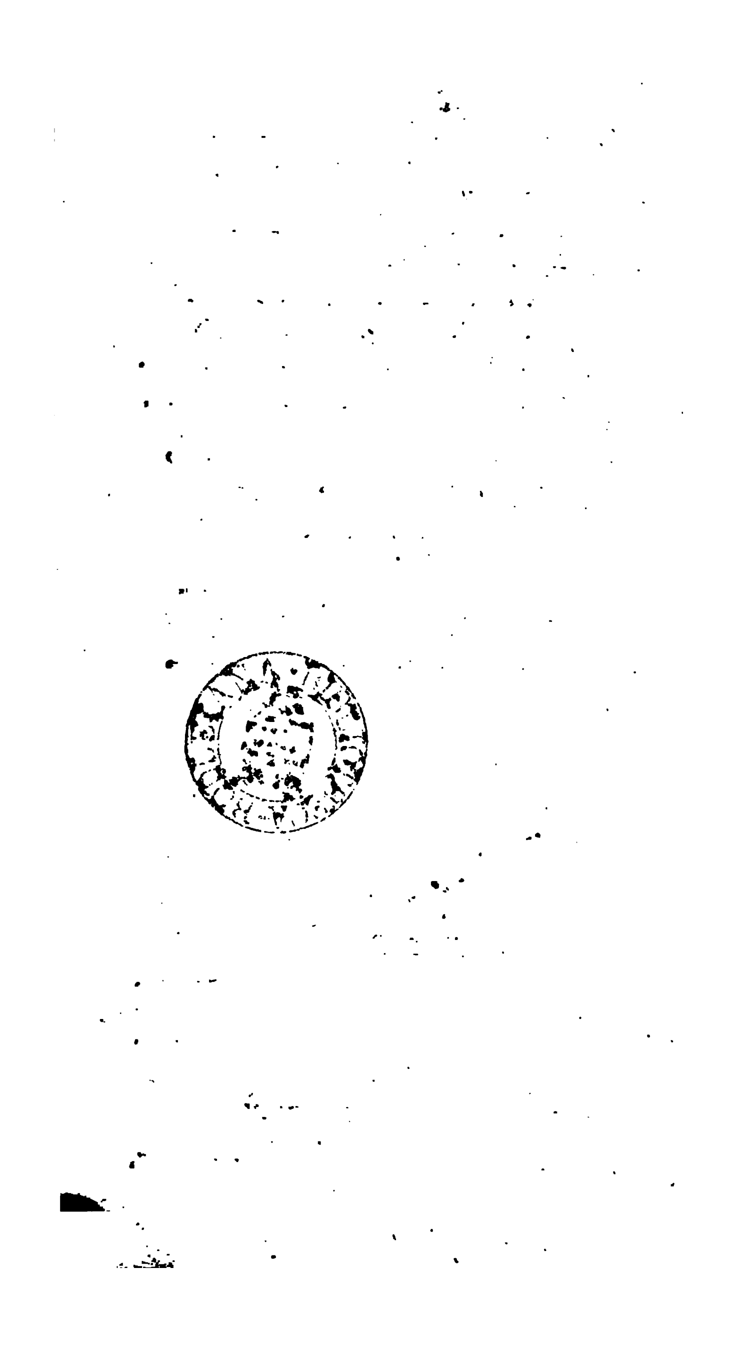


A PARIS,

Chez { SAILLANT & NYON, Rue S. Jean-de-Beauvais.
Veuve DESAINT, Rue du Foin-Saint-Jacques. }

M. DCC. LXXII.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION DU ROI.





HISTOIRE DE L'AVÉNEMENT DE LA MAISON DE BOURBON AU TRONE D'ESPAGNE.

LIVRE VI.

CHAPITRE PREMIER.

§. I. *Introduction pour la Campagne de 1707.* §. II. *Révolte réprimée dans l'Isle Minorque.* §. III. *L'Abbé de la Rivière va trouver le Prince Eugène à Milan.* §. IV. *Traité entre le Pape & l'Empereur.* §. V. *M. de Saint-Pater est chargé d'une Commission au-*

près du Prince Eugène. §. VI. *Il est admis à l'Audience de ce Prince.* §. VII. *Le Prince assiège le Château de Milan.* §. VIII. *Traité pour faire sortir les François de la Lombardie.* §. IX. *Les places sont remises aux Impériaux.* §. X. *Les François repassent les Alpes.* §. XI. *Concession que fait l'Empereur au Duc de Savoie.* §. XII. *L'Empereur cède le Milanois à l'Archiduc Charles.* §. XIII. *Plusieurs Princes d'Italie sont dépouillés de leurs Etats.* §. XIV. *Préparatifs des Impériaux contre le Royaume de Naples.* §. XV. *Le Cardinal Grimani empêche la Cour de Vienne de changer de résolution.* §. XVI. *Ils prennent leur route par l'Etat Ecclésiastique.* §. XVII. *Les Généraux Allemands se rendent à Rome.* §. XVIII. *Leur armée arrive sur les frontières du Royaume de Naples.* §. XIX. *Etat du Royaume à l'arrivée des Impériaux.* §. XX. *Embarras du Vice-Roi.* §. XXI. *Précautions du Duc d'Atri pour conserver l'Abruzze.* §. XXII. *Fautes que fait le Duc d'Escalona.* §. XXIII. *Les Allemands entrent dans le Royaume de Naples.* §. XXIV. *Ils s'emparent de Capoue.* §. XXV. *Deputation*



LES malheurs qui avoient accompagné les opérations des armées des deux Couronnes pendant le cours de l'année 1706, n'étoient que trop capables de décourager les Monarques de la Maison de Bourbon, & de faire renoncer Philippe V à l'espérance d'occuper le Trône d'Espagne, si la grandeur d'ame naturelle à cette Auguste Maison, ne les eût rendus inébranlables aux coups de la fortune. La Catalogne & les Royaumes de Valence & d'Aragon, séduits

1707. I. Introduction pour la campagne de 1707.

1707. par les magnifiques promesses de l'Archiduc, avoient abandonné le parti du Roi; mais les Castillans plus fidelles, lui étoient demeuré constamment attachés; & ce fut en grande partie leur persévérance dans le devoir, qui assura pour toujours la Couronne à ce Prince & à ses descendants. Nous verrons des exemples continuels de cette fidèlité, dans la suite de cette Histoire, que nous allons continuer, en rapportant par ordre ce qui se passa en Italie, en Espagne, en Flandre & en Allemagne pendant la campagne de 1707.

II. Revolte réprimée dans l'isle Minorque.

Nous avons vu dans le volume précédent, que les Anglois, après s'être rendus maîtres de l'isle Majorque, avoient fait une tentative infructueuse pour s'emparer de Port-Mahon. La vigilance du Gouverneur avoit conservé cette place; mais il n'avoit pu empêcher que les ennemis, débarqués dans l'isle, n'y fussent joints par un assez grand nombre de ces hommes obscurs, toujours prêts à changer de maître, dans l'espérance de se dédommager de la médiocrité de leur fortune, à l'aide des troubles qui accompagnent les grandes révolutions. Ces

rebelles, au nombre de cinq mille hommes, soutenus de quelques troupes Angloises, s'étoient retranchés devant le fort Saint-Philippe, dont la garnison étoit trop foible pour les chasser de ce poste. Ils comptoient s'y maintenir jusqu'au temps où les secours qu'ils attendoient d'Angleterre, les auroient mis en état d'entreprendre avec succès la conquête du reste de l'isle; mais la Cour de France en connoissoit trop l'importance, pour la laisser tomber si facilement entre les mains de ses ennemis. On équipa vers la fin de 1706, dans le port de Toulon, une escadre, dont le commandement fut confié au Comte de Villars. Ce brave Officier mit à la voile les derniers jours de Décembre, malgré la rigueur de la saison; & le premier de Janvier il mouilla dans le Port-Mahon. M. de Jonquières, qui commandoit dans le fort, se rendit à son bord; & ils prirent ensemble de si justes mesures, qu'en peu de jours ils détruisirent ou dispersèrent tous les rebelles. Dès le 7, les habitants furent contraints de livrer leurs armes : le 11, ils signèrent une capitulation, dans laquelle on leur promit le pardon sous le bon plaisir

1707.

1707. du Roi d'Espagne ; & l'on permit à tous les étrangers de sortir de l'isle. Les mutins ne profitèrent pas long-temps de cette amnistie : ils formèrent une conjuration : elle fut découverte. On punit du dernier supplice ceux qui en étoient les chefs, & la tranquillité fut pour lors entiérement rétablie.

Ottieri.

III. L'Abbé de la Rivière va trouver le Prince Eugène à Milan.

Quoique le Pape Clément XI eût toujours affecté de garder la neutralité dans les divisions qui partageoient toute l'Europe, les ennemis de la Maison de Bourbon ne cessoient de l'accuser de partialité. Il avoit tout lieu de craindre que si la Maison d'Autriche s'emparoit de toute la succession de Charles II en Italie, elle ne lui fît ressentir de fâcheux effets de la complaisance qu'on lui reprochoit d'avoir eue pour les François dans l'affaire de Figarolo. Pour en prévenir les inconvénients, pendant que les deux Couronnes avoient encore un corps de troupes en Lombardie, le Pontife envoya l'Abbé de la Rivière au Prince Eugène, pour traiter d'un accommodement entre les Cours de Rome & de Vienne. L'Abbé avoit toutes les qualités propres à le faire réussir dans

une négociation auſſi délicate. Admis à l'audience du Prince, qui étoit pour lors à Milan, il commença par lui porter des plaintes, ſur les logements que les troupes Allemandes avoient pris dans l'Etat Eccléſiaſtique. Eugène ne lui permit pas de s'étendre ſur cet article; il l'interrompit dès le commencement de ſon diſcours, & lui dit que le temps étoit venu, où le Pape alloit ſe repentir d'avoir permis aux François de chaſſer à main armée les Alliés de Figarolo, & même de la plus grande partie de l'Italie, contre la foi donnée à Sa Majeſté Impériale. L'Abbé ne fit point de réponſe poſitive: il eut l'art de l'éluder, en s'étendant ſur les obligations que la Maiſon d'Autriche avoit à Sa Sainteté, pour n'avoir pas conclu le traité de la neutralité d'Italie, entamé par ſon prédéceſſeur, & pour avoir toujours refuſé contre ſes propres intérêts, d'accorder l'inveſtiture du Royaume de Naples au Roi Philippe. Le Prince ſe rendit, ou feignit de ſe rendre à ſes raiſons; & après quelques diſcuſſions on convint d'un traité, qui fut ſigné le 5 Février par le Comte de Schlick, au nom du Prince Eugène,

1707.

Ottieri.

1707. & par l'Abbé de la Rivière. Il contenoit cinq articles.

IV. Traité entre le Pape & l'Empereur.

Par le premier, Son Altesse Sérénissime promettoit de faire retirer toutes les troupes Impériales du Bolonois & du Ferrarois avant le 15 Février. Dans le second, on prévenoit tous les désordres qui pouvoient arriver lors de la retraite de ces troupes; & le Prince promettoit d'avoir égard au dommage que les habitants de ces Provinces disoient avoir souffert par leur séjour. Dans le troisième, on convenoit des subsistances & fourrages que l'Etat de Bologne devoit fournir pendant l'hiver, avec la condition que les troupes Impériales ne pourroient en exiger une plus grande quantité. Le quatrième étoit destiné à régler le paiement de ces fournitures. Enfin, le cinquième article indiquoit différents endroits, qui devoient être compris dans le traité, comme faisant partie de l'Etat Ecclésiastique. Cet accord fut présenté au Pape pour le ratifier; mais le Saint-Père, soit par les insinuations des Ministres François, soit de son propre mouvement, prétendit que l'Abbé avoit excédé ses pouvoirs, & lui en écrivit en termes assez vifs.

Le Prince Eugène en étant informé, fut près de faire rentrer les troupes Impériales sur les terres du Pontife; mais après quelques réfléxions, Clément jugea qu'il falloit céder à la nécessité. Il ratifia l'accommodement, & la bonne intelligence fut rétablie, au moins pour quelque temps, entre la Cour de Rome & celle de l'Empereur.

1707.

Lamberty. Ottieri.

V. M. de Saint-Pater est chargé d'une Commission auprès du Prince Eugène.

Quoique les François fussent excessivement rébutés de la guerre d'Italie, plusieurs Membres du Conseil de Versailles étoient d'avis, que l'on continuât à entretenir des troupes dans Mantoue, dans Crémone & dans le Château de Milan, pour former toujours en ce pays une puissante diversion, qui y tînt occupée une partie des forces Impériales. D'autres, faisant réfléxion sur le grand nombre d'hommes que les maladies & le fer des ennemis avoient enlevés au-delà des Alpes, jugèrent qu'il étoit de la prudence de ne pas exposer celles qui restoient, à une perte qu'ils regardoient comme certaine. Cet avis l'emporta, & l'on prit le sage parti de les en faire sortir par un traité. M. de Saint-Pater, habile négociateur, fut chargé de cette commission déli-

1707. cate ; & il la conduisit avec tant de secret, que les chefs même de l'armée des deux Couronnes n'en eurent connoissance que lorsqu'elle fut conduite à sa perfection.

VI. Il est admis à l'audience de ce Prince.

A son arrivée en Italie, l'Officier François fit demander au Prince Eugène un passe-port, en lui insinuant qu'il étoit chargé d'une commission importante du Ministère de Versailles, au sujet des États de la succession d'Espagne en Lombardie. Le Prince étonné, parut craindre qu'on ne cherchât à l'amuser par quelque négociation insidieuse ; mais jugeant qu'il étoit de la plus grande importance pour le succès des armes de l'Empereur, de faire sortir d'Italie les troupes des deux Couronnes, il résolut à tout événement d'entendre ce que Saint-Pater avoit à lui proposer. Il lui permit de se rendre près de sa personne à Milan, où il étoit retourné après avoir passé quelques jours en Piémont près du Duc de Savoie. Saint-Pater fit tous ses efforts pour conserver en Italie quelques places où les troupes des deux Couronnes pussent demeurer en garnison : mais le Prince le refusa avec tant de fermeté, que le Négociateur

jugea qu'il ne parviendroit à conclure aucun Traité, sans que la France consentît à l'évacuation totale du Milanois & de toute la Lombardie. Il demanda au Prince, s'il étoit autorisé de Sa Majesté Impériale à traiter définitivement sur cet article: son Altesse lui répondit, que les propositions de la France n'ayant pas été prévues, il n'étoit chargé d'aucun pouvoir à ce sujet: mais qu'il expédieroit un Courier à Vienne, & ne tarderoit pas à recevoir ceux qui lui étoient nécessaires pour cet objet. Saint-Pater savoit que la France avoit particulièrement en vue de retirer d'Italie M. de Médavi avec les troupes qu'il commandoit; & il profita de l'intervalle pour revenir à Versailles rendre compte au Roi du succès de sa négociation, & prendre ses derniers ordres pour l'évacuation de la Lombardie.

1707.

San-Vitali. Quincy.

VII. Le Prince assiège le château de Milan.

Pendant qu'on travailloit à ramener la tranquillité en Italie, le Prince Eugène continuoit à y étendre ses conquêtes. Maître de la ville de Milan, il lui restoit à s'emparer du château, qu'il ne pouvoit espérer d'emporter de vive force, sans s'exposer à perdre beaucoup de troupes. La place étoit

naturellement très-forte, & défendue
1707. par une bonne garnison, aux ordres du Marquis de la Floride, ancien Officier, dont la bravoure étoit à toute épreuve. Ce Gouverneur, dès le commencement du siège, écrivit aux Magistrats de Milan, & leur demanda de l'argent, des vivres & des habits pour ses troupes, avec menaces de bombarder la ville, s'ils refusoient de lui en envoyer. On fit aussi-tôt un traité, par lequel on convint qu'au moyen de cette contribution, il ne seroit tiré ni du côté de la ville sur le château, ni du château sur la ville. Le Prince Eugène, quoiqu'il ne prît aucune part à cette espèce de trêve, en profita, pour ne garder que peu de troupes à Milan; & il se servit du reste pour soumettre d'autres places. Quelque temps après ce traité, le Marquis de la Floride prétendit que les habitants n'avoient pas rempli les conditions auxquelles ils s'étoient engagés; & il commença à faire tirer sur la ville quelques coups d'arquebuse; mais ils ne firent presque aucun mal. Le Prince, déterminé à s'emparer du château, fit sommer le Gouverneur de se rendre; & lui fit dire que, s'il

continuoit à tirer sur la ville, il ne lui seroit fait aucun quartier. Le Marquis répondit, qu'il la ménageroit quand il n'y auroit plus d'ennemis du Roi son maître ; & il ajouta, qu'après avoir soutenu vingt-quatre sièges, sans qu'on eût jamais pu lui reprocher de lâcheté ni d'infidélité, il seroit comblé de gloire s'il pouvoit mourir pour les intérêts de son Souverain.

1707.

Ottieri.

VIII. Traité pour faire sortir les François de la Lombardie.

Le Prince voyant par cette réponse, qu'il ne pouvoit se flatter de réduire le château de Milan par un simple blocus, se détermina à en former le siège suivant les règles de la guerre. Il fit en conséquence élever les batteries le 12 de Février : les assiégés se défendirent vigoureusement pendant un mois ; & il est vraisemblable qu'ils eussent encore arrêté long-temps les Impériaux, sans le retour de M. de Saint-Pater, qui fit suspendre toutes les hostilités. Cet Officier, chargé des ordres du Monarque François, ne fit plus un mystère de sa négociation. Il se rendit auprès du Prince, qui de son côté avoit reçu les pouvoirs de l'Empereur ; & le 13 de Mars, dit un Auteur Italien, « fut le jour fatal de l'ac-» commodement qui causa un si grand

1707. » changement dans les affaires d'Italie. » Accommodement, ajoute-t-il, par » lequel les Espagnols, qui pendant » près de deux siècles avoient été Sou» verains d'une grande partie de l'Italie, » en furent totalement dépouillés, » sans que le Roi de France eût même » demandé leur consentement, comme » il auroit dû le faire, au moins par » convenance. » Le Traité fut signé du côté de l'Empereur, par le Comte de Schlick & par le Comte de Daun; & du côté de la France, par MM. de Saint-Pater & de Javellière. Il contient quarante articles, qui tous ont pour objet l'évacuation de l'Italie par les troupes des deux Couronnes, & la reddition, avant la fin du mois de Mars, de toutes les places qu'elles y occupoient. Il y est stipulé que toutes ces troupes prendront la route de Suze pour rentrer en France sans aucun obstacle. Les villes nommément exprimées dans ce Traité, sont celles de *Ottieri.* Sestola, la Mirandole, Valence, Mantoue, Sabionetta, Crémone, Final & le château de Milan.

IX. Les places sont remises aux Impériaux.

Le Marquis de la Floride, & les autres Officiers chargés de la garde de cette forteresse, ne consentirent que

difficilement à la remettre aux ennemis de leur Roi : mais M. de Saint-Pater étoit chargé d'un ordre ſigné des deux Monarques, & ils furent obligés de s'y ſoumettre. On prétend que Philippe, en partant de France, avoit laiſſé au Roi ſon aïeul pluſieurs blancs-ſeings pour en faire uſage ſuivant les circonſtances, & qu'il y en eût un d'employé en cette occaſion.

1707.

Ottieri.

X. Les François repaſſent les Alpes.

On convint par le Traité, que les Officiers ſeroient rendus de part & d'autre, à l'exception de ceux d'un grade ſupérieur. Les Suiſſes qui avoient été au ſervice du Roi Philippe dans l'État de Milan, eurent le choix ou de retourner dans leur pays, ou de paſſer au ſervice de l'Empereur; & il y en eut un très grand nombre qui prirent ce dernier parti. On accorda la même liberté aux Eſpagnols & aux Italiens; mais preſque tous les Officiers de ces deux Nations demeurèrent fidelles à leur Souverain. A l'ègard des ſoldats, il en déſerta beaucoup, même des François, avant qu'ils repaſſaſſent les montagnes. Le Prince de Vaudemont ratifia le Traité au nom du Roi d'Eſpagne, & il le fut enſuite par le Duc de Savoie, ſur la demande ex-

presse de la France. Environ vingt-
1707. deux mille soldats François sortirent des places d'Italie ; mais il en déserta un si grand nombre, qu'il ne s'en trouva pas plus de quatorze mille,
San-Vitali. quand on en fit la revue après leur arrivée en Dauphiné.

XI. Concession que fait l'Empereur au Duc de Savoie.

L'Empereur étant ainsi devenu maître d'une partie considérable de l'Italie, voulut récompenser le Duc de Savoie des services importants qu'il en avoit reçus. Il lui abandonna en toute souveraineté les villes & provinces de Valence & d'Alexandrie avec la Lomelline & la vallée de Sessia, ainsi que tous les châteaux, bourgs, seigneuries & territoires qui en dépendent. Il lui accorda encore l'investiture du Duché de Montferrat, quoique l'Empereur Léopold eût fait la promesse la plus solemnelle de ne jamais démembrer ni provinces, ni villes, ni bourgs dépendants de la Monarchie Espagnole. Par cette concession, Victor Amédée retira de son alliance avec la Maison d'Autriche, des avantages que jamais celle de Bourbon ne lui eût accordés,
Ottieri. & qui le conduisirent peu de temps après à la Royauté ; objet constant de l'ambition de ce Prince.

Les prétentions que l'Empereur Joseph pouvoit avoir personnellement sur le Milanois, seroient devenues une source de contestations entre les deux frères, si Sa Majesté Impériale n'en eût fait une cession en bonne forme à l'Archiduc Charles, auquel le Prince Eugène, en sa qualité de Gouverneur du Milanois, fit prêter serment de fidélité par tous les sujets de cet État. Il est difficile de juger s'ils le firent avec autant d'affection qu'ils en avoient marqué pour la domination du Roi Philippe : mais ils furent contraints d'obéir. Les Vénitiens & les autres Puissances d'Italie, qui avoient tout à redouter du voisinage des Impériaux, étoient dans les plus grandes inquiétudes pour se conserver un appui : ils demandèrent qu'après la mort du Duc de Mantoue, Ferdinand de Gonzague, l'investiture de ce Duché fût donnée au Duc de Guastalle qui étoit de la même famille. Les Anglois & les Hollandois, quoique liés avec l'Empereur, s'unirent aux Vénitiens pour faire la même demande : mais ce Prince & ses Ministres étoient résolus de garder cette place, tant pour tenir en respect la République, que pour faciliter le

1707.

XII. L'Empereur cède le Milanois à l'Archiduc Charles.

passage des troupes qu'ils avoient dessein d'envoyer dans le Royaume de Naples. Ils résistèrent à toutes les sollicitations ; couvrirent leur refus de raisons plausibles, & Mantoue demeura en la possession des Impériaux.

1707.

'an-Vitali.

XIII. Plusieurs 'rinces d'Ialie sont déouillés de eurs Etats.

Le Souverain de ce Duché étoit à Venise dans le temps de cet accommodement ; & ce fut l'Abbé de Pompone qui lui en apprit la fâcheuse nouvelle dans l'Église des Capucins. Il lui dit que le Monarque François n'avoit pu se dispenser d'abandonner à l'Empereur les duchés de Mantoue & de Montferrat, pour employer plus utilement ailleurs les troupes qu'il avoit en Italie ; qu'il comptoit que la restitution de ces États à leur Souverain, seroit un des articles de la paix générale, quand on pourroit la conclure ; & qu'en attendant, il lui avoit assigné une pension de cinquante mille écus par mois, argent de France, pour lui donner des marques de son estime & de son affection. Quelque étonnement que ce discours pût causer à Ferdinand, il sut se contenir dans les bornes de la modération qui convient à un grand Prince ; & il répondit à l'Abbé : qu'en faisant alliance avec les deux Couron-

nes, il avoit eu pour objet la tranquillité de l'Italie : qu'il se trouvoit 1707 dépouillé de ses États, quoiqu'il n'eût jamais eu lieu de croire que personne s'arrogeât le droit de disposer du Mantouan ni du Montferrat, puisqu'il ne les avoit ni vendus ni cédés à la France, non plus qu'à aucune autre Puissance. « Je n'ai pas, ajouta-t-il, l'ame assez » basse pour prendre une modique » somme d'argent, en échange d'une » souveraineté qui est l'héritage de » mes ancêtres. Privé de mes États, » il ne me reste plus qu'à répandre » mon sang pour le salut de l'Italie, » & j'offre encore de le répandre vo» lontiers pour les Rois de France & » d'Espagne. Ce bras, dit-il, en le » découvrant, est encore plein de » force ; mon cœur conserve toujours » sa première vigueur : je suis né Prin» ce ; j'ai vécu en Prince, & je saurai » mourir en Prince. » Après ce peu de mots, le Duc sortit de l'Église, & se jetta dans sa gondole sans vouloir écouter aucune replique de l'Abbé. De retour à son hôtel, il y trouva une lettre de la Duchesse, qui avoit pris le parti de se retirer en France avec le Prince de Vaudemont, Gou-

verneur du Milanois. Ce nouveau
1707. coup fut encore plus ſenſible au Duc, que la perte de ſes États : il ſe retira à Padouë ; y demeura quelques mois languiſſant, & y termina des jours qu'il ne pouvoit plus paſſer que dans l'amertume, réduit à la condition d'une vie privée, ſans avoir même la conſolation de pouvoir confier ſes peines
Ottieri. à une compagne, qui lui aidât à ſupporter le poids de ſes malheurs. Le Prince de Caſtiglione & le Duc de la Mirandole furent également dépouillés de leurs États par le même Traité.

XIV. Préparatifs es Impé-aux contre Royaume e Naples.

Les Alliés, dans le plan qu'ils avoient formé pour la campagne de cette année, s'étoient propoſé deux objets très importants : ou de faire une invaſion dans le Dauphiné, ou d'entreprendre le ſiège de Toulon ; mais l'Empereur avoit un autre projet qui le touchoit de plus près. C'étoit la conquête du Royaume de Naples, dont les chemins lui devenoient ouverts par le Traité qui obligeoit les troupes des deux Couronnes à ſe retirer de toute la Lombardie. Les Puiſſances maritimes, ainſi que les Princes Italiens étoient peu diſpoſés à favoriſer cette entrepriſe : & la Reine Anne auroit

desiré que les Impériaux se fussent entièrement tournés du côté de la France, 1707.
parce qu'elle regardoit le Royaume de Naples comme un dédommagement qu'on auroit pu donner par un Traité de paix à Philippe, s'il avoit été forcé d'abandonner l'Espagne. Elle pensoit encore qu'il pouvoit être avantageux pour la grande alliance, d'élever le Duc de Savoie à la Royauté, en le rendant Souverain des États de Naples & de Sicile, ce qui l'attacheroit pour toujours aux intérêts des Puissances qui auroient contribué à lui faire acquérir le titre de Roi. L'Empereur & l'Archiduc voyoient avec peine les vues ambitieuses de ce Prince; mais le besoin qu'ils avoient du secours des Puissances maritimes, les forçoit à dissimuler. Dans cette diversité de sentiments, chacun, de son côté, suivit son projet; & pendant que le Duc de Savoie se préparoit à entrer en Dauphiné, les Impériaux faisoient leurs préparatifs pour une invasion dans le Royaume de Naples. La circonstance leur paroissoit d'autant plus favorable, qu'ils n'ignoroient pas que les habitants de ce Royaume étoient en général attachés à la Maison d'Autriche, &

1707. que presque tous ceux de la Noblesse qui s'étoient déclarés pour le Roi d'Espagne, étoient alors absents, ayant marché au secours de ce Prince avec l'élite des troupes Napolitaines. D'un autre côté, le Monarque François menacé dans ses propres États, ne pouvoit envoyer dans ce Royaume des forces suffisantes pour le garantir contre leurs attaques; & ils ne prévoyoient d'autre opposition que celle de quelques garnisons, trop foibles pour faire une longue résistance.

Ottieri.

XV. Le Cardinal Grimani empêche la Cour de Vienne de changer de résolution.

Le Général Comte de Daun fut chargé en chef de cette expédition, & on lui donna pour le seconder le Baron de Vaubonne, le Baron de Wetzel & le Général Paté. On comptoit beaucoup sur la disposition des peuples en faveur de l'Archiduc, & l'on jugea qu'on n'avoit besoin que de peu de troupes pour faire cette conquête. On fit choix de dix bataillons d'infanterie & de cinq régiments de cavalerie & de dragons, avec quatorze pièces de campagne; & cette petite armée eut ordre de prendre sa route par la Romagne, & d'entrer de ce côté dans le Royaume de Naples. Elle étoit déja en marche, lorsqu'on reçut

à la Cour de Turin des nouvelles de la bataille d'Almanza, gagnée en Espagne par l'armée Royale sur celle de l'Archiduc; ce qui porta le Duc de Savoie à dépêcher plusieurs couriers au Prince Eugène, pour l'engager à suspendre cette expédition jusqu'à ce qu'il eût de nouveaux ordres de l'Empereur. Ils ne tardèrent pas à venir, Sa Majesté Impériale n'ayant pu être détournée de son dessein par toutes les instances des Alliés, qui la pressoient toujours de changer la destination de ces troupes, & de les faire passer en Provence ou en Dauphiné. Le Cardinal Grimani, au contraire, envoya de Rome un courier à Vienne, pour représenter que si l'on manquoit une occasion aussi favorable, dans un temps où le Royaume de Naples étoit absolument dégarni de troupes, & où les peuples paroissoient disposés à se soumettre volontairement à la domination Autrichienne, il étoit à craindre que les affaires ne vinssent à changer de face; que les deux Monarques ne fissent passer une armée dans ce Royaume; & que le retard ne fît entièrement échouer une expédition, dont il assuroit la réussite, pourvu qu'on fît toute

1707.

Ottieri.

la diligence néceſſaire pour prévenir
1707. les François & les Eſpagnols.

XVI. Ils prennent leur route par l'Etat eccléſiaſtique.

Le Pape voyoit avec chagrin que les troupes Impériales ſe diſpoſoient à prendre leur route par l'État Eccléſiaſtique. L'Abbé de la Rivière, toujours zélé pour les intérêts du Pontife, lui avoit conſeillé de propoſer aux Puiſſances ennemies de remettre entre ſes mains les deux Royaumes de Naples & de Sicile, pour être gardés par les troupes Romaines juſqu'au temps où il ſeroit décidé par une paix générale, à quel Prince on en accorderoit la ſouveraineté. Le Pape approuva d'abord cet avis; mais d'autres courtiſans, qui avoient des vues différentes, réuſſirent à le jetter dans l'incertitude; & lorſqu'il revint au ſentiment de l'Abbé, les Impériaux étoient déja entrés dans le Bolonois. Le Cardinal Grimani, qui avoit la légation de Bologne, bien loin de faire aucune difficulté pour les y recevoir & pour leur fournir des proviſions, leur accorda au-delà de ce qu'on a coutume de donner aux troupes. L'Abbé de la Rivière, envoyé trop tard pour faire les repréſentations du Pontife, ne put obtenir d'autre réponſe du Général Daun,

Daun, ſinon que c'étoit une affaire réglée avec le Légat, & que rien ne ſeroit changé. Il ne réüſſit pas mieux auprès du Prince Eugène, qu'il joignit à Milan : il lui propoſa d'attendre qu'on eût demandé aux Monarques de la Maiſon de Bourbon, de remettre les villes & forteresses de Naples & de Gaëte entre les mains du Saint Père : cette propoſition fut rejettée comme hors de ſaiſon ; & le Prince lui dit, qu'il n'étoit plus poſſible de faire reculer des troupes, convaincues que leur entrepriſe auroit tout le ſuccès qu'elles pouvoient deſirer.

1707.

Ottieri

XVII. Les Généraux Allemands ſe rendent à Rome.

Le Pape n'ayant pu empêcher que les troupes Impériales ne paſſaſſent par les terres de ſa domination, voulut au moins les éloigner de Rome, & les engager à prendre la route de l'Abruzze ; mais le Généra Wetzel s'étant rendu en toute diligence auprès du Saint Père, le Cardinal Grimani lui fit obtenir audience le jour même de ſon arrivée. Ce Général demanda au Pape la permiſſion de faire paſſer les troupes Impériales au milieu de la ville de Rome, pour leur faire traverſer le Tibre ſur le pont anciennement nommé *Pons-Milvius*, & au-

jourd'hui Ponte-Molle. On a prétend
1707. que le principal objet des Impériaux
en voulant faire entrer leurs troupe
dans la capitale du monde Chrétien
étoit de forcer le Pape à accorder l'in
vestiture du Royaume de Naples
l'Archiduc. Formalité qui sans donne
aucun droit réel, est toujours très uti
pour en imposer au peuple. Quoi qu'
en soit, le Saint Pere refusa avec forc
de permettre l'introduction des tro
pes Allemandes dans la ville de Rome
mais comme elles avançoient toujour
& qu'elles étoient déja à Monte-Ro
tondo, qui n'en est éloigné que c
trois lieues, il jugea qu'il y auroit c
l'imprudence à demander qu'elles s'é
loignassent, & il permit qu'elles passa
sent le Tibre à Castel-Nuovo, sur u
pont qu'il ordonna de construire sa
perdre de temps. Les Généraux Daun
Vaubonne & Paté se rendirent aussi
Rome avec le Comte de Martinitz
nommé par l'Empereur à la Viceroyaut
de Naples. Ils y furent escortés pa
deux compagnies de cuirassiers, au
quels on accorda l'entrée de la ville
quoique le Général Wetzel eût prom
à Sa Sainteté qu'il n'y entreroit qu
les Officiers Généraux. Le lendemai

19 de Juin quatre cents autres cuiraſ- 1707.
ſiers ſe préſentèrent à la porte Pia ; mais on refuſa de les recevoir ; & ſi nous en croyons M. de Quincy, ils s'en vengèrent ſur les payſans qui portoient des denrées à Rome. Il ajoute que cette conduite obligea le Pape de faire murer huit portes de la ville, afin que ſes troupes en euſſent moins à garder ; mais cette circonſtance, tirée de Garzoni, médiocre Auteur Italien, eſt démentie par les autres Hiſtoriens de la même Nation, mieux inſtruits de tout ce qui ſe paſſoit alors à la Cour de Rome ; & il paroît ſeulement qu'on tint ces huit portes fermées, ſans en murer aucune. Les Généraux Allemands logèrent chez le Cardinal Grimani ; & les cavaliers furent diſtribués dans des maiſons particulières, où ils ne commirent aucun déſordre, non plus que ceux qui reſtèrent hors de la ville. *San-Vitali.*

XVIII. Leur armée arrive ſur les frontières du Royaume de Naples.

Le Cardinal de la Tremoille & le Duc d'Uceda, Miniſtres des deux Couronnes, portèrent au Pape des plaintes très vives, ſur la facilité qu'il accordoit aux Impériaux de traverſer tout l'État Eccléſiaſtique. Clément s'excuſa ſur l'impoſſibilité où il s'étoit trouvé de

1707. s'y oppoſer, n'ayant aucunes troupes pour ſoutenir le refus qu'il auroit pu faire. Le Monarque François connoiſſoit l'attachement du Saint Père à la Maiſon de Bourbon : il voulut bien admettre cette excuſe, & la bonne intelligence n'en fut point troublée. Les Impériaux paſſèrent le Tibre entre Caſtel-Nuovo & Monte-Rotundo, d'où ils allèrent à Tivoli & à Paleſtrine, & arrivèrent à la fin du mois de Juin ſur les frontières du Royaume de Naples.

…ix. …at du …ume à …ivée des …riaux.

Le Duc d'Eſcalona, qui en étoit Vice-Roi, avoit envoyé Dom Tiberio Caraffe, dès le commencement de la campagne, demander du ſecours aux Monarques de la Maiſon de Bourbon. N'en ayant pu recevoir ni de la France, ni de l'Eſpagne, il réſolut de faire les derniers efforts avec le peu de troupes Eſpagnoles qui étoient ſous ſes ordres, & avec celles du pays, pour conſerver le Royaume confié à ſes ſoins. Il n'avoit en tout que trois mille hommes de troupes réglées, & manquoit d'argent pour enrôler des ſoldats. Il envoya toute ſa vaiſſelle à la monnoie; en quoi il fut imité par les principaux Seigneurs de ſa Cour : mais il ne put

tirer que de très foibles sommes des habitants, mal disposés en faveur du gouvernement Espagnol. Il étoit hors d'état de garnir de troupes les bords du Garigliano, comme il auroit été nécessaire pour arrêter les ennemis, & les empêcher de venir directement à Naples. Le Royaume avoit joui long-temps des douceurs de la paix, & les Napolitains n'étoient nullement accoutumés aux travaux militaires; cependant le Vice-Roi fit choix de plusieurs Officiers Généraux: le Duc de Bisaccia, qui avoit servi long-temps avec honneur dans les guerres de Flandre, fut nommé pour commander en chef: Dom Orazio-Copula, qui avoit quarante ans de service, eut le titre de Général de l'artillerie; Dom Thomas d'Aquin, Prince de Castiglione, prit le commandement de la cavalerie; & le Duc d'Atri fut déclaré Gouverneur Général, ou Vicaire de l'Abruzze. On donna des armes aux habitants de Naples, pour gagner leur affection par cette marque de confiance; mais le plus grand nombre étoit disposé à se déclarer en faveur de l'Archiduc, & les autres paroissoient trop abattus pour qu'on pût compter

1707. ſur eux. Les mieux intentionnés tomboient dans le découragement, en voyant que Philippe étoit dans l'impoſſibilité de leur envoyer du ſecours, & que Louis XIV avoit retiré ſes troupes de la Lombardie ; ce qui les laiſſoit entièrement à découvert de ce côté. Les ennemis ſecrets de la Maiſon de Bourbon, pour achever d'intimider le peu de partiſans qui lui reſtoient, publioient que ce Monarque avoit déja offert, pour préliminaire de la paix, de céder le Royaume de Naples à la Maiſon d'Autriche, ce qui n'étoit peut-être pas ſans fondement, dans l'extrémité où la France paroiſſoit alors réduite. Quoi qu'il en ſoit, les plus ſages jugeoient que dans une circonſtance auſſi critique, ils n'avoient d'autre parti à prendre que celui de demeurer neutres, & d'attendre l'événement, pour ſe déclarer en faveur de ceux qui auroient la ſupériorité.

[S]an-Vitali, Ottieri.

XX. Embarras [d]u Vice-Roi.

Le Vice-Roi, n'ayant reçu de la Cour de Verſailles que des marques de la confiance qu'on avoit en ſon zèle, & à ſon attachement à ſon Souverain, eut recours au Marquis de Balbazès, Vice Roi de Sicile. Il envoya le Brigadier Rodriguez-Correa

demander quelques ſecours à ce Seigneur ; mais Balbazès qui craignoit lui-même pour le Royaume confié à ſes ſoins, & qui n'avoit que les troupes néceſſaires pour contenir les habitants, ne crut pas devoir dégarnir le pays. Dans cette diſette d'hommes, le Duc d'Eſcalona fit enrôler tous les criminels & les bandits détenus dans les priſons, & accorda la grace à tous ceux qui étoient en fuite, & qui viendroient ſe ranger ſous ſes drapeaux. Ce moyen lui fournit, à la vérité, un nombre de ſoldats ; mais tous gens qu'il n'étoit pas poſſible de diſcipliner, ni de réduire à la vie militaire. Il envoya enſuite les galères de Naples à Orbitello, & aux autres places de la Toſcane, pour en tirer les garniſons Eſpagnoles, ce qui lui fournit encore environ onze cents hommes, qui furent remplacés par des ſoldats Italiens de nouvelle levée. Cette précaution fut plus nuiſible qu'utile aux intérêts du Roi d'Eſpagne, d'autant que ces troupes ne purent ſauver Naples, & que leur abſence lui fit perdre Orbitello. Enfin, le Vice-Roi ayant forcé les artiſans & d'autres gens du bas peuple à prendre

1707.

1707. les armes, il se trouva à la tête d'environ huit mille hommes, mais qui avoient si peu de dispositions pour le service, qu'un seul régiment de bonnes troupes leur eût fait aisément prendre la fuite à la première attaque.

San-Vitali. Ottieri.

XXI. Précautions du Duc d'Atri pour conserver l'Abruzze.

Le Duc d'Atri, avec un petit corps de soldats aussi peu aguerris, passa dans l'Abruzze, où l'on avoit tout à craindre des habitants. Le Cardinal Grimani y avoit répandu des émissaires, qui portoient les peuples au soulèvement, en les assurant qu'une nombreuse armée d'Impériaux étoit en marche pour s'emparer de leur pays; & qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre pour éviter le pillage, que de se déclarer en faveur de l'Archiduc. Ils ajoutoient que ce Prince étoit disposé à leur accorder toutes sortes de graces & de privilèges, s'ils lui donnoient cette preuve de leur attachement à la Maison d'Autriche. Déja les Montagnards, séduits par ces menaces & ces promesses, s'attroupoient en plusieurs endroits, & paroissoient disposés à lever l'étendard de la révolte : mais le Duc d'Atri réussit bientôt à les dissiper, & un petit nombre d'exemples d'une juste sévérité

San-Vitali.

retardèrent de quelque temps la perte de cette Province. 1707.

Le Duc d'Escalona, prévoyant que la capitale ne pourroit résister long-temps aux efforts des ennemis, & aux entreprises des sujets mal-intentionnés, s'attacha principalement à mettre Gaëte en état de défense. Il y envoya de Naples une assez grande quantité de munitions & d'artillerie; mais cette précaution prise à contre-temps, ne servit qu'à aliéner de plus en plus les esprits. On jugea que les affaires étoient désespérées, & que le Vice Roi ne songeoit qu'à s'assurer une retraite dans une ville située sur les confins du Royaume, d'où il pouvoit passer en peu d'heures dans l'État Ecclésiastique. Cette démarche imprudente ne fut pas la seule que fit le Vice-Roi; au-lieu de s'attacher à bien munir les châteaux de Naples, pour être en état non-seulement de s'y soutenir contre les Impériaux, mais encore de tenir en respect les habitans de la ville, il fit construire à Baia deux petits forts, qui ne furent d'aucune utilité pour la défense du pays, & qui lui occasionnèrent beaucoup de dépense, dans un temps où

XXII. Fautes que fait le Duc d'Escalona.

1707. il avoit à peine de quoi payer ſes troupes. Paſſant enſuite de la plus grande crainte à la plus grande ſécurité, il ſembla mépriſer un ennemi, qui venoit, diſoit-il, pour faire la conquête d'un Royaume, avec moins de troupes & d'artillerie qu'il n'en auroit fallu pour emporter la plus petite place. Il eſt vrai que le Pape avoit déja fait la même réflexion, lorſque le Général Paté avoit été admis à ſon audience ; mais ce Général, qui comptoit plus ſur les intelligences que les Impériaux avoient à Naples, que ſur les forces qu'on y pouvoit conduire, lui avoit répondu qu'ils marchoient comme les Théatins, & s'en rapportoient totalement à la Providence. *Ottieri.*

XXIII. Les Allemands entrent dans le Royaume de Naples.

Les Allemands, arrivés ſur les bords du Garigliano, s'avancèrent du côté de Sora, où cette rivière pouvoit être traverſée avec le plus de facilité. Le Duc de Biſaccia, le Prince de Caſtiglione, le Général Copola & le fils du Viceroi, étoient au-delà avec quelques régiments de cavalerie de nouvelle levée, trop foibles pour pouvoir arrêter les ennemis ; auſſi n'eurent-ils d'autre parti à prendre que ce-

lui de se retirer vers Naples. Le Vice-Roi, convaincu alors du danger qu'il avoit paru mépriser, donna des ordres tardifs pour réparer les murs de la ville, qui étoient en très mauvais état, & pour jetter du secours dans Capoue; mais la diligence des ennemis empêcha qu'aucun de ces ordres ne pût avoir son exécution. 1707.

XXIV. Ils s'emparent de Capoue.

Le 3 de Juillet, les Impériaux ayant passé entièrement le Garigliano, le Général Vaubonne s'avança vers Capoue avec un détachement de cavalerie. Il fit rencontre à Tiano de plusieurs habitans de cette ville, affectionnés à la maison d'Autriche, qui le pressèrent de marcher en toute diligence, pour s'en emparer avant l'arrivée des troupes du Vice-Roi. Le Général ne perdit pas un instant: il se mit à la tête d'un petit corps de cavaliers les mieux montés, & se rendit à toute brides à l'une des portes de Capoue, qui étoient si mal gardés, qu'il s'en empara presque sans résistance. Le Marquis de Feria, qui y commandoit, se retira dans le château; on lui tira quelques volées de canon, & il capitula le lendemain,

1707. Ce fut ainsi que cette ville, la clef de tout le Royaume de Naples, passa au pouvoir des Impériaux. Le Gouverneur avoit assez de bravoure pour la bien défendre ; mais on avoit eu tant de négligence, qu'il n'y avoit presque pas une pièce de canon en état de servir. Cette conquête ne coûta aux ennemis que deux Officiers qui furent tués en passant sur le pont qui traverse la Vulturne.

San-Vitali.

XXV. Députation des Napolitains au Général Daun.

La conquête de Capoue fit ouvrir les portes d'Aversa aux troupes Impériales qui se présentèrent devant cette place ; & à peine furent-elles en marche pour Naples, que les habitants de cette capitale ne songèrent plus qu'à obtenir des conditions favorables, & le renouvellement de leurs privilèges. Pour hâter la reddition de la ville, on y répandit le bruit que l'armée navale des Puissances maritimes étoit entrée dans les mers d'Italie, & quelques-uns poussèrent le mensonge jusqu'à assurer qu'ils en avoient découvert les vaisseaux. On envoya aussi-tôt des députés avec le Prince de Montesarchio, pour présenter les clefs au Général ennemi, & pour lui demander que les Napo-

litains fussent rétablis dans les anciens privilèges à eux accordés par l'Empereur Charles-Quint, & confirmés par les Monarques de la Maison d'Autriche : que tout habitant du Royaume de Naples eût la liberté de fréter des vaisseaux pour faire le commerce; qu'on établît un port franc, soit à Salerne, soit dans quelqu'autre endroit convenable; qu'indépendamment des galères on équipât vingt vaisseaux de guerre, pour protéger le commerce: que dans les forteresses, la moitié de la garnison fût composée de Napolitains, avec un Commandant de la même nation, outre le Gouverneur nommé par le Souverain : enfin, que les bénéfices Ecclésiastiques fussent conférés aux naturels du pays, & non à d'autres.

1707.

Lambertey.

XXVI. Le Prince de Castiglione tombe au pouvoir des Impériaux.

L'affluence de peuple qui suivoit les députés étoit si grande, que les Impériaux en furent d'abord effrayés, & craignirent quelque surprise; mais ils furent bien-tôt rassurés par les acclamations de cette multitude qui accompagna le Comte de Martinitz & le Général Daun jusqu'à la Cathédrale. On y chanta solemnellement le *Te Deum*, pendant que le Duc d'Esca-

lona, après avoir donné quelques or-
1707. dres à la hâte pour la défenſe des châteaux, s'embarquoit ſur une galère pour ſe retirer à Gaëte, dont il gagna le port à force de rames. Le Prince de Caſtiglione, toujours ardent pour les intérêts du Roi Philippe, réſolut de ſe retirer vers la Pouille avec la cavalerie Eſpagnole qu'il commandoit, dans l'eſpérance de conſerver ce beau pays, qui abondoit en toutes ſortes de proviſions. Il prit ſa route par la Principauté d'Avellino; mais lorſqu'il approcha de cette ville, il trouva tous les chemins rompus, & les habitants en armes, pour s'oppoſer à ſon paſſage, ce qui l'obligea de retourner du côté de Salerne. Il y rencontra les mêmes difficultés; & n'ayant d'autre parti à prendre que celui de quitter un pays qu'il ne pouvoit défendre, il voulut s'embarquer avec ſes troupes à Viétri. L'oppoſition fut la même, & les vivres lui manquant, ainſi que les munitions, il fut enfin contraint de ſe rendre aux Impériaux, qui le conduiſirent priſonnier dans un des châteaux de Naples. Une partie de ſes gens avoient déſerté en route, & il ne

estoit plus qu'environ mille ca- 1707.
rs, dont les uns prirent parti
les troupes de l'Archiduc, &
utres furent distribués prisonniers
les villes dont les Impériaux
ent rendus maîtres ; mais ceci *San-Vitali.*
iva qu'après la prise des châteaux
aples.

XXVII. Ils se rendent maîtres des châteaux de Naples.

:s châteaux ne purent faire une
ie résistance ; les soldats qui y
nt en garnison manquoient pres-
du nécessaire : ils n'avoient que
peu de vivres ; n'étoient qu'à
ié vêtus, & ne recevoient point
paie depuis plusieurs mois. Em-
iel de Borda, Espagnol, qui com-
loit dans celui qu'on nomme
l-Nuovo, le rendit le 11 au
te de Martinitz, après avoir fait
er pour sa justification un état
eu de provisions de guerre & de
he qui lui restoient. Cette pré-
on étoit assez inutile, puisque ce
mandant, avec les six cents hom-
qui étoient à ses ordres, passa
rvice de l'Archiduc, qui lui con-
les titres & honneurs dont il
joui sous le Gouvernement
dent. Son exemple fut suivi le
main par Dom Antonio Carrera,

qui commandoit dans le château
1707. l'Œuf une garnison de trois cen
hommes, y compris vingt Officie
Tous furent faits prisonniers
guerre uniquement pour la form
puisqu'il n'y eut que deux Offici
Castillans qui demeurèrent fideles
Roi, & que tout le reste passa so
les drapeaux de l'Archiduc, qui,
peu de jours, fut également maître
la forteresse de Baïa & de l'isle d'
chia. Le château Saint-Elme fit p
de résistance, & le Gouverneur C
rea, quoique très vieux & infirm
ne se rendit que faute d'être soute
par les troupes qu'il command
Elles passèrent au nombre de qua
cents hommes au service de l'Arc
duc; mais le Commandant pers
toujours dans la fidélité qu'il dev
au Roi d'Espagne, & fut condui
Gaëte avec le petit nombre de ce
qui demeurèrent également dans le
devoir. Le Duc d'Escalona, qui av
abandonné si facilement tous ces fo
aux ennemis, voulut y envoyer
secours, & fit partir quatre galè
chargées de provisions de toute
pèce; mais avant qu'elles eussent
gné les châteaux, les Impériaux

étoient déja les maîtres ; & ce ſecours trop tardif ne leur échappa que par la diligence de ceux qui les conduiſoient, & qui regagnèrent Gaëte.

1707.
Ottieri.

XXVIII.
Les Napolitains renverſent la ſtatue du Roi.

La reddition de la ville de Naples fut accompagnée de circonſtances propres à faire connoître le caractère changeant d'un peuple qui paſſe ſubitement de la vénération à l'inſulte, particulièrement quand il eſt excité par des gens dont le caractère lui inſpire une aveugle confiance. Les Moines du pays, tous dévoués aux Autrichiens, aſſuroient les habitants qu'ils n'étoient nullement liés par le ſerment de fidélité qu'ils avoient prêté au Monarque ; la populace excitée par leurs diſcours ſéditieux, oublia ce qu'on doit aux têtes couronnées ; renverſa la ſtatue de ce Prince, qu'on avoit élevée dans la principale place de la ville ; la rompit en pièces, & fit de ſuperbes obsèques à Sangro & à Capéce, qui avoient été exécutés l'année précédente pour leur révolte. Une furieuſe éruption du Mont-Véſuve, qui jetta l'effroi dans l'ame des vainqueurs, ne put interrompre les réjouiſſances publiques : la terreur que cet événement pouvoit cauſer au

peuple, fut dissipée par une ample
1707. liquefaction du sang de Saint Janvier,
» qui remplit, dit un Auteur Italien,
» toute la phiole comme le sang d'un
» homme vivant, ce qui fut regardé
» par les Napolitains comme le pré- *Ottieri.*
» sage du bonheur dont ils alloient
» jouir sous le Gouvernement des
» Impériaux. «

XXIX. Les Allemands s'emparent de l'Abruzze.

A peine la capitale fut-elle soumise aux Autrichiens, que la plus grande partie des autres villes du Royaume de Naples envoyèrent des Députés pour prêter serment à l'Archiduc. Cependant le Duc d'Atri se soutenoit dans l'Abruzze avec le peu de troupes qui étoient à ses ordres, & il en mit une partie dans Pescara, pour contenir les habitants; mais le Général Wallis, à la tête de quinze cents hommes de cavalerie, soumit bien-tôt toute la province, à l'exception de cette place où le Duc se renferma. Il y fit la plus vigoureuse défense, secondé par le Brigadier Billet, & par plusieurs autres Officiers Espagnols, qui persistèrent dans leur devoir; malgré le pernicieux exemple d'un grand nombre de leurs compatriotes. Enfin, le Duc n'ayant aucune espé-

rance de recevoir du ſecours, fut obligé de ſe rendre ; mais ce ne fut qu'après avoir obtenu des conditions honorables. On lui accorda la liberté de ſe retirer à Rome avec ſa famille, & la garniſon fut conduite à Pouzzol, d'où on la tranſporta à Marſeille, les Commandants Impériaux n'ayant pas voulu permettre qu'elle ſe retirât ni à Gaëte, ni même dans la Sicile, dont ils eſpéroient que la conquête ſuivroit celle du Royaume de Naples. 1707. *San-Vitali.*

XXX. Déſordres que les ſoldats Eſpagnols commettent dans les campagnes.

Il ne reſtoit plus que la ville de Gaëte, où s'étoient rétirés le Duc d'Eſcalona, le Duc de Biſaccia, le Prince de Cellamare, & tous les Officiers, qui étoient réſolus de perdre la vie, plutôt que de manquer à la fidélité qu'ils devoient à leur Souverain. Le Vice-Roi étoit incapable de jamais s'écarter de ſon devoir ; mais il avoit paſſé tout-à-coup de la préſomption à une timidité exceſſive, ce qui lui avoit totalement ôté la confiance des troupes. La ville de Gaëte, où il s'étoit retiré dans l'intention de la défendre juſqu'à la dernière extrémité, eſt ſituée dans la province qu'on appelle Terre-de-Labour, & eſt en grande partie environnée d'eau, à

1707. l'exception d'un isthme assez étroit du côté du couchant, qui la joint à la terre-ferme, ensorte qu'il est très difficile d'en former le siège, si les approches du côté de terre ne sont soutenues par d'autres attaques, ou au moins par un blocus du côté de la mer. Le Duc d'Escalona y avoi fait élever plusieurs ouvrages exté rieurs, & avoit aussi fait construi des ravelins à fleur d'eau, pour em pêcher l'approche des bâtiments enn mis. Il y avoit dans le port cinq g lères Napolitaines, & cinq Génoise en état de rendre de grands service & d'écarter les Impériaux, qui n' voient que quelques barques tr foibles pour résister aux galères; ma tous ces avantages étoient contr balancés par la disette de vivre Avant que les ennemis s'approchasse de la place, le Duc d'Escalona envoy de côté & d'autres des détachemen pour en rassembler, particulièreme des farines : les soldats s'étendire dans les campagnes; & non conte de s'emparer de ce qui leur éto nécessaire, ils y commirent tout sortes d'excès contre les paysans, qui acheva de rendre les Espagn

à la nation. Les habitants pri- 1707.
armes de toutes parts pour
e leurs effets, & pour mettre
mmes & leurs filles à couvert
rutalité de ces soldats indisci-
Il les attaquèrent par-tout où
trouvèrent dispersés, & éten-
eur vengeance jusques sur l'Of-
ui les commandoit. Ils avoient
ncé par lui porter leurs plain-
désordres que ses gens com-
nt; mais bien loin de les
r dans une discipline plus
, il étoit le premier à leur
r l'exemple du pillage & de
uté. Les paysans le massacrè-
sans qu'il lui fût possible de
la fuite, tant il étoit chargé
n. Les soldats qui échappèrent
age, retournèrent à Gaëte, où
portèrent plus d'effets inutiles
vivres : ils voulurent exciter
-Roi à tirer vengeance de la
le leur chef ; mais les Impé-
ne lui en donnèrent pas le

Comte de Daun, instruit de tous XXXI.
sordres, envoya le 14 de Juil- Le Général
s cents hommes de cavalerie Daun se dis-
protéger la campagne, & em- pose à faire
le siège de
Gaëte.

1707. pêcher les courſes de la garniſon de Gaëte. Ils s'emparèrent de tous les environs, particulièrement de la petite place nommée Mola-di-Gaëta, dont le Gouverneur leur ouvrit les portes, ce qui donna au Général Allemand la facilité de faire toutes les diſpoſitions néceſſaires pour le ſiège. Il jugea qu'il ſeroit très long, d'autant que les Eſpagnols, maîtres de la mer, commençoient à recevoir des vivres en abondance de la Sicile. Il ne pouvoit conduire à ce ſiège qu'environ quatre mille cinq cents hommes, ce qui étoit à peine ſuffiſant pour reſſerrer la ville du côté de terre; & il n'avoit qu'un ſeul vaiſſeau & quelques tartanes, trop foibles pour rien entreprendre par mer.

XXXII. Cette ville tombe au pouvoir des Impériaux.

L'ouverture de la tranchée fut retardée, par le différend qui s'éleva pour le commandement entre le Général Daun & le Comte de Martinitz, nommé Vice-Roi par la Cour de Vienne. Ces deux Généraux ne pouvant s'accorder, la Vice-Royauté fut ôtée à Martinitz, & donnée à Daun, qui ſe rendit en perſonne devant Gaëte le 22 de Septembre. La tranchée avoit été ouverte le 30 d'Août

par le Général Wetzel; mais les travaux n'avançoient que très lentement, 1707.
à cause du petit nombre des assiégeants. Le nouveau Vice-Roi y fit conduire une nombreuse artillerie, qu'on amena des châteaux de Naples; mais les murs étoient si forts, qu'il se seroit encore passé un temps considérable, avant que la brêche fût praticable. Impatient de trouver dans cette place une résistance qu'il n'avoit pas prévue, il résolut, contre toutes les regles de la guerre, de donner l'assaut le dernier jour de Septembre, lorsqu'il n'y avoit encore que le haut des murs de renversé, & sans que les décombres donnassent la facilité d'y atteindre. Les galères commandées par le Duc de Tursis étoient absentes, soit qu'elles fussent allé chercher des vivres, soit, comme le disent quelques-uns, qu'elles se fussent entièrement retirées: quoi qu'il en soit, le Général Allemand profita de leur éloignement pour faire avancer par mer quelques petits bâtiments chargés de troupes, comme s'il eût voulu faire une descente de ce côté. En même-temps que par cette diversion il y attiroit la plus grande partie des

troupes Espagnoles, cinq régiments
1707. Allemands, cachés derrière une colline, s'avancèrent vers la brêche, qu'ils ne trouvèrent défendue que par quatorze hommes; & ils y grimpèrent avec tant d'ardeur, à l'aide les uns des autres, qu'en peu d'instants ils en furent entièrement les maîtres. Les grenadiers alloient s'occuper à y établir un logement, n'ayant pas d'ordre pour attaquer le retranchement que les Espagnols avoient formé au dedans; mais le Général Wetzel, qui commandoit ce détachement, voyant l'ardeur de ses troupes, & que les assiégés n'y opposoient qu'une foible résistance, anima les Officiers & les soldats à entreprendre de le forcer. Les Espagnols, épouvantés par cette nouvelle attaque, ne tinrent que quelques moments, & se retirèrent dans les rues de la ville, où ils furent soutenus par les troupes que le Duc d'Escalona faisoit marcher à leur secours. Ce Seigneur ne fut averti de l'attaque de la brêche, que lorsque les ennemis étoient déja dans la place; quelques corps se défendirent assez vigoureusement, particulièrement celui que commandoit Dom Joseph Caro, qui étoit

étoit au poste de la marine ; mais le nombre des ennemis augmentant continuellement, ce brave Officier fut blessé à mort, & le Duc ne pouvant plus espérer de défendre la ville, se retira dans le château avec tout ce qu'il put rassembler de troupes. On le somma aussi-tôt de se rendre : il voulut capituler ; mais le Général Daun déclara qu'il le feroit pendre avec tous ceux qui l'accompagnoient, s'il n'ouvroit ses portes à l'instant, ce qui l'obligea de subir la loi du vainqueur. Il fut fait prisonnier de guerre, & conduit à Naples, ainsi que le Duc de Bisaccia & le Prince de Cellamare. On le fit passer en plein jour par les rues de cette grande ville, exposé à toutes les insultes de la populace : traitement contraire à tous les usages des nations policées, mais dont le Général Daun chercha à se justifier, en disant que c'étoit par représailles de la rigueur avec laquelle on avoit traité les révoltés, qu'il qualifioit de Ministres & d'Officiers de la Maison d'Autriche. Le Duc d'Escalona demeura plusieurs années dans une dure captivité : fut ensuite

1707.

1707. échangé, & joignit le Roi à Madrid, où il reçut du Monarque les récompenses qu'il avoit méritées, plus par son attachement à sa personne, que par sa défense dans la place qu'il avoit occupée. Le Général Daun abandonna Gaëte au pillage : mais il ne jouit pas long-temps lui-même du titre de Vice-Roi ; le Duc de Savoie le demanda l'année suivante pour commander en Piémont, & ce poste éminent fut rempli par le Cardinal Grimani, qui avoit tant contribué à rendre les Allemands maîtres de ce Royaume.

San-Vitali. Ottieri. Quincy.

XXXIII. Belle conduite du Marquis de Los-Balbazès qui conserve la Sicile.

Celui de Sicile auroit subi le même sort, sans la vigilance du Vice-Roi le Marquis de Los-Balbazès, nommé Ambroise Spinola. Les habitants étoient aussi mal-disposés que ceux du Royaume de Naples, en faveur du Gouvernement Espagnol : mais le Marquis sut employer avec tant d'adresse la douceur pour ramener ceux qui paroissoient indécis, & la sévérité envers ceux qui faisoient éclater leur mécontentement, que tout demeura tranquille. Le Général Daun de son côté n'avoit pas assez de troupes pour gar-

der le Royaume de Naples, & pour entreprendre la conquête de la Sicile; il manquoit également de bâtiments de transport; & toutes ces raisons réunies conservèrent ce Royaume sous la domination du Roi Philippe V. 1707.



CHAPITRE II.

§. I. *Le Prince Eugène ne consent qu'avec peine au projet d'assiéger Toulon.* §. II. *Précautions prises par le Maréchal de Tessé contre les entreprises des ennemis.* §. III. *Les Alliés rassemblent leurs troupes.* §. IV. *Ils prennent leur route par le Comté de Nice.* §. V. *Les ennemis passent le Var.* §. VI. *Obstacles qui retardent leur marche.* §. VII. *Dispositions pour la défense de Toulon.* §. VIII. *Importance de cette place.* §. IX. *Le Maréchal de Tessé forme plusieurs camps, pour en défendre l'accès aux ennemis.* §. X. *Les ennemis arrivent devant Toulon.* §. XI. *Ils s'emparent de la hauteur de Sainte-Catherine.* §. XII. *Difficultés qu'ils rencontrent à en former le siège.* §. XIII. *Les François font plusieurs sorties.* §. XIV. *Les ennemis sont chassés de la Montagne Sainte-Catherine.* §. XV. *Ils sont obligés de lever le siège.* §. XVI. *Refléxion du Chevalier de Folard sur cette retraite.* §. XVII. *Le Prince Eugène s'empare de Suse. On met les troupes en quartier d'hiver.*

1707.

I. Le Prince Eugène ne consent qu'avec peine au projet d'assiéger Toulon.

L'EXPÉDITION du Royaume de Naples ne put empêcher l'exécution du projet formé contre Toulon par le Duc de Savoie, & par les Puissances maritimes. Si nous en croyons l'Auteur Italien de la vie du Prince Eugène, cet habile Général n'y consentit qu'avec beaucoup de répugnance. Le Comte de Peterborough avoit inspiré ce projet à la Reine Anne, & il fut chargé par cette Princesse d'y faire consentir le Duc de Savoie. Après la levée du siège de Turin, l'avenir sembloit ne présenter aux yeux des Alliés que des pays à conquérir; toutes les difficultés leur parurent applanies ; & comme ils ne doutoient pas que Toulon ne fût bientôt en leur pouvoir, ils jugeoient que la France alloit dans peu être forcée à recevoir les conditions de paix qu'on voudroit lui imposer, ou à souffrir que ses ennemis ravageassent ses plus belles provinces, & étendissent leurs courses jusqu'aux portes de Paris. On ignore l'effet que des promesses aussi flatteuses purent faire sur l'esprit du Duc de Savoie : mais le Prince Eugène connoissoit trop bien les François, pour

s'y laisser entraîner ; il savoit jouir
1707. de la victoire, mais jamais il n'en fut ébloui. Son avis étoit qu'après l'avantage remporté par les Alliés à Turin, ils devoient tenir leurs forces réunies, pour pénétrer en France par le Dauphiné, ou par le Lyonnois. Il pensoit que si l'on se portoit du côté de la mer, on seroit obligé de partager ses forces, pour en laisser une partie à la garde du Piémont, pendant que le reste seroit occupé à un voyage très long, très dispendieux, & qui, suivant ce Prince, donnoit peu d'espérance de réussite. Ces raisons, dictées par son génie, étoient soutenues par les exemples des siècles passés, où l'on a toujours vu échouer les entreprises formées de ce côté contre la France. Ceux du Connétable de Bourbon & de l'Empereur Charles-Quint, lui étoient trop connus pour ne pas lui inspirer une juste défiance; & il pensoit encore que quand même les Alliés se rendroient maîtres de Toulon, cette conquête, qui leur coûteroit nécessairement un grand nombre d'hommes & des sommes immenses, ne pourroit demeurer long-temps en leur pouvoir, à moins que par un

succès qui n'étoit pas dans l'ordre naturel des événements, on ne se rendît maître en même-temps d'une assez grande étendue de pays, pour pouvoir écarter les François des montagnes qui dominent cette place, & d'où ils auroient pu la tenir dans un blocus continuel. Il remarquoit aussi que le port de Toulon étant au fond d'une espèce de golfe assez étroit, il étoit facile aux François d'en fermer l'entrée, de façon à en interdire totalement l'accès à tous les secours qui auroient pu venir aux Alliés par la Méditerranée.

1707.

San-Vitali. Ottieri.

Malgré toutes ces raisons, le Prince Eugène, voyant que ses Puissances maritimes étoient absolument déterminées pour cette entreprise, résolut, de concert avec le Duc de Savoie, de se prêter à leurs vues : il savoit combien il étoit nécessaire de les ménager, tant pour être secondé par leurs forces navales, que parce qu'elles fournissoient des sommes considérables à la grande alliance. Elles avoient dans la Méditerranée une flotte, sur laquelle on embarqua une grande quantité de toutes sortes de provisions & de munitions de guerre & de bouche ; ce

II. Précautions prises par le Maréchal de Tessé contre les entreprises des ennemis.

qui fit juger aux François qu'on avoit
1707. quelque grand dessein ; mais comme ces préparatifs pouvoient être destinés à faire la conquête de la Sicile, ou pour une invasion sur les côtes de France, on demeuroit dans l'attente du dessein des ennemis, qui gardoient le plus grand secret. On avoit à défendre la Savoie, le Dauphiné & le Piémont, & le Maréchal de Tessé fut chargé de veiller sur ces Provinces. Secondé par d'habiles Lieutenants-Géneraux, & par des troupes formidables, au nombre de soixante & huit bataillons, & de trente-huit escadrons, il mit cinq mille hommes commandés par M. de Saint-Pater, dans le Val-d'Aoste ; seize bataillons aux ordres du Comte de Médavi, près de Conflans en Savoie ; dix au Mont Genève ; onze à la Pérouse ; dix à Barcelonette, & dix sur les frontières de Provence. Avec ces forces il étoit en état de garder tous les passages des Alpes ; & il employa les milices à augmenter les fortifications de la Pérouse, à faire des retranchements sur les hauteurs voisines de Suze, & dans les autres endroits par où les ennemis pouvoient pénétrer, particu

lièrement dans la vallée de Barcelonette & dans la gorge de Sérières. La cavalerie fut dispersée de côté & d'autre, suivant la commodité des fourrages; mais de façon à pouvoir la rassembler quand il seroit nécessaire. Le Maréchal établit son quartier à Briançon, d'où il pouvoit se porter du côté où les mouvements des ennemis feroient juger de leur dessein.

1707. *San-Vital Quincy.*

Le Prince Eugène avoit joint le Duc de Savoie à Turin, & ces deux Généraux espéroient commencer de bonne heure leurs opérations; mais elles furent retardées par une maladie du Duc, & par la lenteur de la flotte combinée, qui employa beaucoup de temps à charger les provisions. Pendant cet intervalle, le Prince Eugène retourna à Milan, d'où il donna les ordres pour l'expédition de Naples, ce qui retarda encore celle de Provence. Le 13 de Juin il fut de retour à Turin, & l'on rassembla les troupes, pendant que la flotte, composée de quarante vaisseaux de guerre, & d'environ soixante bâtiments de transport, achevoit de charger les munitions à Livourne, à Gênes, à Savone & à Final. On y embarqua

III. Les Alli rassemblen leurs trou pes.

1707. aussi quatre régiments, beaucoup d'artillerie & de gros bagages. Les François en étoient instruits, mais ils ignoroient toujours le pays pour lequel on les destinoit. Enfin toute l'armée des Alliés étant rassemblée, ils la partagèrent en trois corps; l'un, sous les ordres du Prince de Hesse, tourna du côté de Barcelonette; le second, commandé par le Duc de Savoie, parut destiné pour le Val-d'Aoste; & le troisième, qui étoit le plus nombreux, prit la route de Nice, conduit par le Prince Eugène.

San-Vitali.

IV. Ils prennent leur route par le Comté de Nice.

Cette première disposition n'étoit qu'une feinte, pour cacher aux François le véritable dessein des Alliés; & bien-tôt toutes ces troupes se réunirent sur les frontières du Comté de Nice. Le Prince établit son quartier général à Borgo, pendant que toute l'armée s'avançoit vers Coni & aux environs, pour traverser les Alpes par les différentes gorges qui pouvoient leur donner accès dans ce Comté. Toutes leurs troupes montoient à trente mille hommes d'infanterie, soutenue d'un gros corps de cavalerie, le reste étant demeuré à la garde du Piémont, sous les ordres du Général

Visconti. Avant que d'entrer dans les montagnes, on fournit à chaque homme des vivres pour quatre jours, & à chaque cheval, de l'avoine pour six jours. Aussi-tôt que M. de Tessé fut informé de ce mouvement, il se rendit à Suse; fit faire le dégât dans tout le pays, afin de priver les ennemis des provisions qu'ils en pourroient tirer, & envoya M. de Médavi en Savoie, pour faire brûler tous les fourrages & les bleds, si l'on voyoit qu'ils voulussent pénétrer de ce côté. En même-temps il fit passer trois mille hommes de renfort à Toulon, & détacha les troupes nécessaires pour défendre Antibes, Monaco, Grasse & Fréjus. Il donna aussi ses ordres pour que les galères de Marseille empêchassent les barques légères d'approcher de terre, pour mettre devant le havre de Toulon quatre vaisseaux-plats, douze brûlots & dix galiotes à bombes; & pour faire retirer tous les navires de guerre entre la ville & le fort royal.

1707.

Quincy.

V. Les ennemis passent le Var.

Les Alliés, après avoir passé avec beaucoup de fatigues la montagne de Tende, commencèrent leurs opérations par la prise de Sospello. Il y avoit dans ce petit fort cent hommes,

1707. qui auroient pu arrêter les ennemis pendant quelques jours ; mais ils se rendirent à discrétion, après qu'on eut refusé de les recevoir par capitulation. Pendant cette marche, la flotte destinée à seconder l'armée de terre, alla jetter l'ancre entre Nice & l'embouchure du Var. Enfin, le 10 de Juin les ennemis arrivèrent sur le bord de cette rivière, dont la rive opposée étoit gardée par le Marquis de Sailli. Il auroit eté à desirer que le Maréchal de Tessé eût donné plus de troupes à ce Lieutenant-Général ; mais il n'avoit que six bataillons & un régiment de dragons pour défendre un poste si important, avec des retranchements de deux lieues d'étendue. La rivière étoit guéable ; les bâtiments ennemis tiroient sur le flanc des François, & les régiments Allemands commençoient à débarquer, ce qui obligea le Marquis de se retirer, pour ne pas exposer ses troupes à une perte certaine. M. Dillon s'avançoit en toute diligence avec douze bataillons pour le soutenir ; mais M. de Sailli voyant que ce secours ne pouvoit arriver assez tôt, fit sa retraite en très bon ordre, après avoir formé tant de

coupures & de chicanes ſur le bord de la rivière, que la marche des ennemis en fut retardée de plus de dix-huit heures. 1707. *Ottieri.*

VI. Obſtacle qui retardent leu marche.

Les Alliés, entrés en France, avoient la plus haute idée du ſuccès de leur entrepriſe; mais ils rencontrèrent divers obſtacles qu'ils n'avoient pas prévus, & qui donnèrent le temps néceſſaire pour la faire échouer. Ne trouvant que très peu de vivres dans le pays qu'ils avoient à traverſer, ils étoient obligés d'attendre chaque jour ceux qu'on leur apportoit de la flotte; mais le vent étant devenu contraire, & trop fort pour le débarquement, ils furent bien-tôt dans la diſette. Ils comptoient auſſi ſur une prompte jonction de ſix mille Pruſſiens, & de pluſieurs autres troupes, qui avoient paſſé le quartier d'hiver dans le Modénois & dans le Parmeſan; & elles n'arrivèrent que pluſieurs jours après le temps où elles auroient dû ſe rendre ſur le bord de la mer. On a prétendu que le Duc de Savoie commençoit à voir avec peine que les Impériaux devenoient ſi puiſſants dans ſon voiſinage, & qu'après avoir été l'un des principaux moteurs de l'entrepriſe

1707. de Toulon, il n'en desiroit alors que foiblement la réussite. Quoi qu'il en soit, il paroît certain que le défaut

San-Vitali. d'activité des troupes destinées à joindre l'armée qu'il commandoit, fut la principale cause de son peu de succès.

VII. Dispositions pour la défense de Toulon.

Le Maréchal de Tessé, ne pouvant plus douter du dessein des ennemis, envoya en toute diligence MM. de Saint-Pater & Dillon avec treize bataillons pour renforcer la garnison de Toulon. On travailla sans relâche à faire des retranchements entre la ville & la montagne qu'on appelle de Sainte-Anne : on borda les hauteurs d'artillerie, & l'on y distribua différents corps de troupes. M. de Tessé s'y rendit en personne le 24; il confia le commandement de la place à M. de Saint-Pater; & chargea M. de Goesbriant, qui y arriva le 25 avec quarante & un bataillons, de la garde du camp que l'on forma entre la ville & les hauteurs.

Les ennemis, continuellement arrêtés par les obstacles dont nous venons de parler, n'avançoient que lentement. Ils s'emparèrent de Fréjus, où ils séjournèrent le 18 & le 19, pour faire cuire du pain; on assure

que le Duc de Savoie voulut engager l'Evêque de cette ville à lui prêter serment; mais que ce Prélat, si bien connu depuis sous le nom de Cardinal de Fleury, lui répondit avec tant de fermeté & de décence, qu'il en acquit l'estime que ce Prince lui a toujours marquée par la suite.

1707.

Otterit.

VIII. Importance de cette place.

La ville de Toulon, dans son origine, n'étoit qu'un simple château; mais elle est devenue très importante par son fameux arsenal, & par la beauté de son port, qui est en état de contenir une flotte nombreuse, & où les vaisseaux peuvent jetter l'ancre jusqu'au pied des murs. Il y avoit dans le temps dont nous parlons, plus de quarante gros vaisseaux, au moins cinq mille pièces de canon, & assez d'agrès & de munitions pour armer plusieurs flottes. Aussi les Puissances maritimes en formant le projet de s'en emparer, avoient moins en vue la conquête de la place, que de tourner à leur profit cette quantité prodigieuse d'effets propres à la marine, & de mettre pour long-temps la France hors d'état d'équiper une flotte dans la Méditerranée. Ils seroient alors devenus maîtres de tout le commerce du Levant, jus-

1707. Quincy.

qu'à ce que les François eussent pu réparer cette perte. La flotte ennemie étoit chargée pour ce siège de cent grosses pièces de canon de batterie, de plus de cent mille boulets de gros calibre, de trente mille bombes, & d'un grand nombre de mortiers.

IX. Le Maréchal de Tessé forme plusieurs camps pour en défendre l'accès aux ennemis.

Nous avons déja observé que Toulon est environné de hautes montagnes, & que les François avoient établi un camp entre celle de Sainte-Anne & la ville. Ils y mirent vingt six bataillons disposés sur deux lignes; M. de Langeron eut le commandement des troupes de marine, auxquelles on joignit quatre cents canonniers & un grand nombre de bombardiers: on forma deux petits camps du côté de l'occident; l'un de huit bataillons, qu'on appella le camp de Saint-Antoine, sur le chemin qui conduit à Marseille; l'autre de seize bataillons, peu éloigné de la mer, & appuyé au château de Mestici, sous les ordres de M. de Maulévrier. On établit aussi une grande garde de quatre bataillons sur le penchant de la montagne de Saint-Antoine, située au nord-ouest de la ville. Tous ces camps étoient bien fortifiés & garnis d'une nombreuse artillerie, avec

la facilité de pouvoir communiquer aisément de l'un à l'autre. On avoit élevé cent pièces de canon en batterie sur les retranchements de la hauteur de Sainte-Anne au nord de la ville; & tous les remparts étoient pareillement garnis d'une artillerie aussi formidable par le nombre que par la force des pièces, & par l'activité avec laquelle elle étoit servie. Pour prévenir les funestes effets d'un bombardement, on mit à fond presque tous les vaisseaux qui étoient dans le port: on dépava les rues de la ville; on distribua de l'eau dans tous les quartiers, & les habitants furent partagés en compagnies pour éteindre le feu, s'il prenoit en quelque endroit. La ville manquoit de dehors, mais on mit à l'ouvrage un si grand nombre de pionniers, qu'en peu de jours ils formèrent un bon chemin couvert avec des places d'armes & des traverses. Enfin M. de Tessé, ayant ainsi mis Toulon & les environs en bon état de défense, se rendit à Aix pour y rassembler des troupes de différentes provinces. Il fit aussi prendre les armes à un grand nombre de paysans, afin d'inquiéter les assiégeants par les détachements

1707.

1707. qu'on pourroit envoyer de côté & d'autre, & de leur intercepter totalement les vivres & les fourrages de l'intérieur du pays.

X. Les ennemis arrivent devant Toulon.

Le 26, les ennemis parurent à la vue de la ville, & établirent leur camp à la Valette, qui n'en est éloigné que d'une lieue. Le Duc de Savoie & le Prince Eugène montèrent en personne sur les hauteurs pour examiner la position des François. Ils reconnurent bien-tôt que quoique Toulon fût de peu d'étendue, il leur étoit impossible de l'environner totalement, tant à cause des différents ouvrages qu'on avoit pratiqués pour en étendre la défense jusques sur les montagnes, que par rapport aux camps qu'on avoit formés, dont le nombre d'hommes égaloit celui d'une armée considérable. A tous les moyens de défense dont nous avons parlé, les François joignirent encore celle de deux gros vaisseaux, le Tonnant & le Saint-Philippe, qui furent placés du côté par où les ennemis pouvoient le plus approcher de la ville, & dont l'artillerie fit un effet prodigieux, quand ils eurent établi leur camp à la proximité de la mer.

Van-Vitali. Vie du P. Eugène.

mée navale des Alliés avoit sui-
mouvements de celle de terre, 1707.
it venu jetter l'ancre aux isles
:s, qui sont peu éloignées de la
rade de Toulon. Les deux Prin-
vitèrent l'Amiral Shovel & les
aux Officiers à venir à terre,
ssister à un grand-conseil, qui
u d'après leurs observations.
ulement on desiroit avoir leur
ur le plan des attaques; mais
on vouloit qu'ils vissent par
èmes toutes les difficultés de
prise, pour qu'ils pussent en
compte en Angleterre, si l'on
bligé d'y renoncer. Le résultat
conseil fut de bombarder la
& pour le faire avec plus de
, on résolut de s'emparer de la
r de Sainte-Catherine, qui est
d-est de la ville, & qui com-
le terrein où les Alliés vouloient
leur camp. On forma un déta-
it de trois mille grenadiers, aux
des Généraux Konigseck &
:r, qui se mirent en marche
du 29 au 30; ils attaquèrent
usement ce poste, & furent
és plusieurs fois; mais le Prince
e-Gotha & le Général Zum-

XI. Ils s'emparent de la hauteur de Sainte-Catherine.

1707. zungen, s'étant mis à la tête de trois mille cinq cents hommes pour les soutenir : les François après une défense très opiniâtre, furent enfin obligés de l'abandonner. Les ennemis y élevèrent aussi-tôt deux batteries, d'où ils commencèrent à tirer à boulets rouges sur la ville. Les deux Princes établirent leur camp dans la plaine ; la droite appuyée à cette hauteur, & la gauche s'étendant jusques vers l'embouchure de la grande rade.

San-Vitali. Vie du P. Eugène.

XII. Difficultés qu'ils rencontrent à en former le siège.

Les difficultés du siège augmentoient de jour en jour : on fut obligé de débarquer des vaisseaux les canons de batterie dans un endroit éloigné, & d'applanir les chemins avec beaucoup de travail pour les conduire devant la place. On manquoit de bois & des matériaux nécessaires pour former les parapets ; mais la patience des assiégeants surmonta encore ces obstacles, & ils réussirent le 1 & le 2 d'Août à mettre en batterie seize canons & quatre mortiers du côté de la mer. On ne pouvoit agir que très lentement sur la hauteur de Sainte-Catherine, parce qu'il falloit amener les matériaux de près de trois lieues par des chemins très difficiles ; cependant ce côté étoit

important, à cause de la pro- 1707.
de la place, du danger des
, & du grand feu des assiégés,
'il ne fit de ce côté qu'un effet
re, le terrain étant si inégal
; Impériaux se mettoient aisé-
couvert.

XIII. Les François font plusieurs sorties.

ıit du 3 au 4, les François con-
ıar le Marquis de Goesbriant,
ent sur les travailleurs qu'ils
en fuite, ainsi que les troupes
:s de les soutenir. On combla
rtie des travaux; mais le Duc
oie fit marcher un grand nom-
bataillons contre les François,
les obligea de rentrer dans la
Le 9, les assiégés firent une
ortie, qui eut à-peu-près le
succès, ce qui ne put empêcher
emis de perfectionner leurs bat-
Ils étoient continuellement har-
ıns leurs fourrages, non-seule-
ıar les troupes Françoises; mais
par les paysans qui avoient
s armes, & que l'amour de la
faisoit agir avec autant de va-
ıe les troupes réglées, ce qui
ıit une partie assez considérable *San-Vitali.*
mée ennemie, tant pour les *Quincy.*
ıer, que pour entretenir les

chemins libres jusques sur les bords du
1707. Var.

XIV. Les ennemis sont chassés de la montagne Sainte-Catherine.

La flotte des Alliés leur devenoit presque inutile, tant qu'ils n'étoient pas maîtres de la grande rade ; & ils ne pouvoient y parvenir qu'en s'emparant du Fort-Saint-Louis & de la Tour Sainte-Marguerite qui la défendent. Ils commencèrent à battre ces deux forts avec plusieurs pièces de canon, pendant que M. de Tessé, de retour d'un voyage qu'il avoit fait à Marseille & aux environs, pour mettre le pays en sûreté, se disposoit à faire une nombreuse sortie. Elle fut exécutée le matin du 16, au nombre d'environ dix mille hommes, partagés en trois corps, dont M. Dillon commandoit la gauche ; le Marquis de Goesbriant le centre, & le Comte de Montsoreau la droite. Le Maréchal y étoit en personne, & l'attaque se fit avec tant de succès, que les ennemis furent entièrement chassés de la montagne Sainte-Catherine. Le Prince de Saxe-Gotha qui étoit accouru pour soutenir les Impériaux, y fut tué avec environ quatre cents hommes, & ils en eurent autant de blessés & de faits prisonniers. Cette perte les mettoit,

de ce côté, au même état que dans le commencement du siège; mais ils avoient fait quelques progrès du côté de la mer, où les François furent contraints d'abandonner les deux forts, ce qui donna aux Alliés la facilité de jetter des bombes dans la place. Ils firent avancer plusieurs galiotes, qui se trouvèrent couvertes par ces forts; & ils commencèrent le 19 à bombarder la ville & le port. Il y eut quelques maisons de brûlées, ainsi que deux petits vaisseaux; mais les précautions qu'on avoit prises, empêchèrent que le dommage ne fût plus considérable.

1707.

Quincy.

XV. Ils sont obligés de lever le siège.

Aussi-tôt que la Cour de Versailles avoit été instruite du projet des ennemis contre Toulon, le Roi avoit donné ordre au Duc de Vendôme de faire marcher en Provence douze bataillons & deux régiments de cavalerie : le Duc de Berwick reçut également ordre d'y faire passer dix bataillons & six cents dragons destinés à marcher en Espagne : enfin, les Ducs de Bourgogne & de Berri étoient disposés à partir pour se mettre à la tête de l'armée, & forcer les Alliés à sortir du Royaume. Tous ces préparatifs devinrent

inutiles par leur prompte retraite. Le
1707. Duc de Savoie & le Prince Eugène tinrent un nouveau conſeil-de-guerre, où fut encore appellé l'Amiral Shovel. Ils lui repréſentèrent qu'un plus long ſéjour devant Toulon feroit périr la plus grande partie de leur armée, qui diminuoit journellement par les maladies, le défaut de vivres & la déſertion : que les François venoient de toutes parts au ſecours de la place, & qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que celui de ſe mettre en ſûreté, en regagnant le Piémont avant qu'ils puſſent leur couper la retraite. Auſſi-tôt on réſolut d'abandonner une entrepriſe dont on ne pouvoit plus eſpérer la réuſſite. Les ennemis commencèrent le 20 à embarquer les malades, les bleſſés & la groſſe artillerie; enfin, ils décampèrent la nuit du 21 au 22, laiſſant une partie de leurs tentes, de leurs canons & de leurs mortiers, avec les hommes néceſſaires pour continuer à tirer, & pour mieux cacher leur retraite. Ils reprirent la même route par laquelle ils étoient venus, & repaſſèrent le Var ſans être troublés dans leur marche, après avoir perdu
Ottieri. environ ſept mille hommes par le feu des

des François, par les maladies & par la désertion. 1707.

XVI. Réflexion du Chevalier de Folard sur cette retraite.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici le sentiment du Chevalier de Folard sur cette retraite : « Si l'on eût, dit » ce Juge sévère de nos Généraux, » lâché la bride aux habitants de la » campagne, tous les éperons du » monde n'eussent servi de rien à nos » ennemis. Qui nous empêchoit d'en- » voyer quinze mille hommes, & » autant de paysans, occuper le bois » de l'Estrille, & d'y prévenir cette » armée, qui se retiroit en hâte ? » Nulle puissance n'étoit capable de » nous forcer dans ce poste ; deux » heures de travail eussent suffi pour » nous mettre en état de ne rien » craindre, en faisant un abattis d'ar- » bres, depuis la mer jusqu'à la mon- » tagne. Que ne tiroit-on ensuite un » bon retranchement derrière, si l'on » eût jugé à propos, quoique l'abattis » valût infiniment plus : ceux de la » flotte auroient-ils été assez hardis » pour faire une descente, ou prendre » des revers comme ils avoient fait » au Var ? Cette pensée ne put venir » à l'esprit ; nous aurions garni la » côte d'une armée de paysans. Je

» demande par où l'armée de terre se
1707. » seroit retirée ? Son unique ressource
» étoit dans sa flotte, s'y fût-elle
» embarquée à différentes reprises ?
» Quelles mesures n'auroit-il pas fallu
» prendre ? Outre que ce n'eût pas
» été une petite affaire, elle en eût
» eu une autre bien plus fâcheuse ;
» elle se fût trouvée en tête les troupes
» du retranchement, le Marquis de
» Goesbriand à dos, le Maréchal de
» Tessé sur les hauteurs des monta-
» gnes que l'ennemi avoit sur son
» flanc droit, & peut-être plus de
» trente mille paysans, plus mauvais
» que les troupes réglées. Tout cela
» se donnoit la main ; qui nous em-
» pêchoit alors de faire un bon coup,
» & d'envelopper les ennemis de tou-
» tes parts ? Tout cela saute aux yeux
» des moins clairvoyans. J'avois cette
» campagne sur le cœur ; je trouvai
» l'occasion quelques années après,
» d'en raisonner avec feu M. le Ma-
» réchal de Tessé ; il me fit l'honneur
» de me dire, que les ordres de la
» Cour n'étoient pas toujours con-
» formes aux intentions des Généraux.
» Que diriez-vous, dit-il, du Mi-
» nistre, qui me mandoit de tenir la

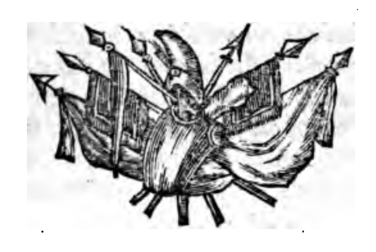
» défensive sans rien hasarder, & de
» laisser aux mouches à détruire cette 1707.
» armée, comme si nous eussions fait
» un Traité de ligue offensive & dé-
» fensive avec ces filles de l'air. D'ail-
» leurs, continue-t-il, mon dessein
» étoit de chasser l'ennemi, & de l'ex-
» pulser de la Provence. Il s'en retira;
» la prudence dans ce cas-là deman-
» doit que je me contentasse d'avoir
» rempli mon dessein & les ordres de
» la Cour, qui m'avoit donné des
» menotes. » Cette réponse de M.
de Tessé peut servir à expliquer un *Folard.*
grand nombre d'événements fâcheux
pour la France dans ces années de
disgraces.

XVII. Le Prince Eugène s'empare de Suse. On met les troupes en quartier d'hiver.

Le Prince Eugène, très fâché du temps que les Alliés avoient perdu contre son avis devant Toulon, ne voulut pas que le reste de la campagne se passât sans en être dédommagé par la prise de quelque place importante, & il résolut de faire le siège de Suse, dont les François s'étoient emparés, comme nous l'avons vu, en 1704. Cette place, qu'on regarde avec raison comme la clef de l'Italie, est d'une telle conséquence, qu'on eut tout lieu d'être surpris du peu d'attention

du Miniſtère François pour l'empêcher
1707. de retomber entre les mains des ennemis. Le Prince Eugène, pour détourner l'attention de la France, feignit d'en vouloir à Feneſtrelles, & parut auſſi ſe diſpoſer à attaquer le Comte de Muret dans le poſte de la Perouſe. Auſſi-tôt on détacha la plus grande partie des troupes deſtinées à conſerver le pas de Suſe, pour marcher au ſecours du Comte; & le Prince Eugène, voyant que ſa ruſe avoit réuſſi, ne perdit pas un inſtant pour s'emparer de ce pas. « Cette marche, » dit l'Auteur déja cité, quelque bien » compaſſée qu'elle fût, ne pouvoit » nous être cachée. Elle nous le fut » pourtant, tant nous dépenſions en » Eſpions. » Les ennemis étant maîtres de ce pas, la ville de Suſe ne pouvoit leur réſiſter, & le Commandant ſe retira dans les forts extérieurs, où il tint depuis le 22 de Septembre juſqu'au 3 d'Octobre qu'il ſe rendit priſonnier de guerre. M. de Teſſé marchoit au ſecours, quand il apprit la reddition de la place: on prétend qu'il auroit pu faire plus de diligence; peut-être avoit-il encore des ordres ſecrets. Quoi qu'il en ſoit, il ſe contenta de

isiter Exiles, & de garnir tous les
ässages des montagnes, avec des 1707.
roupes qui eurent beaucoup à souf-
rir par les neiges qui commençoient *San-Vitali.*
tomber. Enfin la saison n'étant plus *Ottieri.*
propre à tenir la campagne, on se *Folard.*
nit de part & d'autre en quartier
l'hiver.



CHAPITRE III.

§. I. *Guerre d'Espagne. Diversité de sentiments dans le Conseil de l'Archiduc.* §. II. *Les deux Princes reçoivent des secours d'argent.* §. III. *Raisons qui empêchent l'Archiduc de se mettre à la tête de son armée.* §. IV. *Forces des deux Armées.* §. V. *M. le Duc d'Orléans passe en Espagne.* §. VI. *Disposition des ennemis à la bataille d'Almanza.* §. VII. *Les Alliés ont d'abord de l'avantage.* §. VIII. *L'Armée des deux Couronnes reprend le dessus.* §. IX. *Déroute totale de l'Armée des Alliés.* §. X. *Elle est presque entiérement détruite.* §. XI. *Le Maréchal de Berwick est nommé Grand d'Espagne.* §. XII. *M. le Duc d'Orléans arrive à l'armée. Soumission de Valence.* §. XIII. *M. d'Asfeld prend Xativa. Cette ville est détruite.* §. XIV. *Soumission du Royaume de Valence.* §. XV. *Progrès de M. le Duc d'Orléans.* §. XVI. *Soumission de Saragosse. Punition des Royaumes de Valence & d'Aragon.* §. XVII. *Prise de Mequi*

nenza. Les ennemis se retirent devant M. le Duc d'Orléans. §. XVIII. *Naissance du Prince des Asturies.* §. XIX. *M. le Duc d'Orléans se prépare à faire le siège de Lerida.* §. XX. *La Place est investie.* §. XXI. *M. le Duc d'Orléans se rend maître de la ville.* §. XXII. *Elle est livrée au pillage.* §. XXIII. *Les Alliés ne peuvent réussir à jetter du secours dans le Château.* §. XXIV. *Reddition du Château de Lerida. Fin de la Campagne.* §. XXV. *Progrès du Duc d'Ossone sur les frontières du Portugal.* §. XXVI. *Embarras de l'Archiduc.*

1707.

I. Guerre d'Espagne. Diversité de sentimens dans le Conseil de l'Archiduc.

LA conduite prudente des Généraux du Roi Philippe en Espagne, contribua, autant que la fortune, à y faire prospérer les armes de ce Monarque. Lorsque les troupes, de part & d'autre, furent mises en quartier d'hiver à la fin de 1706, on attendit impatiemment les secours qui pouvoient les mettre en état d'agir au printemps. Philippe savoit que si le Roi son aïeul abandonnoit l'Italie, c'étoit uniquement pour lui envoyer la plus grande partie des troupes qui y avoient jusqu'alors fait la guerre; & l'Archiduc,

de ſon côté, comptoit beaucoup ſur
1707. celles que la flotte de Schovel devoit
amener de Portugal, où cet Amiral
avoit paſſé les derniers mois de l'année.
Le 18 de Janvier il mit à la voile de
Lisbonne; arriva le 6 de Février à la
vûe d'Alicante, & y débarqua plu-
ſieurs bataillons & quelques eſcadrons,
qui furent bien-tôt ſuivis de ceux que
les vents contraires avoient ſéparé du
reſte de la flotte. Quelque temps avant
leur débarquement, l'Archiduc avoit
tenu un grand-conſeil, pour régler
les opérations de la campagne. Ce
Prince, ainſi que le Comte de Peter-
borough, le Comte de Noyelles & les
plus ſages de ſa Cour, furent d'avis
de ſe tenir ſur la défenſive, en for-
tifiant les montagnes & les défilés qui
ſéparent la Caſtille du Royaume de
Valence; & ils jugèrent qu'ils y pour-
roient ſubſiſter aiſément, en attendant
que quelque occaſion favorable les
mît à portée de rentrer dans la Caſ-
tille. Le Général Stanhope fut d'un
ſentiment contraire : il ſoutint qu'il
falloit imiter les Généraux des Alliés,
qui avoient forcé la victoire à ſe dé-
clarer pour eux en Flandre & en Ita-
lie, & livrer bataille auſſi-tôt qu'on

auroit reçu les troupes de débarquement. Voyant qu'il ne pouvoit entraîner la plus grande partie du Conſeil à ſon avis, & que les raiſons oppoſées l'emportoient ſur les ſiennes, il commença à parler ſur un ton que l'Archiduc n'auroit pas ſouffert, ſans le beſoin qu'il avoit des Puiſſances maritimes. Il dit que Sa Majeſté Britannique & la nation Angloiſe n'avoient pas envoyé leurs troupes pour languir dans des garniſons, ou pour ſe cacher derrière des retranchements; mais pour conduire Charles à Madrid, & pour lui ſoumettre toute la Monarchie. Il déclara que ſi l'on agiſſoit autrement, il feroit ſes proteſtations au nom de la Reine Anne, à qui il écrivit en conſéquence, & qui approuva ſa conduite. Le Comte de Gallowai, Milord Tirawlai & le Marquis de Las-Minas ſe rangèrent de ſon côté, ce qui obligea les autres Membres du Conſeil à conſentir qu'on ſuivît ſon plan. On réſolut donc d'entrer de bonne heure en campagne; de détruire les magaſins formés par les partiſans du Roi Philippe; de s'emparer de quelque place forte, pour avoir une retraite, en cas de 1707.

D v

1707. San-Vitali. nécessité ; de faire tous ses efforts pour tomber sur quelque corps des troupes des deux Couronnes, avant qu'elles fussent toutes rassemblées, & d'entrer en Castille du côté de l'Aragon, où le Tage est plus facile à traverser.

II. Les deux Princes reçoivent des secours d'argent.

Les deux Princes rivaux avoient également besoin d'argent pour soutenir leurs prétentions par les armes; pour récompenser leurs anciens partisans, & pour en acquérir de nouveaux. Charles reçut de très grosses sommes des Anglois & des Hollandois, qui s'y portoient volontairement, dans la vue d'abaisser la puissance de la Maison de Bourbon, & qui y furent encore excités par le Père Cienfuegos Jésuite, confident de l'Amirante. Ce Seigneur avoit laissé en mourant beaucoup d'argent comptant entre les mains de ce Père, qui étoit son Confesseur, & lui avoit recommandé de l'employer à quelque pieuse fondation; mais le Moine, attaché à la Maison d'Autriche, le fit passer à l'Archiduc, & sollicita en personne si fortement les Puissances maritimes, que ce Prince se trouva abondamment pourvu d'argent au commencement de cette campagne.

Le Roi en reçut aussi de la France, quoique ce Royaume parut épuisé par les fortes impositions que les longues guerres de Louis XIV avoient obligé de mettre sur les peuples. Ce secours n'étant pas suffisant, Philippe fit publier un Edit pour réunir à la Couronne toutes les charges, offices, rentes & droits qui en avoient été aliénés au profit des différents particuliers ; & pour ordonner que les deniers en seroient versés à l'avenir dans le trésor royal. Cet Edit reçut l'approbation du Conseil de Castille, & il ne causa presque aucune rumeur dans le public. Les Grands, qu'il intéressoit particuliérement, furent obligés de garder le silence, & le peuple fut satisfait de ce qu'on trouvoit le moyen d'entretenir les armées sans lui imposer de nouvelles taxes. Le Clergé en corps fit au Roi un don gratuit de deux millions ; mais outre cette somme la plupart des Evêques, particulièrement le Cardinal Portocarrero, en fournirent de très fortes, excités par la crainte, que si Charles avoit le dessus, il n'accordât aux Protestants le libre exercice de leur religion, en reconnoissance des secours

1707.

1707. qu'il recevoit des Puiſſances maritimes. Enfin la fortune favoriſa auſſi le parti du Roi, par l'arrivée de pluſieurs gallions richement chargés, qui entrèrent dans les ports de Galice au commencement de cette année.

San-Vitali. St. Philippe.

III. Raiſons qui empêchent l'Archiduc de ſe mettre à la tête de ſon armée.

Le Monarque François avoit fait pluſieurs tentatives pendant l'hiver, pour détacher le Roi de Portugal de la grande Alliance; mais ce jeune Prince, guidé par les mêmes Miniſtres qui avoient eu l'autorité ſous le règne de ſon Père, marqua le même deſir de ſoutenir l'Archiduc; & pour que ce fût avec plus de ſuccès, il réſolut de faire entrer ſes troupes en campagne plutôt qu'on ne l'avoit fait les années précédentes. Ses Généraux, joints à ceux d'Angleterre, preſſoient Charles de ſe mettre en perſonne à la tête de l'armée qui devoit combattre pour ſes intérêts du côté de la Caſtille; mais ce Prince, jugeant par l'expérience du paſſé, qu'ils avoient réſolu de régler toutes les opérations, & de ne lui laiſſer que le vain titre de Roi, ſans aucun commandement réel, préféra de paſſer en Catalogne, où il prétendit que ſa préſence étoit néceſſaire pour contenir les peuples.

Le Comte de Peterborough, retourné en Italie, insista sur son premier sentiment, & écrivit à l'Archiduc, pour l'engager encore à se tenir sur la défensive. Il fut appuyé par le Prince Eugène, qui dans un autre lettre engagea fortement Charles à éviter le sort d'une bataille ; mais le crédit de Stanhope l'emporta sur le sentiment des Généraux les plus expérimentés.

1707.

Ottieri. San-Vitali.

IV. Forces des deux armées

Vers la fin de Mars, Milord Gallowai & le Marquis de Las-Minas entrèrent en campagne avec une armée de cinquante-un bataillons, & de soixante-dix escadrons. Ils campèrent d'abord à Xativa, sur les frontières du Royaume de Valence ; & le 6 d'Avril ils s'avancèrent du côté de Villena, dont ils formèrent le siège, après avoir ruiné quelques magasins. M. de Berwick, qui n'avoit pas encore rassemblé toute son armée, laissa seulement dans le château de Villena une médiocre garnison & un bon Commandant, & se retira de quelques lieues. Le 16 toutes ses troupes étant réunies au nombre de cinquante-un bataillons, & de soixante-seize escadrons, il établit son quartier à Chinchilla, après avoir fait occuper Mon-

1707. talègre par le Duc de Popoli ave les gardes Espagnoles ; & le 22 il s'a vança à Almanza, qui n'est éloign que de cinq lieues de Villena. L ennemis avoient leur droite à Fuent & leur gauche à Alforino, pour co vrir le siège, qui n'étoit formé q par un détachement. Le même jo Gallowai tint un conseil de guerre où il insista sur la nécessité de com battre le Maréchal de Berwick ava qu'il eût reçu les renforts qu'il atte doit, & qu'il eût coupé aux All l'accès des vivres qui leur venoie de Valence. Les ennemis ignoroie l'arrivée de ces renforts, & croyoie être beaucoup plus nombreux q l'armée des deux Couronnes ; au-li que lorsqu'on fut en présence, on trouva à-peu-près d'égale force en i fanterie, avec quelque supériorité cavalerie du côté de l'armée royale

Ottieri. Quincy.

V.

M. le Duc d'Orléans passe en Espagne.

M. le Duc d'Orléans avoit obte du Monarque François la permissi d'aller se mettre à la tête de l'arm qui combattoit pour les intérêts Roi Philippe, & il étoit parti Paris le 2 d'Avril. Il fit une si gran diligence, que le 18 il arriva à M drid, où il fut reçu du Roi & de

Reine, avec tous les honneurs dûs à son rang ; mais il n'en fut pas de même des Grands d'Espagne, dont plusieurs se dispensèrent de le visiter, ne voulant pas lui donner le titre d'Altesse. Il apprit dans cette capitale que les deux armées étoient à peu de distance l'une de l'autre, & que tout se disposoit pour une bataille, ce qui lui fit précipiter son départ ; mais il ne put arriver assez-tôt pour être pésent à l'action, qui se passa le 25. On a prétendu que M. de Berwick pouvoit attendre l'arrivée du Prince avant d'engager le combat ; cependant il paroît qu'à moins de se retirer devant l'ennemi, ce qui n'eut pas été propre à inspirer le courage nécessaire à ses troupes, il ne pouvoit éviter plus long-temps la bataille, puisque ce furent les Alliés qui commencèrent l'attaque.

1707.

St. Philippe

VI. Disposition des armées à la bataille d'Almanza.

Le 24, Milord Gallowai ayant appris que le Comte de Pinto, avec un corps de troupes assez considérable, s'étoit détaché pour aller assiéger le château d'Ajora, voulut profiter de cette circonstance. Il fit faire une marche forcée à son armée, & le matin du 25 elle parut sur quatre colonnes

du côté d'Almanza. Le Maréchal fut
1707. averti de leur marche assez-tôt pour faire revenir le Comte de Pinto ; & après avoir été reconnoître en personne les ennemis, il fit les dispositions les plus avantageuses que le terrain pouvoit lui permettre. Il comptoit beaucoup sur sa cavalerie, qui étoit supérieure en nombre, & meilleure que celle des ennemis. Il la jetta sur les deux aîles, dont la droite où étoient ses gardes-du-corps Espagnols, fut commandée par le Duc de Popoli, & la gauche par le Marquis d'Avarei. La droite étoit appuyée à une hauteur du côté de Montègre, & la gauche à une autre hauteur, vers le chemin de Valence. Le centre commandé par M. de Berwick en personne, avoit Almanza sur ses derrières. La cavalerie Espagnole étoit à la droite, la cavalerie Françoise, avec quelques escadrons Espagnols à la gauche, & l'infanterie des deux nations au centre. Du côté des ennemis, Milord Gallowai donna le commandement de l'aîle gauche, composée d'Anglois & de Portugais, au Comte de Tirawlei, & demeura lui-même à cette aîle, pour s'opposer en personne

aux gardes-du-corps Espagnols ; le Marquis de Las-Minas & le Comte de Dohna se mirent au centre où étoient les Hollandois avec l'infanterie Angloise & Portugaise ; & le Comte de la Atalaya, Portugais, eut le commandement de la droite, toute composée de cavalerie de sa nation. Milord Gallowai, remarquant que sa cavalerie étoit inférieure à celle des deux Couronnes, entremêla dans ses deux lignes autant de bataillons d'infanterie qu'il y avoit d'escadrons. Il comptoit particulièrement sur l'infanterie Angloise, d'autant que la cavalerie Portugaise ne s'étoit encore trouvée à aucune bataille, & qu'elle faisoit difficilement ses évolutions. Il n'avoit pas meilleure opinion de leurs Officiers-Généraux, dont aucun n'avoit ni l'expérience nécessaire pour bien commander, ni le génie, qui peut seul y suppléer. Le Milord lui-même, qui connoissoit leur incapacité, & qui par cette raison auroit dû s'occuper uniquement de tout l'ordre de bataille, fit une faute impardonnable, en se mettant à la tête des dragons Anglois, comme un simple Colonel. En s'exposant aussi témérairement, il perdit

1707

1707. San-Vitali. Ottieri.

de vue le plan général de toute l'action, qu'il étoit seul en état de faire exécuter, ce qui causa en grande partie la perte de son armée.

VII. Les Alliés ont d'abord de l'avantage.

Vers trois heures après midi, le Comte de Tirawlei, voyant que les Espagnols étoient plus étendus à la droite qu'à l'aîle qu'il commandoit, fit passer une partie de la cavalerie Portugaise de la seconde ligne à la première. L'artillerie commença à tirer des deux côtés; mais elle fut de peu d'usage, parce que les troupes se mêlèrent dès le commencement de l'action. Les François avoient établi sur la hauteur une batterie, dont le Colonel Dormer voulut s'emparer; mais on eut le temps d'en retirer le canon, avant qu'il y fût parvenu. Milord Gallowai, à la tête de ses dragons, engagea le combat en attaquant la cavalerie Espagnole de la droite; comme cette dernière étoit plus nombreuse, plus forte, & plus accoutumée au choc que les dragons, non-seulement elle ne put être entamée, mais elle repoussa les Anglois, & les suivit plus de cent pas. Ce premier désordre fut bien-tôt rétabli par la fermeté de l'infanterie Angloise, qui fit tout-à-cou

un si grand feu, que la cavalerie royale fût obligée de reculer à son tour; que l'infanterie Espagnole de la première ligne se trouva découverte en flanc, & qu'elle fut exposée au feu de cinq bataillons Anglois qui s'avancèrent pour l'attaquer. M. d'Asfeld, qui commandoit la seconde ligne, craignit que la terreur ne s'emparât de l'esprit des soldats, si la première étoit entièrement rompue; & pour prévenir cet inconvénient, il envoya des Aides-de-Camp à la tête de tout le corps, dire que ce mouvement étoit une ruse pour attirer l'ennemi. Cette seconde ligne avoit de grands intervalles où la cavalerie se retira, & eut le temps de se rallier, à la faveur du grand feu que fit la brigade du Maine. Les gardes Espagnols, honteux de leur premier échec, ne perdent pas un instant pour le réparer: ils retournent avec fureur à la charge; les ennemis trop avancés, sont attaqués de toutes parts; Milord Gallowai reçoit au visage deux coups de sabre qui le mettent hors d'état de commander pendant un intervalle de temps assez considérable: l'ordre de bataille n'est plus confié qu'à d'autres

1707.

Généraux peu expérimentés, & l'ar-
1707. mée ennemie n'agit plus sous ce point de vue uniforme, qui décide presque toujours du sort des batailles. Le Duc de Popoli profitant de son avantage, ne laisse pas refroidir l'ardeur de ses troupes, & il poursuit le sabre à la main toute l'aîle gauche des ennemis, dont il fait un grand carnage. Ils conservoient encore leur premier avantage au centre ; le Général Hollandois Frisen, soutenu par les bataillons Portugais, y forma son attaque avec tant de succès, que la première ligne de l'armée royale fut enfoncée vers la droite : le régiment de la Couronne marcha de la seconde pour soutenir la première ; mais s'étant trop avancé, les Portugais le pénétrèrent de toutes parts, tuèrent dix Capitaines, un grand nombre d'autres Officiers, & la plus grande partie des soldats. Le reste de ce régiment, forcé de reculer, mais toujours en faisant face à l'ennemi, réussit à se rallier, à la faveur d'un petit fossé, qui servit à arrêter la poursuite des Portugais au moment où il sembloit que toute l'infanterie Françoise & Espagnole étoit prète à céder aux efforts de celle des Alliés.

Dans cette extrémité, MM. de l'Abadie, de Pollaſtron, de Silleri & de Charney, mettent pied à terre, & vont ſe placer à la tête de cette infanterie, qu'ils raniment par leurs exemples & par leurs diſcours. En même-temps, la cavalerie Eſpagnole victorieuſe à la droite, prend en flanc les bataillons ennemis, qui, n'étant plus ſoutenus par leur cavalerie, ſont bien-tôt mis en déroute, en commençant par les Portugais, qui ne font qu'une foible réſiſtance. Les Alliés combattent preſque ſans ordre, n'étant plus guidés par le commandement d'un ſeul Général : les Anglois, environnés de toutes parts, ſont près d'être totalement taillés en pièces, lorſque deux nouveaux bataillons de la même nation accourent à leur ſecours, & leur facilitent la retraite. L'infanterie Françoiſe & Eſpagnole, ſoutenue de tout ce grand corps de cavalerie, ſe reforme en peu d'inſtants : ſix cents dragons François mettent pied à terre pour ſe joindre à ces bataillons, & il ne reſte plus d'autre reſſource à l'infanterie ennemie, que de faire une retraite honorable, en ſe tenant très ſerrée ; mais furieux de ſe voir arra-

1707.

VIII. L'Armée des deux Couronnes reprend le deſſus.

1707. cher la victoire au moment qu'elle paroissoit prête à se déclarer pour eux, les Anglois, quoique découverts de toutes parts, s'opiniâtrent à soutenir le combat ; quelques bataillons seulement se font jour la bayonnette au bout du fusil au travers de la plaine, jusqu'aux collines : les autres périssent presque tous les armes à la main.

IX. Déroute totale de l'armée des Alliés.

M. de Folard, excellent juge du mérite militaire, attribue en grande partie l'avantage que remporta l'armée royale, à la belle manœuvre de M. d'Avarei, qui commandoit à la gauche. Il dit que cet habile Officier, » après avoir poussé, renversé & » dissipé entièrement la droite de la » cavalerie ennemie ; bien loin de » s'amuser à la poursuivre, comme » c'est la coutume, tourna subitement » sur l'aîle de l'infanterie ennemie, » qui restoit encore en son entier ; » la prit en flanc, & la mit dans » une confusion épouvantable. « Il est certain que la conduite de M. d'Avarei contribua beaucoup à la victoire ; mais il seroit injuste de priver M. de Berwick & les autres Officiers Généraux, de la part qu'ils y eurent.

d'Avarei faisit le moment favorable
ır l'attaquer ; dès la feconde charge 1707.
Efcadrons Portugais cédèrent aux
ɔrts de la cavalerie Françoife, &
sèrent entièrement à découvert les
:aillons qui étoient entremêlés avec
x. Deux de ces bataillons firent une
charge fur leur propre cavalerie,
oyant que c'étoient des Efpagnols :
ais s'étant eufuite apperçus de leur
reur, tous les bataillons de la droite
refferrèrent & fe préparèrent à
utenir le choc des troupes royales :
ors M. de Bericwk fit avancer deux
igades pour les prendre en flanc,
: qui les obligea de fe retirer vers
s hauteurs ; & ce fut alors que
I. d'Avarei, au-lieu de s'amufer à
pourfuite, fit la manœuvre, qui
ɔmpit entièrement les ennemis. A la
uche des Alliés, leur cavalerie,
ıoique battue plufieurs fois, réuffit
ıcore à fe rallier, & repouffa même
ıinze ou feize efcadrons de l'armée
ɔyale : cinq régiments d'infanterie
ngloife fe joignent à cette cava-
rie, & forment avec elle un corps
doutable ; mais M. de Berwick, im-
tient de terminer la bataille, fait
ancer neuf bataillons avec quelques

1707. nouveaux eſcadrons : la cavalerie des Alliés eſt entièrement rompue, & leurs bataillons ne pouvant plus tenir ſeuls contre tant d'efforts réunis, la déroute devient générale après environ trois heures d'un combat opiniâtre, où la victoire avoit balancé pluſieurs fois, avant que de ſe déclarer totalement pour l'armée des deux Couronnes.

X. Elle eſt preſque entiérement détruite.

Quoique dans la bataille d'Almanza, le fort du combat n'ait pas duré plus de deux heures, toutes les parties furent également engagées, & le carnage fut ſi grand, que les ennemis y eurent cinq mille hommes tués ſur la place, ſans compter ceux qui dans la pourſuite tombèrent ſous le fer des vainqueurs. On fit un grand nombre de priſonniers, tant le jour du combat, que le lendemain, où treize bataillons qui s'étoient retirés ſur les hauteurs, furent obligés de mettre bas les armes. Outre cette perte, la déſertion fut ſi conſidèrable, que dans la revue que les Généraux des Alliés firent à Tortoze quelques jours après leur défaite, leur armée ſe trouva réduite à cinq mille hommes, dont il n'y en avoit que huit cents d'infanterie.

rie. Leur camp tomba au pouvoir des troupes royales, qui leur prirent vingt-quatre pièces de canon, cent-vingt drapeaux ou étendards, & presque tous les équipages. Les Généraux Gallowai & Las-Minas furent blessés dans cette action, où les Alliés eurent de tués le Général Killigrena, huit Colonels, & un grand nombre d'Officiers de marque. Du côté des troupes royales, on eut environ deux mille hommes tant tués que blessés : du nombre des premiers, furent le Marquis de Silleri & M. de Pollastron. Le Duc de Sarno, Commandant des Gardes Espagnols, reçut onze coups de sabre, sans qu'il y en eût un seul de mortel.

1707.

San-Vitali. Quincy.

XI. Le Maréchal de Berwick est nommé Grand d'Espagne.

Le Maréchal de Berwick, dont la valeur soutenue par la prudence, avoit fait décider la victoire en faveur du Roi d'Espagne, en fut récompensé par le titre de Grand, & par le Duché de Liria, que lui accorda ce Monarque. Les Officiers obtinrent aussi des récompenses proportionnées à leur rang, & à la part que chacun d'eux avoit eue à la gloire de cette journée. On en conserva la mémoire par une médaille, par des pri-

1707. vilèges qui furent accordés à la ville d'Almanza, & par l'établissement d'une foire franche qui dure six semaines chaque année, en commençant à pareil jour que la bataille fut livrée. Le butin fut si considérable, que le lendemain on donnoit dans le camp des vainqueurs, un cheval pour un écu, un habit pour quinze sols, & un fusil pour quatre. Milord Gallowai mit des garnisons dans Alcire, Xativa, Denia, & Alicante; repassa l'Ebre avec le peu qui lui restoit de son armée: reçut un renfort considérable de la flotte de l'Amiral Schovel, & ne s'occupa plus qu'à garder les passages des montagnes, pour retarder, autant qu'il lui seroit possible, les progrès de l'armée des deux Couronnes.

San-Vitali. Quincy.

XII. M. le Duc d'Orléans arrive à l'armée. Soumission de Valence.

M. le Duc d'Orléans étoit arrivé à Almanza vers la fin de la bataille, & il marqua quelque mécontentement de n'avoir pas été attendu pour la livrer; cependant il reçut avec bonté les excuses de M. de Berwick; mais si nous en croyons le Marquis de Saint-Philippe, le chagrin de ne pas avoir eu de part à la victoire, l'empêcha d'en retirer tout l'avantage qu'elle au-

roit dû procurer. Nous pensons différemment, & nous croyons au contraire, quil étoit difficile, avec le peu de troupes qu'il avoit, de faire plus de conquêtes qu'il n'en fit dans le reste de la cam agne. Le 1 de Mai ce Prince passa la rivière de Gabriel, & le 2 il fit sommer le Gouverneur de Requena de se rendre à discrétion, sous peine d'être pendu, s'il oppoloit la moindre résistance. Cet Officier n'étoit pas en état de tenir contre l'armée victorieuse; il se soumit aussi-tôt, & son exemple fut suivi par la plus grande partie des villes du Royaume de Valence, qui envoyèrent des Députés pour prêter un nouveau serment de fidélité. La capitale en envoya de même le 8 de Mai : ils implorèrent la clémence du vainqueur, & on leur accorda seulement la vie & les habits, laissant le surplus à la disposition du Roi. Dom Antonio Del-Valle, Maréchal-de-Camp, prit possession de Valence avec douze bataillons & six escadrons : il obligea les habitants de livrer leurs armes, & de payer une somme considérable en punition de leur révolte ; après quoi ils furent conservés dans leurs privilèges. Le

1707.

1707. Comte de Corſana, que l'Archiduc en avoit nommé Vice-Roi, ſe retira peu de jours après la bataille d'Almanza, & paſſa en Catalogne avec un aſſez grand nombre de familles nobles, attachées à la Maiſon d'Autriche.

San-Vitali.

XIII. M. d'Asfeld prend Xativa. Cette ville eſt détruite.

L'armée des deux Couronnes ne ſubſiſtoit que difficilement dans un pays ruiné en partie par elle-même, & en partie par les ennemis. Elle fut partagée en trois corps : le premier, commandé par M. le Duc d'Orléans, s'avança du côté de Madrid, pour être à portée d'entrer dans l'Aragon : le ſecond, aux ordres de M. de Berwick, ſuivit les traces de Milord Gallowai, & fut chargé d'achever la conquête du Royaume de Valence : le troiſième, confié à M. d'Asfeld, eut ordre de ſoumettre les places du Royaume de Murcie. Ce dernier commença ſes opérations par le ſiège de Xativa, dont les habitants joints à la garniſon Angloiſe, avoient pris la réſolution de ſe défendre juſqu'à la dernière extrémité. Ils diſputèrent le terrain pied-à-pied & de rue en rue juſqu'au château, que M. d'Asfeld ſe contenta de bloquer, pour ne pas perdre inutilement des troupes auſſi

précieuses que celles qu'il commandoit. Enfin, contraints de se rendre au mois de Juin, on convint que les Anglois seroient conduits en Catalogne, & que les habitants demeureroient prisonniers. Pour imprimer la terreur nécessaire, & prévenir la révolte des autres villes, celle de Xativa fut entièrement détruite, à la réserve des Eglises & de cent cinquante maisons, & l'on éleva une colomne en mémoire du châtiment de cette ville infortunée. Pendant qu'on étoit occupé à la réduire, M. d'Asfeld s'empara d'Alcira & d'Alcoi : on en conserva les bâtiments ; mais les habitants furent traités avec une sévérité excessive, si le récit de l'Auteur Espagnol n'est pas exagéré. Nous ne répéterons pas ce qu'il rapporte de la rigueur dont on usa envers ces malheureux habitants ; nous avons déja remarqué plus d'une fois que le conseil du cabinet n'inclinoit que trop à la sévérité : cependant les ennemis mêmes de la France, quoiqu'ils n'aient pas ménagé M. d'Asfeld, & les autres Officiers, tant François qu'Espagnols qui ont servi dans cette guerre, en ont parlé avec plus de modération

1707.

St. Philippe.

1707. que cet Auteur, qui les traite tous également de concussionnaires.

XIV. Soumission du Royaume de Valence.

Un autre Auteur plus impartial, quoiqu'il paroisse souvent plus disposé à blâmer qu'à approuver la conduite des François, ne tient pas ici le même langage. Après avoir rapporté la destruction de Xativa, qu'on ne peut nier qui n'eût mérité ce traitement, par la révolte opiniâtre de ses habitants, le Marquis Ottieri nous dit que la ville d'Alcira reçut M. de Mahoni sans aucune résistance ; & que pour engager les autres places à ouvrir volontairement leurs portes aux troupes royales, les habitants de cette dernière ville furent traités avec beaucoup de douceur, dans l'intention de ramener les Espagnols à rentrer volontairement & avec un cœur sincère sous l'obéissance de Philippe. On fit, ajoute le même Auteur, publier une amnistie générale, dans laquelle il fut dit que le Roi, pour faire paroître sa clémence & sa bonté envers ses sujets, leur accordoit le pardon de toutes leurs fautes ; même à ceux qui se seroient rendus coupables de Lèze-Majesté, en suivant le parti de ses ennemis ; pourvu qu'ils reconnus-

ſent leur vrai Souverain, & qu'ils abandonnaſſent les drapeaux des étrangers & des hérétiques, qui avoient allumé en Eſpagne une cruelle guerre civile, non pour en ſoutenir & défendre les Royaumes, mais plutôt pour les ruiner & les détruire, & en réduire les habitants à la plus grande misère. Outre cet Édit, qui fut affiché dans tous les endroits publics, & jusqu'aux portes des plus petits châteaux; les Miniſtres de la juſtice, & les Officiers militaires, exaltèrent dans les termes les plus forts la clémence du Monarque, qui dans le temps où il pouvoit ſoumettre & punir les rébelles avec une armée victorieuſe, les invitoit au contraire à reconnoître leur erreur, & à retourner dans leurs maiſons, en acceptant la grace que leur accordoit un Roi, qui dès le commencement avoit été reconnu pour Souverain légitime de toute la Monarchie. Des invitations auſſi gracieuſes, contenues dans des écrits imprimés, & ſoutenues par les diſcours de ſes Officiers, firent le plus grand effet dans les Royaumes de Valence & d'Aragon. Nous avons déja rapporté, (c'eſt toujours le Marquis qui

1707.

parle,), les progrès du Duc d'Orléans
1707. dans le premier, & il nous suffit d'ajouter qu'excepté Dénia & Alicante, places assez fortes, & où les Généraux Gallowai & Las-Minas avoient mis de nombreuses garnisons après la bataille d'Almanza, presque toutes les autres ouvrirent leurs portes, & se rendirent sans résistance au Duc de Berwick, qui marqua de la douceur ou de la sévérité aux habitants, selon qu'ils se montrèrent faciles ou difficiles à le recevoir dans leurs murs. Castiglione-della-Plana, & San-Matteo, deux villes assez considérables, peu éloignées de Tortose, furent démantelées par ses ordres, pour avoir voulu se défendre; mais toutes les autres villes ou places qui se remirent à la discrétion du vainqueur, reçurent un traitement très doux, & les habitants furent admis à jouir de la grace accordée par le Monarque.

Ottieri.

XV. Progrès de M. le Duc d'Orléans.

Après cette expédition, le Maréchal laissa cinq mille hommes dans ce Royaume pour le maintenir dans l'obéissance, & alla joindre en Aragon M. le Duc d'Orléans. Ce Prince venoit de recevoir un renfort condui

I. de Jeoffreville, & il se trouva
à la tête d'une petite armée de 1707.
bataillons, & de ving-trois es-
ons, trop foible par le nombre
entreprendre la conquête d'un
ume ; mais assez forte par la va-
les troupes, & par la terreur que
ctoire d'Almanza avoit répandue
tout le pays. La plus grande
des habitants, qui s'étoient ré-
s en faveur de l'Archiduc, vou-
t résister aux troupes royales ;
les plus sages, jugeant que ce se-
xposer le Royaume à une ruine
ine, portèrent les autres à céder
mps, & à dissimuler leurs véri-
sentiments. Il n'y eut que quel-
familles plus opiniâtres, qui aban-
èrent le pays, & passèrent dans
atalogne. Calatajud, qu'on re-
comme la seconde ville du
ume, fut la première à montrer
nple de la soumission. Le Duc
éans, après en avoir pris possession,
nça le 24 de Mai à quelques milles
ragosse, & envoya un trompette
sommer cette ville de se rendre.
abitants n'étoient pas d'accord ;
'Archevêque, & la plus grande
de la Noblesse, réussirent à

gagner le peuple, pendant qu'un
1707. tie de la garnison combattoit da
fauxbourgs contre la garde av
de l'armée du Duc d'Orléans.
eut que très peu de perte de p
d'autre ; mais à peine les tr
étoient rentrées, que le Comte
Puebla, qui y commandoit pou
chiduc, en partit pour Lérida a
garnison ; ce qui acheva de dé
ner les habitants à envoyer de
putés pour se rendre, & implo
clémence du Prince.

XVI. Soumission de Saragosse. Punition des Royaumes de Valence & d'Aragon.

M. le Duc d'Orléans les reçu
bonté, mais il ne voulut pas
dans la ville, que les habitants
sent désarmés. Il mit seulemen
corps-de-garde aux portes, &
ordre d'apporter toutes les a
avec défense, sous peine de mort
conserver dans les maisons.
avoir donné le temps nécessai
fit faire une visite chez plusieu
bitants dont on avoit lieu de
çonner la conduite. On trou
grand nombre de fusils cachés
deux maisons du fauxbourg, &
pendre sur-le-champ, pour serv
xemple, ceux qui les y avoien
fermés. Il entra ensuite dans la

ne bonne garnison dans le fort
ıquisition, & changea les Ma- 1707.
s municipaux pour en mettre
uveaux, qu'on choisit entre les
eois affectionnés au Roi. Après
pris ces précautions, on pu-
n Édit, portant que les deux
ımes d'Aragon & de Valence,
voir manqué à l'obéissance qu'ils
ıt jurée, étoient devenus cou-
de rébellion, & par cette rai-
privés des privilèges, jurisdic-
& libertés dont ils avoient
récédemment : qu'ayant été sou-
ır la force des armes, on pou-
exercer sur eux les droits de
ête, dont l'un est la dérogation
ınciennes loix & coutumes,
e Sa Majesté le faisoit par cet
en les assujettissant pour l'ave-
ıx statuts, coutumes & tribu-
de la Castille, & en annullant
anciens privilèges. Le Roi dé-
en même-temps que les Castil-
es fideles sujets, pourroient ob-
es charges & emplois dans l'Ara-

1707. étoient observés dans les Chancelleries de Valladolid & de Grenade, excepté pour les affaires ecclésiastiques, qui demeurèrent sur l'ancien pied. Les deux Royaumes furent pénétrés de douleur à la publication de cet Édit, & la noblesse présenta au Roi un mémoire très touchant pour en demander la révocation ; mais le Monarque persista dans sa résolution, & leur promit seulement d'y apporter de l'adoucissement, quand il auroit des preuves assurées de la fidélité des peuples. La seule grace qu'il leur fit pour lors, fut d'accorder aux Aragonois & à ceux de Valence, la faculté de pouvoir posséder en Castille les mêmes emplois & dignités, dont les Castillans, suivant l'Édit, pouvoient jouir dans les deux Royaumes. Les habitants de Saragosse furent taxés à quarante-cinq mille pistoles, en punition de leur révolte : le Royaume d'Aragon en paya quatre-vingt-dix mille, & l'on mit sur celui de Valence un impôt proportionné aux facultés des habitants.

San-Vitali. Ottieri. St. Philippe.

XVII. Prise de Méquinenza. Les ennemis

Le 6 de Juin, M. le Duc d'Orléans & le Maréchal de Berwick tinrent un grand conseil, où ils prirent la réso

de marcher en Catalogne ; & ɔnséquence, ils firent avancer rmée, au nombre de vingt mille ies, sur les bords de la Cinca, e qui tombe dans la Sègre, un ı-dessus de l'endroit où cette derse jette dans l'Ebre. M. d'Arennes argé d'assiéger Méquinenza, siıu confluent de l'Ebre & de la : la ville ne fit aucune résistance ; e château se défendit jusqu'au 7 illet, que la garnison se rendit ınière de guerre. Milord Galloétoit avancé avec dix mille homur les bords de la Cinca, pour er la reddition de cette place ; M. de Legal ayant trouvé un & traversé cette rivière, le Mise retira sous le canon de Lé- M. le Duc d'Orléans, animé du le combattre les Alliés, passa la sur un pont que construisirent bitants de Fraga, & établit son à Alcaraz. Il fit la plus grande ıce la nuit du 15 au 16 de Juil-

1707. se retirent devant M. le Duc d'Or-

1707. teurs pour prendre une positio avantageufe. M. le Duc d'Orl n'ayant pu l'atteindre, jugea q chaleurs étoient trop grandes entreprendre alors le siège de L & il mit ses troupes en quart raffraîchissement, jusqu'à une plus favorable. Il employa le que ses troupes demeurèrent en à faire venir de France tout étoit nécessaire pour ce siège, y marqua tant d'ardeur, qu'o tend que ce fut à ses propres

San-Vitali. qu'on amena la plus grande par ustensiles & des munitions.

XVIII. Naissance du Prince des Asturies. L'amour que la nature ou l jugé inspire à tous les homme leur patrie, leur fait toujours impatiemment la domination Prince né dans un pays qui le étranger. Philippe V avoit po l'ordre de la succession & les de volontés de son prédécesseur, n'étoit pas Espagnol ; aussi ne jamais se concilier parfaitement tion d'une Nation, qui depuis temps regardoit les François ses ennemis : mais cet éloign diminua beaucoup par la naissan Prince, dont la Reine accou

25 d'Août; les peuples commencèrent à espérer que le Monarque se voyant un fils Espagnol, étendroit sur tous les compatriotes de ce jeune Prince, une partie des sentiments que la nature lui inspireroit pour ce fils, & qu'ils alloient commencer à en ressentir les effets sous un gouvernement plus doux que celui qu'ils avoient éprouvé, par l'instigation de ses Ministres, dans les premières années de son règne. L'enfant reçut le nom de Louis, & le titre de Prince des Asturies, attribué depuis plusieurs siècles aux aînés des Rois de Castille. Sa naissance causa une joie universelle dans toutes les parties du Royaume soumises au Monarque, & commença à rappeller à leur devoir ceux qui s'en étoient jusqu'alors écartés. Le Roi, touché des témoignages qu'il en reçut, en marqua sa satisfaction à tous les Ordres de l'État par différentes graces. Un grand nombre de Seigneurs ou de Nobles qui étoient exilés ou détenus prisonniers pour leur attachement au parti contraire, furent rappellés & remis en liberté; & Sa Majesté permit de rebâtir la ville de Xativa, mais il voulut qu'elle changeât de nom, &

1707.

St. Philipe

il lui donna celui de Saint-P

1707. XIX. M. le Duc d'Orléans se prépare à faire le siège de Lérida.

Ce fut pendant que les trou deux Couronnes étoient en c de raffraîchissement, que les Al mèrent sur Toulon l'entrepri nous avons parlé dans le C précédent. Quoiqu'elle fût san elle causa quelque retard aux tions en Espagne, d'autant qu Berwick reçut, comme nous dit, des ordres de la Cour de pour porter du secours en Pro & qu'un corps de troupes d renforcer l'armée du Roi Ph eut également ordre de marc côté de Toulon. Ce contre-te rallentit pas l'ardeur de M. d'Orléans : le château de M qui incommodoit beaucoup le tiers, fut emporté par M. de & dès les premiers jours de Sept le Prince ayant rassemblé sep hommes d'infanterie & cinq m cavalerie, marcha aux ennem l'espérance de les combattre. Gallowai ne voulut pas s'exp une seconde défaite ; il quitt pucci, où il étoit campé près de l & se retira dans les montagn Igualada. Il y auroit eu plus

l'imprudence à l'y vouloir attaquer; ce qui détermina Son Altesse Royale à ne plus s'occuper que des préparatifs pour le siège de Lérida.

1707. Otturi.

XX. La place est investie.

Les pluies considérables qui tombèrent pendant quelque temps, ayant enflé considérablement les eaux de la Sègre, on ne put faire autre chose pendant tout le mois de Septembre, que d'établir les quartiers, qui furent distribués à Balaguer, à Castiglione-di-Farfagno, Alfaraz, Mouzon & Benavarie. Le Maréchal de Berwick rejoignit le 14 M. le Duc d'Orléans à Balaguer, où étoit le quartier général, & le reste du mois se passa à former l'investissement, en attendant que les eaux fussent retirées. La ville de Lérida est fortifiée à l'antique avec des tours sans bastions, & hors d'état de résister aux attaques telles qu'on les fait présentement. On avoit seulement élevé à la hâte quelques ouvrages extérieurs à la moderne; mais ils ne pouvoient opposer qu'une foible résistance. Cette ville est située sur les bords de la Sègre, qui en baigne les murs du côté du midi: elle a au nord un château de peu d'étendue, mais très fort, bâti sur le roc, & du côté

1707. du couchant une autre forteresse qu'on appelle le Fort-de-Garden à quelque distance de la place. La garnison étoit composée de deux mille hommes de troupes réglées, Anglois, Hollandois & Portugais, avec quelques corps de milice du pays. Le Commandant, nommé Wills, étoit Anglois, & le Prince de Darmstadt s'étoit jetté dans Lérida pour animer par sa présence les Officiers & les soldats Alliés, dont il connoissoit le peu d'intelligence pour la défense des places.

XXI. M. le Duc d'Orléans se rend maître de la ville.

La tranchée fut ouverte en présence de M. le Duc d'Orléans la nuit du 2 au 3 d'Octobre (*); & M. de Légal fut chargé de la direction du siège. Les travaux furent poussés avec tant de vigueur, malgré une sortie que les assiégés firent le 8, que dès le 12, on jugea la brêche suffisante pour donner l'assaut. La résistance fut aussi opiniâtre que l'attaque fut vive; mais malgré toute l'ardeur du Prince de Darmstadt

(*) Le Marquis de Saint-Philippe dit qu'elle le fut par M. de Légal le 23 Septembre : c'est une erreur. Celles de date sont assez fréquentes dans cet Ouvrage, quoiqu'il soit bien fait & intéressant d'ailleurs.

pour animer les assiégés, il ne put empêcher que les troupes royales ne s'emparassent du chemin couvert. Elles étoient prêtes à entrer l'épée à la main dans la ville, lorsque M. le Duc d'Orléans les arrêta, pour prévenir le désordre qui auroit pu arriver pendant la nuit. Les habitants avoient pris les armes; on remarqua même des Prêtres & des Moines au nombre des combattans; « & qui sait, dit un Auteur » Italien, si cette contravention aux » Loix Ecclésiastiques qui ont horreur » du sang, ne fut pas la cause de leur » ruine, & de celle de leurs conci» toyens? »

1707.

Ottieri.

XXII. Elle est livrée au pillage.

Le matin du 13, on apporta à M. le Duc d'Orléans une lettre du Prince de Darmstadt, qui lui marquoit « qu'étant obligé d'abandonner la vil» le, il le prioit de traiter chrétien» nement d'illustres familles, & plu» sieurs femmes & enfants qui s'étoient » retirés sur la montagne près du châ» teau. » Son Altesse Royale fit aussitôt réponse « que comme ces person» nes lui avoient servi à défendre la » ville, il pouvoit les retirer dans le » château pour s'en servir de même, » s'il n'aimoit mieux faire sa compo-

1707. » sition, en rendant dès à présent le » château; faute de quoi, on les traiteroit comme rebelles. » L'effet suivit de près la menace : on prétend que M. le Duc d'Orléans avoit d'abord défendu le pillage; mais que les ennemis ayant fait quelque sortie en trahison, & ayant tué plusieurs François & Espagnols, il le permit pendant huit heures, après avoir donné des sauvegardes aux Églises & aux Couvents. Quoique ce pillage ne fût exécuté que par deux hommes de chaque chambrée, le butin fut considérable, & le soldat profita de ce temps pour se livrer à tous les excès que les Nations policées devroient, par un accord mutuel, bannir pour toujours des guerres les plus animées.

St. Philippe.

XXIII. Les Alliés ne peuvent réussir à jetter du secours dans le château.

Le Prince de Darmstadt espéroit qu'en prolongeant la défense du château, Milord Gallowai pourroit profiter de quelque circonstance favorable, pour attaquer l'armée des deux Couronnes, & l'obliger de lever le siège. Il ne cessoit de faire des signaux que les Alliés du dehors remarquoient aisément; mais M. le Duc d'Orléans avoit formé un corps d'observation de vingt-huit bataillons & de soixante

ceux qui avoient été obligés, tant Eccléſiaſtiques que ſéculiers, de ſe renfermer dans ce château, où étoit alors la principale Nobleſſe du pays. Le Prince répondit à ces inſtances, qui lui furent faites tant de vive-voix que par écrit, qu'on pouvoit & qu'on devoit encore ſe défendre pendant quelques jours; que la brêche n'étoit pas praticable; que les mines n'agiroient peut-être pas auſſi promptement qu'on paroiſſoit le craindre, & qu'avant l'aſſaut général, il pouvoit arriver du ſecours. Enfin, voyant que le Commandant & le Conſeil étoient décidés à ſe rendre, il proteſta contre leur réſolution, comme étant contraire aux intérêts de Charles & de la cauſe commune. Le Conſeil ſe ſépara enſuite, & M. Wills envoya un trompette pour demander à parlementer. M. le Duc d'Orléans refuſa de conſentir à aucune capitulation, à moins qu'on ne fît rendre en même temps le Fort-de-Garden. Il y eut quelques difficultés; enfin, le Prince même conſentit à la demande de Son Alteſſe Royale. On donna des ôtages; & le 14 la garniſon, réduite à ſix cents hommes, ſans compter les Miquelets,

1707.

sortit par la brêche avec tous les
1707. neurs de la guerre qu'elle avoit
mérités, deux pièces de canon &
cinquante charriots pour les ma
& les blessés. Les Bourgeois &
Miquelets, ainsi que les Prêtre
les Moines suivirent la garniso
bâton blanc à la main ; & M. le
d'Orléans, pour éviter tout désor
fit sortir des maisons de la vill
soldats qui les occupoient, ce
donna aux habitants la liberté
rentrer. M. Wills fut arrêté par
de Son Altesse Royale, en représ
d'une insulte faite précédemment
de Chaves ; mais ce Commandan
ayant représenté qu'il avoit lie
craindre que ses ennemis ne pro
sent de sa détention, pour lui
sur ce qu'il avoit rendu la pl
contre le sentiment du Prince
Darmstadt, M. le Duc d'Orléan
la bonté d'entrer dans ses raisons
lui accorda la liberté de se retir
Barcelone avec sa garnison. A
cette conquête, si glorieuse po
Prince François, il détacha le C
d'Estaing avec un corps de trou
pour mettre à contribution tou
pays, particulièrement la vallée

ıtalans étoient trop opiniâtres
:ur révolte pour vouloir en pro-
ll eſt vrai qu'on traitoit les pre-
avec toute la rigueur qu'on au-
ı exercer contre d'anciens ſujets
ıroient levé l'étendard de la ré-
, & que la plus grande partie de
qu'on prenoit, étoient pendus
ıſéricorde. Ces exécutions étoient
ıement contraires au génie de
ſon de Bourbon; mais le Conſeil
gne croyoit la ſévérité néceſſaire.
être auroit-on épargné le ſang
ıucoup de ſujets, & hâté la con-
de tout le Royaume, ſi l'on eût
un libre cours à la bonté natu-
du Roi, & ſi M. le Duc d'Or-
eût également pu ſuivre les im- *St. Philippe.*
ons d'un cœur compatiſſant. La *Ottieri.*
ıgne finit de ce côté par la priſe *San-Vitali.*

1707. frontières de Portugal. frontières de Portugal. Le Duc d'Offone, qui y commandoit, prit au mois de Mai les châteaux de Serpa & de Moura, & il forma une entreprise contre Olivenza; mais les grandes chaleurs, & la proximité des Portugais, supérieurs en nombre, en empêchèrent l'exécution. Le 17 de Septembre, le Marquis de Bay investit Ciudad-Rodrigo; la tranchée fut ouverte trois jours après, & le siège dura jusqu'au 4 d'Octobre, que le Marquis voyant la brêche praticable, envoya un trompette sommer le Gouverneur de se rendre, en ne lui laissant que trois heures pour se décider. La réponse n'ayant pas été faite à temps, M. de Bay commanda quatre cents grenadiers pour monter à la brêche; ils ne trouvèrent que très peu de résistance: entrèrent dans la place, suivis d'un plus grand nombre de troupes, & passèrent au fil de l'épée tous ceux qui voulurent s'y opposer. Le Gouverneur fut fait prisonnier, ainsi que la garnison; mais la ville fut exemptée du pillage, parce qu'on savoit l'attachement des habitants au parti du Roi. *S. Philippe.*

XXVI. Embarras de l'Archiduc. M. de Noailles, après la levée du siège de Toulon, retourna sur les

es de Catalogne, où il prit
s forts de peu d'importance, 1707.
ı étant trop avancée pour for-
grandes entreprises. L'Archiduc
ujours à Barcelone, pour for-
s Catalans dans leur attache-
son parti. Il fit prendre les
ı un assez grand nombre, qui
ıirent à Milord Gallowai, &
éral ayant établi plusieurs bat-
ür l'Ebre, au-dessus & au-des-
ı pont de Tortoze, il réussit à
ıêcher le passage aux troupes
x Couronnes. L'Archiduc avoit
: le Comte de Fuencelada en
erre & en Hollande, pour de-
: des secours; mais il n'en reçut
ès peu cette année, à cause du
e Toulon, qui occupa la plus
partie des forces des Puissances
nes. Ce Prince ne tiroit pres-
n de l'Allemagne, & il se trou-
ıns le plus grand embarras, étant
de faire subsister beaucoup de
s, qui avoient quitté les autres
de l'Espagne, & s'étoient re-
en Catalogne par attachement
a personne.



CHAPITRE I

§. I. *Mort du Prince Louis de Le Margrave de Bareith est Général de l'Armée Impériale. Préparatifs pour attaquer les li Stoloffen.* §. III. *Dispositions de Villars pour les attaquer en di endroits,* §. IV. *M. de Vivans de Broglio traversent le Rhin. M. de Péri trouve les lignes données.* §. VI. *M. de Villars tiérement maître des lignes.* §. V *François y font un butin consi* §. VIII. *M. de Villars met pays à contribution.* §. IX. *des Princes d'Allemagne à fourn contingent,* §. X. *M. de Vi rend maître de Schorndorf.* §. *continue à pousser les Alle* §. XII. *Les Impériaux rep courage. M. de Villars se rappr Rhin.* §. XIII. *Les deux s'approchent sans combattre.* §. *M. de Vivans reçoit un échec. les troupes en quartier d'hiver.* § *Campagne de Flandre. Condui*

dente de M. de Vendôme. §. XVI. *Succès de M. de Forbin & de M. Dugué-Trouin en mer.* §. XVII. *L'Amiral Shovel périt en mer.* §. XVIII. *Mariage de l'Archiduc.* §. XIX. *Hardiesse d'un partisan qui enlève M. de Beringhen.*

1707.

I. Mort du Prince Louis de Bade. Le Margrave de Bareith est nommé Général de l'armée Impériale.

DEPUIS l'entreprise infructueuse que M. de Villars avoit formée en 1703 pour s'emparer des lignes de Stolof-fen, cet habile Général n'avoit jamais perdu de vue une expédition, qui pouvoit ouvrir aux François une entrée, pour pénétrer jusques dans le cœur de l'Allemagne. La mort du Prince Louis de Bade, qui arriva au commencement de 1707, parut à M. de Villars une circonstance favorable, pour reprendre ses projets contre ces fameuses lignes. Quoique ce Prince n'eût pas les talents du Prince Eugène ni de Milord Marlborough, il avoit acquis dans la guerre contre les Turcs une réputation, qui lui donnoit la confiance des troupes; & peut-être que s'il eût vécu plus long-temps, M. de Villars eût abandonné son projet. Le Margrave de Bareith, que l'Empereur choisit pour commander les troupes

1707. Impériales après la mort du Prince, avoit donné de grandes preuves de bravoure ; mais confondu pendant le cours d'une longue vie avec le grand nombre des Officiers généraux, ce n'étoit pas dans un âge avancé, & avec un corps affaissé par les infirmités, qu'il pouvoit acquérir l'activité nécessaire à un chef qu'on vouloit opposer aux François.

Ottieri.

II. Préparatifs pour attaquer les lignes de Stoffen.

M. de Villars, après s'être emparé, comme nous l'avons vu l'année précédente, de l'isle du Marquisat, avoit chargé le Comte de Broglio, qui étoit demeuré en Alsace, de faire tous les préparatifs convenables, & de prendre toutes les instructions qui pouvoient servir à son projet. Le Comte, pendant l'hiver, s'occupa principalement à examiner le cours du Rhin depuis Strasbourg jusqu'à Philisbourg, & en observer tous les canaux & toutes les isles. Il remarqua qu'entre Lauterbourg & Hagenbach il y avoit une isle formée par un bras de ce fleuve qui n'étoit point occupée par les ennemis, & où l'on pouvoit aisément mettre des bateaux à couvert du côté de l'Alsace. Il en fit aussi-tôt construire cinquante à Strasbourg

mais comme il n'étoit pas possible de
leur faire descendre le Rhin à la vue 1707.
des Impériaux, il prit le parti de les
faire transporter par terre sur des
voitures, ainsi que les barques qui
étoient au Fort-Louis; & les ennemis *San-Vitali*
mal servis en espions, n'en eurent
aucune connoissance.

III. Disposition de M. de Villars pour les attaque en différent endroits.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons déja dit sur la force des lignes de Stoloffen. Depuis qu'elles avoient été formées, les Allemands n'avoient cessé tous les ans d'en augmenter les défenses, & ils les regardoient si bien comme imprenables, que le Prince de Bade avoit établi son séjour dans un superbe palais, où il avoit fait des dépenses immenses à Radstat sur le bord de ces lignes. M. de Villars arriva à Strasbourg le 10 de Mai; & quoique son armée ne fût que de soixante-six bataillons & de cent huit escadrons, il la sépara en quatre corps pour faire plus de diversion, & pour mieux donner le change aux ennemis sur le lieu où il avoit résolu que se fît la principale attaque. M. de Lée fut chargé de celle qu'on devoit faire par l'isle de Dalunde, avec quatre bataillons & dix pièces de canon mais comme

ce n'étoit qu'une fausse attaque, et
1707. ne lui donna pas de pontons. M. de
Péry s'avança vers l'isle du Marquisat,
avec neuf bataillons, quatorze pièces
de canon & douze pontons, pour
essayer de pénétrer de ce côté. Le
Marquis de Vivans & le Comte de
Broglio avec vingt bataillons, quarante-cinq escadrons & trente-quatre
pièces de canon, furent chargés de la
véritable attaque par l'isle de Neubourg,
où étoient les barques qu'on avoit
amenées de Strasbourg & du Fort-Louis. Pendant qu'on faisoit ces préparatifs, M. de Villars paroîssoit ne
s'occuper que d'amusements: il donna
le 19 un grand-bal aux Dames de
Strasbourg, publiant par-tout, qu'il
ne se mettroit en campagne que lorsqu'il y auroit plus d'herbes pour les
fourages: mais dès le 21, il entra en
Allemagne par le Fort-de-Kell, à la tête
de dix bataillons & de quarante-cinq
escadrons, avec lesquels il s'avança
Quincy. jusqu'à la vue d'Offembourg pour mieux
tromper les ennemis, plus attentifs
sur ses mouvements que sur ceux de
ses Lieutenants-Généraux.

IV. M. de Vi- Le soir du 22, le Marquis de Vivans rassembla ses troupes près de La

g : on lança à l'eau soixante x, qui furent aussi-tôt remplis nadiers : ils passèrent dans l'isle ubourg, avec MM. de Vivans Broglio à leur tête ; s'y retran- it sans perdre de temps, & se : à travailler à la construction pont, pendant que les bateaux oient le bras du Rhin pour ame- nouvelles troupes. Aussi-tôt pont fut en état, il servit à passer dix pièces de canon dans où elles furent élevées en bat- sans que les ennemis eussent soupçon. Le 23, à la pointe r, elles commencèrent à tirer ; même temps, M. de Vivans fit l'autre bras du Rhin à un grand e de grenadiers, qui débarquè- u côté de l'Allemagne. Deux mpériaux parurent sur le rivage 'opposer à leur descente ; mais etirèrent sans combattre, voyant François continuoient à s'avan- ec intrépidité, & que même res grenadiers qui étoient dans se jettoient à la nage pour les

1707.

vans & M. de Broglio traversent le Rhin.

blirent un pont sans rencontrer aucu obstacle.

1707.

V.

M. de Péri trouve les lignes abandonnées.

Pendant que MM. de Vivans & d Broglio exécutoient avec tant de facilit les ordres de M. de Villars, M. d Péry en faisoit de même à l'isle du Marquisat. Il avoit élevé de fortes batteries vis-à-vis du village de Sellingen, & au point du jour elles commencèrent à faire le plus grand feu sur les retranchements. Voyant avec surprise que les Allemands ne répondoient point à ce feu, & à celui de la mousqueterie de neuf bataillons, qui tiroient sur les mêmes retranchements, il y fit passer quelques grenadiers, qui, à leur retour, rapportèrent que les lignes étoient abandonnées. Aussi-tôt les François passèrent en grand nombre : on établit un pont, & l'on entra dans ces lignes, où l'on ne trouva pas un seul soldat de tous ceux qui avoient été chargés de leur défense.

Quincy.

VI.

M. de Villars est entiérement maître des lignes.

Pendant qu'on faisoit ces attaques, M. de Villars s'étoit avancé devant Bihel pour former aussi la sienne. Le soir du 22, il fit préparer une grande quantité de fascines pour remplir les fossés, & d'échelles pour monter aux

ouvrages; mais le matin du 23, il s'éleva un brouillard si épais, que les opérations en furent retardées. Enfin le temps étant éclairci, on reconnut qu'il n'y avoit plus d'ennemis dans les lignes; les grenadiers y entrèrent, & ils furent suivis de tout le reste des troupes. M. de Lèe n'avoit pas trouvé plus de résistance à l'isle de Dalunde; ensorte qu'en une seule journée, ces lignes qui avoient coûté des sommes prodigieuses à construire, & qui avoient fait périr tant de François à la première attaque, tombèrent au pouvoir de M. de Villars, sans qu'il en coûtât un seul homme. Cette conquête fut due en grande partie au bruit qu'il avoit fait répandre sur la force de son armée: on la disoit beaucoup plus considérable qu'elle ne l'étoit réellement; le Margrave de Bareith prit l'épouvante, & donna ordre aux troupes d'abandonner les lignes & de se retirer, la cavalerie sous Philisbourg, l'infanterie dans les montagnes. M. de Villars envoya quatre cents cavaliers & les hussards à leur poursuite: on leur tua cent vingt hommes, & on leur fit un assez grand nombre de prisonniers. Le lendemain il s'avança à 1707.

F vj

Radstat, où il fut joint par le Marqu
1707. de Vivans; établit son quartier gé
néral dans le palais du Prince de Bade
fit travailler sans relâche à la construc
tion d'un ouvrage à corne, pour assu
rer la tête du pont qu'il avoit établ
à Sellingen; & fit camper son armée
la droite à Rupenheim, & la gauch
au Rhin, couverte par la rivière d
Murg. La Princesse de Bade s'étoi
retirée de Radstat avec les Princes se
enfants: mais le Maréchal de Villar
eut soin de faire conserver tout ce qu
lui appartenoit; la fit inviter à y re
Otticri. venir, & l'assura de la protection d
Monarque François. Cette Princess
demeura à Etlingen, où le Maréchal
lui fit une visite peu de jours après.

VII. Les François y font un butin considérable.

Les ennemis avoient abandonné s
précipitamment leurs lignes, que le
François y trouvèrent cent soixante
six pièces de canon, quatre-vingt mill
sacs de bled & d'avoine, un gran
nombre de tentes toutes dressées, de
habits neufs pour plusieurs régiments
des pontons de cuivre, beaucoup d
poudre, & une infinité d'autres effets
Les Allemands ne conviennent pas d'a
voir abandonné tout ce butin, & San
Vitali prétend au contraire qu'ils man

nt de tout dans les lignes ; mais
en croyons plutôt le Marquis de 1707.
cy, qui fut chargé par le Maré-
le Villars d'en faire la visite, &
lonne l'énumération de tout ce
y trouva. Quoique cet Auteur
it pas toujours exact dans ce
rapporte, d'après des mémoires
orrects, il n'en est pas de même
its dont il est le témoin oculaire,
n ne doit pas supposer qu'un
Officier veuille en imposer sur
bjets qui étoient à la connois-
de toute une armée. Le Mar-
Ottiéri, qui ne cherche pas à
re la gloire des François, dit
es munitions de guerre & de
e qu'ils trouvèrent, montoient
sommes considérables, & que
réchal, après en avoir abondam-
pourvu ses troupes, fit passer
te en Alsace. Outre la perte que
les ennemis à la prise de ces
, elles leur coutèrent encore un
nombre de soldats qui désertè-
& passèrent du côté des Fran-
aussi-tôt que ces derniers furent
à du Rhin. On n'est pas d'ac-
sur le nombre d'hommes qui
t à la garde des lignes : les

1707. François disent qu'il y avoit quarante-quatre bataillons ennemis ; mais les Etrangers assurent au contraire que le Margrave craignant un siège, avoit jetté la plus grande partie de ses troupes dans Landau & dans Philisbourg, & qu'il n'en avoit laissé qu'un petit nombre où elles étoient le plus nécessaires.

Ottieri. Quincy. San-Vitali.

VIII. M. de Villars met tout le pays à contribution.

Le Général Allemand s'étoit d'abord retiré à Phortzheim : mais craignant d'y être attaqué par les François, il voulut mettre le Necker entre eux & son armée, & M. de Villars profita de sa terreur pour s'étendre dans tout le pays. Le 30 de Mai il se rendit maître de Phortzheim, & le 8 de Juin il entra dans Stutgard, capitale du Duché de Wirtemberg. Ne trouvant aucune opposition de la part du Margrave, qui reculoit toujours, il envoya de cette ville MM. de Broglie & d'Imecourt avec de la cavalerie, lever de très fortes contributions dans la Souabe & la Franconie. Les peuples épouvantés, & sans défense, accordèrent tout ce qui leur fut demandé, & envoyèrent des Députés pour implorer la clémence du vainqueur. On convint de ce que

ıt de tout dans les lignes ; mais
n croyons plutôt le Marquis de 1707.
y, qui fut chargé par le Maré-
e Villars d'en faire la visite, &
onne l'énumération de tout ce
y trouva. Quoique cet Auteur
t pas toujours exact dans ce
apporte, d'après des mémoires
orrects, il n'en est pas de même
ts dont il est le témoin oculaire,
n ne doit pas supposer qu'un
Officier veuille en imposer sur
bjets qui étoient à la connois-
de toute une armée. Le Mar-
Ottiéri, qui ne cherche pas à
e la gloire des François, dit
s munitions de guerre & de
e qu'ils trouvèrent, montoient
sommes considérables, & que
échal, après en avoir abondam-
pourvu ses troupes, fit passer
e en Alsace. Outre la perte que
les ennemis à la prise de ces

exposer à combattre. Les Ang
les Hollandois, plus actifs, o
une somme considérable au R
guste de Pologne, pour qu'il en
promptement les troupes de so
torat de Saxe, & il en fit pass
sieurs corps. La Cour de Vienne
arrêter la désertion qui augn
tous les jours, envoya les Gé
Heister, Hoenzolern & Gro
avec l'argent nécessaire pour
les troupes, ce qui rétablit u
les affaires : mais on manquoi
jours d'un bon Commandant
mettre à leur tête. Toutes les
sances confédérées convenoie
leurs intérêts ne pouvoient ê
de meilleures mains qu'en cel
l'Electeur d'Hannover, & elles

avant qu'on opposât à M. de Villars un chef plus actif & plus en état de lui résister. 1707.

X. M. de Villars se rend maître de Schorndorf

Ce Général espéroit que le Maréchal s'occuperoit du siège de quelque place, & il s'étoit particulièrement attaché à mettre de fortes garnisons dans celles qui étoient les plus exposées. M. de Villars connoissoit trop bien les intérêts de la France & les siens, pour s'amuser à faire un siège, dans un temps où tout le pays épouvanté étoit hors d'état de refuser le paiement des riches contributions qu'il en tiroit journellement. Il empêchoit aussi, en tenant la campagne, que les Impériaux ne se réunissent, & que revenus de leur première terreur, ils ne lui fissent perdre la supériorité qu'il avoit acquise. Cependant il se présenta devant Schorndorf, dont il parut vouloir faire le siège, quoiqu'il n'eût que quatre pièces de canon de batterie. La ville étoit bien fortifiée, & il y avoit un bon château, avec une garnison assez nombreuse pour arrêter long-temps les François; mais le Commandant, effrayé de leur approche, des menaces de M. de Villars, & de la disposition des habitants pour se sou-

1707. *Quincy.*

mettre volontairement, capitula presque aussi-tôt que la tranchée fut ouverte, après avoir tiré seulement quelques volées de canon.

XI. Il continue pousser les Allemands.

M. de Villars, qui marchoit toujours en avant, apprit que le Général Janus avec deux mille hommes d'infanterie, cinq cents chevaux, & plusieurs pièces de canon, s'étoit emparé de la gorge de Lorch, où il faisoit des abattis d'arbres, & élevoit des retranchements. Il ne voulut pas lui laisser le temps de se fortifier dans ce poste ; il fit avancer un gros détachement de cavalerie & de dragons, qu'il suivit en personne avec un corps d'infanterie, formant au total environ huit mille hommes. Les ennemis surpris, ne firent pas une longue résistance ; leur Commandant commença par faire retirer son canon, & les troupes se retirèrent ensuite en bon ordre, faisant de temps en temps volte-face pour arrêter les François par des décharges de mousqueterie. Le Général Janus resta à l'arrière-garde, pour mieux couvrir le gros de ses troupes ; il y fut fait prisonnier, & elles furent poussées jusques dans les montagnes, après avoir perdu beau-

oup de monde. Il eſt certain que ſi es ennemis avoient eu des forces ſuf- 1707.
iſantes pour garder ce paſſage, ils au-roient arrêté M. de Villars ; mais deux mille cinq cents hommes, déja épouvantés, n'étoient pas en état de tenir contre une armée victorieuſe, commandée par un Général qui avoit toute la confiance du ſoldat. Continuant toujours leur marche, les François gagnèrent Gemmud, ville Impériale, où ils ne trouvèrent aucune réſiſtance. Ils virent les ennemis campés à une lieue de cette ville, ſur les bords d'un grand ravin ; & ſi M. de Villars eût eu alors toute ſon armée, il eſt vraiſemblable qu'il les eût attaqués & entièrement diſperſés ; mais la difficuté des gorges qu'il avoit fallu traverſer, ayant retardé la marche d'une partie de ſes troupes, il fut obligé, après avoir été reconnoître en perſonne la poſition des ennemis, de remettre l'attaque au lendemain, & ils profitèrent de ce temps pour s'éloigner. On marcha à leur pourſuite : le Marquis de la Vallière attaqua leur arrière-garde, commandée par le Général Merci : ils Quincy.
ſoutinrent le choc avec fermeté, & repouſsèrent les François, qui furent

obligés de se retirer, après avoir souffert quelque perte.

1707.

XII. Les Impériaux reprennent courage. M. de Villars se rapproche du Rhin.

Les Impériaux commençoient à se remettre de leur première frayeur; mieux informés des forces de M. de Villars. Ils reconnurent que ce grand Général, malgré toute son habileté, n'auroit jamais été en état de pénétrer dans leur pays, s'ils avoient eu plus de fermeté. Ils résolurent de réparer leur première faute, & de le rendre lui-même la victime des ses avantages, en lui coupant la retraite. Le projet étoit bien conçu; mais il auroit fallu un Eugène ou un Marlborough pour l'exécuter, & c'étoit toujours le Margrave qui avoit le commandement; cependant il prit toutes les mesures qui paroissoient en son pouvoir: il fit sortir de Landau & de Philisbourg une partie des garnisons, pour former un corps d'armée, dans l'intention de s'emparer de quelque passage important, soit dans le Marquisat de Dourlach, soit dans le Duché de Wirtemberg; regagna Heilbron à grandes journées: repassa le Necker à la fin de Juin, & se rendit en personne à Philisbourg. M. de Villars qui avoit étendu ses courses jusqu'aux portes

d'Ulm, & mis cette ville à contribution, prévint par sa diligence les desseins des Impériaux. Il fit partir le Comte du Bourg avec deux mille chevaux pour Radstat : ils repassèrent le Rhin le 1 de Juillet, & entrèrent dans les lignes de Lauterbourg, qu'on craignoit que les ennemis ne vinssent attaquer. Le 4 toute l'armée Françoise arriva à Kretzingen, dans le Marquisat de Dourlach, où elle prit quelques jours de repos ; & M. de Villars ayant établi un pont à Lauterbourg, fit repasser au-delà du Rhin les deux mille chevaux qui l'avoient dévancé. N'ayant plus rien à redouter des ennemis, il s'empara de Heidelberg & de Manheim, & continua de faire des courses dans la Franconie, sans que les Allemands, campés sous Philisbourg, osassent s'y opposer.

1707.

San-Vitali.

XIII.

Les deux armées s'approchent sans combattre.

Pendant que le Maréchal de Villars faisoit un usage si avantageux à la France des troupes qui combattoient sous ses drapeaux, il reçut ordre du Monarque d'en faire passer un gros détachement en Provence, pour marcher au secours de Toulon. Après avoir exécuté cet ordre, il envoya le Marquis de Vivans avec un gros corps

de cavalerie du côté de la Forêt n
1707. pour continuer à lever des con
tions. Ces détachements ayant a
son armée qui étoit campée à
ben, le Margrave résolut de pr
de cette circonstance ; il fit av
la sienne à Bruchsal le 13 d'A
deux jours après il s'empara des
teurs de Dourlach, & il établi
quartier général à Kretzingen
deux armées n'étoient séparée
par la petite rivière de Dourlac
les François ayant établi qu
pièces de canon dans les fauxb
de cette ville, elles incommo
tellement la gauche des ennemis,
furent obligés de changer de po
Les pluies abondantes qui tomb
cette année pendant tout l'été,
juger qu'on ne pourroit tenir
temps la campagne ; & M. de V
prit toutes les précautions néce
pour changer de camp, sans d
de prise sur lui aux ennemis. Les
quisats de Bade & de Dourlach

& le Maréchal en choisit un près du Fort-Louis, vis-à-vis de Radstat, avec la rivière d'Alb au front. Les Impériaux ne s'apperçurent de son décampement, que lorsqu'il eut pris cette nouvelle position, où il se fortifia par de bons retranchements, pour se mettre à couvert de toute insulte. 1707. Ottieri.

XIV. M. de Vivans reçoit un échec. On met les troupes en quartier d'hiver.

La perte des lignes de Stoloffen avoit entièrement ôté la confiance des troupes au Marquis de Bareith, & ce fut à la fin du mois d'Août que les dégoûts qu'il essuyoit le portèrent enfin à demander sa retraite, sous prétexte de son âge & de ses infirmités. Il ne lui fut pas difficile d'obtenir cette grace de l'Empereur, & il remit le commandement au Général Gronsfeld, après avoir fait avancer son armée jusques sur les bords de l'Alb, à peu de distance de celle des François. Le 17 de Septembre le Duc d'Hannover, chargé du suprême commandement, arriva au camp, & trouva que le Duc de Wirtemberg, en prenant par les derrières, avoit surpris Hornberg, & forcé le Capitaine François qui y commandoit, de se rendre prisonnier de guerre avec sa garnison. L'Electeur visita le pays, &

1707. résolut, pour couvrir l'entrée d l'Allemagne de ce côté, de former d nouvelles lignes le long de la rivièr d'Alb, depuis le Rhin, jusqu'aux mon tagnes, dans l'étendue seulement d deux lieues, ce qui les rendoit beau coup plus faciles à défendre que celle de Stoloffen, qui embrassoient u terrain considérable. Le Prince de Bade avoit d'abord formé le même projet; mais il avoit changé d'avis, & avoit préféré de construire les lignes de Stoloffen, tant parce qu'elles couvroient sa maison de délices, où il faisoit son séjour ordinaire, que parce qu'elles empêchoient la garnison du Fort-Louis de faire des courses dans le pays. L'Electeur fit travailler sans relâche à ces nouvelles lignes, & elles furent en peu de semaines en état de défense. Pendant cet intervale, le Général Merci résolut de surprendre le Marquis de Vivans, qui commandoit un camp-volant de quatorze escadrons François & Bavarois à Ottemberg. Les Impériaux firent un grand circuit par la Forêt noire, & le 24, à la pointe du jour, ils s'approchèrent du camp à la faveur d'un gros brouillard. Les François se battirent pendant

niers. Tel eſt le récit qu'ils en
ux-mêmes donné ; mais ſuivant
émoires étrangers, on leur tua
le ſix cents hommes, & ils per-
: tout leur bagage, quatre éten-
, & preſque tous leurs chevaux.
action fut la dernière de la cam-
ſur le Rhin ; il n'y eut plus
uelques eſcarmouches aux four-
Vers la fin d'Octobre les trou-
urent miſes de part & d'autre
artier, & M. de Villars ſe ren-
Strasbourg, où il avoit réſolu
ſſer l'hiver. Cette campagne lui
plus grand honneur, ainſi qu'aux
es qu'il commandoit. Quoiqu'il
rendît maître d'aucune place
, il déſola les plus belles pro-

1707. fût obligé de tirer de l'argent de France, où il fit au contraire passer de très grosses sommes.

XV. Campagne de Flandre. Conduite prudente de M. de Vendôme.

En Flandre, il ne se passa cette année aucun événement assez important pour trouver place dans notre Histoire. Milord Marlborough qui y commandoit les Alliés, fit un voyage en Allemagne au commencement de la campagne; engagea le Roi de Suède Charles XII. à retirer ses troupes de la Saxe, & il se rendit vers le milieu de Mai au camp que le Général Auverkerque avoit formé à Soigniès, entre Mons & Bruxelles. Son armée, composée de quatre-vingt-dix-neuf bataillons, & de cent soixante-sept escadrons, étoit inférieure à celle des François, qui avoient cent-vingt-trois bataillons, & cent-quatre-vingt-sept escadrons. Le Duc de Bavière commandoit en chef l'armée des deux Couronnes; mais M. de Vendôme, qui paroissoit agir sous ses ordres, en étoit le vrai Général. Avant que d'être nommé pour la Flandre, il avoit soutenu dans le Conseil de Versailles, qu'on devoit éviter de combattre en bataille rangée, & qu'il falloit s'en tenir à une guerre de chicanne, pour

affoiblir l'armée des Alliés, qui, suivant le génie de Milord Marlborough, seroit toujours en mouvement. Son systême fut approuvé, & il le suivit constamment. Aussi-tôt que le Général Anglois fut en campagne, il essaya par toutes sortes de moyens d'attirer l'armée des deux Couronnes à une action générale; & M. de Vendôme sut si bien prendre ses postes, que sans fatiguer ses troupes, elles furent toujours hors d'insulte. Les ennemis perdirent toute la saison; leur armée diminua beaucoup par la désertion & par les maladies, suites naturelles de la fatigue qu'elles souffrirent dans toutes les marches & contre-marches que leur fit faire Marlborough. Ce Général fut obligé de les mettre en quartier d'hiver, sans avoir pu remporter le plus léger avantage; & il eut le chagrin à son retour à Londres, de voir le Parlement & toute la Nation blâmer sa conduite, au lieu que celle de M. de Vendôme reçut un applaudissement universel du Monarque & de toute la Cour de France.

1707.

San-Vitali.

XVI. Succès de M. de Forbin & de M. du Gué-Trouin en mer.

Sur mer, les François combattirent avec avantage toutes les fois qu'ils rencontrèrent les ennemis. Le 11 de

Mai le Chevalier de Forbin mit à la
1707. voile de Dunkerque, avec une escadre de dix vaisseaux, une frégate & quatre barques longues. Le lendemain il découvrit dans la Manche une flotte de cinquante bâtiments marchands, chargée pour le Portugal & pour les Indes occidentales, sous l'escorte de trois vaisseaux de guerre & de deux frégates. Il les attaqua le 13, & se rendit maître de deux de ces vaisseaux, après une vive résistance; mais le troisième réussit à s'échapper. Le Chevalier amena ces deux prises à Brest, avec trente-quatre vaisseaux marchands & onze cents prisonniers, & il en fut récompensé par le titre de Chef-d'Escadre que lui conféra Louis XIV. Il retourna ensuite à Dunkerque, d'où il remit à la voile le 10 de Juin pour la mer du Nord. Dans sa croisière il prit plusieurs vaisseaux Anglois & Hollandois, & courut jusqu'au soixante & dixième degré de latitude. Il demeura dans ces mers jusqu'au mois de Septembre, qu'il revint à Brest avec un grand nombre de prises. Il y trouva M. du Gué Trouin qui équipoit une autre escadre; & ces deux habiles marins mi

1707.

'emble à la voile le 19 d'Octo-
ır l'avis qu'ils eurent d'une
: cent vingt voiles, sortie des
Angleterre, escortée par cinq
de guerre. Ils la joignirent &
:rent le 21 : le combat fut des
:urtriers; les Anglois, quoi-
ieurs en nombre, se battirent
'eur, & tuèrent beaucoup de
s, tant par le feu de leur artil-
ıe par celui de la mousquete-
furent enfin obligés de céder;
:ur prit trois gros vaisseaux :
rième sauta en l'air, & le cin-
se sauva en Irlande à force de
On prit aussi vingt bâtiments
ıds : beaucoup d'autres devin- *Quincy. San-Vitali*
proie des corsaires particu-
x l'on fit un butin immense
tes ces prises.

XVII. L'Amira Shovel péri en mer.

pertes ne furent pas les seules
ennemis éprouvèrent en mer
nnée. L'Amiral Shovel, après
tion infructueuse de Toulon,
it sa flotte à Lisbonne, où il
ıe partie des vaisseaux pour y
hiver, & repassa le détroit avec
ı'il avoit dessein de ramener en
rre. Le 2 de Novembre, à la
Isles Sorlingues, il fut accueilli

1707. d'une horrible tempête, qui jetta son vaisseau sur un rocher, où il coula à fond sans qu'on en pût sauver un seul homme. L'Amiral, son frère, son gendre, le fils de l'Amiral Ailmer, le fils de l'Evêque de Winchester, quatre Capitaines, cinq Lieutenants & neuf cents soldats ou mariniers périrent sur ce bâtiment, qui étoit de quatre-vingt dix canons; mais trois jours après le corps de l'Amiral fut jetté sur le sable, & on le rapporta à Londres où il fut inhumé. Deux autres vaisseaux périrent aussi avec huit cents hommes; & toute la flotte auroit eu le même sort, si l'Amiral à l'instant qu'il toucha, n'eût fait tirer deux coups de canon, qui avertirent les autres Capitaines de changer de proue.

Quincy. Hist. Navale d'Angletere.

XVIII. Mariage de l'Archiduc.

Cette même année, la Cour de Vienne voyant que les peuples s'affectionnoient beaucoup plus aux Princes qui avoient des successeurs, qu'à ceux qui demeuroient long-temps dans le célibat, prit la résolution de marier l'Archiduc Charles. Son choix tomba sur la Princesse Elisabeth-Christine de Wolfembuttel, qui étoit née dans la religion Protestante, mais qui fit ab-

d'Avrigny.

juration. Elle se rendit à Vienne le 15 d'Octobre, & y demeura jusqu'à l'année suivante qu'elle joignit ce Prince en Catalogne. 1707.

XIX. Hardiesse d'un Partisan qui enlève M. de Beringhen.

Entre les principaux événements de l'année 1707, nous remarquerons l'entreprise hardie d'un partisan nommé Queintem. Cet homme avoit d'abord été Valet-de-pied du Prince de Conti en Hongrie, ensuite Musicien, puis Chasseur de l'Electeur de Bavière, enfin Partisan, avec le titre de Colonel en Hollande. Il résolut de se saisir d'un Prince du Sang de France, & de l'emmener prisonnier : ses vues se portèrent même sur M. le Dauphin. Secondé par seize Officiers & quatorze dragons, ils se munirent de passe-ports, entrèrent en France par différentes routes, s'approchèrent du séjour de la Cour; & s'embusquèrent dix à Saint-Ouen, dix dans le bois de Chantilli & dix à Sève, où ils se logèrent en différents cabarets. Ces derniers virent passer le 21 ou le 22 M. le Dauphin & les Princes sur le pont de Sève, pour aller chasser dans le bois de Boulogne; mais ils étoient trop bien escortés pour que le Partisan osât les attaquer. Ils virent aussi

1707. paſſer M. le Duc d'Orléans, & la même raiſon les empêcha de rien entreprendre. Enfin le 24 ils apperçurent un carroſſe à ſix chevaux avec la livrée du Roi; l'entourèrent & s'en rendirent maîtres, croyant que M. le Dauphin étoit dedans; mais ce carroſſe étoit celui de M. de Beringhen, premier Ecuyer de Sa Majeſté, qu'ils emmenèrent priſonnier. Celui qui ſervoit d'eſpion, & qui connoiſſoit ſeul les chemins, ayant été arrêté, les autres, qui avoient fait monter à cheval M. le Premier, manquèrent leur route, & n'arrivèrent que tard à Saint-Ouen, ce qui fut en partie cauſe de leur peu de ſuccès; mais ce qui les arrêta le plus, furent les attentions qu'ils eurent de mettre leur priſonnier dans une chaiſe, & même de faire halte pendant pluſieurs heures pour le laiſſer repoſer. Le Roi, informé de cet enlèvement, fit partir auſſi-tôt un détachement de ſes Gardes, & tous les Ecuyers montèrent à cheval pour ſuivre le partiſan à la piſte. On fit ſonner le tocſin de village en village: on prit quelques uns des cavaliers ennemis, dont les chevaux n'avoient pu ſuivre; enfi

n atteignit Queintem près de Ham,
& un Maréchal-des-Logis lui mettant 1707.
e piſtolet ſur la gorge, l'obligea de
e rendre. Il fut ramené à Verſailles
où M. de Beringhen raconta les at-
tentions qu'il avoit eues pour ſa per-
ſonne : il le fit même ſouper avec
lui, & Madame de Beringhen le ré-
compenſa de ſon humanité par un
préſent. Enfin on le conduiſit en qua-
lité de priſonnier de guerre à Rheims,
où il fut très bien traité, & il y mou-
rut quelques années après.





CHAPITRE V.

§. I. *La France projette une invasion en Ecosse, pour faire monter le Prétendant sur le trône.* §. II. *Retards imprévus, qui font échouer ce projet.* §. III. *Dispute entre le Pape & l'Empereur.* §. IV. *Premières démarches de l'Empereur pour un accommodement.* §. V. *Le Pape lève des troupes.* §. VI. *Les Impériaux pénètrent dans l'Etat Ecclésiastique.* §. VII. *Les troupes du Pape abandonnent plusieurs villes & se retirent à Rome.* §. VIII. *Le Marquis de Prié passe à Rome pour traiter avec le Pape.* §. IX. *Accommodement entre les deux Cours.* §. X. *Les Alliés se rendent maîtres de la Sardaigne.* §. XI. *Les Anglois prennent l'isle de Minorque.* §. XII. *La Sicile & l'isle d'Elbe demeurent sous l'obéissance du Roi d'Espagne.* §. XIII. *Campagne en Savoie. Précautions que prend M. de Villars.* §. XIV. *Le Duc de Savoie reprend Exiles & Fenestrelles. Belle conduite de M. de Villars.*

APRÈS la conquête du Royaume de Naples, du Milanois, & des autres provinces d'Italie qui étoient rentrées sous la puissance de la Maison d'Autriche, il ne lui restoit plus qu'à soumettre les isles de la Méditerranée, qui obéissoient encore au Roi Philippe, pour annéantir totalement la domination de ce Monarque dans cette belle partie de l'Europe. La Sardaigne & la Sicile furent les premiers objets sur lesquels ils portèrent leur vue au commencement de 1708; mais ils avoient besoin pour en faire la conquête du secours des Anglois; & la Reine Anne, qui craignoit une invasion dans ses propres États, ne put envoyer que fort tard des troupes de débarquement dans les mers d'Italie. Cette Princesse avoit réussi dans son grand projet d'unir le Parlement d'Écosse à celui d'Angleterre, sous le nom commun de Parlement de la Grande-Bretagne; mais les Écossois forcés de se conformer à l'acte d'union, gémissoient de se voir réduits à n'être plus dans la vérité qu'une province de l'Angleterre, après avoir été pendant tant de siècles un Royaume indépendant, gouverné

1708.

I.

La France projette une invasion en Ecosse pour faire monter le Prétendant sur le trône.

le trône de ses pères. Peut-é
eût-on réussi, si la France eût
forces navales suffisantes: mais en
occasion, comme en beaucoup
tres, le manque d'une bonne n
fit échouer les projets de cette Pui
contre la Grande-Bretagne. Plu
Lords du pays s'étant rendus à
Germain pour solliciter le Che
de Saint-George à venir se me
la tête de son parti en Ecosse
équipa à Dunkerque une escad
huit vaisseaux de guerre, de
quatre frégates, de soixante &
barques longues & d'un grand n
de bâtiments de transport. El
mise sous les ordres du Cheval
Forbin, & l'on y embarqua dou

ine Anne en fut bien-tôt instruite : 1708.
etint dans ses ports les vaisseaux
troupes destinées à soutenir l'Ar-
.c ; & en peu de jours le Cheva-
ling fut en état de se mettre en
avec une flotte de quarante-
vaisseaux Anglois & de huit Hol-
ois, pour veiller sur les mouve-
s de l'escadre Françoise. La Reine
a ordre en même temps de faire
her en Écosse neuf bataillons,
orze escadrons, deux compagnies
ardes-du-corps, & un détache-
de grenadiers-à-cheval, outre
bataillons Anglois & Hollandois
embarqua pour le même Royau-
Les États Généraux offrirent aussi
enfort de quinze nouveaux batail-
; ensorte que toutes ces troupes
es à celles qui y étoient déja pour
rde ordinaire du pays, pouvoient *Smollet. Ottieri.*
er une armée de vingt-cinq mille
mes ; & l'on y fit passer en toute
ence le canon & les munitions
ssaires pour le mettre en état de
ise.

embarquement du Prince se devoit II.
le 10 de Mars, mais il fut retardé Retards im-
ne maladie qui lui survint & que prévus qui
Médecins déclarèrent être la rou- font échouer ce projet.

1708. geole ; ce qui auroit mis sa vie en danger, si on l'eût exposé à se mettre en mer avant qu'elle fût passée. On différa donc jusqu'au 16 ; mais les vents contraires occasionnèrent un nouveau retard, & l'on ne put mettre à la voile que le 19 à onze heures du soir. Le même vent qui le fit sortir de la rade, poussa les Anglois sur leurs côtes ; & le 20 l'escadre Françoise fut entièrement hors de vue. Le Chevalier Bing se mit aussi-tôt à la poursuivre avec vingt-huit gros vaisseaux, ce qui intimida tellement les Ecossois qui devoient favoriser le débarquement, qu'ils ne parurent pas sur la côte, & ne firent aucune réponse aux signaux du Chevalier de Forbin. Cet Officier jugea l'entreprise manquée ; tint conseil-de-guerre, & après beaucoup de contradictions, il fut résolu de regagner les ports de France. Les ennemis suivirent de si près, qu'un des vaisseaux du Chevalier de Forbin fut obligé de combattre contre deux de leurs bâtiments, & de se rendre après une vigoureuse résistance, pendant que l'escadre continuoit à faire force de voiles, pour ne pas exposer le Prince qui la montoit aux risques d'un

combat trop inégal. On a prétendu que le Commandant Anglois auroit pu s'en rendre aisément le maître ; s'il n'avoit eu des ordres secrets de la Reine Anne, qui vouloit bien empêcher le Prince son frère d'aborder dans ses Etats ; mais qui ne vouloit pas le faire tomber entre les mains de Juges fanatiques, qui eussent peut-être porté les choses plus loin qu'elle ne l'eût voulu. Le Chevalier de Saint-George regagna les côtes de France, & débarqua à Saint-Omer. Quoique cette entreprise n'eût pas réussi, Louis XIV n'en rejetta la faute que sur la maladie du Prince & sur les vents contraires ; le Comte de Gassé eut le bâton de Maréchal qui lui étoit destiné, sous le nom de Maréchal de Matignon, & les autres Officiers Généraux furent récompensés comme si le projet eût eu son entière exécution.

1708.

Smollets Ottieri.

III. Dispute entre le Pape & l'Empereur.

Il s'étoit élevé des différends très vifs entre le Pape & l'Empereur, depuis que Sa Majesté Impériale étoit devenue maîtresse d'une partie de l'Italie. La dispute commença par les plaintes que fit le Pape contre les troupes de l'Empire, qui en passant sur les terres ecclésiastiques n'avoient pas,

disoit-il, agi avec la retenue qu'i
1708. avoit droit d'attendre d'une armé
chrétienne, & qui dans le Duché d
Parme avoient exigé des contribution
des Laïques & même des Ecclésiasti
ques, quoique, suivant le systême d
la Cour de Rome, ce Duché fût feu
dataire du Saint Siège. Le Pontif
menaça d'excommunication ceux qu
avoient levé ces contributions, 8
lança bien-tôt sur eux toutes les fou
dres de l'Eglise. L'Empereur de so
côté se plaignoit des difficultés qu
faisoit le Saint Père, pour donner
l'Archiduc l'investiture du Royaum
de Naples, & pour lui accorder l
titre de Roi Catholique. Il ne s'en ti
pas à ces plaintes: sous prétexte c
faire valoir les droits du Duc de M
dène, ses troupes s'emparèrent au mo
de Mai de Comacchio, de Magnava
& de quelques autres places. Elles i
trouvèrent aucune résistance, & l
soldats se livrèrent, si nous en croyo
le Marquis de Saint-Philippe, à to
les excès où peut se porter une br
talité effrénée. Un Prêtre, dit cet A
teur, fut massacré à l'Autel dans
temps qu'il célébroit la Messe, & c
scélérats mirent dans ses blessures l

; consacrées qu'ils tirèrent du 1708.
'e, pour voir, disoient-ils, si
u qui y étoit caché lui rendroit
Nous rapportons ce fait, parce
e trouve dans un Auteur accré-
mais nous croyons devoir ob-
que les Italiens qui se sont le
endus sur cette expédition, n'en
ucune mention, & assurent au
ire que le Comte de Daun con-
ujours les troupes dans la plus
discipline. Le Marquis ajoute,
Empereur méprisoit les plaintes
lui portoit de ces coupables ex-
:e qui ne paroît pas vraisem-
d'un Monarque distingué par la
jui semble héréditaire à la Mai-
Autriche. Cependant il nomma
Vice-Roi de Naples le Cardinal
ii qui lui avoit si utilement servi
rire la conquête ; & ce Prélat,
aractère naturellement dur &
nt, sembla oublier de ce mo-
out ce qu'il devoit au Saint Père.
blia en même temps par toute
une Déclaration de l'Empereur,
quelle il disoit, « que la Bulle
lément XI menaçant d'excom-
cation au sujet des Duchés de
:e & de Plaisance, dont Sa

1708. » Sainteté prétendoit être le Sei
» temporel, étoit abusive & de
» valeur, puisque cet écrit de la
» de Rome tendoit, non à déf
» l'héritage du Seigneur, mais à
» per les droits de l'Empire sur
Ottieri. » Duchés. » En conséquence,
St. Philippe. fendoit d'y avoir aucun égard,
peine de confiscation de biens, &
de punition corporelle.

IV. Premières démarches de l'Empereur pour un accommodement.

Le Pape ainsi pressé, donn
ordres pour lever des troupe
s'adressa aux Cantons Catholiqu
Suisses pour en avoir du secour
pouvant en espérer de France,
ques promesses que lui fit le
chal de Tessé, qui étoit alors à I
L'Empereur s'élevoit encore
l'abus qui s'étoit introduit à la
du Pontife, de nommer des étr
pour remplir les bénéfices du Roy
de Naples ; & il demandoit qu'
fussent à l'avenir occupés que p
naturels du pays. La dispute
très animée: on publia un grand

Tessé faisoit tous ses efforts pour empêcher Sa Sainteté de se prêter à aucun 1708.
accommodement, dans l'espérance de former une ligue en Italie contre la Maison d'Autriche; mais l'Empereur, qui craignoit que les affaires n'en vinssent à cette extrêmité, résolut de faire les premières avances, & le Marquis de Prié fut chargé de conférer avec les Cardinaux & les Princes d'Italie sur les moyens d'y parvenir. Il s'adressa au Duc de Modène, sans paroître chargé d'autre chose que de soutenir les droits de l'Empire; d'abord par des raisons & ensuite par les armes. Ce Prince lui fit avoir une entre-vue avec le Cardinal Casoni, Légat de Férare: le Marquis après divers détours, lui fit entendre que l'Empereur, par attachement particulier pour le Souverain Pontife, non seulement en sa qualité de Chef de l'Eglise, mais encore à cause de ses vertus personnelles, consentiroit à rendre Comacchio, si Sa Sainteté vouloit aussi consentir qu'il y demeurât une garnison Impériale de cinq cents hommes, uniquement pour assurer, en cas de guerre, la liberté du passage de l'Allemagne en Lombardie. Le Cardinal, peu adroit dans l'art des

négociations, fit une réponse q
1708. pouvoit satisfaire ni l'Empereur
Pontife. Au lieu de chercher à
poriser, suivant le génie ordinai
la Cour de Rome, il prétendit
ne pouvoit traiter d'aucun acco
dement, sans commencer par ren
toutes choses en l'état où elles é
avant la rupture. Le Marquis ne
voit consentir à une demande si
Ottieri. traire aux intérêts du Monarque
St. Philippe. il ne fut pas possible de parvenir
à aucune convention préliminai

V. Les Impériaux s'étant assurés
Le Pape lève des troupes. les intelligences qu'ils avoient à R
que le Pape n'étoit soutenu par a
Puissance étrangère, virent ave
qu'il prenoit le parti de leve
troupes, & de remettre au so
armes une affaire dans laquelle
eût causé beaucoup plus d'emb
s'il n'y eût employé que cell
Vatican. Les Princes & leurs Mi
en connoissant la juste valeur d

qui commençoient déja à former un parti puissant en faveur de Sa Sainteté dans le Royaume de Naples. Clément XI, au lieu de s'en tenir à ces foudres, si utiles à la Cour de Rome quand elle sait les employer à propos, parut prendre goût à l'art militaire : il honoroit de sa présence les soldats qui apprenoient l'exercice ; les encourageoit à bien-faire les évolutions. Les bénédictions n'étoient pas épargnées : Sa Sainteté les distribuoit, dit le Marquis Ottieri, avec un visage riant, & ses troupes abandonnant l'air martial, se jettoient humblement à genoux pour les recevoir. Un jour que le Pontife assistoit dans son carrosse à ces exercices, accompagné de son neveu Alexandre Albani & du Général Marsigli, qui étoient à cheval l'épée nue à la main à côté de la portière, le Saint Père transporté de plaisir à la vue de ses troupes, s'avança pour leur donner sa bénédiction ; mais il rencontra une des épées, qui lui fit une légère blessure. Le Pape fut satisfait d'avoir versé son sang pour la défense des immunités ecclésiastiques ; mais le peuple superstitieux en tira un mauvais augure pour la suite de cette guerre.

1708.

Ottieri.

1708.

VI. Les Impériaux pénètrent dans l'Etat Ecclésiastique.

Les Impériaux, protestant toujours qu'ils étoient amis du Pape & qu'ils lui demeuroient inviolablement attachés, lui prirent les villes de Bondeno & de la Stellata, ce qui leur ouvrit le chemin pour marcher à Bologne. Clément ne cessoit d'assembler des Congrégation de Cardinaux, pour prendre leurs avis sur les moyens de soutenir la guerre qu'il avoit entreprise par leur conseil. Il chargea son neveu d'aller défendre Bologne; mais le jeune Prince jugea que ses troupes & lui-même, n'étoient pas encore assez perfectionnés dans l'art militaire, pour faire face à de vieux soldats, & il se retira dans la Romagne, abandonnant cette ville à la discrétion des Allemands. Ils firent leur accord avec le Légat pour le passage; on convint qu'ils payeroient exactement tout ce qu'ils y consommeroient; & en effet, on fournit aux Bolonois des billets pour leur assurer le paiement de leurs denrées quand la caisse militaire seroit arrivée; mais comme elle prit une autre route, les Impériaux n'eurent jamais occasion de les acquitter.

Ottieri.

VII. Les troupes

A mesure que les Allemands s'avançoient dans l'Etat Ecclésiastique, les

roupes du Pape se rapprochoient de Rome. Elles abandonnèrent la ville l'Imola pour se retirer à Faenza, où 'on devoit distribuer des habits & les armes à toutes les nouvelles levées. On avoit toujours retardé cette distribution, pour en donner le spectacle au peuple avec plus d'appareil; mais quand on sut que les Allemands approchoient, on chargea toutes ces armes & ces habits sur des chariots, pour ne point embarrasser les soldats dans leur marche, & ils se retirèrent en bon ordre, sous la conduite du Général Marsigli & du jeune Prince Albani. Ils passèrent les villes de Forli, de Casena, de Rimini & de Pesaro, & s'arrêtèrent à Fano, voyant que le Maréchal Daun ne les suivoit que très lentement. Le Cardinal Tanara, Légat d'Urbin, instruit des désordres que les troupes du Pape commettoient dans tous les lieux par où elles passoient, refusa de les recevoir dans les villes de sa légation. Ce contre-temps, joint au bruit qui se répandit alors dans l'armée du Pape qu'il étoit arrivé de nouveaux corps d'Allemands conduits par le Général Roccavion, causa une telle épouvante, que Marsigli étant

1708.

du Pape a bandonner plusieurs vi les & se re tirent à Rome.

monté à cheval, dit à ses soldats, que
1708. chacun pouvoit prendre les moyens les plus sûrs pour se garantir des Impériaux ; & il permit en même temps aux Officiers qui commandoient dans Fano, de faire leur accommodement avec les vainqueurs. Ensuite, il prit en hâte la route d'Ancône avec ceux qui voulurent le suivre, & les autres se retirèrent à Rome par la voie flaminienne. Marsigli ne demeura pas long-temps à Ancône, ne se croyant en sûreté que dans la capitale. Il déclara qu'il étoit plus avantageux de conserver le cœur que de vouloir s'attacher à garantir les membres, & il prit aussi la route de Rome, toujours dans la crainte d'être surpris par les ennemis, quoiqu'ils eussent à peine atteint la ville de Cesène.

Otticri.

VIII. Le Marquis de Prié passe à Rome pour traiter avec le Pape.

Le Maréchal Daun ne marchoit qu'à petites journées, & contenoit ses troupes dans la plus exacte discipline. La plus grande partie des villes de la Romagne & de la marche d'Ancône lui envoyèrent des députés, non par forme de soumission, mais pour le complimenter, & il n'en exigea pas d'autres, laissant le Légat & les Magistrats exercer sans aucun trouble leur

jurisdiction ordinaire. L'intention
'Empereur n'étoit nullement de 1708.
parer de l'Etat Ecclésiastique ; mais
uement d'amener le Pape par la
nte, à reconnoître l'Archiduc pour
d'Espagne, & à lui faire donner
vestiture du Royaume de Naples.
y eut de sang répandu qu'à Ferrare,
t les Impériaux avoient formé le
:us, & que le Vice-Légat avoit
:epris de défendre. Un Officier qui
mandoit dans un moulin fortifié
s de la ville, y fut attaqué par les
ssiens ; & comptant sur le secours
lui étoit promis, il voulut se main-
ir dans ce poste ; mais sa résistance
servit qu'à lui faire perdre la vie.
y fut tué avec quelques soldats, &
reste rendit les armes : on se retira
ns la place, le jour même de l'ac-
mmodement entre les deux Cours.
Marquis de Prié avoit passé à Rome,
ses premières demandes furent si
orbitantes, qu'elles jettèrent le Saint
re & tout le Consistoire dans les
is vives alarmes, croyant qu'on
oit voir renouveller le sac de cette
pitale. Le Marquis avoit ses ordres
ur mélanger suivant les circonstances
modération & la rigueur ; il n'insista

1708. pas ſur ſes demandes, & il exigea ſeulement que le Pape congédiât ſes troupes de nouvelle levée ; ce qui fut fait auſſi-tôt, avec d'autant plus de facilité de la part du Pontife, qu'elles n'avoient ſervi qu'à le jetter dans de gros frais, & à commettre beaucoup de déſordres contre ſes propres ſujets.

IX. Accommodement entre les deux Cours.

Auſſi-tôt que le Maréchal de Teſſé en fut informé, il écrivit au Pape une lettre aſſez vive, pour ſe plaindre d'une condeſcendance qui faiſoit un tort conſidérable à beaucoup de François, venus à Rome ſur la parole du Saint Père, pour ſervir en qualité d'Officiers contre les Impériaux. Le Maréchal lui faiſoit ſentir combien la Maiſon de Bourbon auroit lieu d'être mécontente, s'il conſentoit à donner le titre de Roi Catholique & l'inveſtiture du Royaume de Naples à l'Archiduc ; conditions ſans leſquelles le Marquis de Prié ne vouloit entendre parler d'aucun accommodement. Clément agité de plus en plus, vit encore augmenter ſes inquiétudes par l'approche du Prince de Darmſtadt, qui s'avança du Royaume de Naples juſqu'à San-Germano, avec un gros corps de troupes, comme s'il eût eu deſſein

marcher directement à Rome. Alors
Saint Père proposa à son Consistoire 1708.
se retirer à Avignon, pour suivre,
oit-il, le précepte de l'Evangile,
fuyant d'une ville dans une autre;
il ajouta, que la prudence exigeoit
céder à la bourasque quand le vais-
u de Saint Pierre étoit agité; non
: crainte qu'il pût être submergé,
is pour le conduire avec autant de
ce que de confiance dans une autre
r, d'où l'on pût commander aux
ts de s'appaiser. Les Cardinaux ac-
utumés aux délices de Rome, n'ap-
ouvèrent pas cette résolution, &
nseillèrent au Pape de se prêter plutôt
x vues de la Cour de Vienne, pour
ıdre le calme à ses Etats. Il déféra
eur sentiment, & fit son accommo-
ment avec le Marquis. Nous ne nous
endrons pas sur les articles du Traité,
i sont étrangers à notre sujet: nous
marquerons seulement celui des ar-
les secrets, qui porte, qu'après la
tisfaction donnée au Pape par l'eva-
ation des troupes Impériales hors
l'Etat Ecclésiastique, « Sa Sainteté,
par l'estime & l'amour qu'elle porte
à la Maison d'Autriche, traitera en
Roi le frère de Sa Majesté Impériale;

1708. » & qu'en outre le Pontife, dans 1
» Bref adressé à l'Empereur, déclarer
» que par les titres qu'il a donnés (
» qu'il pourra donner à l'avenir
» chacun des Prétendants ; il n'ente
» point qu'ils puissent servir à le
» acquérir aucun droit. » On convi
aussi, qu'il demeureroit une garnis
Impériale dans Comacchio, jusq
ce qu'on fût convenu de ce qui co
cernoit cette place. Cet accommo
ment ne fut signé que le 15 Janv
1709 ; mais nous avons cru dev
le rapporter ici, pour ne pas int
rompre ce qui concerne cette affai
Nous verrons quelles en furent
suites, dans les événements des anne
suivantes.

San-Vitali. Ottieri.

X. Les Alliés se rendent maîtres de la Sardaigne.

Pendant toutes ces disputes,
Alliés étendoient leurs conquêtes da
les isles qui sont entre l'Espagne
l'Italie. Au mois d'Août l'Amiral Leak
après avoir conduit à Barcelone
Princesse de Wolfembutel, femme
l'Archiduc Charles, fit voile pour
Sardaigne, où ce Prince avoit un fo
parti, & se présenta le 14 deva
Cagliari. Le Marquis de la Jamaïq
étoit résolu de se défendre, mais « d
» que la flotte des Alliés parut, pl

» ſieurs Religieux allèrent par les rues
» de Cagliari, le crucifix à la main, 1708.
» menaçant de la colère du ciel, ceux
» qui prétendroient réſiſter aux ordres
» de la Providence. Le Marquis de
» la Jamaïque, ſe voyant tout d'un
» coup abandonné par les milices du
» pays; & n'ayant preſque point de
» troupes réglées, ſe retira dans le
» château qu'il rendit, à condition
» qu'on le tranſporteroit en Eſpagne.
» L'on a obſervé que les Moines ont
» eu beaucoup de part aux révolu-
» tions qui ſont arrivées dans le cours
» de cette guerre en différentes parties
» de la Monarchie d'Eſpagne. Ces
» hommes, deſtinés par leur état, à
» pleurer leurs péchés & les péchés
» du peuple, ne reſpiroient que la
» rébellion, & la prêchoient encore
» plus par leur exemple que par leurs
» paroles. » Cette remarque eſt du
P. d'Avrigny, Jéſuite; il condamne *d'Avrigny.*
avec raiſon les Moines qui ſe ſont
mêlés des affaires temporelles, aux-
quelles leur habit annonce qu'ils doi-
vent avoir renoncé.

XI. Les Anglois prennent l'iſle Minorque.

Après cette expédition, le Cheva-
lier Leake quitta le port de Cagliari,
& ſe rendit devant l'iſle de Minorque.

trée du port Mahon. Leake
obligé de repasser en Angleterre
devant l'isle le Chevalier Wh
avec une escadre. En peu de jo
troupes Angloises, secondées
habitants, & soutenues par le
vaisseaux, s'emparèrent de po
hon, & des autres places. L'
duc avoit lieu de croire que
conquête, faite en son nom,
en partie à l'attachement des
tants pour la Maison d'Autriche
roit sous sa domination ; m
Anglois, qui avoient en vue d
seuls tout le commerce de la M
ranée, gardèrent cette isle,
ils avoient gardé Gibraltar,
est demeurée depuis en leur

ous l'obéïssance de Charles, sans la vigilance du Marquis de Los-Balbasès, qui la conserva au Roi Philippe. Sur la côte de Toscane, le Lieutenant-Général Pinelli, qui commandoit pour ce Monarque dans l'isle d'Elbe, ne fut point effrayé du voisinage des Impériaux. Ils se rendirent aisément maîtres de Piombino, petite ville assez forte sur les bords de la mer, vis-à-vis de cette isle; & le Général Wallis, séduit par les promesses d'un Florentin nommé Lorenzini, lui donna un régiment de milice, avec lequel cet homme l'assura qu'il feroit sans peine la conquête de l'isle d'Elbe. Pinelli, qui résidoit à Porto-Longone, le vit débarquer sans inquiétude : il fit de nuit une sortie avec une partie de sa garnison : tomba sur les milices, & leur tua plus de trois cents hommes. Lorenzini se crut heureux d'avoir échappé au carnage, en se sauvant dans une barque : mais il fut mis en prison par les ordres du Général Wallis, & mourut peu de jours après.

1708. L'isle d'Elbe demeurent sous l'obéïssance du Roi d'Espagne.

Ottieri.

XIII. Campagne en Savoie. Précautions que prend M. de Villars.

Victor Amedée, non content d'avoir garanti sa capitale, au moment où il paroissoit près d'être entière-

ment dépouillé de ses Etats, résolut
1708. de se venger de la France, en portant la guerre dans les Provinces voisines de la Savoie. Le Maréchal Daun ayant joint ce Prince au commencement de la campagne, ils se mirent en marche avec une armée de trente-quatre mille hommes, dont il y en avoit douze mille des troupes du Duc. Le Maréchal de Villars, nommé par la Cour de France pour commander de ce côté, avoit une armée à-peu-près égale en infanterie à celle des ennemis, mais plus foible en cavalerie. Après avoir passé le Mont-Cenis, le Duc s'avança à Saint-Jean-de-Maurienne, où il fut rejoint par le Général Schulembourg, qu'il avoit envoyé avec un corps de troupes pour s'emparer du Petit-Saint-Bernard, dans la Tarentaise. Il étoit difficile de juger où les ennemis vouloient porter leurs coups; on présumoit qu'ils gagneroient les bords du Rhône, pour pénétrer dans le Lyonnois, ou qu'ils attaqueroient le fort de Barraux. M. de Villars, attentif à toutes leurs démarches, donna ordre à M. de Médavi, qui étoit retranché à Modana avec un corps de cinq mille hommes;

z à M. de Thoui, qui en comman- 1708.
oit deux mille dans la Tarentaise,
e ne point exposer inutilement leurs
·oupes; mais de se retirer à mesure
ue les Alliés avanceroient; de con-
ımer ou détruire les vivres & les
ourrages du pays; de rompre les
ıonts & les chemins, & de gagner
ıinsi les environs du fort Barraux,
ıù il se rendit lui-même après avoir
ɾisité Chamberri, & les autres places
le Savoie, qui étoient encore au
ɔouvoir de la France.

San-Vitali. Otticri.

XIV. Le Duc de Savoie reprend Exiles & Fenestrelles. Belle conduite de M. de Villars.

Le Duc, qui avoit des vues différentes de celles qu'on lui supposoit, & dont le principal objet étoit de s'emparer des passages par où les François auroient pu s'y opposer, s'occupa particulièrement du soin de se rendre maître des gorges qui communiquent du Dauphiné dans le Piémont. Il fit avancer les Généraux Rébinter & Arac, avec sept mille hommes d'infanterie à Modana: trouvant ce poste abandonné, ils passèrent par le col de Rove, & par la vallée de Bardonac, pour occuper le Mont-Genèvre, & s'emparer de Sezanne & d'Oulx, où les François avoient établi leur quartier Général. Ceux-ci se re-

H v

1708. tirèrent ; les ennemis firent qu
prisonniers, & s'avancèrent
de distance de Briançon ; mais
informé que M. de Villars éto
pé avec son armée sous le f
Barraux, le Duc craignit d'e
attaqué, & il regagna Sezanne
avoir brûlé le Mont-Genèvre.
Villars ne l'y laissa pas tranqui
il marcha droit à ce poste,
composé de deux petites villes,
ensemble par un pont sur la
Le Maréchal les fit attaquer, &
quelque résistance, il s'en empa
vue des Généraux ennemis, q
toient retirés sur une montagn
fine, & qui se portèrent ensu
côté d'Exiles & de Fenestrelles
le Duc avoit résolu de faire le
La première de ces places éto
investie par ses troupes, &
Villars ne put y arriver assez-tô
les empêcher de s'en rendre m

qu'il leur fût possible, pendant tout le cours de la campagne, de faire autre chose que de reprendre ces deux places. Ils avoient cependant une armée supérieure à celle des François, & étoient soutenus par les Religionnaires du Val-Saint-Martin, qui repassèrent alors sous l'obéissance de leur ancien maître. On mit de bonne heure les troupes de part & d'autre en quartier; & une partie de celles de l'Empereur passèrent dans l'Etat Ecclésiastique, pour l'expédition dont nous venons de parler. 1708.



CHAPITRE V

§. I. *Les Anglois demandent*
Prince Eugène commande en F
Raisons qui empêchent l'Empe
consentir. §. II. *Le Prince*
passe dans plusieurs Cours, & se
la Haye. §. III. *Il assemble u*
mée sur la Moselle. §. IV. *M.*
de Bourgogne est chargé du
commandement en Flandre. §.
manque l'occasion de joindre le
armées Françoises. §. VI. *Les*
çois se rendent maîtres de Ga
Bruges & de Plassendal. §. V
Prince Eugène joint l'armée d
lord Marlborough. §. VIII. *Con*
tions qu'éprouve M. de Ve
§. IX. *Les ennemis suivent de pr*
mée Françoise, & la forcent a
battre dans une position désavan
§. X. *Bataille d'Oudenarde : co*
cement du combat. §. XI. *Le*
en est douteux pendant quelque
M. de Vendôme n'est point
§. XII. *Le Général Auve*
prend en flanc l'armée Fr

§. XIII. Retraite de la Maison du Roi. §. XIV. Retraite du reste de l'armée. Les ennemis font un grand nombre de prisonniers. §. XV. Perte des deux côtés. §. XVI. Les François établissent leur camp vers Gand. §. XVII. Préparatifs du Prince Eugène pour le siège de Lille. §. XVIII. Les François prennent quelques petits forts.

1708.

I. Les Anglois demandent que le Prince Eugène commande en Espagne. Raisons qui empêchent l'Empereur d'y consentir.

LA réputation si bien méritée du Prince Eugène, s'étoit tellement répandue, non-seulement parmi les troupes, mais encore chez tous les sujets des Puissances Alliées, qu'ils croyoient que la victoire devoit nécessairement accompagner ses pas en quelque endroit qu'il commandât les armées. Le Parlement d'Angleterre en étoit si bien convaincu, que dans une adresse présentée par les deux Chambres au commencement de cette année, elles supplièrent Sa Majesté Britannique » de » faire les instances les plus pressantes » auprès de l'Empereur, afin de le porter à envoyer avec toute la diligence » possible de puissants secours à son » frère le Roi d'Espagne, (c'étoit l'Archiduc qu'ils qualifioient de ce titre,)

» sous la conduite de ce grand &
1708. » heureux Général ; puisque c'étoit
» le meilleur moyen pour rétablir les
» affaires des Confédérés en ce pays. «
On ne peut douter que si l'Empereur eût eu réellement dessein de porter la plus grande partie de ses forces du côté où elles pouvoient servir à faire monter l'Archiduc sur le Trône, occupé depuis si long-temps par la Maison d'Autriche ; il n'avoit aucun Général qui pût mieux y réussir que le Prince Eugène : mais il auroit fallu lui donner une armée nombreuse & aguerrie ; & l'Empereur vouloit employer l'élite de ses troupes, à la conservation de l'Italie. La possession de ce pays l'avoit toujours plus flatté que celle de l'Espagne même, & il avoit également besoin de ces troupes sur les bords du Rhin, pour s'opposer aux armées nombreuses & aux habiles Généraux que la France tenoit sur ses frontières. Cette raison, quelque puissante qu'elle fût, n'étoit pas la seule qui empêchât l'Empereur de permettre que le Prince Eugène demeurât long-temps éloigné de sa Cour : comme il auroit été nécessaire si on l'eût mis à la tête des armées d'Es-

pagne. Ce Prince, en sa qualité de Président du Conseil de guerre, avoit établi le plus grand ordre dans ce qui concernoit la caisse militaire, & il n'y avoit que lui qui fût capable de le maintenir. Pendant le long séjour qu'il avoit fait en Italie, le désordre s'étoit mis dans cette partie; & en supposant qu'il eût remporté des victoires en Espagne, ce qui pouvoit être regardé comme très douteux, on jugeoit que cet avantage n'auroit pas dédommagé l'Empereur du tort que son absence auroit pu apporter à l'administration générale en Allemagne. Enfin ce Prince, aussi habile négociateur que grand Général, lui étoit nécessaire pour amener les Princes de l'Empire & les autres Puissances, à entrer dans les vues de Sa Majesté Impériale. Toutes ces raisons déterminèrent Joseph à faire choix du Prince de Staremberg pour commander en Catalogne, & de réserver le Prince Eugène pour les négociations, & pour le mettre à la tête des troupes qui devoient agir soit sur le Rhin, soit du côté des Pays-Bas, en quoi il ne réussit que trop bien pour le malheur de la France.

1708.

San-Vitali

1708. II. Le Prince Eugène passe dans plusieurs Cours, & se rend à la Haye.

Aussi-tôt que l'Empereur eu cette résolution, Eugène passa Cour de plusieurs Princes magne, pour les attacher de p plus à la grande Alliance. Il ar 31 de Mars à Dresde, où il pr Roi Auguste d'envoyer un co troupes en Flandres : se rend suite à Hanover : s'entretint de rations de la campagne avec teur, qui devoit commander Rhin ; arriva le 8 d'Avril à la & y fut joint le 10 par le Duc de borough. Ces deux grands hor en qui l'on ne remarqua jam plus légère apparence de riv eurent de longues conférences le Pensionnaire Heinsius, & av Députés des Provinces-Unie Prince fit tous ses efforts pour fier l'Empereur sur deux chefs mécontentoient également la Britannique & les États-Gén Le premier étoit le retard de

proprié le fruit des conquêtes qu'on avoit faites dans la Bavière, dans le Royaume de Naples, & dans le Milanois; au-lieu que, suivant le systême des Puissances Maritimes, l'argent que ces conquêtes avoient produit, devoit être totalement employé au profit de la grande Alliance. Si le Prince ne put réussir à les convaincre que l'Empereur ne s'étoit pas écarté des règles de la plus exacte équité, au moins il eut l'art de les adoucir, & de les amener à convenir d'un plan uniforme pour la campagne où l'on alloit entrer. Il assura le Milord & les Députés » que Sa Majesté Impériale » n'ayant plus d'ennemis sur les bras » en Italie, étoit résolue d'envoyer » vingt-cinq mille hommes de ses » meilleures troupes en Flandre : » Qu'elle en auroit douze mille en » Catalogne, & trente mille sur le » Rhin, sans compter celles qu'elle » laisseroit en Piémont, dans le Milanois, & dans le Royaume de Naples : Il dit que les efforts que ce » Monarque faisoit contre l'ennemi » commun, étoient des preuves sensibles de ses bonnes intentions pour » la grande Alliance : mais que néan-

1708.

1708. » moins, quelque grands que fussent
» ces efforts, ils n'aboutiroient à
» rien, s'ils n'étoient puissamment se-
» condés par les Hauts-Alliés, &
» sur-tout par Sa Majesté Britannique
» & leurs Hautes-Puissances. Il ajouta
» que pour ce qui étoit de la ma-
» nière dont on devoit faire la guerre
» en Flandre, il croyoit qu'on ne
» devoit pas souffrir que les François
» y assiégeassent aucune place; mais
» les engager à une bataille, pour les
» obliger à abandonner le peu de
» terrain qu'ils occupoient encore.«

Vie du P. Eugène.

III. Il assemble une armée sur la Moselle.

Le résultat de ces conférences fut, qu'on assembleroit sur la Moselle une armée, dont le Prince auroit le commandement, & dont il régleroit à sa volonté les opérations : mais il promit en particulier au Duc de Marlborough de le faire agir en Flandre, où ils avoient résolu de porter les plus grands coups. Le Prince Eugène passa de la Haye à Dusseldorp : repassa à Hanover : alla à Leipsick : retourna à Vienne, où il demeura jusques vers la fin de Mai, & se rendit ensuite sur la Moselle. Le Duc de Marlborough alla à Bruxelles pour rassembler l'armée des Alliés, & afin

endre plus nombreuse ; il con- 1708.
garde des places du Brabant aux
its, qu'il jugea assez forts &
ien intentionnés pour les dé-
contre les surprises, sur-tout *Vie du P. Eugène.*
: ces places seroient couvertes
e armée.

Monarque François avoit nom- IV. M. le Duc de Bourgogne est chargé du suprême commandement en Flandre.
Duc de Vendôme pour être à
des armées de Flandre : mais
propre mouvement du Roi,
onner à son petit-fils toute la
des succès qu'on espéroit cette
, soit par le conseil de ses Mi-
; le suprême commandement
nfié à M. le Duc de Bourgogne.
nce avoit toutes les qualités qui
nt pu former un grand Roi ;
a lieu de présumer que s'il eût
la France eût été très heureuse
n règne : mais au temps dont
parlons, à l'âge de vingt-cinq
n'avoit pas encore acquis assez

M. le Duc de Berri fit aussi la cam-
1708. pagne, ainsi que le Chevalier de Saint-George ; & comme on n'avoit rien négligé pour former une armée nombreuse & bien pourvue, on ne doutoit pas qu'elle n'exécutât les plus grandes entreprises. Elle s'assembla au commencement de Mai dans les environs de Mons & de Namur, au nombre de cent-trente-neuf bataillons, & de deux cents-quatre escadrons, ce qui montoit à-peu-près à quatre-vingt mille hommes. Celle de Milord Marlborough, composée seulement de cent-treize bataillons, & de cent-quatre-vingt escadrons, n'excédoit pas soixante-huit mille hommes ; mais le Prince Eugène en avoit rassemblé une autre sur les bords de la Moselle d'environ trente-cinq mille hommes, & l'on devoit présumer qu'il ne tarderoit pas à se joindre à Milord Marlborough, si l'on n'employoit les plus grands efforts pour s'y opposer. M. de Feuquières remarque que l'objet principal des Généraux François, devoit être d'empêcher cette jonction, avant que le corps commandé par M. de Berwick fût incorporé à la grande armée, ce qui lui auroit assuré la supériorité sur

ennemis. Au contraire, les intelli-
nces qu'on avoit dans plusieurs 1708.
les de Flandre, furent cause qu'on
gligea ce objet principal, & qu'on
ttacha particulièrement à s'emparer
ces villes, ce qui donna le temps
x Alliés de réunir leurs forces, & *Feuquières.*
combattre les François avec l'a-
ntage qui leur procura la victoire.

Milord Marlborough avoit dessein V.
: former un camp à Soignies; mais On manque
fut prévenu par l'activité des trou- l'occasion de
es de la Maison de Bourbon, qui joindre les
arrivèrent le 26 de Mai. Elles y deux armées
estèrent jusqu'au 1 de Juin, que par Françoises.
ne marche très hardie, presque à la
ue des ennemis, elles en allèrent
ccuper un nouveau, appuyé la droite
Genap, & la gauche à Braine-
alleu. Dans cette position, il leur
toit facile de se porter entièrement
lu côté de Genap, ce qui auroit
orcé le Général Anglois de demeu-
er entre Louvain & Bruxelles, sans
que le Prince Eugène pût le joindre
utrement que par derrière le Demer.
Alors M. de Berwick auroit eu le temps
l'effectuer sa jonction, & les Fran-
ois auroient été supérieurs pendant
oute la campagne. Au-lieu de faire

1708. ce mouvement, on demeura dans le camp de Braine-Lalleu jusqu'au 4 de Juillet que M. le Duc de Bourgogne forma deux détachements, l'un aux ordres du Marquis de Grimaldi, destiné à surprendre Gand ; l'autre commandé par M. de Chémerault, pour se rendre maître des passages de la Dendre, & en faire rompre les ponts. Toute l'armée décampa la même nuit, *Feuquières.* & se porta du côté de Ninove, pour faire prendre le change aux ennemis, & leur faire croire que l'intention des François étoit de se retirer vers Tournai.

VI. Les François se rendent maîtres de Gand, de Bruges & de Plassendal.

M. de la Faille, Brigadier des Armées du Roi, qui agissoit sous les ordres du Marquis de Grimaldi, envoya quelques soldats à la porte de Gand, où ils se présentèrent comme des déserteurs de l'armée Françoise. Ils y furent reçus par les bourgeois qui gardoient cette porte : les amusèrent à boire de l'eau de vie : M. de la Faille les suivit de près ; ils se rendirent maîtres de la garde presque sans aucune résistance : ouvrirent le passage à M. de Grimaldi, qui venoit par une autre porte ; en peu d'heures les François occupèrent toute la ville,

l'après-midi la citadelle fut soumise après quelques volées de canon. 1708.
: Comte de la Mothe, qui commandoit un autre détachement, s'empara avec la même facilité de la ville de Bruges : il se présenta ensuite devant Dam; mais le Gouverneur Autrichien lâchant les écluses, inonda tous les environs, ce qui rendit la place inaccessible aux François. Ils s'en vengèrent sur Plassendal, petit fort qu'ils emportèrent d'assaut : passèrent une partie de la garnison au fil de l'épée, & firent le reste prisonniers de guerre.

VII. Le Prince Eugène joint l'armée de Milord Marlborough.

D'aussi heureux commencements donnoient lieu d'espérer qu'on reprendroit en peu de temps toutes les villes de la Flandre Espagnole : mais l'arrivée du Prince Eugène, qui joignit le 7 l'armée des Alliés, & qui fut suivi peu de jours après par ses troupes de la Mozelle, changea bien-tôt la face des affaires. M. de Feuquières prétend que » si M. de Vendôme eût mieux » connu la Flandre, après avoir man» qué la jonction de M. de Berwick » avant celle de M. le Prince Eugène » avec M. de Marlborough, il n'au» roit eu qu'à tenir la Dendre, pour

» faire faire derrière lui le siège d'Ou-
1708. » denarde après l'occupation de Gand.
» Que si même il avoit passé l'Escaut
» sans perte de temps, il pouvoit ve-
» nir masquer Oudenarde de si près,
» que si les ennemis, après leur jonc-
» tion, avoient voulu avec toutes
» leurs forces venir empêcher qu'il
» n'en fît le siège, au moins n'au-
» roient-ils pu déboucher de cette
» place pour le venir combattre, ni
» faire des ponts sur l'Escaut devant
» lui, pendant qu'il auroit tenu les
» bords de cette rivière. Si M. de
» Vendôme, (ajoute-t-il,) eût fait
» ce mouvement que la connoissance
» du pays lui indiquoit, il en seroit
» résulté un bien. Il auroit conservé
» la conquête de Gand & de Bruges.
» Il auroit pû faire le siège de Menin
» derrière lui, sans qu'il eût été possi-
» ble aux ennemis de s'y opposer,
» & auroit par conséquent sauvé
» Lille, sans avoir à craindre pour
» Namur ou Charleroi pendant le
» siège de Menin; parce que les en-
» nemis, en s'éloignant de Gand, au-
» roient découvert Bruxelles. » Cette
remarque est très juste; mais il paroît
que cet habile Officier ignoroit toutes
les

ôt que le Prince Eugène fut
ı camp des Alliés, il proposa
l Marlborough & à M. d'Au-
ıe de marcher aux François &
ivrer bataille. La parfaite in-
e qui regnoit entre ces Gé-
leur fit embrasser l'avis du
Ils décampèrent le 9 pour
ıer de la Dendre : le Général
marcha en avant pour s'em-
Lessines où toute leur armée
10, & ils traversèrent la ri-
ıs rencontrer aucun obstacle.
ût pas été de même si l'on eût
M. de Vendôme ; il insistoit
ıt à faire avancer l'aîle droite
ée Françoise près de la Den-
ır disputer le passage de cette

VIII. Contradictions qu'éprouve M. de Vendôme.

» le verrez ; toutes les fois que
» marquerez au Prince Eugè
» vouloir éviter un engageme
» vous y obligera malgré vous.
de Vendôme ne fut point écout
résolut de passer l'Escaut & de f
un camp au-dessous d'Ouden
dans l'intention de s'emparer
étoit possible, de cette ville. (
peut disconvenir que si l'on eût
dans ce projet, l'armée Françoi
roit été à portée d'établir ses
dans la partie la plus belle & l
fertile de la Flandre, où l'Esca
roit servi de barrière contre l
treprises que les ennemis auroi
former pour recouvrer les ville
quises. Ce fut dans cette vu

rançois, qui avoit expressément re-ommandé d'éviter d'en venir à une 1708. ataille, à moins d'une nécessité ab-olue, ou qu'on n'eût sur les ennemis Oudenarde. n grand avantage par la situation, u par la supériorité en nombre l'hommes.

Les Généraux des Alliés, voyant IX. que les François se retiroient devant eux, détachèrent le Lord Cadogan avec dix mille hommes d'infanterie, deux mille de cavalerie, & un grand nombre de pionniers, pour préparer les chemins à leur armée; jetter quatre ponts sur l'Escaut; traverser celui d'Oudenarde, & s'emparer des hauteurs au-delà de cette rivière. Le Lord à son arrivée en cette ville, trouva que l'armée du Duc de Bourgogne avoit fait une telle diligence, qu'elle étoit déja au-delà de l'Escaut: qu'elle avoit établi son camp entre cette rivière & la Lis, & placé douze escadrons au delà du village de Hurne, où elle avoit jetté sept bataillons. Cadogan ne perdit pas de temps pour exécuter ses ordres, & le corps qu'il commandoit fut bien-tôt suivi de tout le reste de l'armée. Le Prince Eugène, à la tête de la cava-

Les ennemis suivent de près l'armée Françoise, & la forcent de combattre dans un poste désavantageux.

temps de réparer le mal, ſi l'
enfin déféré à ſon ſentiment, qu
de ne pas attendre les ennemis
de marcher à leur rencontre, &
attaquer quand une partie de le
mée auroit traverſé l'Eſcaut.
Duc de Bourgogne ébranlé, éto
de ſuivre ce conſeil ſalutaire,
les autres Officiers l'emportère
core, & le firent réſoudre à
nuer ſa route vers Gand. Cette
duite fut cauſe que l'armée Fra
ſe trouva forcée de combattr
la poſition la plus déſavanta
dans un terrain coupé par des
des arbres, des brouſſailles & d
lages, qui empêchoient les dif
corps de ſe donner réciproqu

me il ſe trouvoit, & ſuivant le plus
ou le moins d'intelligence des Officiers 1708.
qui étoient à la tête.

La bataille d'Oudenarde, ſi l'on X.
veut lui donner ce nom, commença Bataille
par l'attaque du village de Hurne, où d'Oudenarde. Commen-
nous avons dit que les François cement du
avoient mis ſept bataillons. Cadogan combat.
y marcha vers quatre heures du ſoir avec ſix mille hommes d'infanterie : les François les reçurent avec leur bravoure naturelle ; & pendant une demi-heure que dura ce premier combat, il périt beaucoup de troupes de part & d'autre ; mais les ennemis recevant continuellement du renfort, la ſupériorité l'emporta, & quatre de ces bataillons furent faits priſonniers de guerre, après que les trois autres eurent été mis en déroute. En même temps le Général Rantzau tomba ſur les eſcadrons François, qu'il força bien-tôt de plier : le Prince Eugène étant arrivé avec l'avant-garde de ſon armée, fit avancer ſon infanterie au-deſſous d'Oudenarde ; l'entre-mêla de cavalerie & la fit étendre le long de l'Eſcaut, où elle occupa un terrain de près d'une lieue, dans les haies, les bouquets de bois & les marais qui

1708. bordent cette rivière. M. le Duc de Bourgogne, à qui ses Officiers avoient persuadé qu'il étoit impossible que les ennemis pussent le joindre, vit avec le plus grand étonnement qu'il falloit nécessairement combattre, quelque désavantageuse que fût sa position, & il prit enfin le parti d'aller au-devant des Alliés. Il fit avancer trente bataillons, composés des Gardes-Françoises & Suisses, & des brigades du Roi, de Picardie & de Royal-Roussillon, soutenus par un corps de cavalerie, pour gagner la plaine; mais ils trouvèrent que le Prince Eugène & Milord Marlborough y avoient déja rangé leurs troupes en bataille, ensorte que les François furent obligés de demeurer dans les défilés.

San-Vitali. Vie du P. Eugène.

XI. Les trois Généraux des Alliés étoient si parfaitement d'accord, que les ordres se donnoient & s'exécutoient sans perdre un instant; au lieu que dans l'armée Françoise, tout ce que faisoit M. de Vendôme, étoit aussitôt changé par le conseil des autres Officiers. Le Prince Eugène avoit donné ordre à son infanterie de ne point tirer jusqu'à ce qu'elle fût près des François; mais quand les troupes

Le succès en est douteux pendant quelque temps. M. de Vendôme n'est point écouté.

ent à portée, le feu devint si ter- 1708.
le de part & d'autre, que les hom-
s tomboient en foule sans que cha-
 pût gagner de terrain, l'acharne-
nt étant égal des deux côtés. M. de
ndôme, trop grand pour que le
entiment puisse l'emporter sur l'a-
ır de son Roi & de sa patrie, ne
cupe que des moyens de se rendre
tre d'un poste plus avantageux. Il
avancer de nouveaux bataillons
la seconde ligne contre le corps où
rince Eugène combat en personne.
de la Bretesche, à la tête du régi-
ıt de son nom, renverse les Prus-
s qu'il trouve sur son passage, &
pousse jusqu'à l'Escaut; mais le
c d'Argyle accourt à la tête d'un
s corps d'infanterie, & rétablit le
ıbat. En même temps le Prince
ctoral d'Hannover, depuis Roi
ngleterre, se jette dans la mêlée à
ête d'un escadron: son cheval est
sous lui; un Colonel tombe mort
s côtés, & il court le plus grand
ger d'être écrasé sous les pieds des
vaux, ou de devenir prisonnier
François; mais le Comte de Lot-
vole à son secours avec un au-
corps de Prussiens; il le dégage:

I iv

1708. ceux qui avoient été culbutés, ayant eu le temps de se reformer, reviennent à la charge; & les François, accablés par le nombre, sont renversés à leur tour. M. de Vendôme, que le danger rend encore plus intrépide, met pied à terre, passe à la tête de l'infanterie, & expose mille fois sa vie au milieu des soldats qu'il voit périr à ses côtés, ainsi qu'un grand nombre d'Officiers qui ne l'abandonnent pas dans cette extrémité. Il semble que le Ciel, qui le destine à affermir Philippe sur le trône, le conserve au milieu des plus grands périls, pour rétablir la gloire de la France, quand on se verra forcé de se rendre à ses conseils. Il juge que le seul moyen de contraindre la victoire à se déclarer pour son parti, est de faire attaquer les ennemis par la gauche : il envoie un Aide-de-Camp pour en donner l'ordre, & éprouve encore de nouvelles contradictions, quoiqu'il n'y ait plus que ce moyen de sauver l'armée Françoise. On fait entendre à M. le Duc de Bourgogne que l'exécution de cet ordre est impratiquable : on en donne de contraires : la confusion se met parmi les troupes : les

fficiers-subalternes ne savent plus à i ils doivent obéir. Ils voient le 1708.
nie & les talents d'un côté, l'autoé de l'autre, & chacun résolu de ourir dans son poste, combat sépanent, sans qu'il y ait aucune union tre les différents corps.

San-Vitali. Vie du P. Eugène.

On n'avoit eu le temps d'amener e quatre petites pièces de canon du té des François, & sept de celui des nemis; aussi l'artillerie ne fit presse aucun effet dans cette bataille; is le feu de la mousqueterie fut s meurtrier. Le Prince Eugène, remrquant que les François peuvent e pris en flanc à la droite, comnique son avis à Marlborough, i le fait passer au Général Auverrque; & celui-ci, quoique plus ann dans le service que ses deux colgues, obéit sans peine à leurs ores. Il monte sur une hauteur qui mmande tout le champ de bataille: conduit dix mille hommes guidés r le jeune Prince de Nassau, & par Comte d'Oxenstern, avec deux lle cavaliers Danois pour les soute-: fait descendre son infanterie par s sentiers & des chemins étroits à droite du château de Brovan; &

XII. Le Général Auverkerque prend en flanc l'armée Françoise.

tombe tout-à-coup sur le flanc des
1708. François, où combattent les Gendarmes & une partie de la cavalerie de la Maison du Roi.

XIII. Retraite de la Maison du Roi.

La bravoure, tant de fois éprouvée de ces redoutables corps, ne peut tenir contre une attaque aussi vive, & contre le feu redoublé des assaillants, qui tirent à travers les haies, les buissons & les ravins, sans que la cavalerie puisse venger ses pertes, dans un terrain coupé de fossés, de halliers, & trop resserré pour qu'il soit possible d'y manoeuvrer. Les morts, les mourants, les cavaliers démontés abattus sous les chevaux de ceux qui viennent d'être tués, tout présente le spectacle le plus affreux, & la confusion la plus horrible, encore augmentée par les approches de la nuit. L'ennemi, toujours à couvert, abat successivement tous les cavaliers qui paroissent à sa vue, pendant que les Généraux Hollandois Wassenaer & Weck, alongeant leurs files, enveloppent dans un demi-cercle les François, attaqués en même-temps de front par Eugène & Marlborough, en flanc par Auverkerque, & en queue par les Hollandois & les Danois,

Dans une aussi cruelle extrémité, la Maison du Roi & les Gendarmes prennent l'unique parti qui leur reste : ils font volte-face : percent la cavalerie Danoise, & exécutent leur retraite avec plus d'ordre qu'on n'en devoit attendre dans un moment si funeste. L'infanterie n'étant plus soutenue d'aucun corps de cavalerie, est environnée par les ennemis, & des régiments entiers sont forcés de mettre bas les armes.

1708.

XIV. Retraite du reste de l'armée. Les ennemis font un grand nombre de prisonniers.

Sans s'arrêter au récit de la plupart des Historiens François, qui, par un patriotisme mal entendu, ont essayé de diminuer les avantages des Alliés, la vérité plus forte que toute autre considération, nous oblige de convenir, que si la bataille eût commencé plutôt, la plus grande partie de l'armée Françoise eût péri par le fer ou le feu des ennemis ; mais la nuit qui survint les obligea de cesser de tirer, dans la crainte que leurs propres corps ne se détruisissent réciproquement. Ils demeurèrent donc dans leurs postes, pendant que les François profitèrent de ce relâche pour faire leur retraite. Plusieurs régiments prirent réellement la fuite, les uns vers Tournai, les

1708. autres vers Lille; mais le gros de l'armée se retira vers Gand avec les Généraux. Cette retraite se fit avec succès, parce que M. de Vendôme, oubliant tous les torts qu'on avoit avec lui, demeura à l'arrière-garde où il arrêta les efforts des Alliés, qui se mirent à la poursuite aussi-tôt que le jour parut. Pendant que le reste de l'armée gagnoit les environs de Gand par une retraite précipitée, qui approchoit beaucoup d'une fuite, ce grand homme, à la tête des corps que son exemple rendoit intrépides, soutenoit le feu des Alliés au travers des haies par où il falloit nécessairement passer : tenoit ses corps en ordre, & arrêtoit continuellement les ennemis dans leur poursuite. Il ne put cependant empêcher qu'ils ne fissent un grand nombre de prisonniers, & le Prince Eugène se servit d'une ruse, qui fit tomber dans le piège la plus grande partie des soldats qui fuyoient au travers des campagnes. Il envoya de plusieurs côtés des tambours qui battirent la retraite à la Françoise, avec des Officiers qui crioient, *à moi, Champagne; à moi, Picardie; à moi, Piémont* : les François qui crurent

ces Officiers étoient de leurs ;, accoururent pour se joindre x, & augmentèrent le nombre prisonniers. 1708.

ivant les rélations qui paroissent lus exactes, la perte des Français cette bataille fut de quatre hommes tués, de deux mille s, & d'environ sept mille priers. Le plus remarquable entre orts fut le Marquis de Ximenés. nombre des prisonniers furent de Biron & de Ruffey, Lieuts-Généraux; deux Maréchaux-amp, quatre Brigadiers, dix Cos, & près de cinq cents Officiers, comprenant ceux du moindre Les ennemis prirent trente-e étendards, vingt-cinq dra-r, & cinq paires de timbales. erdirent quinze cents hommes & eurent plus de deux mille s. C'est ce qui paroît de plus n sur la perte réciproque, que ux partis, suivant l'usage ordi-, diminièrent considérablement, n de son côté, dans les rélations qu'ils en publièrent.

XV. Perte des deux côtés.

San-Vitali.

combat d'Oudenarde, perdu en le partie faute d'avoir suivi les

XXVI. Les Fran-

sages conseils de M. de Vendôme, auroit dû engager M. le Duc de Bourgogne à ne plus se conduire que par ses avis : mais il étoit dit, que ce Général éprouveroit des contradictions continuelles pendant tout le cours de la campagne. Le projet de former la jonction de l'armée de Bourgogne à celle de M. de Berwick, eût été, comme nous l'avons vu, celui qui auroit pu assurer aux François la supériorité sur les ennemis avant la bataille : mais il devenoit d'une exécution presque impossible, après une défaite. Il fut cependant proposé, & l'on ne peut disconvenir que si l'on eût pu réussir à joindre M. de Berwick vers Tournai, on eût empêché les ennemis de faire le siège de Lille ; au lieu qu'en se tenant du côté de Gand, on leur donnoit toute la facilité qu'ils pouvoient désirer pour assiéger cette place qu'on ne put conserver, & dont la prise entraîna celle des deux villes qu'on avoit conquises. M. de Vendôme étoit trop habile pour ne pas sentir tous ces avantages : mais il croyoit pour lors la jonction impossible sans s'exposer à de nouveaux risques. Il insista pour qu'on n'abandonnât pas la ville de

1708.

...ois établissent leur camp vers Gand.

Gand, & pour qu'on établît le camp des François entre cette ville & celle de Bruges, derrière le canal qui conduit de l'une à l'autre ; ce qui donneroit le temps aux Officiers & aux soldats de se rassurer contre la terreur qui suit toujours une défaite, & serviroit à empêcher la communication entre l'armée des Alliés & la Hollande. L'un & l'autre parti avoit ses avantages & ses inconvénients : mais après beaucoup de discussions, la force des raisons de M. de Vendôme l'emporta pour cette fois sur la cabale de ses adversaires, & l'on forma sous la ville de Gand un camp, où l'on fit tout ce qui étoit nécessaire pour s'y bien retrancher. M. le Duc de Bourgogne détacha de la grande armée dix mille hommes, qui gagnèrent les bords de la mer du côté de Plassendal, par où ils joignirent M. de Berwick. Ce Général en distribua une partie pour renforcer les garnisons d'Ipres, de Lille & de Furnes. Il avoit déja mis plusieurs régiments de son infanterie à Mons & dans les autres villes du Hainaut : mais il conserva toute sa cavalerie pour garantir le pays, autant qu'il le pourroit, avec les troupes qu'il avoit

1708.

San-Vitali. Quincy.

1708. fous fes ordres, dont il forma un camp-volant, après avoir passé quelques jours à Lille.

XVII. Préparatifs du Prince Eugène pour le siège de Lille.

La nuit du 14 au 15, le Duc de Marlborough détacha le Comte de Lottum avec quinze mille hommes d'infanterie & quatre mille de cavalerie, pour s'emparer des lignes que les François avoient formées entre la Lis & la ville d'Ipres. Il s'en rendit maître presque sans résistance : elles furent rasées, & le Comte se porta ensuite dans la Flandre Françoise & dans l'Artois, où il leva de fortes contributions. Dans le même temps, le Général Anglois mit son armée en marche pour occuper le camp d'Helchin, pendant que le Prince Eugène se rendit à Bruxelles pour en faire partir l'artillerie & les autres munitions nécessaires au siège qu'il avoit résolu d'entreprendre. Il se chargea en personne de la conduite du convoi, composé de cent pièces de canon de batterie, de plus de quarante mortiers, & de cinq mille charriots, ou autres voitures chargées des boulets, des poudres & des munitions. L'entreprise étoit des plus hardies, puisqu'il s'agissoit de les conduire par terre l'espace

de vingt-trois lieues, presque à la vue d'une armée de plus de quatre-vingt mille hommes qui pouvoit troubler la marche de ce prodigieux convoi, dont la seule file des charriots tenoit au moins cinq lieues d'étendue. Cependant, dit M. de Feuquières, tout cela s'est fait sans qu'il y ait eu un coup de pistolet de tiré, ni un seul charriot dételé. La postérité, ajoute-t-il, aura peine à le croire, quoique ce soit une vérité qui n'est que trop constante. Eugène, accompagné du Prince Fréderic de Hesse-Cassel, conduisit le convoi à Soignies, ensuite à Ath; traversa l'Escaut à Helchin, & de-là gagna les environs de Lille, qu'il avoit dessein d'assiéger: projet, dit encore le même Auteur, qui dût paroître chimérique à tout homme sensé, & qui cependant fut couronné par le succès.

1708.

Feuquière.

XVIII. Les François prennent quelques petits forts.

L'armée de M. le Duc de Bourgogne ne demeuroit pas tranquille dans son camp. Un détachement emporta d'assaut le Fort-rouge, défendu par deux cents hommes, dont une partie furent passés au fil de l'épée, & le reste faits prisonniers. Les François se rendirent aussi maîtres du Fort-d'Albret; & les ennemis craignant qu'ils

ne se portassent sur les villes de Dam,
1708. l'Ecluse & Hulst, les Gouverneurs
de ces villes ouvrirent leurs écluses
& mirent les environs sous les eaux.
Le Chevalier de Rosel pénétra jusqu'à
l'isle de Cadsan ; brûla quelques villages,
enleva des bestiaux & leva des
contributions, à la vue du Général
Fagel, qui n'avoit pas assez de troupes
pour tenir la campagne, ce qui l'obligea
de se renfermer dans Ysendyck.



IAPITRE VII.

éparatifs pour la défense de Lille. . *Le Prince Eugène investit la* §. III. *Ouverture de la tranchée.* V. *Vigoureuse résistance des assié-* §. V. *M. le Duc de Bourgogne oche de Lille.* §. VI. *Milord borough établit son camp entre e Françoise & celle du siège.* II. *Sage conseil de M. de Ven-* . *Il est encore rejetté.* §. VIII. *née Françoise s'éloigne de Lille.* . *Les ennemis donnent un assaut emin couvert : ils sont repoussés.* . *On partage l'armée Françoise férents corps, pour empêcher l'ar- des convois au siège.* §. XI. *Les nis font venir des munitions d'An- e.* §. XII. *Combat de Winendall savantage des François.* §. XIII. *François changent leur position.* IV. *Le Prince Eugène est blessé : nemis emportent quelques ouvra- ctérieurs.* §. XV. *Hardiesse d'un er François.* §. XVI. *Le Cheva- de Luxembourg fait entrer des*

1708. I. Préparatifs pour la défense de Lille.

LE Prince Eugène, ayant fait tous les préparatifs pour le siège de Lille, conduisit son armée à Menin, qui n'en est éloigné que de quatre lieues. La ville de Lille étoit devenue la capitale de la Flandre Françoise, depuis que

ouis XIV s'en étoit emparé après la
ort du Roi d'Espagne Philippe II, 1708.
ns un temps où la Flandre étoit
égarnie de troupes, ce qui en avoit
ndu la conquête aisée. Le Monarque
avoit rien négligé pour la rendre une
s plus fortes places des Pays-Bas.
I. de Vauban avoit été chargé d'en
gmenter les fortifications, déja con-
dérables: il y avoit construit une
itadelle régulière en forme de Pen-
gone, & les eaux de la Deulle,
ui traverse la ville, pouvoient être
etenues de façon à former une inon-
ation, ce qui contribuoit à en rendre
siège très difficile. M. de Boufflers,
ugeant que les Alliés ne tarderoient
as à former cette entreprise, se jetta
lans la place pour la défendre en per-
onne avec une nombreuse garnison,
compofée de seize bataillons, de trois
égiments de dragons & de huit cents
invalides, ce qui faisoit au total au
moins dix mille hommes, commandés
par trois Lieutenants-Généraux, &
par autant de Brigadiers. Le Marquis
le la Fréselière, chargé de la partie
le l'artillerie, ne perdit pas un instant
our faire pratiquer des fourneaux
ous tous les ouvrages qui paroissoient

preparatifs qu'on attendoit l
des ennemis.

II. Le Prince Eugène investit la place.

Les Généraux Alliés formère
armées, l'une pour faire le siè
l'autre destinée à le couvrir, à
cher les secours, & à facilite
vée des convois. Le Prince E
qui commandoit la première, s
marche le 11, avec cinquant
lons & quatre-vingt-dix esc
tant d'Impériaux que des autres
qui étoient entrées dans la
alliance. Son infanterie trave
nin, & la cavalerie conduit
Prince d'Orange, passa la Lis
pont qu'on y fit construire.
Marlborough se chargea de com
l'armée d'observation, forte d'

... mille pionniers furent occupés à creuser les lignes de circonvallation, qui occupoient trois lieues de terrain, & qu'on fit de quinze pieds de largeur sur neuf de profondeur. Le parc d'artillerie fut établi entre la rivière de Marque & la Deulle: le Prince Eugène prit son quartier dans l'Abbaye de Loos, & le Prince d'Orange dans celle de Marquette. Dès le premier jour, le Prince Eugène employa un détachement de deux mille hommes pour saigner une flaque d'eau du côté de la citadelle; mais ils furent obligés, par le grand feu de la place, de renoncer à cette entreprise. Ils la reprirent la nuit suivante, & M. de Boufflers qui l'avoit prévu, les fit charger avec tant de succès, qu'après avoir eu quatre cents hommes tués, outre un grand nombre qui furent faits prisonniers, on les força encore de se retirer.

1708.

San-Vitali.

III. Ouverture de la tranchée.

Une entreprise aussi éclatante attira dans le camp des Alliés beaucoup de personnes de la première distinction, dont plusieurs se firent gloire de servir sous le Prince Eugène en qualité de volontaires. Les principaux furent le Roi Auguste de Pologne & le Landgrave de Hesse-Cassel. Le Prince choisit

réglée à cinq mille hommes d
terie, & à neuf cents de ca
avec quatre mille travailleurs:
vint que la tranchée seroit
successivement deux jours par l
pes Impériales, Palatines & He
trois jours par les Anglois, l
landois & les autres Alliés, &
Ingénieurs Hollandois auroien
rection des travaux sous les
de leurs chefs de Mey & Des-I
Le 18, le Prince Eugène fut
de reculer son quartier, aprè
eu son valet de chambre tué à s
d'un boulet de canon venu de la
dans le temps qu'il l'habilloit. I
chée fut ouverte le soir du
M. de Boufflers étant sorti en p
pendant la nuit à la tête des dr
il fit tirer d'une chapelle fortifi

maîtres, & y réussirent la nuit du 24 au 25, ce qui leur donna la facilité de s'emparer de divers petits forts, dont le feu pouvoit leur causer beaucoup de dommage.

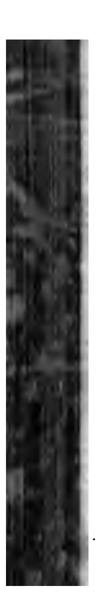
1708.

San-Vitali.

IV.

Vigoureuse résistance des assiégés.

La Deule sort de la ville au milieu d'une courtine, défendue par deux bastions, couverts de deux ouvrages à cornes avec des demi-lunes, un ravelin & des tenaillons sur la rivière. Ce fut contre ces défenses que les ennemis dirigèrent particulièrement leurs batteries, dont les principales, qu'on nomma les batteries Hollandoises, parce qu'elles furent élevées aux frais de la République, commencèrent à tirer le matin du 27. Le Marquis de la Fréselière leur opposa seize mortiers qu'on faisoit agir tous ensemble, pendant que l'artillerie nombreuse dont toutes ces fortifications étoient couvertes, tiroit continuellement pour troubler les assiégeants dans leurs approches. La mousqueterie faisoit aussi un feu terrible sans aucune interruption, & tous les remparts ne présentoient que des tourbillons de feu & de fumée. Un moulin fortifié, près de la porte de Saint-André, incommodant beaucoup les assiégeants, trois



cents hommes, & en avoi
San-Vitali, six cents des Alliés ; enfin
qu'on ne pouvoit conserver l
ce poste, ils le firent saute
& se retirèrent dans la plac

V.
M. le Duc de Bourgogne s'approche de Lille.

Le danger qui menaçoit
aussi importante, détermina
de Bourgogne à faire les p
efforts pour y jetter du se
qu'il résolut de tenter par
du midi, en passant entre l
des deux rivières. En con
ce Prince quitta le camp qu'i
près de Gand, où il laissa
Mothe avec un corps de
hommes seulement. L'armée
prit sa route par le Brab
effectuer enfin sa jonction

mille hommes, qui alla camper le 31 dans la plaine de Leuze à trois lieues de Tournai. Cette armée nombreuse traversa l'Escaut le premier de Septembre, au-dessus & au-dessous de cette ville, & elle entra dans la plaine de Lille, précédée de deux cents pièces de canon que l'on conduisoit à la tête des troupes.

1708.

San-Vitali. Quincy.

VI. Milord Marlborough établit son camp entre l'armée françoise & celle du siége.

Milord Marlborough, informé des mouvements des François, passa aussi la même rivière, comme s'il eût eu dessein d'empêcher la jonction des deux armées, ou au moins de s'opposer à leur marche; mais il ne jugea pas à propos de les attaquer: il se contenta de repasser l'Escaut, pour se mettre derrière la rivière de Marque, & empêcher l'introduction du secours dans la place. Il n'y avoit pas à craindre que les François entreprissent de passer cette rivière bordée d'ennemis; mais comme ils pouvoient pénétrer au-dessus de sa source, le Prince Eugène s'y transporta avec Milord Marlborough & les Ingénieurs pour tracer un camp, dont la droite fut appuyée à Noyelles-sur-Deulle, & la gauche à Peronne-sur-Marque; ensorte qu'il embrassoit tout l'espace entre les deux rivières.

1708. Comme cette poſition étoit à peu de diſtance du Prince Eugène, on n'augmenta pas le nombre des troupes de l'armée d'obſervation ; mais ce Prince, en retournant à ſon camp, promit au Général de marcher à ſon ſecours

Sán-Vitali. Quincy. avec douze mille hommes d'infanterie & ſept mille de cavalerie, s'il arrivoit qu'il ſe vît en danger d'être attaqué.

VII. Sage conſeil de M. de Vendôme. Il eſt encore rejetté.

La marche de l'armée Françoiſe avoit été retardée par divers obſtacles & par la difficulté des chemins qu'on avoit applanis en y employant deux mille pionniers; M. de Vendôme vouloit qu'on attaquât les ennemis en arrivant, ſans leur laiſſer le temps de ſe retrancher entre les deux rivières ; rien n'étoit plus judicieux : mais il éprouva encore de nouvelles contradictions, & il s'éleva tant de diſcuſſions, qu'on fut obligé d'envoyer un courier à Verſailles, pour prendre les ordres de Louis XIV. Le Monarque, qui donnoit toute ſa confiance à M. de Chamillard, le fit partir auſſitôt pour décider, comme ſi ce Miniſtre eût eu plus d'expérience qu'un ſi fameux Général. Peut-être que ſi l'on n'eût pas laiſſé écouler dans l'inaction un temps ſi précieux, les ennemis

été forcés de lever le siège :
ı prétend même, que cela fut 1708.
ans leur conseil. Le Prince Eu-
peu accoutumé à se désister de
reprises, insista à le continuer :
ajouta, qu'il falloit fermer aux
is l'accès de la place par de bons San-Vitali Vie du P. Eugène.
hements, qui missent à couvert
tes les surprises & de tout ce
pourroient entreprendre pour
jour au travers du camp des

VIII. L'armée Françoise s'éloigne de Lille.

)uc de Marlborough eut peine
ndre à cet avis : il dit, que
lors il avoit toujours campé à
ert, sans jamais se renfermer
s retranchements, & qu'il ne
ıissoit pas honorable d'agir dif-
ıent avec une armée victorieuse.
ıce répondit, qu'en fortifiant
ıp, il pouvoit le défendre avec
de troupes, & que celles qu'on
roit seroient employées plus
nt, soit au siège, soit à l'escorte
ıvois : que leur principal objet
se rendre maîtres de Lille,
peut-être les François avoient
de les amuser pour leur faire
le temps jusqu'à la saison plu-
plutôt que de vouloir réelle-

1708. tomba ſur eux une grêle horrible de boulets de canon, de balles de fuſil, de pierres, de bombes & de grenades qu'on leur jettoit des remparts & de tous les ouvrages qui commandoient le chemin couvert. Pendant plus de trois heures ils furent obligés de renouveller preſque à chaque inſtant les ſoldats & les travailleurs : cependant ils eſpéroient qu'à force de perdre du monde, ils réuſſiroient à établir leur logement, quand tout-à-coup les François rentrèrent de toutes parts dans le chemin couvert par les angles ſaillants & par les places d'armes. Les ennemis, déja écraſés par le feu qu'ils ſupportoient depuis ſi long-temps, ne purent réſiſter à ce nouvel effort : renverſés de tous les côtés, on en fit un carnage affreux, & on les mena tambour battant juſques dans leurs tranchées, où ils ſe jettèrent en déſordre après avoir perdu environ trois mille cinq cents hommes. On dut cette belle manœuvre au plan donné par M. de la Fréſelière, qui ſe trouva d'accord avec celui que le Chevalier de Vauban avoit laiſſé par écrit pour la défenſe du chemin couvert.

Quincy

X. On partage

M. le Duc de Bourgogne, après

'oir quitté la campagne de Lille, rma de gros détachements tirés de n armée pour empêcher l'arrivée s convois au camp des ennemis. Comte de Chémerault prit son ꜱte sur les hauteurs d'Oudenarde ec quatorze mille hommes d'infan- rie & deux mille de cavalerie. Le arquis de la Chastre marcha à Berg la tête de sept mille fantassins, & : quinze cents cavaliers. Le Cheva- :r de Croissy établit à Pottes un ımp de huit bataillons, & d'autant escadrons : un corps de dragons fut lacé à Hérines, sous les ordres du larquis de Coigny ; le Marquis de :onflans fut chargé de battre la cam- agne avec trois mille cavaliers entre)ouai & Béthune : le Comte de la ⁄Iothe en fit de même au-dessous de ɜand, & l'on établit le quartier gé- ıéral de l'armée, où étoient les Prin- :es & les autres Généraux, à l'Ab- ›aye du Saulsoy, sous la ville de Tournai,

1708.

l'armée françoise en différents corps pour empêcher l'arrivée des convois au siège.

San-Vitali. Quincy.

XI.

Les ennemis font venir des munitions d'Angleterre.

Ces dispositions coupèrent entière- nent toute correspondance entre l'ar- née ennemie & la ville de Bruxelles, ɔù étoient les gros magasins des Hollandois ; mais le Prince Eugène,

soit qu'il eût prévu les desseins des
1708. François, soit qu'il en eût été instruit, avoit pris d'avance les précautions nécessaires pour s'assurer des vivres & des munitions. Pendant que M. le Duc de Bourgogne étoit encore dans la campagne de Lille, le Général Fagel, & le Comte d'Albermal avoient amené au camp de très forts convois: mais comme ils n'auroient pas suffi jusqu'à la fin du siège, Milord Marlborough écrivit à la Reine d'Angleterre pour lui demander qu'elle envoyât en Flandre les munitions & les troupes qu'on avoit destinées pour l'Espagne. Sa Majesté Britannique donna les ordres en conséquence au Vice-Amiral Bing, & il conduisit sa flotte à Ostende, où toutes ces munitions furent débarquées. Marlborough, qui en fut instruit, fit partir aussi-tôt un détachement de seize mille hommes pour s'emparer du canal de de Nieuport, par où l'on devoit les amener au siège. M. de Vendôme vouloit se charger en personne d'aller combattre ce corps : mais on lui fit entendre que sa présence étoit nécessaire ailleurs, & le Comte de la Mothe eut la commission de veiller

r tous les mouvements de ces dé-
:hements. Cet Officier devoit con- 1708.
ître le pays, puisqu'il avoit été
ıployé pendant quinze ou seize ans
Ypres & à Bruges : cependant il
des fautes si considérables, que les
ıemis leur durent en grande partie
conquête de Lille. Il devoit com-
:ncer par se porter à Leffingen : en
truire le pont, & avec les barques
nées qu'il avoit sur le canal, pren-
: ou couler à fond tous les bateaux
'il y pouvoit rencontrer : mais il
prit aucunes de ces précautions.
s ennemis s'emparèrent sans obs-
:le de Leffingen & d'Oudembourg,
se seroient de même rendus maî-
:s de Plassendal, si le Commandant
cette place n'avoit pris la sage
écaution d'inonder la campagne.
s différents corps envoyés par le
énéral Anglois pour escorter le con-
i, & commandés par les Officiers
énéraux Lottum, Cadogan, Webb,
rent le temps de prendre leurs
stes, & de faire passer six cents
ıarriots sur les ponts du canal. M. de
Mothe, qui avoit trente-six batail-
ns & soixante-deux escadrons sous
ı ordres, pouvoit aisément enlever

1708. ces charriots au retour, s'il se fût uniquement occupé de cet objet. Mais il crut, avec la supériorité que lui donnoit ce nombre de troupes, être en état de défaire celles des ennemis; & au-lieu de s'attacher au convoi, qui devoit être son point capital, il voulut battre l'escorte. Peut-être y fût-il parvenu s'il eût fait de meilleures dispositions; au-lieu que par sa mauvaise manœuvre, il ne put tirer aucun avantage de sa supériorité.

Vie du P. Eugène. Mémoires de Feuquières.

XII. Combat de Winendall au désavantage des François.

Ce fut dans le bois de Winendall que se livra le combat, dont l'événement alloit décider du sort de Lille: l'Officier François devoit chercher à se battre en raze campagne, pour tirer parti de sa cavalerie, qui étoit sa principale force, & il s'engagea au contraire dans une trouée très étroite, entre des arbres & des buissons, où l'on pouvoit choisir ses hommes, & les tuer un à un. Le Général Webb y mit tous ses grenadiers avec une partie de son infanterie, & rangea le reste en bataille: le Comte de Lottum, avec cent cinquante chevaux, occupa l'entrée de la gorge, où M. de la Mothe s'amusa à le canonner, pen-

dant que M. Webb disposoit ses troupes. Il leur donna les ordres les plus positifs de ne tirer qu'à bout touchant, ce qu'ils n'exécutèrent que trop bien pour les François. Si M. de la Mothe eût tourné le bois, qui n'avoit que peu d'étendue, il auroit aisément pris ou détruit le convoi : mais il eut l'imprudence d'entrer dans la gorge, aussi-tôt que les cent cinquante cavaliers du Comte de Lottum se furent retirés. A peine les François y furent-ils engagés, qu'il sortit un feu terrible d'entre les arbres & les buissons ; la première ligne fut renversée sur la seconde, & en un instant les deux furent mises en désordre. Elles ne tardèrent pas à se rallier, & marchèrent avec intrépidité aux endroits d'où partoient ces feux si meurtriers ; mais la mousqueterie recommença avec tant de vivacité, que les François environnés d'ennemis invisibles, tomboient par peletons, sans que ceux qui restoient, pussent en tirer vengeance. Le Comte de la Mothe voulut faire soutenir son infanterie par sa cavalerie ; mais son approche ne fit qu'augmenter le désordre, en joignant les corps des chevaux aux monceaux

1708.

1708. de cadavres dont le chemin étoit déja couvert. Enfin, lorsque les ennemis virent que la confusion étoit générale, ils sortirent la bayonette au bout du fusil, & achevèrent de tuer ceux qui avoient échappé à la mousqueterie. Il périt au moins trois mille hommes dans cette gorge, où le combat dura deux heures, & il y eut un grand nombre de François blessés ou faits prisonniers; le reste se sauva vers Bruges, où ils furent rassemblés par le Comte de la Mothe, pendant que le convoi ennemi continuoit sa route sans rencontrer aucun nouvel obstacle.

Vie du P. Eugène. Mémoires de Feuquières.

XIII. Les François changent leur position.

Le peu de réussite de cette entreprise obligea M. le Duc de Bourgogne à passer en personne à Bruges, où il rassembla vingt-six mille hommes d'infanterie & sept mille de cavalerie. Il fit ouvrir les écluses d'Ostende, ce qui mit toute la campagne des environs sous les eaux : ensuite il passa à Oudembourg & à Winendal : mais il n'y demeura que très peu de temps, parce que le Général Anglois qui s'étoit rendu à Menin, s'avança avec des forces supérieures jusqu'à Rousselaert, dans l'intention de livrer ba-

taille. Et les François qui avoient reçu des ordres positifs de Versailles pour l'éviter, prirent le parti de se retirer sous Gand, ce qui donna encore aux ennemis la facilité de tirer d'Ostende toute la poudre qui leur étoit nécessaire pour achever le siège de Lille. 1708.

XIV. Le Prince Eugène est blessé. Les ennemis emportent quelques ouvrages extérieurs.

Le Prince Eugène n'avoit jusqu'alors fait que très peu de progrès à ce siége, par la belle résistance des François; & si ces munitions lui eussent manqué, il auroit été forcé de le lever: mais ce secours ayant augmenté l'ardeur de ses troupes, il résolut d'attaquer en même-temps la nuit du 21 Septembre la contrescarpe de la basse Deule, celle qui étoit vis-à-vis du bastion de la droite; les places d'armes entre ce bastion, & le ravelin à la gauche de ces rivières; & le chemin couvert depuis ce ravelin, jusqu'à la porte de la Magdelaine. Pour faciliter toutes ces attaques, Milord Marlborough lui envoya cinq mille Anglois: le Prince se mit dans une batterie avancée, afin d'animer les troupes par sa présence, & vers six heures du soir, elles s'avancèrent au nombre de huit mille hommes: M. de Boufflers avoit prévu cette attaque,

& si bien dispofé les siennes, qu'elles
1708. repoussèrent les ennemis jusqu'à trois fois ; & ce ne fut qu'après avoir perdu un grand nombre de leurs meilleurs guerriers, qu'ils réussirent à s'emparer de l'angle du demi-bastion gauche du tenaillon, à l'attaque de la droite, & de la place d'armes du chemin couvert, vis-à-vis la grande brêche, à l'attaque de la gauche. Ils furent repoussés de tous les autres endroits, & le Prince Eugène fut blessé d'un coup de feu au-dessus de l'œil gauche, ce qui obligea de le transporter à son quartier. Il fit demander une suspension d'armes pour enlever les morts, comme à la première attaque. Mais M. de Boufflers, qui ne vouloit pas que les Impériaux ennemis se servissent de ce prétexte pour examiner de près ses défenses, répondit qu'il les feroit enterrer lui-même quand il y en auroit un plus grand nombre. Le Duc de Marlborough prit la direction du siège jusqu'à ce que le Prince fût rétabli de sa blessure, & la nuit du 23 au 24 il donna un nouvel assaut, où les Alliés emportèrent une partie du tenaillon de la gauche ; mais à peine avoient-ils com-

ncé à y établir un logement, que 1708.
affiégés firent jouer une mine qui
r enleva un grand nombre de sol- *San-Vitali*
s : les autres retournèrent à la *Quincy.*
rge, & se logèrent sur cet angle, *Vie du P Eugène.*
nt la prise leur coûta encore plus
mille hommes.

A mesure que les ennemis multi- XV. Hardiesse d'un Officier François.
oient leurs efforts pour approcher
corps de la place, M. de Boufflers
gmentoit ses moyens de défense,
ur leur en empêcher l'accès. Aidé
r les habitants qui le secondoient
ec ardeur, dans l'espérance de de-
urer sous la domination du Mo-
que François, il fit faire un double
ng de palissades : employa journel-
ment plusieurs milliers d'hommes à
arer les brêches, en y mettant des
ines & d'autres matériaux : fit
ter une multitude de grenades
de feux d'artifices dans les fossés,
ır brûler les galleries des assié-
nts, & les repoussa encore dans
sieurs assauts : mais la disette de
ıdre, dont il ne restoit plus qu'une
ite quantité dans la place, lui
ant craindre d'être obligé de la ren-
dans peu, il chercha les moyens
donner avis de sa situation à M. le

1708. Duc de Bourgogne. Il falloit passer au milieu des ennemis, ou traverser un grand nombre de canaux pour arriver au camp du Prince, & il se servit d'un Capitaine nommé M. Dubois, qui avoit déja réussi à entrer dans la place en passant sept de ces canaux à la nage, & souvent entre deux eaux, pour ne pas être vu des ennemis. Cet Officier retourna aussi heureusement au camp; rapporta à M. le Duc de Bourgogne l'état du siège, & lui dit l'espérance que M. de Boufflers avoit conçue de forcer les ennemis à abandonner cette entreprise, s'il pouvoit recevoir le secours nécessaire.

San-Vitali. Quincy. Vie du P. Eugène.

XVI. Le Chevalier de Luxembourg fait entrer des munitions dans la place.

Le Chevalier de Luxembourg, connu depuis sous le nom de Prince de Tingri, & qui est mort Maréchal de France, entreprit de faire entrer de la poudre dans la place. Il partit de Douai la nuit du 28 au 29 avec deux mille cinq cents hommes choisis dans la cavalerie, les dragons, les grenadiers-à-cheval, & les carabiniers. Le plus grand nombre portoient en croupe un sac de poudre de soixante livres chacun, & les autres étoient chargés de trois fusils,

& d'une grande quantité de pierres. 1708.
Ils s'avancèrent au petit pas jusqu'aux barrières du camp, comme s'ils eussent été des troupes Hollandoises ; & celui qui marchoit à la tête, dit en Flamand à l'Officier Palatin qui étoit de garde à cette barrière, qu'ils revenoient de l'armée de Marlborough, où ils avoient conduit des prisonniers, & qu'ils apportoient de la poudre au camp. La barrière leur fut ouverte, & il en passa dix-huit ou dix-neuf cents avant que les ennemis eussent aucun soupçon ; mais un Officier François ayant eu l'imprudence de crier en sa langue, *serre*, *serre*, ils reconnurent leur erreur ; on tira sur les François : la barrière fut fermée, le feu prit à plusieurs sacs de poudre, qui firent périr environ soixante cavaliers : ceux qui étoient passés, gagnèrent la place, malgré les efforts des ennemis, dont un grand nombre accoururent en chemise pour les arrêter, & les autres furent obligés de retourner à Douai. Cette belle manœuvre du Chevalier de Luxembourg le fit élever au grade de Lieutenant-Général des Armées du Roi.

San-Vitali. Quincy. Vie du P. Eugène.

XVII. Les enne-

Le Prince Eugène, jugeant par cette

tentative que les assiégés manquoient de munitions, sentit redoubler ses espérances d'être dans peu maître de la place. L'opiniâtreté avec laquelle les François en défendoient les dehors, l'empêchoit de pouvoir profiter des brêches que son artillerie y avoit faites, & il résolut de tenter par un nouvel effort de se rendre maître de la demi-lune qui couvroit le tenaillon de la gauche. Voyant que les attaques de nuit avoient jusqu'alors peu de succès, il voulut en faire une de jour, & ce fut celle qui réussit. Après avoir donné successivement l'assaut pendant deux nuits à cette demi-lune, uniquement pour en fatiguer les défenseurs, il y fit marcher le 3 d'Octobre, en plein midi, un corps de mille hommes. Le premier qui y monta fut un Sergent Ecossois, qui trouva les soldats endormis par la chaleur & par l'épuisement : il fut suivi des grenadiers ; & quoique les François réveillés se missent en défense, comme ils combattoient sans ordre, ils furent bien-tôt forcés : une partie périrent les armes à la main ; on en précipita d'autres dans les fossés, où ils se noyèrent, & le reste fut fait prisonnier. Le feu

1708.

mis s'emparent d'une demi-lune.

les remparts détruisit beaucoup d'ennemis, avant qu'ils eussent établi leur logement ; mais quand ils se furent retranchés, l'Officier qui défendoit le tenaillon, fut obligé de l'abandonner, étant commandé par la demi-lune. Les jours suivants on donna plusieurs petits assauts, où les ennemis furent souvent repoussés : mais enfin ils gagnèrent assez de chemin couvert, pour y pouvoir placer vingt pièces de canon, qui en peu de jours firent de larges brêches aux deux bastions de la Courtine. On travailla en même-temps à faire écouler les eaux du fossé par des saignées, & à établir des ponts & des galleries pour le traverser. Enfin, tous ces ouvrages étant perfectionnés le 22, le Prince Eugène donna ses ordres pour livrer le 24 un assaut général.

1708.

San-Vitali. Quincy. Vie du P. Eugène.

XVIII. M. de Boufflers prend le parti de se retirer dans la citadelle.

M. de Boufflers avoit fait creuser derrière les brêches, des retranchements garnis de gros arbres, dont toutes les branches étoient aiguisées du côté des brêches, & garnies de pointes de fer qui sortoient d'un pied de longueur : ces retranchements étoient palissadés en dedans avec toutes les grilles de fer qu'on avoit arra-

chées des fenêtres des maiſons. Le
1708. Maréchal réuſſit encore à faire faire de la poudre dans la ville, & il imagina avec ſes Ingénieurs toutes ſortes de machines pour nuire aux ennemis. Des boîtes de fer-blanc pleines de toiles gaudronnées & ſouffrées, tomboient ſur les ſoldats, qui en étoient ſouvent étouffés avant de pouvoir en éteindre le feu : & des grenades armées de pointes de fer écraſoient ou perçoient tous ceux qui avoient le malheur d'en être atteints: enfin, ſans le défaut de munitions, il auroit pu prolonger ſes défenſes juſqu'à ce que les temps contraires euſſent forcé les Alliés à abandonner leur entrepriſe : mais voyant que ſes baſtions étoient auſſi endommagés que les courtines, par l'artillerie Hollandoiſe, qui ne ceſſoit de faire nuit & jour un feu continuel, & que les habitants commençoient à manquer de vivres, il réſolut de ſe retirer dans la citadelle, crainte que la famine ſe mettant dans la place, il ne fût obligé de rendre le tout en même temps.

XIX. L'Officier qu'il envoya au Prince
Le Prince Eugène pour traiter de la reddition

e la ville, en revint avec un billet, par lequel ce Prince, en le félicitant ur sa belle défense, le laissoit le maître des articles de la capitulation. On convint que le lendemain 23 on remettroit aux Alliés la porte de la Magdelaine : que la garnison auroit trois ours pour se retirer dans la citadelle : que les malades & les blessés seroient conduits à Douai, excepté ceux qu'on ne pourroit transporter, qui demeureroient dans la ville : que les équipages & les chevaux des Officiers seroient aussi conduits à Douai & à Tournai, ainsi que leurs femmes & leurs familles, & qu'il en seroit de même des Officiers & des cavaliers du Chevalier de Luxembourg. Cette capitulation fut exécutée fidelement de part & d'autre ; & aussi-tôt que la trève pour la reddition de la place fut expirée, on ouvrit la tranchée devant la citadelle, où il y avoit une garnison de cinq mille cinq cents hommes, bien résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

1708.

Eugène le laisse le maître de la capitulation de la ville.

San-Vitali. Quincy. Vie du P. Eugène.

XX. Siège de la citadelle de Lille.

Le Prince Eugène forma son attaque contre les deux bastions qui commandoient la ville, & qui étoient défendus par trois fossés, deux che-

1708. mins couverts, & un ravelin. Il fit élever six batteries de soixante-dix pièces de canon, & quatre autres de vingt-cinq mortiers & dix-huit obus. Ce siège ne fut pas à beaucoup près si meurtrier que celui de la ville, les François étant obligés de ménager leur poudre, dont ils n'avoient plus qu'une petite quantité. Ils firent cependant quelques sorties; mais elles ne causèrent que peu de mal aux assiégeants, qui avancèrent par la sape jusqu'au premier chemin couvert. Ils en emportèrent une partie le 11 de Novembre, mais ils en furent chassés le même jour; ne purent s'y rétablir que le 15, & n'en furent entièrement maîtres que le 16. Deux jours après ils formèrent des ponts pour gagner le glacis, où ils firent un logement, & travaillèrent en même-temps à des coupures, pour tirer l'eau des fossés.

San-Vitali.

XXI. M. de Vendôme s'empare de Lessingen.

L'armée Françoise ne pouvoit donner d'autres secours à M. de Boufflers, que d'empêcher l'accès des vivres & des munitions aux ennemis, qui de leur côté envoyoient de toutes parts de gros détachements pour s'en procurer. Milord Stairs s'empara d'un petit fort vis-à-vis de Dixmude: y fit prisonniers

niers six compagnies de grena-
François, & tira des environs 1708.
rs milliers de sacs de grains.
perte fut compensée par la prise
x régiments d'infanterie, & de
escadrons de cavalerie, que
Mourons surprit, mit en dé-
, & fit prisonniers près de
, où ils étoient occupés à ra-
des grains. Les Alliés ne pou-
plus en tirer d'Ostende, parce
de Vendôme leur avoit repris
en. Pour s'en rendre maître,
it chargé plusieurs barques de
liers, avec quelques pièces de
, sous la conduite de deux bons
rs, nommés Aubri & Dubois.
ssèrent au travers des inonda-
& gagnèrent le chemin d'Os-
, où ils se cantonnèrent dans
nes maisons, après en avoir chas-
Anglois. M. de Langeron les
t de Nieuport avec plusieurs ga-
chargées de deux mille hommes.
tablirent sur ce chemin, & in-
npirent absolument la commu-
on entre l'armée du siège &
de. M. de Puiguion s'y rendit
e, pour faire le siège de Leffin-
& fut suivi de M. de Vendôme

dition de Lille étant parvenu
ennemis, ils se livrèrent à la
& burent avec tant d'excès, qu
négligèrent le soin de leur
défense. Le François en profit
ils les surprirent dans l'obscurit
nuit du côté opposé à celui d
taque : tuèrent ceux qui voulu
mettre en défense, & firent les
prisonniers de guerre, au nom
huit cents Anglois, & de quatre
Hollandois. On y trouva une
quantité de munitions, destinée
l'armée du siège, ce qui ôta e
ment aux ennemis la facilit
pouvoir tirer de ce côté. Les Fr
avoient, quelque temps avant,
une autre entreprise contre l
d'Ath : mais une partie des t
San-Vitali. Quincy. s'étant égarée pendant la nuit,

croire qu'il lui feroit facile de s'en emparer, & il se présenta le 23 de Novembre devant cette ville avec une petite armée de quatorze à quinze mille hommes, dans l'espérance que les habitants se joignant à ses troupes, forceroient les ennemis à abandonner la place. Il fut trompé dans son attente : s'il y en avoit quelques-uns qui fussent bien intentionnés pour lui, la plus grande partie au contraire, parurent zèlés pour les intérêts de l'Archiduc : secondèrent la garnison, qui étoit de sept mille hommes, & fournirent volontairement de l'argent pour procurer au Commandant les moyens de se défendre. L'Electeur à son arrivée le fit sommer de se rendre : cet Officier, nommé M. Paschal, répondit qu'il n'avoit pas l'honneur d'être connu de Son Altesse Electorale : mais qu'il espéroit mériter son estime par la conduite que doit tenir un homme d'honneur en pareille circonstance. En même-temps il envoya des couriers au Prince Eugène & à Milord Marlborough, pour leur donner avis du danger où il se trouvoit : fit fermer tous les cabarets, & autres lieux où pouvoient s'assembler les habitants :

1708.

de Bavière assiège Bruxelles.

publia dans toute la ville qu'un gros
1708. corps de l'armée des Alliés étoit près d'arriver ; ce qui contint ceux qui avoient du penchant pour la domi-
Quincy. nation du Roi Philippe ; & fit tous les autres préparatifs nécessaires pour repousser les attaques de l'Electeur.

XXIII. Il est obligé de se retirer. La tranchée ayant été ouverte la nuit du 24 au 25, les travaux furent poussés le 26 assez près du chemin couvert, pour qu'on y pût donner l'assaut. Il fut soutenu avec assez de valeur pour repousser à plusieurs fois les troupes de l'Electeur : mais leur persévérance l'emporta, & ils réussirent à y établir un logement. Ils ne le gardèrent pas long-temps : les ennemis firent une vigoureuse sortie, & reprirent tout le terrain qu'ils avoient perdu. L'Electeur se disposoit à l'attaquer une seconde fois la nuit suivante : mais les nouvelles qu'il reçut des succès des Alliés au passage de
Ibidem. l'Escaut, l'obligèrent de faire sa retraite, n'ayant pas assez de troupes pour s'exposer à se trouver entre deux feux.

XXIV. Les ennemis passent l'Escaut & Le Prince Eugène & Milord Marlborough étoient partis en même-temps, l'un du camp de Lille, &

autre de Rouffelaert, dans l'intention e faire tous leurs efforts pour s'op- ofer. à la prife de Bruxelles. Ils paf- èrent la Lis à Courtrai, & formèrent rois corps, pour faire autant d'at- aques le 27 à une même heure, & orcer les poftes des François fur l'Ef- aut. Le Comte de Lottum eut ordre 'attaquer Gaveren avec fept mille ommes d'infanterie, quatre mille de avalerie, fix pièces de canon, & uatorze pontons. Le Duc de Marl- orough, à la tête de fix mille cava- ers, & de huit mille fantaffins, mar- na à Kerhoven; & le Prince Eu- ène conduifit huit mille hommes 'infanterie & quatre mille de cavale- ie à Efcanaf. Ces troupes marchèrent oute la nuit du 26 au 27; & au point u jour le Comte de Lottum fut fur es bords de l'Efcaut, vis-à-vis de Ga- eren. Il jetta auffi-tôt deux pontons, : fit paffer une ligne d'infanterie, qui it fuivie d'un corps de cavalerie, ins que les François en euffent aucun oupçon, à caufe d'un épais brouillard ui cacha entièrement fon opération. e Comte ne rencontrant aucune op- ofition, fe mit en bataille fur la hau- eur de Gaveren, d'où il s'avança vers

1708.

forcent l[es] François d'abandonner leurs poftes.

landoise contre M. de Soute
qui commandoit dans ce poſt
qui ne ſongea qu'à ſe retirer a
qu'il apprit que les ennemis a
paſſé la rivière. Il perdit dans
traite environ six cents grenad
dragons qu'il avoit mis dans ur
avancé pour la favoriſer, & c
rent tous tués ou faits priſo
Le Prince Eugène, ne trouvant
terrain favorable pour jetter ſe
tons à Eſcanaf, alla paſſer ſur
du Général Anglois. Les trois
ſe réunirent ſur les hauteurs d'
narde, & M. d'Hautefort,
commandoit dix-neuf bataillo
ſeize eſcadrons, fit ſa retraite d
plus bel ordre, ne pouvant ré
toute une armée. Les ennemis
quèrent pluſieurs fois ſans m

son infanterie, & Milord Marlborough détacha quatre mille hommes pour renforcer la garnison de Bruxelles. L'Electeur s'étoit retiré si précipitamment, qu'il avoit abandonné un assez grand nombre de blessés, plusieurs pièces de canon, & deux mortiers, ensorte que son expédition ne servit qu'à faire perdre aux troupes des deux Couronnes les bords de l'Escaut, & à hâter la reddition de la citadelle de Lille.

1708.

San-Vitali. Vie du P. Eugène.

XXV. Le Prince Eugène presse M. de Boufflers de rendre la citadelle.

Le Prince Eugène, de retour au siège, trouva que pendant son absence, les François avoient repris tout le terrain, dont les Alliés s'étoient emparés avant son départ. Il fit aussitôt donner un nouvel assaut, & ses troupes animées par sa présence, non-seulement rentrèrent dans le premier chemin couvert, mais encore se rendirent maîtresses des angles saillants du second, malgré toute la résistance que leur opposa M. de Boufflers. Le Prince, résolu de terminer ce siège, qui avoit fait périr tant d'hommes des deux côtés, lui fit demander s'il ne vouloit pas se rendre : » Que l'armée Fran- » çoise s'étoit retirée; que le siège de

» corder toutes les marques
» neur qu'ils avoient si bien mé
» lui & sa garnison : qu'une
Vie du P. Eugène. » plus longue seroit inutile, &
» devoit songer à conserver
» sonne, & une aussi brave g
» que celle qu'il commandoit.

XXVI. Il demande à capituler après en avoir reçu l'ordre du Roi.

M. de Boufflers fit réponse
rien ne pressoit encore : qu'il
toit beaucoup d'ouvrages à déf
& qu'il se croyoit obligé de
ger sa défense autant qu'il lui
possible, pour mieux mériter
que lui marquoit Son Altesse S
sime. Peut-être eut-il encore
quelque temps, malgré la dise
il étoit de toutes choses, s'i
reçu deux lettres, une du Mo
François, & l'autre de M. le
Bourgogne. Le Roi lui marquoi

tant de ſujet de ſe louer, à ſubir des conditions rigoureuſes, & lui permettoit de rendre la citadelle, quand même les remparts n'en ſeroient pas ouverts. Celle de M. de Bourgogne lui donnoit avis que les Alliés vouloient le faire priſonnier de guerre avec ſa garniſon. M. de Boufflers communiqua ces lettres au conſeil de guerre ; tous les Officiers, d'une voix unanime, proteſtèrent qu'ils périroient ſur la brêche, plutôt que de conſentir à des conditions honteuſes. M. de Boufflers attendri, jugea qu'il ne devoit rien négliger pour ſauver d'auſſi braves gens, & le 8 de Décembre il demanda à capituler. 1708.

Vie du P. Eugène. Quincy.

XXVII. Marques d'eſtime qu'il reçut du Prince Eugène.

Le Prince Eugène avoit conçu tant d'eſtime pour le Maréchal, qu'il le laiſſa maître des articles, comme il avoit fait pour la ville. La garniſon ſortit avec tous les honneurs de la guerre qu'elle avoit ſi bien mérités, & fut conduite à Douay. Le jour même de la ſignature, le Prince Eugène & le Prince d'Orange firent une viſite à M. de Boufflers, qui les invita à ſouper. Ils l'acceptèrent, à condition qu'il leur feroit ſervir les mê-

mes mets qu'on auroit mis sur sa
1708. table s'il n'eût pas rendu la place : il le leur promit ; & en effet, le premier plat fut un rôti de chair de cheval ; mais il fut suivi d'autres plats, composés de ce qu'on avoit pu trouver de meilleur dans la ville. Les Princes l'invitèrent à dîner le lendemain ; & pendant le repas, Eugène parla, avec la plus grande vénération, des grandes qualités de Sa Majesté Très Chrétienne : mais il eut attention de ne jamais rester seul avec le Maréchal. Les autres Généraux & les Députés Hollandois marquèrent le même respect pour le Roi. Le 10, la garnison fut conduite à Douay par une escorte de quatre cents cavaliers. Le Maréchal les fit traiter splendidement avant de les renvoyer, & partit ensuite pour Versailles, où il fut reçu avec tous les honneurs que méritoit sa belle défense. Il paroît certain que s'il eût été bien secondé du dehors, il auroit conservé la place sous la domination de son Souverain. Le Roi
Vie du P. Eugène. le créa Pair de France ; accorda à son fils la survivance du Gouvernement de Flandre, & récompensa les autres

Officiers, chacun suivant son rang, & suivant la part qu'il avoit eue à la défense de la place. 1708.

XXVIII. Perte des deux côtés. Réfléxion d'un Historien.

Ce siège, qui dura trois mois & demi de tranchée ouverte, coûta aux Alliés dix-huit à dix-neuf mille hommes, tant tués que blessés, suivant les relations des François; ce qui paroît assez vraisemblable dans un siège aussi long, & devant une place si forte & si bien défendue : mais les relations étrangères ne font monter leur perte qu'à quatorze mille. Celle des François fut d'environ cinq mille hommes, tant tués que blessés. » Le Prince Eugène, (dit son Historien,) s'acquit » beaucoup de gloire dans l'entreprise » du siège de Lille : il la conçut, » l'exécuta, & en vint à bout contre » l'attente de tout le monde. Il faut » dire la vérité : si l'armée de France » eût été conduite par un Général » tel que M. de Vendôme, qui n'eût » point été contredit & traversé à » tout bout de champ par des gens » sans expérience, peut-être les choses » se seroient terminées d'une autre » manière. Comment croire que M. de » Vendôme auroit laissé prendre une

1708.

» place telle que Lille, ayant pour la » délivrer une armée de plus de cent » mille hommes ? Mais on consulte » la Cour. Chamillard vient : ces cent » mille hommes se promènent assez » inutilement devant les Alliés, & se » retirent sans dire mot. Disons plus : » si la Mothe, digne imitateur de » Varron, n'eût pas fait égorger ses » troupes à Winendal, & qu'il eût » enlevé ce convoi qu'il venoit cher- » cher, la prise de Lille devenoit un » être de raison. «

Vie du P. Eugène.

XXIX. Les ennemis reprennent Gand & Bruges. On met les troupes en quartier d'hiver.

Quoique la saison fût très avancée, les Généraux des Alliés jugèrent qu'il leur restoit encore assez de temps pour ajouter à la conquête de Lille, celle de Gand & de Bruges. Le Comte de la Mothe se jetta dans la première de ces deux villes avec quinze mille hommes, non dans l'espérance de la pouvoir conserver ; mais uniquement pour faire obtenir des conditions favorables aux habitants, parce qu'on craignoit qu'ils ne fussent punis par les ennemis, pour avoir contribué à la faire tomber au pouvoir des deux Couronnes. Investi par toute l'armée des Alliés, il capitula le cinquième

ır du siège : les bourgeois obtinrent
ıt ce qu'ils pouvoient desirer, & 1708.
garnison sortit avec les honneurs
la guerre. Il eût été à souhaiter
e le Comte eût tenu plus long-
nps, puisque les pluies qui survin-
nt peu de jours après, auroient for-
les ennemis à abandonner cette
ıtreprise ; mais il avoit ordre de
pituler avant d'être réduit à l'ex-
émité, pour ne pas exposer la gar-
son nombreuse qu'il commandoit, à
re faite prisonnière de guerre, dans
ıe place sans défense. Les François
retirèrent en même-temps de Bruges,
: l'on mit de part & d'autre les
oupes en quartier d'hiver. » Ce fut
ainsi, (dit l'Auteur des Mémoires
our servir à l'Histoire Universelle
de l'Europe,) que finit une cam-
pagne dont les commencements
promettoient une autre issue, &
dont le succès à fort exercé la po-
litique des spéculatifs. Le passage
de l'Escaut par les Alliés, est en-
core un mystère que le temps dé-
voilera peut-être : il y auroit aussi
peu de justice que de prudence à
rapporter tout ce qui s'est dit là-

» appelle en Espagne. «



CHAPITRE VIII.

I. *Campagne sur le Rhin. On demeure sur la défensive.* §. II. *Campagne en Aragon. Prise d'Alcoi sur les ennemis.* §. III. *M. le Duc d'Orléans commande en Espagne. Intrigues à la Cour de Madrid.* §. IV. *Préparatifs pour le siège de Tortoze.* §. V. *M. le Duc d'Orléans se rend maître de cette place.* §. VI. *Les armées se trouvent en présence sans se livrer bataille.* §. VII. *Mariage de l'Archiduc.* §. VIII. *Le Chevalier d'Asfeld s'empare de Dénia.* §. IX. *L'armée royale prend la ville & le château d'Alicante.* §. X. *Entreprise infructueuse des ennemis pour reprendre Tortose.* §. XI. *Campagne sur les frontières du Portugal.* §. XII. *Calomnies contre M. le Duc d'Orléans. Il repasse en France.* §. XIII. *Mariage du Roi de Portugal.* §. XIV. *Prise d'Oran par les Algériens.* §. XV. *Campagne de Hongrie. Diète infructueuse à Presbourg.* §. XVI. *Succès des deux côtés.* §. XVII. *Suite des guerres de Charles XII.*

§. XVIII. *Mort du Prince George de Dannemarck.*

1708.

I.
Campagne sur le Rhin. On demeure sur la défensive.

TOUS les efforts des Alliés s'étant portés cette année du côté de la Flandre, les François y avoient jetté la plus grande partie de leurs forces, comme nous l'avons vu dans le Chapitre précédent : aussi ne se passa-t-il rien d'important sur les bords du Rhin. On y eut de part & d'autre une armée: M. de Villars, qui y commandoit au commencement de la campagne, s'avança vers Fribourg au mois de Janvier, dans le dessein de surprendre cette place. Il apprit en chemin que les intelligences qu'on croyoit y avoir, étoient une ruse de l'ennemi, pour attirer les troupes des deux Couronnes dans une embuscade, & il les fit retirer avant qu'elles s'y engageassent. Ce Général ayant eu ordre de passer en Dauphiné, remit le commandement de cette armée au Maréchal de Berwick, lequel s'attacha à suivre tous les mouvements du Prince Eugène, quand il forma un camp sur la Moselle, & quand il conduisit son armée en Flandre. L'Electeur de Bavière demeura sur les bords du Rhin, du côté de la France, pendant

que l'Electeur d'Hannover commandoit les troupes de l'Empire sur le même fleuve, du côté de l'Allemagne. Ils passèrent l'un & l'autre toute la campagne en campements, en petites marches & en fourrages, sans former aucune entreprise importante. Il n'y eut que le Comte de Broglio, qui s'empara d'une petite isle du Rhin, où il fit élever un fort de terre avec six pièces de canon. L'Electeur, à la fin de Novembre, forma contre Bruxelles l'entreprise dont nous avons parlé: mais n'ayant pas réussi, il retourna sur les bords du Rhin, où l'on mit peu de temps après les troupes en quartier d'hiver. 1708.

II. Campagne en Aragon Prise d'Alco sur les ennemis.

Nous allons reprendre la suite des affaires d'Espagne. Pendant le cours de l'hiver, les Miquelets avoient commis plusieurs désordres; mais les troupes Royales en avoient tué un assez grand nombre, & défait plusieurs de leurs partis. Le siège & la prise de Lérida sembloient avoir abattu le courage des révoltés, en affermissant la domination du Roi Philippe dans le Royaume d'Aragon. Le 4 de Janvier M. de Mahoni, malgré la rigueur de la saison, investit la ville d'Alcoi, &

fit sommer le Commandant de se rendre. Il répondit, qu'il ne le feroit que lorsqu'il ne seroit plus en état de se défendre. On commença les attaques: elles durèrent jusqu'au 9, que la brêche étant praticable, on se préparoit à donner l'assaut: mais les habitans battirent la chamade, & demandèrent à capituler. On convint que les soldats de la garnison d'Alicante qui étoient dans cette place, seroient prisonniers de guerre, & que la ville se rendroit à discrétion. Elle fut taxée à quarante mille piastres, & rentra sous la puissance du Roi d'Espagne.

1708.

Vie de l'Empereur Charles VI.

III. M. le Duc d'Orléans commande en Espagne. Intrigues à la Cour de Madrid.

M. le Duc d'Orléans étant passé en Espagne pour y prendre le suprême commandement des armées, son arrivée, bien loin de rétablir l'union à la Cour du Monarque, sembla donner une nouvelle force aux brigues & aux intrigues dont elle étoit agitée. Ce Prince, persuadé que la conduite de la Princesse des Ursins étoit contraire aux vrais intérêts du Roi, fit tous ses efforts pour l'éloigner de Madrid. Pendant qu'il agissoit aussi vivement en Espagne, M. le Dauphin & Madame de Maintenon, gagnés par Madame, faisoient les plus fortes instances au-

s de Louis XIV pour le faire en- 1708.
r dans le même projet : mais ce
narque, qui connoissoit l'attache-
nt de la Reine d'Espagne pour la
ncesse, ne voulut jamais y con-
tir. M. Amelot, de son côté, qui
rchoit à faire sa cour à la Reine,
ivoit au Monarque François des
res très fortes en sa faveur ; & il
ma d'accord avec elle un parti con-
rable contre M. le Duc d'Orléans.
voyoient l'impossibilité de lui ôter
commandement des armées, & il
tachèrent à empêcher qu'il n'eût
une autre part dans l'administration.
eurs intrigues n'eussent pas été plus
1, ils n'auroient fait que remplir
intentions de Louis XIV : mais ils
êtèrent souvent le Prince dans ses
ojets les mieux conçus, en le lais-
t manquer de vivres & de muni-
ns, & il fallut toute sa patience
tout son courage pour remplir une St. Philippe.
npagne glorieuse avec aussi peu de
ours qu'ils lui en fournirent.

Ce Prince partit de Versailles au IV. Préparatifs pour le siège de Tortoze.
is de Février pour se rendre à Ma-
d, & visita en chemin les princi-
es places, voulant s'assurer par lui-
me si elles avoient des garnisons

& des munitions de guerre & d
1708. che suffisantes. Celles qu'il ne p
siter en personne, il y envoy
Officiers de confiance qui lui en
leur rapport. Il porta des plainte
vives à la Cour de Madrid,
peu d'attention qu'on avoit eu à
toutes ces places, & sur la méd
des préparatifs qu'on avoit fait
l'ouverture de la campagne. Il
ses soins, avec toute l'activité
étoit naturelle, à réparer cette
gence ; & quand il eut fait tou
dispositions, il partit de Ma
14 d'Avril pour aller se mett
tête des troupes. Il se rendit
à Saragosse, où il fit publier u
velle amnistie en faveur des Mi
qui mettroient bas les armes d
Royaumes d'Aragon & de V
Son principal objet étoit de
siège de Tortose, & il joignit
de Mai l'armée rassemblée par l
du Comte de Besons. Il laissa
de Balaguer trois mille homm

plusieurs semaines avant que
er devant cette ville, quoi- 1708.
ne soit éloignée de Lérida que
on dix-huit lieues. Le 25,
a à Ginestar-sur-l'Ebre; traversa
ivière sur un pont qu'il y fit
pour former des retranchements
tre côté sur la hauteur de Mi-
Il laissa sur cette hauteur trois
oldats, destinés à assurer la na- *San-Vitali.*
n de l'Ebre, par où l'on devoit
re au siège les vivres & les mu-
nécessaires.

mée de M. le Duc d'Orléans V.
ompofée de trente-six bataillons, M. le Duc d'Orléans se rend maître de cette place.
rante-quatre escadrons de cava-
: de douze escadrons de dragons.
estit la place le 12 de Juin du
le Tarragone; & le Chevalier
ld, qui avoit amené de Valence
bataillons, dix-huit escadrons,
pièces de canon & quatre
rs, en fit en même temps l'in-
ment du côté de la droite de
Cette ville, qui est grande &
uplée, n'avoit que de médiocres
ations avant que les ennemis
issent emparés. Ils les avoient
érablement augmentées: mais
ces nouveaux ouvrages n'a-

réglées, de deux de Miquele
trois cents cavaliers, ils n
faire une longue réſiſtance.
chée fut ouverte la nuit du 2
les aſſiégés firent le 27 une
nombre de huit cents hom
furent repouſſés après en avo
cent quarante, tués ou faits pri
& l'on trouva dans les poc
derniers, des marteaux & d
deſtinés à enclouer le canon.
du 9 au 10 de Juillet, on at
chemin couvert, qui fut empo
une vigoureuſe réſiſtance. A
aſſiégeants s'en furent rendus
que les ennemis firent une
mais ils furent repouſſés dans l
& firent enſuite iouer une mi

uite à Barceloñe. Plus de quinze
ents hommes, dont la plupart étoient 1708.
es Religionaires François, désertèrent
n sortant de la place, & passèrent
ans l'armée de M. le Duc d'Orléans.
es ennemis prétendirent qu'on avoit
orcé ces troupes à prendre ce parti,
& ils voulurent par représailles arrêter
escorte qui conduisoit le reste de la
arnison à Barcelone. Les Officiers
urent connoissance de ce dessein; se
inrent sur leurs gardes, & tout le
létachement rentra dans Tortose,
ans que les ennemis osassent l'attaquer.
On prétendit que le Comte
l'Effren qui commandoit dans la place,
auroit pu tenir encore une semaine,
ce qui auroit forcé M. le Duc d'Orléans
à lever le siège, n'ayant plus de vivres
& de munitions que pour deux jours.
Le Marquis de Saint-Philippe qui fait
cette remarque, rejette la cause de la
disette sur la Princesse des Ursins &
sur M. Amelot, « qui vouloient, dit-il,
» par cette trahison & cette méchan-
» ceté, lui faire perdre tout son crédit,
» & obliger le Roi Très Chrétien à
» le retirer de l'Espagne, tant la po- *St. Philippe.*
» litique est monstrueuse dans les

1708. » Cours, où la première idole est » l'intérêt propre. (*) »

VI. Les armées se trouvent en présence sans se livrer bataille.

Cette place fut prise presque à la vue du Comte de Staremberg, qui campoit à peu de distance de la ville; mais comme il n'avoit qu'environ dix mille hommes de troupes réglées & quatre régiments de Miquelets, plus propres pour le pillage que pour une action régulière, il fut forcé de demeurer dans son camp, sans pouvoir porter aucun secours à la place assiégée. Quand M. le Duc d'Orléans s'en fut rendu maître, il y laissa une bonne garnison, & se mit en marche pour Lérida; il conduisit ensuite son armée à Agramont, qui n'est éloigné que d'environ quatre lieues de Cervera, où M. de Staremberg avoit établi son camp. Les deux armées furent en présence pendant plusieurs semaines: mais le Prince ne crut pas devoir attaquer les

(*) En rapportant ce que dit un Auteur accrédité, mais toujours partial quand il parle des François, nous ne prétendons pas adopter ses récits, & encore moins ses jugements. Il en est de même de la plupart des Auteurs étrangers que nous citons.

s ennemis, parce qu'il vouloit re-rver ses troupes pour faire des siéges. 1708.
comptoit beaucoup sur la diversion e pouvoit faire M. de Noailles, qui oit entré en Catalogne par le Rouson, avec une petite armée de seize taillons & de vingt-deux escadrons. s'avança jusqu'à la vue de Gironne; ais le Prince Henri de Darmstadt :ta une bonne garnison dans cette ace, & prit plusieurs postes sur les ords du Ter, pour s'opposer aux ıtreprises des François. M. de Noailles : put rester long-temps dans cette osition, qui servit seulement à favoser le siége de Tortose, en empêchant s ennemis de porter toutes leurs orces de ce côté. Il reçut des ordres e la Cour pour marcher en Dauhiné, ce qui l'empêcha de faire aun progrès en Catalogne; & M. le Duc d'Orléans, voyant que les chaeurs devenoient excessives, mit ses roupes en quartier de rafraîchissement.

San-Vitali. St. Philippe. Quincy.

VII. Mariage de l'Archiduc.

Pendant qu'on faisoit le siége de Tortose, la Princesse de Wolffenbutel, qui l'année précédente avoit épousé l'Archiduc Charles par Procureur, étoit en route pour se rendre en Catalogne sur l'escadre de l'Amiral Leake,



pediction nuptiale lui fut
même jour par l'Archevêq
ville.

VIII. Le Chevalier d'Asfeld s'empare de Dénia.

Les villes de Dénia &
étoient les ſeules places
conſidération, qui tinſſent
parti de l'Archiduc dans le
de Valence. Après la re
Tortoſe, le Chevalier d'Asf
ſon armée dans ce Royaum
chargé de ſoumettre ces d
La première, qu'on voit d
en mer, eſt diviſée en hau
ville, quoiqu'il n'y ait c
nombre de maiſons, & eſt
une colline, avec un port bien
M. d'Asfeld fit ouvrir la tra
de Novembre, & établit
baſſe ville une batterie de vi
& de dix mortiers. La brêch
tôt praticable; dès le 10

ıs ceux qu'on trouva les armes à la in. Le reſte de la garniſon, au mbre de neuf cents cinquante hom-:s, ſe retirèrent dans le château avec Commandant; il y tint bon jusqu'au ', qu'il fut obligé de ſe rendre pri-nnier de guerre, n'ayant pu rece-ɔir de ſecours. Quatre bâtiments nemis, chargés de troupes & de mu-tions, ſe préſentèrent ſur la côte : ıis la précaution que M. d'Asfeld oit eue de ſe rendre maître d'un ɔnaſtère, où ils pouvoient aborder, ; contraignit de s'écarter, après quel-ıes tentatives. 1708.

IX. L'armée royale prend la ville & le château d'Alicante.

Après la reddition du château de ̇ènia, M. d'Asfeld conduiſit ſes troupes ̇torieuſes devant Alicante. Elles y ̇ent à peine arrivées, qu'elles s'em-rèrent de pluſieurs petits forts ex-̇ieurs, quoiqu'il n'y eût aucune ̇che, les ſoldats n'ayant pas eu la tience d'attendre que l'artillerie fût ſe en batterie. Le Commandant An-ıis, jugeant par cette ardeur, que ſe laiſſoit aſſiéger, il ſeroit bien-tôt cé de ſe rendre priſonnier avec ſa niſon, demanda auſſi-tôt à capi-:r. M. d'Asfeld lui accorda les hon-ırs de la guerre, avec deux pièces

trop avancée pour entreprendr
former le siège, M. d'Asfeld
troupes en quatier d'hiver. Av
les cantonner, il éleva deux ba
sur le bord de la mer, pour
les secours, & laissa le soin du
à Dom Pedro Ronquillo. Cet
fit jouer une mine au commen
de l'année suivanre, dans l'esp
qu'elle lui ouvriroit une brêch
grande pour donner un assaut.
que l'effet en fût considérable,
remplit pas entièrement ses vu
il fut obligé d'attendre du tem
des circonstances, la reddition
château. Au mois d'Avril le
Stanhope voulut y porter du se
il jetta l'ancre à peu de dista
rivage, & fit un feu terrible
Espagnols, qui y répondirent

inutiles, demanda que la garnison eût la permission de s'embarquer sur ses vaisseaux, ce qui fut accordé. Nous avons rapporté la suite de ce siège, quoiqu'il ne fût terminé que l'année suivante, tant pour ne pas interrompre le fil des événements, que parce que la reddition de cette place acheva de soumettre le Royaume de Valence au Roi d'Espagne.

1708.

San-Vitali.

X.

Entreprise infructueuse des ennemis pour reprendre Tortoze.

Le Comte de Staremberg voyoit avec chagrin qu'il ne pouvoit empêcher les troupes de la Maison de Bourbon de faire rentrer successivement les villes révoltées sous la domination de leur légitime Souverain ; & pendant qu'elles étoient occupées à faire des sièges, il essaya de surprendre Tortose. Il se rendit devant cette ville le premier de Décembre avec tous les grenadiers de son armée & ses meilleurs soldats, au nombre de cinq mille hommes, à quoi il joignit un gros corps de Catalans. Il s'empara pendant les ténèbres de quelques nouveaux ouvrages, qui n'étoient pas encore achevés : commença à établir de l'artillerie sur les bords de l'Ebre, & donna ordre de rompre à coups de hache la porte qu'on appelle de Saint-

1708. Jean. Ces troupes y réussirent; mais le régiment de Blaisois qui en avoit la garde, repoussa les Allemands, qui ne purent pénétrer de ce côté, non plus que par la Porte-du-temple, d'où le régiment de Murcie les chassa après leur avoir tué beaucoup de monde. Ils eurent plus de succès à celle qu'on nomme de Remolino; ils se rendirent maîtres du fauxbourg, & étoient près d'entrer dans la ville quand M. de Bettancour, qui en étoit Gouverneur, y accourut avec une partie de sa garnison. Ce brave Officier s'étant trop exposé, fut tué dans le premier choc; mais les troupes tinrent bon, malgré la mort de leur Commandant; & quoique les ennemis se fussent retranchés dans les maisons du fauxbourg & dans un Couvent voisin, le Lieutenant de Roi, nommé Longchamp, soutenu par le Marquis d'Ordogno à la tête des grenadiers, forcèrent ceux qui étoient dans ces maisons de se rendre prisonniers. On combattit toute la journée contre ceux du Monastère; mais ils s'échappèrent pendant la nuit, & regagnèrent Barcelone.

San-Vitali.

XI. Campagne

Sur les frontières du Portugal, toute la campagne se passa en pillages

cruautés réciproques. Après 1708.
les excès, on convint qu'il n'en
plus commis aucun contre les sur les fron-
reurs, & qu'on laisseroit les gens tières du
npagne cultiver librement leurs Portugal.
. Cette convention fut très mal
rée, & les soldats des deux par-
ntinuèrent à se livrer à tout ce
barbarie, l'irréligion & la dé- St. Philippe.
e a de plus atroce, jusqu'au
où ils furent mis en quartier
r.

le Duc d'Orléans, pour payer XII.
upes & pour suppléer au défaut Calomnies
ovisions dont on l'avoit laissé contre M. le
uer dans le cours de la campa- Duc d'Or-
avoit vendu sa vaisselle d'ar- léans. Il re-
dont la valeur montoit à deux passe en
mille écus. Quand il vit la sai- France.
rop avancée pour rien entre-
re de nouveau, il retourna à
d, mais il n'y demeura que peu
mps; & les intrigues de Cour
cèrent à repasser en France, soit
propre mouvement, soit pour
à Louis XIV. Ce Monarque lui
commandement, entraîné par
sinuations de M. Amelot, & par
ale de la Princesse des Ursins:
èrent publier que ce grand

blance, dans un temps où il

St. Philipe. Ottieri.

de troupes que celles qui étoi
ses sous ses ordres par les
de Versailles & de Madrid.

XIII. Mariage du Roi de Portugal.

Le mariage que le Roi de I
contracta cette année avec l'A
chesse Marie-Anne, sœur de
reur, l'attacha de plus en p
grande alliance. Il fut célé
procureur à Vienne le 9 de
& la nouvelle Reine partit de
après pour la Haye, où ell
le 15 d'Août. Elle y demeura
commencement d'Octobre,
passa en Angleterre, & fut
conduite par le Vice-Amiral
Lisbonne, où elle arriva le
même mois. Le Roi de Portu
qui de ce moment encore

tranger à leur nation, & qui avoient out lieu de craindre que si Philippe 1708.
'affermissoit sur le trône, il ne leur it ressentir un jour tout le poids de a vengeance, pour les secours qu'ils uroient donnés à son rival.

St. Philippe. Ottieri.

La ville d'Oran, sur les côtes d'Afrique, étoit tombée au pouvoir des Espagnols en 1509, que le Cardinal Ximenès s'en étoit rendu maître pour a Reine Jeanne, veuve de Philippe I, Roi de Castille & d'Aragon. Les Algériens avoient essayé de le reprendre en 1556; mais ils avoient été forcés d'en lever le siège. Profitant des troubles qui agitèrent l'Espagne après la mort de Charles II, ils l'assiégèrent de nouveau en 1706; ils continuèrent à la tenir bloquée jusqu'en 1708, que le Gouverneur fut obligé de se rendre, ne recevant aucun secours du Roi Philippe V, trop occupé dans le centre de ses Etats, pour porter ses armes au-delà des mers. Cette place est très importante par la beauté de son port, qui est vis-à-vis de celui de Carthagène. Elle a demeuré au pouvoir des infideles jusqu'en 1732, que le Duc de Montemar l'a fait rentrer sous la domination du Roi Catholique.

XIV. Prise d'Oran par les Algériens.

Desormeaux.

M v

1708.
XV.
Campagne de Hongrie. Diète infructueuse à Presbourg.

La guerre continuoit toujours en Hongrie, quoique l'Empereur desirât ardemment de la terminer, pour donner tous ses soins à celle qu'il soutenoit contre la Maison de Bourbon. Il indiqua, au commencement de cette année, une Assemblée ou Diète à Presbourg, & y fit inviter les Députés de Hongrie; mais le Prince Ragotski fit publier une Ordonnance, pour défendre à aucun Hongrois de s'y trouver, sous peine de la vie; & il occupa si bien tous les passages avec ses troupes, qu'il n'y en eut qu'un très petit nombre qui purent s'y rendre. L'Empereur avoit résolu d'y aller en personne; mais ne voyant aucune apparence de rien terminer, il changea de résolution. Le Prince Esterhazy écrivit au Prince Ragotsky pour l'engager à se rendre à cette Diète : ce Prince répondit, que ne reconnoissant pas l'Empereur pour Roi de Hongrie, il ne reconnoissoit pas plus la Diète assemblée par ses ordres. En même-temps il augmenta ses troupes, & fit de nouvelles courses jusques dans la Moravie. Les mécontents vinrent aux portes de Vienne : forcèrent les lignes que l'Empereur avoit

ormées, & y pillèrent plusieurs villages. La Diète fut rompue, & le Général Heister se mit en marche à la tête d'une forte armée, pour arrêter les progrès des Hongrois. 1708. *Vie de Charles VI. Quincy.*

XVI. Succès des deux côtés.

Ce Général commença par forcer le Prince Ragotsky de lever le siège du château de Niestelle, dont il étoit près de se rendre maître. Ensuite il attaqua les Hongrois en raze campagne près de Trenschin; les mit totalement en déroute, & leur tua ou fit prisonniers au moins cinq mille hommes. Le Prince Ragotsky fut blessé dans le combat, ainsi que le Comte Béréfini; & on leur prit quatorze pièces de canon, quarante-trois drapeaux ou étendards, avec tout leur bagage. Cette victoire fut suivie de la prise de Nautra, place si mal pourvue, qu'elle se rendit après deux jours d'investissement. Ces pertes n'étonnèrent pas les mécontents: dans le temps qu'on faisoit des réjouissances à Vienne pour la victoire de Trenschin, une multitude de paysans se refugièrent dans la ville, poussés par les Hongrois, qui avoient passé le Danube, emporté d'assaut le fort de Ruft, pillé un grand nombre de villages, & fait

couvert par le Prince Ragots
arrêté prisonnier. Le Général H
qui faisoit pendant ce temps l
de Neuhausel, avec une bonne a
& une artillerie de trente piè
canon & de quarante mortie
Vie de Charles VI. Quincy. obligé de le lever faute de mun
ce qui ranima les méconten
l'on mit de part & d'autre les
pes en quartier d'hiver, sans a
espérance d'accommodement.

XVII. Suite des guerres de Charles XII.

Les progrès du Roi de Suède
les XII, avoient été si rapides
ce Monarque pouvoit deveni
bitre de l'Europe. S'il se fût c
contre la grande alliance, d
Roi Auguste étoit un des prin
chefs, l'Empereur eût été fo
faire sa paix avec la Maison de
bon; mais le Comte Piper, M

Il se rendit maître de Grodno au commencement de la campagne, & fit un grand carnage des Russes, quoiqu'il leur fût très inférieur en nombre d'hommes. Cet avantage fut comme le prélude de la victoire qu'il remporta le 14 de Juillet sur la même Nation à Holoffin. Ils y perdirent quatre mille hommes tués, sans les blessés & les prisonniers, avec douze pièces de canon; au-lieu que les Suédois n'eurent pas plus de trois cents hommes de tués. Charles passa ensuite le Borysthène, & pénétra jusques dans le cœur de la Russie, dans l'intention de détrôner le Czar, comme il avoit détrôné le Roi de Pologne; mais ses succès, aussi brillants que rapides, ne furent pas de longue durée, ainsi que nous le verrons en rapportant les événements de l'année suivante. 1708.

XVIII. Mort du Prince George de Dannemarck.

Nous terminerons celle-ci par la mort du Prince George de Dannemarck, mari de la Reine Anne d'Angleterre, qui arriva le 8 de Novembre.

Ce Prince, dit un bon Historien, étoit d'un caractère plus aimable que brillant: brave, d'un bon naturel, modeste & humain; mais sans avoir de grands talents ni d'ambition. Il avoit



conjugale. » Si nous en cro
St. Philippe. » Marquis de Saint-Philippe
Smollett. » par les insinuations de Milo
» borough que cette Prince
» toujours son mari dans l'ol
« étant elle-même esclave de
» gneur & de sa faction. »





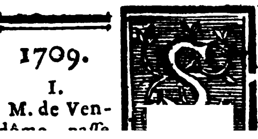
HISTOIRE DE L'AVÉNEMENT DE LA MAISON DE BOURBON AU TRONE D'ESPAGNE.

LIVRE VII.

CHAPITRE PREMIER.

§. I. *M. de Vendôme passe l'année dans la retraite.* §. II. *État fâcheux de la France au commencement de 1709.* §. III. *Disete causée par un hiver rigoureux.* §. IV. *Conférences pour la paix. M. Rouillé passe en Hollande.*

liance. §. VIII. *Le Prince E*
Milord Marlborough arriven
Haye. §. IX. *Conférences instru*
M. de Torcy revient en Fran
Mémoire donné par les Alliés
Suite des Articles de ce M
§. XII. *Suite des mêmes*
Cessions qu'on demandoit à la
§. XIII. *Articles concernant*
de Savoie & autres. §. X
des Articles. §. XV. *Rép*
Roi. Retour de M. Rouillé.
Lettre du Roi aux Gouvern
Provinces. §. XVII. *Ardeur d*
çois pour la continuation de la



1709.
I.
M. de Ven-
dôme ...

SI les contradictio
M. de Vendôme a
suyées en 1708
influé que sur le

a tout lieu de croire qu'il eût bien-tôt réparé la gloire de la France. Il eût sans doute remis les affaires au moins en l'état où elles étoient avant cette campagne malheureuse; mais il y avoit alors de trop fortes cabales à la Cour pour qu'on prît un aussi sage parti. Le Duc de Vendôme, qui peut-être seul pouvoit tout rétablir, demeura dans une espèce d'exil : le Conseil tomba dans le découragement; & si les ennemis eussent su profiter de l'abattement des esprits, on eût fait une paix honteuse, dans un temps où il y avoit encore tant de ressources. L'orgueil que leur inspira leurs succès, fut le salut de la France : l'esprit national reprit le dessus, & conduisit enfin, quatre ans après, à une paix qu'on peut regarder comme glorieuse, puisque le Monarque conserva la plus grande partie de ce qu'il avoit offert d'abandonner, & que son petit-fils demeura paisible possesseur du trône d'Espagne. 1709.

II. Etat fâcheux de la France au commencement de 1709.

On ne peut disconvenir que la France ne fût alors dans un état très fâcheux. Depuis le commencement de son règne, Louis XIV avoit toujours eu des guerres à soutenir contre pres-

que toutes les Puiſſances de l'Europe ;
1709. & pour conſerver ſur ſes ennemis cette ſupériorité qui lui avoit fait remporter tant de victoires, il avoit fallu mettre ſur pied & entretenir d'immenſes armées qui lui avoient coûté des ſommes prodigieuſes. Quelque multipliés qu'euſſent été les impôts, ils n'avoient pu ſuffire à tant de dépenſes ; & le Roi obligé de faire des emprunts conſidérables, avoit conſommé d'avance les revenus d'un grand nombre d'années. Il falloit donc payer annuellement de très gros arrérages, & former de nouveaux fonds pour les dépenſes courantes. Tous les moyens ordinaires paroiſſant épuiſés, on avoit eu recours en 1707 à une refonte d'eſpèces, qui, par-elle-même, produiſit un droit aſſez conſidérable, & qu'on rendit encore plus lucrative en diminuant le titre de celles qu'on fabriqua ; moyen ruineux pour l'Etat, & qui a détruit le commerce du Royaume toutes les fois qu'on y a eu recours. Cependant il ne ſuffiſoit pas pour les beſoins preſſants où l'on ſe trouvoit, & l'on imagina une autre reſſource auſſi pernicieuſe. Il arrive ſouvent

ue lorsqu'on porte d'anciennes es- 1709.
èces aux Hôtels-des-Monnoies, pour
être converties en espèces couran-
s, les Directeurs fournissent des
llets, portant promesse de payer
près la fonte, la valeur de celles qui
ur ont été remises, & ces billets
ont toujours fidelement acquittés.
n'en fut pas de même cette fois;
n fabriqua de nouvelles espèces;
lles furent portées au trésor royal
our subvenir aux besoins de l'Etat;
le Roi rendit un Edit pour que les
illets de monnoie fussent reçus com-
ne argent comptant dans le commerce.
Afin de les rendre d'un usage plus
acile, on les convertit tous en billets
e mille livres & de cinq cents livres,
vec injonction de les recevoir dans
ous les paiements, pourvu que le
uart de la somme fût payé en espèces
ourantes. Cette Ordonnance eut son
xécution dans l'intérieur du Royau-
ne; mais comme on ne pouvoit for-
er les étrangers à s'y soumettre; ce
noyen, bien-loin de servir à dimi-
uer les dettes de l'Etat, ne fit que
s augmenter par la sortie du numé-
aire, & par l'anéantissement du com-
nerce. Il n'y avoit donc que l'espé-

1709. rance de la paix qui pût faire supporter au peuple la disette où il étoit plongé par la rareté de l'argent, & le Monarque qui en sentit la nécessité, résolut de faire les plus grands sacrifices, soit pour acheter des ennemis cette paix si desirée, soit pour convaincre ses sujets qu'on ne pouvoit lui imputer la continuation de la guerre.

Larrey.

III. Disette causée par un hiver rigoureux.

L'affreux hiver de 1709 mit encore le comble aux maux de la France : les froments, les seigles, les vignes, les oliviers & les autres arbres fruitiers, périrent presque tous par l'effet de la gélée, & toutes les denrées, même celles de première nécessité montèrent à un prix excessif. Quand la cherté n'est occasionnée que par le monopole des sangsues publiques, qui entassent les grains dans leurs greniers pour augmenter leur fortune, en faisant périr des millions de sujets, la vigilance des Magistrats les force d'apporter dans les marchés ces précieuses denrées ; ce qui rémédie bientôt à la disette, à moins qu'ils ne réussissent à les faire passer en pays étrangers : alors le mal est à son comble, parce qu'on est forcé d'acheter de nos voisins à grands frais les grains

'ils ont tirés à vil prix du Royaume
ns les temps d'abondance : la dif- 1709.
ence de l'achat à la vente diminue
utant le numéraire qui passe à ces
angers, & augmente les fonds de
ır commerce par le dépérissement du
tre. Si ces maux sont terribles dans
s temps même d'abondance, combien
nt-ils à redouter dans les années
: disette ! Louis XIV. qui en sentit
s conséquences funestes, les prévint,
u moins en partie, par la Déclara-
on qu'il fit publier le 27 d'Avril.
. savoit que les années précédentes
voient produit assez de grains pour
ippléer au défaut de celle où l'on en-
roit, & qu'il étoit à si bas prix, qu'en
'landre même, où il falloit faire sub-
ister tant de troupes, le boisseau de
led pesant dix-huit à vingt livres, ne
e vendoit que six sols peu de jours
want la gélée. On ne pouvoit se flat-
ter que ce bonheur subsistât après la
perte des grains qui étoient en terre :
mais il falloit empêcher que le mono-
pole ne portât le mal au dernier ex-
cès, & c'est ce que fit le Monarque
par cette Déclaration, dans laquelle
» il fut ordonné à tous, de quelque
» qualité & condition qu'ils fussent,



» née, le tout à peine de
» livres d'amende. « Il fut
donné que ceux qui auroien
déclarations fausses ou défe
seroient condamnés, outre l'
la confiscation des grains, au
& même à la mort, sans
d'état, de condition, ni de
personnes. Réglement à ja
morable, & qu'on ne peut
trop de sévérité, puisque d
genres de crime, celui du
sur les bleds, est sans contre
affreux contre la société.

IV. Conférences pour la paix. M. Rouillé passe en Hollande.

Dans le temps où la gu
la plus animée, on s'étoit
de part & d'autre la facult
voir porter des paroles de
l'entremise de quelques ag

e faire des propositions à leurs Hautes-
uissances ; & ces propositions paru- 1709.
ent d'abord si avantageuses aux Etats,
u'ils désirèrent que Louis XIV. en-
oyât une personne de confiance, mu-
ie de pouvoirs pour commencer à
ntrer en négociation. Le Président
Rouillé, qui, avec l'éloquence la
lus insinuante, possédoit l'art de pé-
nétrer dans les pensées des gens qui
prenoient le plus de soin de cacher
leurs vrais sentiments, fut chargé de
passer en Hollande. Il vit en chemin
le Comte de Bergheick, & eut plu-
sieurs conférences, d'abord à Moer-
dick, ensuite à Boedgrave, avec MM.
Buis & Wanderdussen, Députés d'Am-
sterdam & de Tergaw. Dans les pre-
mières entrevues, il sembloit que ces
Députés applaniroient aisément toutes
les difficultés : mais ces espérances
d'accommodement furent bien tôt éva-
nouies. Ils déclarèrent d'abord nette-
ment, qu'on n'entreroit en aucune
négociation, à moins que Louis XIV.
ne consentît à céder l'Espagne & les
Indes à l'Archiduc Charles. On s'étoit
attendu à cette proposition, &
M. Rouillé fit connoître que le Roi
étoit disposé à donner cette satisfac-



Députés offrirent leurs bo
pour lui faire obtenir les d
miers, mais ils rejettèrent ab
la demande de M. de Rouill
Sardaigne. Milord Marlborou
qu'il ne parût pas dans ces
ces, étoit réellement l'ame
agir les Députés Hollandois.
entendre que l'Angleterre ne
tiroit jamais à entrer en né
réglée, à moins que Louis
commençât par reconnoître
Anne pour Souveraine de la
Bretagne; qu'il n'approuvât
sion telle que le Parlement l'
glée dans la ligne Protestan
ne rendît aux Anglois tou
avoit été conquis sur eux e

Quelques-unes de ces demandes étoient de nature à pouvoir être accordées ; mais il y en avoit sur lesquelles le Monarque François demeura toujours inflexible, particulièrement à l'égard du Roi Jacques, qu'il étoit résolu de ne jamais abandonner. Marlborough fit un voyage en Angleterre : repassa en Hollande au commencement d'Avril, & eut de longues conférences avec le grand Pensionnaire Heinsius. Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes les propositions qui furent faites par les Alliés, de leur variations, & des réponses que fit la Cour de Versailles : on en verra le résultat par l'énumération des articles qui firent rompre les conférences. Elles durèrent plus de deux mois avant qu'il fût possible de convenir d'aucun préliminaire. Les Hollandois étoient partagés en deux partis, dont le plus modéré paroissoit disposé à prêter les mains à un accommodement : mais l'autre parti, guidé par Marlborough, n'avoit en vue que de continuer la guerre, quoiqu'il ne le déclarât pas ouvertement, pour ne pas irriter toute la Nation. Chaque courier que le Président Rouillé

1709.

V. Voyage de M. de Torcy en Hollande.

1709. envoyoit à Verſailles, étoit chargé de nouvelles demandes ; & l'on jugea qu'auſſi-tôt que la ſaiſon permettroit d'entrer en campagne, les opérations militaires ſuſpendroient ou ralentiroient le cours des négociations. Cependant le temps preſſoit, & M. de Torcy, Miniſtre des Affaires Etrangères, propoſa au Conſeil de France de ſe rendre lui-même en Hollande, ſoit pour lever toutes les difficultés, s'il y avoit lieu de le faire, ſoit pour s'aſſurer que les eſprits n'étoient pas encore diſpoſés à ſe prêter à une pacification générale. Son voyage n'étoit fondé ſur aucun mécontentement qu'on eût de la conduite de M. Rouillé: mais il avoit pour objet d'accélérer, s'il étoit poſſible, la concluſion des préliminaires avant l'ouverture de la campagne. En conſéquence, le Préſident demeura toujours en Hollande, & M. de Torcy qui partit de Paris le 1 de Mai, muni des paſſeports néceſſaires, eut ordre d'agir de concert avec lui dans toutes les affaires qu'ils devoient traiter avec les Députés des Alliés.

Mémoires de Torcy. San-Vitali.

VI. Portrait du — M. de Torcy, doué de cette éloquence ferme qui ſubjugue les eſprits,

ut-être réussi à détacher les Hol- 1709.
s de la grande ligue, si les suc-
ècédents des Alliés, & les fautes
es Généraux François avoient
ises, ne les eussent flattés de
ance d'une campagne glorieuse,
rceroit la Maison de Bourbon
evoir toutes les conditions de
u'on lui voudroit imposer. Le
nnaire Heinsius, à qui le Mi-
François avoit particulièrement
de s'adresser, étoit un homme
nstruit dans les affaires, d'un
froid, mais poli; qui avoit
argé de plusieurs négociations
ince, & qui avoit eu grande
ix deux traités de partage; ainsi
noissoit à fond les intérêts de
ie des Puissances en guerre:
l s'étoit entièrement livré aux
ambitieuses de Marlborough; &
i'il protestât qu'il désiroit la
ce fut toujours lui qui y appor-
plus grand obstacle.

Grand Pensionnaire Heinsius.

Mémoires de Torcy. San-Vitali.

de Torcy, aidé des lumières
Rouillé, s'attachoit principale-
gagner les Hollandois, en leur
une barrière qui pût les met-
ir toujours à couvert des en-
es qu'ils prétendoient avoir à

VII. Projet infructueux de M. de Torcy pour détacher les Hollandois de la grande Alliance.

1709. redouter de la part de la France. Il auroit voulu terminer cet article, avant l'arrivée du Milord à la Haye : mais les Députés, fermes dans leur résolution, de ne rien faire que d'accord avec ce Seigneur & avec le Prince Eugène, avoient l'art d'éluder les propositions du Ministre, en élevant ou en abaissant dans les conférences l'idée qu'ils donnoient de la puissance de la France. » S'agit-il, (dit M. de » Torcy dans une de ses lettres à » Louis XIV.) d'obtenir des Etats & » des places, la France est la seule » Puissance unie en elle-même, que » le reste de l'Europe doive craindre; » & par conséquent ses ennemis doi» vent prendre contre elle des précau» tions assurées pour l'avenir. Faut-i » persuader de consentir à des de» mandes excessives ; on dit qu'il es » de la sagesse de la France, de con» sidérer sa foiblesse présente, la forc » de ses ennemis, & de ne pas s'ex» poser aux affreuses suites d'un évé» nement malheureux. «

Mémoires de Torcy. San-Vitali.

VIII. Le Prince Eugène & le Duc de Marlborough arrivent à la Haye.

On n'avoit encore fait aucun pro grès quand Milord Marlborough ar riva à la Haye le 18 de Mai. Le Prince Eugène y étoit depuis quelques

jours : l'un & l'autre disoient hautement qu'ils vouloient la paix, & ils ne cessoient de la traverser. Impatients d'entrer en campagne, ils insinuoient aux Députés Hollandois que la France n'avoit d'autre intention que de les désunir par des offres avantageuses, dont elle sauroit diminuer la valeur, quand elle auroit réussi à les diviser de sentiments. Le Prince Eugène, particulièrement, disoit que c'étoit abandonner le certain pour l'incertain, si l'on retardoit plus long-temps l'ouverture d'une campagne, qui ne pouvoit manquer d'être glorieuse dans les Pays-Bas, pour s'amuser d'une négociation dont on ne devoit attendre aucun effet : que pour juger de la sincérité d'un Monarque, qui offroit de céder des Royaumes & des Provinces, il falloit examiner s'il y étoit réellement forcé par la nécessité : que malgré l'état fâcheux où la France se trouvoit réduite, il ne pouvoit penser qu'elle regardât encore ses affaires comme tellement désespérées, qu'elle pût consentir sans retour à la cession de l'Espagne, & à accorder toutes les demandes auxquelles il sembloit qu'elle

1709.

étoit disposée à se prêter ; d'où il
1709. concluoit que la Cour de Versailles, en faisant passer un habile Ministre en Hollande, n'avoit absolument d'autres vues que de détacher quelques-uns des Membres de la Grande-Alliance, comme elle avoit déja fait avec tant de succès dans le temps des paix précédentes : bien convaincue que si elle pouvoit y introduire la désunion, elle ne tarderoit pas à forcer les autres Membres de se prêter à toutes ses vues, pour conclure une paix, où, en paroissant céder quelques parties, elle se conserveroit par des articles captieux, les moyens de reprendre le tout avec apparence de justice, quand elle jugeroit les circonstances favorables. Le Prince ajoutoit, que si au contraire on fermoit l'oreille à toutes les propositions de paix, & qu'on s'en tînt à pousser vigoureusement la guerre, la France seroit bien-tôt forcée de retirer elle-même ses troupes de l'Espagne, pour empêcher les Alliés de pénétrer jusques dans le cœur de ses propres Etats, & que ce seroit alors qu'on pourroit faire une paix solide, puisqu'on se seroit rendu maître par

es armes de tout ce qu'on vouloit
que la France cédât, & qu'elle seroit 170
hors d'état de reprendre. San-Vi

Aussi-tôt que Marlborough fut arrivé, les Députés Hollandois déclarèrent à M. de Torcy qu'ils n'écouteroient plus aucunes propositions que l'accord avec ce Seigneur & avec le Prince Eugène. Le Ministre François fit une visite à ces deux grands Généraux ; ils la lui rendirent, & tout se passa en politesses réciproques. Convaincu qu'il ne pouvoit détacher les Hollandois de la Grande Alliance, il consentit à traiter les affaires dans ce qu'on appella les grandes conférences. Ceux qui les composoient, furent le Prince Eugène, le Duc de Marlborough, le Vicomte de Townsend arrivé d'Angleterre avec ce Seigneur, le Grand Pensionnaire Heinsius, les Députés Buis & Wanderussen, le Ministre François, & M. Rouillé. Le Comte de Zinzendorff fut ensuite admis, conduit par le Prince Eugène. La première de ces conférences fut tenue le 20 : M. de Torcy y représenta que le Roi Philippe étant déja maître de près des deux tiers du Royaume d'Espagne,

IX. Conférences infructueuses. M. Torcy revient en France.

1709. ne pouvoit céder une auſſi grande étendue de pays ſans en être dédommagé, & qu'il convenoit de lui donner en échange de ce qu'il abandonneroit, les Royaumes de Naples & de Sicile, avec le titre de Roi. Cette propoſition, qui avoit déja été faite par M. Rouillé, & ſur laquelle les Députés Hollandois avoient laiſſé entrevoir quelque eſpérance, fut rejettée avec hauteur. Dans chacune des conférences ſuivantes, les Alliés multiplièrent leurs demandes; & comme les deux Généraux étoient réſolus de s'oppoſer à tout ce qui pouvoit tendre à la pacification, ils firent des propoſitions ſi exorbitantes, que M. de Torcy indigné, déclara qu'il alloit ſe diſpoſer à partir. Ils lui répondirent qu'ils le ſuivroient immédiatement, pour commencer les opérations de la campagne : mais le Miniſtre François qui vouloit être en état de prouver à toute l'Europe que la continuation de la guerre ne devoit pas être imputée à la France, diſſimula ſon reſſentiment. Il leur dit qu'il différeroit ſon départ s'ils vouloient lui donner par écrit les dernières propoſitions qu'ils avoient à faire, pour qu'il pût les

communiquer à Louis XIV. auprès duquel il se disposoit à retourner ; avec promesse de leur rendre ou faire rendre en peu de jours la réponse de ce Monarque. Le Pensionnaire Heinsius se chargea d'en dresser le mémoire : il le remit le 28 à M. de Torcy, qui y fit quelques observations à la hâte, & ce Ministre partit le lendemain pour Versailles, où il arriva le 1 de Juin. M. Rouillé demeura à la Haye pour rendre aux Députés la réponse du Roi, lorsque ce Monarque auroit pris communication de ce mémoire. Nous allons en donner l'extrait, tiré de M. de Torcy & de Lamberty, sur l'autorité desquels on peut compter ; au-lieu que ces articles paroissent altérés dans Quincy, la Hode & les autres Auteurs qui ont écrit l'Histoire de Louis XIV.

1709.

San-Vita Torcy.

X. Mémoire donné par les Alliés.

Ces articles sont au nombre de quarante. Il est dit dans le Ier. qu'on travaillera incessamment à une bonne paix entre l'Empereur & ses Alliés d'une part, & Sa Majesté Très-Chrétienne de l'autre, sans qu'il soit fait mention des Alliés du Roi de France ; omission qui auroit tourné au déshonneur du Monarque, si elle eût

N v

été admiſe. Dans le II. on dit qu'on
1709. eſt convenu de quelques articles préliminaires ; expreſſion captieuſe, qui laiſſoit aux ennemis la liberté d'augmenter encore leurs prétentions. Par le III. le Roi Très-Chrétien devoit reconnoître dès l'inſtant de la ſignature des préliminaires, l'Archiduc Charles en qualité de Roi d'Eſpagne, des Indes, de Naples, & de Sicile, ſous le nom de Charles III. Par le IV. il eſt dit, que dans le terme de deux mois, à commencer du 1 de Juin, la Sicile ſera remiſe entre les mains du Roi Charles; que Philippe qu'on nomme dans tous ces articles le Duc d'Anjou, ſortira en pleine ſureté & liberté du Royaume d'Eſpagne avec ſon Epouſe, les Princes ſes enfants, & tous ceux qui voudront le ſuivre : enſorte que ſi ledit terme finit ſans que le Duc d'Anjou conſente à l'exécution de cette convention, le Roi Très-Chrétien, & les Princes & Etats ſtipulants, prendront de concert les meſures convenables pour en aſſurer l'entier effet. Article odieux, qui tendoit à obliger le Roi Louis XIV. d'employer ſes propres armes contre ſon Petit-fils

s'il refusoit, comme il y avoit tout lieu de le croire, à sortir d'un Royaume qui lui appartenoit à tant de titres.

1709. *Torcy. Lambert.*

XI. Suite articles ce Mémoi

Par le V. article, Sa Majesté Très-Chétienne devoit retirer dans l'espace de deux mois les troupes & les Officiers qu'elle avoit en Espagne, & retiret de même le plutôt qu'il feroit possible ceux qui se trouvoient dans le Royaume de Sicile, & dans les autres Etats de la Monarchie; promettant parole de Roi, de n'envoyer au Duc d'Anjou, ni à ses adhérants, aucun secours, ni directement, ni indirectement. Dans le VI. il est dit que la Monarchie d'Espagne demeurera dans son entier dans la Maison d'Autriche, sans qu'aucun Prince de la Maison de France en puisse devenir Souverain, ni en total, ni pour aucune pattie à quelque titre, & sous quelque convention que ce puisse être. Par le VII. le commerce des Indes Espagnoles auroit été entièrement interdit à la France, soit directement, soit indirectement. Dans le VIII. il est dit que la ville de Strasbourg sera remise immédiatement, ainsi que le fort de Kell,

1709. avec ses dépendances & appartenances, l'artillerie & les munitions qui s'y trouveront, entre les mains de l'Empereur & de l'Empire, pour être rétablie dans la dignité de ville Impériale. Le IX. article porte, que la ville de Brisac sera remise de même à l'Empereur, au plutard à la fin de Juin, pour qu'il en jouisse comme il est porté dans le traité de Riswick. Dans le X. il est dit que le Roi de France aura seulement le droit de préfecture sur les dix villes Impériales d'Alsace, & que celle de Landau demeurera à l'Empereur & à l'Empire, le tout conformément au traité de Westphalie. Le XI. porte, qu'en conséquence du même traité, le Roi Très-Chrétien fera démolir à ses frais les fortifications de toutes les places qu'il posséde sur le Rhin depuis Basle jusqu'à Philisbourg, nommément de Huningue, du Neuf-Brisach, & du Fort-Louis. Par l'article XII. la ville de Rheinfelt devoit demeurer au Landgrave de Hesse-Cassel; & par le XIII. l'explication de l'article IV. du traité de Vestphalie concernant la religion, étoit renvoyée à la paix générale.

Dans les articles XIV & XV. il
oit dit que le Roi de France recon-
ïtroit la Reine Anne en qualité de
ine de la Grande-Bretagne, & qu'il
connoîtroit aussi la succession dans
ligne Protestante, comme elle est
iblie par les actes du Parlement de
Royaume. Dans le XVI. le Roi
rès-Chrétien cédoit à la Grande-
etagne tout ce que la France possé-
oit dans l'isle de Terre-Neuve, &
on convenoit de se rendre récipro-
iement tous les pays, isles, forte-
esses, & colonies qu'on pourroit
voir conquis de part & d'autre, en
uelque lieu des Indes qu'elles se
ouvassent situées. Dans l'article XVII.
Roi auroit promis de faire raser
s fortifications de Dunkerque, &
en faire combler le port dans l'es-
ce de deux mois. Par l'article XVIII.
étoit dit qu'il y auroit l'alternative
ur la Personne qui prétendoit être
i de la Grande-Bretagne, de sortir
France à condition que la Grande-
etagne pourvoiroit à sa subsistance,
que ce Prince demeureroit en
nce comme par le passé. L'article
X. portoit qu'on tâcheroit d'éta-
un traité de commerce. L'article

I
Si
mér
cles
qu'e
mar
Fra

1709. XX. assuroit au Roi de Portugal tous les avantages établis en sa faveur par les Alliés. Dans l'article XXI. le Roi Très-Chrétien reconnoissoit le Roi de Prusse en cette qualité, & promettoit de ne point le troubler dans la possession de la Principauté de Neufchâtel. Par le XXII. le Roi devoit céder aux Etats-Généraux, pour leur servir de barrière, les villes de Furnes, Furnemback, le fort de Kenocq, y compris Menin avec sa verge : Ypres avec sa châtellenie ; Lille avec sa châtellenie ; Tournai, Condé & Maubeuge, avec toutes leurs dépendances, canons & munitions. Le XXIII. étendoit la même cession à toutes les villes & places que Sa Majesté Très-Chrétienne auroit occupées dans les Pays-Bas Espagnols ; & par le XXIV. le Roi promettoit de n'en faire retirer ni canons, ni munitions. Dans le XXV. le Monarque accordoit aux Etats-Généraux le tarif de 1664, avec suppression de tous les autres tarifs qui pouvoient y être contraires.

XIII. Articles concernant le Duc de Savoie & autres,

Par l'article XXVI. Sa Majesté Très-Chrétienne reconnoissoit le neuvième Electorat érigé en faveur de l'Electeur d'Hannover. Dans le XXVII. &

e XXVIII. il étoit dit que le Duc de
Savoie seroit remis en possession du 1709.
Duché de ce nom, du Comté de Nice, & de tous les Pays qui étoient occupés par les armes de Sa Majesté. On ajoutoit que le Roi de France consentiroit à laisser jouir ce Prince de tous les pays à lui cédés par l'Empereur & ses Alliés ; & en outre, le Roi devoit lui abandonner la Souveraineté des villes d'Exiles, de Fenestrelles, & de Chaumont, ainsi que la vallée de Prégelas, ensorte que les Monts-Genève & autres, servissent de barrière entre la France & le Piémont. Par le XXIX. ce qui regardoit les Electeurs de Bavière & de Cologne, étoit renvoyé à la paix générale : mais il étoit dit que l'Electeur Palatin demeureroit dans la possession du Haut-Palatinat, ainsi que du Comté de Cham, & dans le rang & dignité dont il avoit été investi par Sa Majesté Impériale, & que les garnisons des Etats-Généraux resteroient dans les villes & citadelles de Hui, Liège, & Bonn, jusqu'à ce qu'il en fût convenu autrement. Dans les articles suivants, jusques & compris le XXXIV. l'Empereur, la Reine de la Grande-Bre-

tagne, & les Etats-Généraux, promettoient de se contenter de ce qui leur étoit accordé : mais il étoit dit que l'Empire & les autres Alliés pourroient former telles demandes qu'ils trouveroient convenir : que la négociation se termineroit, s'il étoit possible, dans l'espace de deux mois, & qu'il y auroit cessation d'armes. Par le XXXV. & le XXXVI. on prescrivoit au Roi le temps où il devoit évacuer les places qu'il cédoit aux Alliés ; raser les fortifications, & combler le port de Dunkerque.

1709.

XIV. Fin des articles.

Le XXXVII, étoit conçu en ces termes : « Et en cas que le Roi Très » Chrétien exécute tout ce qui a été » dit ci-dessus, & que la Monarchie » d'Espagne soit rendue & cédée au » Roi Charles III. comme il est ac» cordé par ces articles, dans le terme » stipulé, on a accordé que la cessa» tion d'armes entre les armées des » hautes parties en guerre, continuera » jusqu'à la conclusion & la ratification » des traités de paix à faire. » Enfin les trois derniers articles regardoient l'échange des ratifications, & les mesures à prendre pour l'ouverture du congrès, dans lequel on devoit traiter de la paix générale.

Torcy. Lamberty.

Ce Mémoire étoit signé des Pléni-
entiaires de l'Empereur, de la 1709.
inde Bretagne, & de la Hollande; XV.
les deux Généraux promirent de Réponse du Roi. Retour
commencer aucune opération mi- de M. Rouillé.
ire avant le 4 de Juin, pour donner
emps au Ministre François de faire
er à la Haye la réponse de Louis
V. Le Prince Eugène connoissoit
z la Cour de France, pour être
vaincu que jamais elle n'accepteroit
semblables propositions; & il se
lit pendant l'intervalle à Bruxelles,
d'y disposer toutes choses pour
verture de la campagne. Ce que
rince avoit prévu, arriva: les pro-
tions furent rejettées avec indigna-
par le Conseil qu'on tint à ce
: à Versailles. M. de Torcy en-
vit aussi-tôt au Prince Eugène,
ant la promesse qu'il lui en avoit
. M. Rouillé dans une dernière
férence qu'il eut avec les Ministres
l'Empereur & de la Grande-Bre-
e, & le Pensionnaire Heinsius; leur
ara, que le Roi de France ne con-
roit jamais à la démolition d'Hu-
ue & du Fort-Louis: qu'il vouloit
nserver Landau: qu'il prétendoit
n rayât les mots par lesquels il

étoit dit, que les Monts-Genève &
1709. autres seroient établis pour barrière entre la France & le Piémont : qu'il falloit parler de conditions meilleures pour les Electeurs de Bavière & de Cologne : enfin qu'il n'accorderoit point l'article XXXVII, tel qu'il étoit porté dans le Mémoire, ne pouvant s'engager au-delà que de rappeller ses troupes d'Espagne, & promettre de ne donner aucune assistance à son petit-fils. Après cette déclaration, M. Rouillé ajouta, que le Roi son Maître déclaroit en outre, qu'on devoit regarder comme nulles toutes les offres qui avoient été faites pour parvenir aux préliminaires; & ce Ministre n'ayant plus rien qui l'arrêtât en Hollande, partit le 9 pour revenir en France.

Lamberty. San-Vitali. Torcy.

XVI. Lettre du Roi aux Gouverneurs des Provinces.

Aussi-tôt que les conférences furent rompues, le Monarque François voulant faire connoître à ses Sujets & à toute l'Europe les démarches qu'il avoit faites pour parvenir à la paix, écrivit à tous les Gouverneurs des Provinces une lettre que nous croyons devoir rapporter, pour faire connoître à quel degré le Roi avoit porté la condescendance. « Mon Cousin, disoit ce Mo-

» narque, l'espérance d'une paix pro-
» chaine étoit si généralement répan- 1709.
» due dans mon Royaume, que je
» crois devoir à la fidélité que mes
» peuples m'ont témoignée pendant
» le cours de mon règne, la conso-
» lation de les informer des raisons
» qui empêchent encore qu'ils ne
» jouissent du repos que j'avois des-
» sein de leur procurer.

» J'avois accepté, pour le rétablir,
» des conditions bien opposées à la
» sûreté de mes provinces frontières;
» mais plus j'ai témoigné de facilité
» & d'envie de dissiper les ombrages
» que mes ennemis affectent de con-
» server de ma puissance & de mes
» desseins, plus ils ont multiplié leurs
» prétentions: ensorte qu'ajoutant par
» degrés de nouvelles demandes aux
» premières, & se servant ou du nom
» du Duc de Savoie, ou du prétendu
» intérêt des Princes de l'Empire, ils
» m'ont également fait voir que leur
» intention étoit seulement d'accroître,
» aux dépens de ma Couronne, les
» Etats voisins de la France, & de s'ou-
» vrir des voies faciles pour pénétrer
» dans l'intérieur de mon Royaume,
» toutes les fois qu'il conviendroit à

» m'ont faites : car ils fixoient
» mois le temps où je devoi
» part exécuter le Traité ; &
» cet intervalle , ils préte
» m'obliger à leur délivrer le
» qu'ils me demandoient dans l
» bas & dans l'Alsace , & à ras
» dont ils exigeoient la dén
» Ils refusoient de prendre
» côté d'autre engagement q
» de suspendre tous actes d'
» jusqu'au premier d'Août ,
» vant la liberté d'agir alors
» voie des armes , si le Roi d'
» mon petit-fils , persistoit da
» solution de défendre la C
» que Dieu lui a donnée , &
» plutôt que d'abandonner des

» mêmes dépenses pour l'entretien de » mes armées ; mais le terme de la » cessation d'armes expirant, mes » ennemis m'auroient attaqué avec » les nouveaux avantages qu'ils au- » roient tiré des places où je les » aurois moi-même introduits, en » même temps que j'aurois démoli » celles qui servent de rempart à » quelques-unes de mes provinces » frontières.

1709.

» Je passe sous silence les insinuations » qu'ils m'ont faites de joindre mes » forces à celles de la ligue, & de » contraindre le Roi mon petit-fils à » descendre du trône, s'il ne con- » sentoit pas volontairement à vivre » désormais sans Etats, & à se réduire » à la condition d'un simple particulier. « Il est contre l'humanité de croire » qu'ils aient seulement la pensée de » m'engager à former avec eux une » pareille alliance ; mais quoique ma » tendresse pour mes peuples ne soit » pas moins vive que celle que j'ai » pour mes propres enfants, que je » partage tous les maux que la guerre » fait souffrir à des sujets aussi fidèles, » & que j'aie fait voir à toute l'Eu- » rope que je desirois sincèrement de

» les faire jouir de la paix, je suis
1709. » persuadé qu'ils s'opposeroient eux-
» mêmes à des conditions également
» contraires à la justice & à l'honneur
» du nom François.

» Mon intention est donc, que tous
» ceux qui, depuis tant d'années me
» donnent des marques de leur zèle,
» en contribuant de leurs peines, de
» leurs biens & de leur sang à sou-
» tenir une guerre aussi pesante, con-
» noissent que le seul prix que mes
» ennemis prétendoient mettre aux
» offres que j'ai bien voulu leur faire,
» étoit celui d'une suspension d'armes,
» dont le temps borné à l'espace de
» deux mois, leur procuroit des avan-
» tages infiniment plus considérables
» qu'ils ne peuvent espérer de la con-
» fiance qu'ils ont en leurs propres
» troupes. Comme je mets la mienne
» en la protection de Dieu, & que
» j'espère que la pureté de mes in-
» tentions attirera les bénédictions
» divines sur mes armes, j'écris aux
» Archevêques & Evêques de mon
» Royaume d'exciter encore la ferveur
» des prières dans leurs Diocèses;
» & je veux, en même temps, que
» mes peuples, dans l'étendue de votre

gouvernement, sachent de vous, qu'ils jouiroient de la paix, s'il eût dépendu seulement de ma volonté de leur procurer un bien qu'ils desirent avec raison, mais qu'il faut acquérir par de nouveaux efforts, puisque les conditions immenses que j'avois accordées, sont inutiles pour le rétablissement de la tranquillité publique. Je laisse donc à votre prudence de leur faire savoir mes intentions, de la manière que vous le jugerez à propos. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon Cousin, en sa sainte & digne garde. Fait à Versailles, le 12 Juin 1709. »

1709.

Lamberty.

XVII. Ardeur des François pour la continuation de la guerre.

A peine cette lettre fut-elle répandue ans le Royaume, que tous les sujets 'empressèrent à donner des marques e leur zèle pour soutenir la justice e la cause de la Maison de Bourbon. .e Roi ayant envoyé sa vaisselle d'or la monnoie pour être convertie en spèces, son exemple fut suivi par la lus grande partie de ses sujets, ce ui fournit des sommes considérables; z dans le même temps deux vaisseaux narchands étant revenus sans accident 'un voyage, où ils avoient passé par e détroit le plus voisin du pôle an-



tagée entre les intéressés a
ment. L'Auteur d'où nous
San-Vitali. fait, ne nous dit pas s'il p
de France ou d'écus de for
qui fait la différence de vi
à trente-deux millions.



CHAPITRE II.

I. *Généraux nommés pour commander les armées de France.* §. II. *Ordres que le Roi donne à M. de Villars pour éviter une bataille.* §. III. *M. de Villars se rend en Flandre. Disposition de son armée.* §. IV. *Force des Alliés en Flandre.* §. V. *Ils font le siège de Tournai.* §. VI. *M. d'Artagnan s'empare de Varneton.* §. VII. *Prise de la ville de Tournai par les Alliés.* §. VIII. *Réfléxion sur un passage de M. de Folard.* §. IX. *La citadelle de Tournai est obligée de capituler.* §. X. *Les ennemis marchent à Mons.* §. XI. *M. de Villars s'avance à Malplaquet.* §. XII. *Description du terrain où la bataille fut livrée.* §. XIII. *Disposition de l'armée Françoise.* §. XIV. *Force des deux armées.* §. XV. *Disposition du Prince Eugène.* §. XVI. *Bataille de Malplaquet : le succès est long-temps douteux.* §. XVII. *Avantage des François à la droite.* §. XVIII. *M. de Villars est blessé : on l'emporte hors du champ-de-bataille.* §. XIX.

Les François font leur retraite en bo ordre. §. XX. *Différences dans le rélations de cette bataille.* §. XXI. *Le Alliés s'emparent de Mons.* §. XXI *Campagne sur les bords du Rhi* §. XXIII. *Le Comte de Merci est d fait par les François.* §. XXIV. *Can pagne en Dauphiné. Inaction du Du de Savoie.* §. XXV. *Fin des diff rends entre le Pape & l'Empereur.*

1709. PENDANT que M. de Torcy che
I. choit à la Haye les moyens de parven
Généraux nommés pour commander les armées de France. à la paix ; Louis XIV qui voyoit qu ses ennemis ne travailloient qu'à l'élo gner par leurs demandes exorbitante faisoit tous les préparatifs nécessair pour l'ouverture de la campagne. est certain qu'au défaut de M. Vendôme, on ne pouvoit faire meilleur choix que de mettre M. Villars à la tête des armées de Fland Il fut nommé pour y commander so les ordres de M. le Dauphin, qui d voit y faire la campagne, accompag de M. le Duc de Berri & de M. le D L'armée du Rhin devoit être sous ordres de M. le Duc de Bourgogn aidé des conseils du Maréchal d'H cour : M. le Duc d'Orléans dev

repasser en Espagne avec M. de Besons; & le Maréchal de Berwick étoit nommé pour commander en Dauphiné : mais toutes ces dispositions n'eurent lieu que pour les Maréchaux de France, dont chacun eut le commandement dans les endroits que nous venons d'indiquer. Les Princes ne firent point la campagne, & ils demeurèrent à Versailles. 1709. Quincy.

II. Ordres que le Roi donne à M. de Villars pour éviter une bataille.

L'indignation qui s'étoit répandue dans le Royaume contre les prétentions excessives des Alliés, avoit rappellé dans tous les cœurs cette ardeur martiale qui animoit les François dans les beaux jours du règne de Louis XIV. Les Grands & le peuple ne pouvoient concevoir comment il s'étoit trouvé dans le Conseil, des membres qui eussent donné leur avis pour accepter des conditions aussi avilissantes. Les soldats brûloient du desir de réparer les désastres précédents, à la première occasion qui se présenteroit de livrer bataille : mais le Roi jugeoit qu'on devoit se conduire, non par les mouvements d'une impulsion passagère ; mais en se réglant sur la comparaison de ses forces avec celles des Alliés ; & quand M. de Villars alla prendre

congé du Monarque, il lui recommanda de se tenir sur la défensive plutôt que d'attaquer sans nécessité des ennemis, à qui leurs avantages passés pouvoient inspirer une confiance propre à leur en procurer de nouveaux.

1709.

Ottieri.

III. M. de Villars se rend en Flandre. Disposition de son armée.

Aussi-tôt que les conférences de la Haye furent rompues, M. de Villars se rendit en Flandre pour rassembler l'armée des deux Couronnes. Il établit son camp près de la Lis; la gauche à Robecque, pour couvrir Saint-Venant; & la droite à Hinges, pour couvrir Aire & Bethune. Il s'étendit ensuite jusques vers la Scarpe, dans une situation très avantageuse; la gauche étant toujours couverte par la rivière de Robecque, par les hauteurs du même nom, & par celles de Lingie, où l'on fit des retranchements: le centre par les marais de Varangie & de Cambrin, où l'on amena les eaux de plusieurs petites rivières; enfin, la droite, par le canal qui conduit de Lille à Douay, dont la crête est très élevée. On forma des inondations dans les endroits où elles furent jugées nécessaires, & l'on fit des retranchements de quinze pieds de largeur, avec des forts & des redoutes d'es-

pace en eſpace. L'infanterie fut diſtribuée le long de ces lignes dans l'étendue d'environ treize lieues, avec des corps de cavalerie de diſtance en diſtance pour la ſoutenir. Outre ces précautions eſſentielles, M. de Villars fit encore applanir les chemins, pour que les différents corps puſſent ſe porter promptement aux endroits qui ſe trouveroient menacés, & l'on abattit tous les arbres & les buiſſons qui auroient pu gêner la vue. Le Maréchal donna également ſes ſoins à la ſubſiſtance des troupes; & malgré la diſette générale, elles furent aſſez bien pourvues de vivres pendant toute la campagne.

1709.

San-Vitali Quincy.

IV. Forces des Alliés en Flandre.

Les ennemis avoient en Flandre cent quatre-vingt bataillons & deux cents quatre-vingt-neuf eſcadrons, qui furent partagés en deux armées. Le Prince Eugène prit le commandement de celle qui étoit compoſée des troupes Allemandes; & Marlborough ſe mit à la tête des Anglois, des Hollandois & des autres Alliés. Le Milord avoit particulièrement pour objet de profiter de la ſupériorité qu'ils avoient ſur les François pour livrer bataille, dans l'eſpérance qu'une victoire décideroit

1709. du ſort de la campagne : mais quand il ſe fut bien aſſuré de la poſition de M. de Villars, il jugea impoſſible de l'attaquer dans ſes retranchements, & les deux Généraux réſolurent d'entreprendre le ſiège de Tournai. Pour mieux tromper les François ſur ce projet, ils firent paſſer la Deule à leurs troupes, & ſe mirent en marche, comme s'ils euſſent eu réellement le deſſein de les forcer dans leurs poſtes: ce mouvement fit prendre le change à M. de Villars, & il retira de Tournai une partie aſſez conſidérable de la garniſon, pour renforcer ſon armée.

V. Ils font le ſiège de Tournai.

Quand les ennemis n'auroient pas eu formé le projet d'aſſiéger cette place, la conduite du Maréchal étoit capable de le leur inſpirer : mais voyant que leur feinte avoit réuſſi, ils tournèrent tout-à-coup vers cette ville, dont le Général Lumlai fit l'inveſtiſſement le 27 de Juin, avec vingt-quatre bataillons & quarante-cinq eſcadrons. Il fut ſuivi le lendemain par Milord Marlborough, qui ſe chargea de la conduite du ſiège, auquel on employa ſoixante bataillons & ſoixante & ſeize eſcadrons. Le Prince Eugène prit le commandement de l'armée d'obſerva-

1, & il établit son camp entre la
rque & l'Escaut, d'où il pouvoit 1709.
erver tous les mouvements de
de Villars. La ville de Tournai,
nde, riche & bien peuplée, est
tagée en deux parties par l'Escaut:
n'avoit anciennement que d'épaisses
railles avec de grosses tours d'es-
e en espace: mais depuis qu'elle
it tombée au pouvoir de Louis XIV
1667, il y avoit fait construire
férents ouvrages extérieurs, qu'on a
noli depuis. Les principaux étoient
grand ouvrage à corne, des demi-
nes, des ravelins & un chemin cou-
rt. La citadelle, une des meilleures
'il y eût en Europe, avoit cinq beaux
stions royaux, avec une fausse braie,
s demi-lunes & un chemin couvert.
itre ces défenses, les François avoient
atiqué tant de contre-mines, qu'un
uteur Italien les nomme un Laby-
nthe. La garnison étoit de onze
taillons, sous les ordres de M. de
rville qui s'étoit déja distingué par
bravoure à la défense de Lille. Il y
oit des munitions de guerre en quan-
té; mais peu de vivres & d'argent;
ute impardonnable, de quelque part
'elle vînt. Si nous en croyons le

Marquis de Saint-Philippe, elle doit
1709. être entièrement rejettée sur M. de
Chamillard, qui laissa manquer de
munitions de bouche cette place, ainsi
que plusieurs autres, dans le temps
où Louis XIV les croyoit abondamment
pourvues. M. de Villars essaya
inutilement d'y en faire entrer, & d'y
jetter du secours; mais il étoit trop
tard, après qu'il en avoit lui-même
San-Vitali. diminué la garnison, comme nous
l'avons dit, pour renforcer son armée.

VI. M. d'Artagnan s'empare de Varneton.

Les Alliés formèrent trois attaques: l'une conduite par le Comte de Lottum à la porte de Valenciennes entre l'Escaut & la citadelle: une autre sous les ordres du Général Schulembourg contre la porte des Sept-fontaines; & la troisième commandée par le Général Fagel de l'autre côté de l'Escaut. M. de Villars, voyant que les ennemis fortifioient Varneton, gros bourg situé sur la Lis, dans l'intention de se conserver un libre passage sur cette rivière, y envoya M. d'Artagnan avec trois brigades d'infanterie, quatre escadrons de cavalerie & neuf de dragons, pendant que pour détourner l'attention du Prince Eugène, il se mit en marche

:n autre côté avec le Maréchal d'Ar-
, à la tête d'un gros détachement, 1709.
nme s'il eût eu dessein de former
elque entreprise différente. M. d'Ar-
nan fut renforcé en route par un
achement de la garnison d'Ypres,
par un corps de deux mille cinq
nts hommes. Il emporta Varneton
sque sans résistance : une partie de
garnison fut passée au fil de l'épée :
grand nombre de soldats furent
yés en cherchant à se sauver, & le
ste furent faits prisonniers de guerre,
ı nombre de huit cents hommes,
compris le Commandant.

Quincy.

VII. Prise de la ville de Tournai par les Alliés.

Les ennemis poussèrent les travaux
u siège de Tournai avec vivacité
endant le reste du mois de Juin &
a plus grande partie du mois de Juillet.
.es assiégés firent plusieurs sorties,
qui n'eurent que peu d'effet, parce
que la garnison étoit trop foible, pour
que M. de Surville s'exposât à en perdre beaucoup d'hommes : mais il fit
toujours un feu très vif, ayant de la
poudre en quantité suffisante. La nuit
du 24 au 25, les assiégeants se rendirent maîtres du chemin couvert après
une belle résistance : le 27, ils emportèrent le ravelin & l'ouvrage à

1709. corne, quoiqu'ils eussent été repoussés jusqu'à la troisième attaque : enfin le 28, M. de Surville voyant que la brêche étoit praticable au corps de la place, battit la chamade, & rendit la ville par capitulation. Les malades & les blessés furent conduits à Douai & à Valenciennes, avec promesse de suivre le sort de la garnison, qui se retira dans la citadelle, au nombre de trois mille cinq cents hommes d'infanterie & de trois cents dragons à pied.

Quincy.

VIII. Réfléxion sur un passage de M. de Folard.

M. de Folard rapporte un projet qui fut alors donné par M. de Parpaille, Officier de dragons, & qui auroit pu, selon lui, ruiner toute l'armée des Alliés. « Elle étoit, dit-il, presque » toute entière au-delà de l'Escaut. » Il y avoit à peine six bataillons dans » la ville ; nous n'en étions qu'à une » bonne marche ; il étoit aisé de la » dérober ; & il n'étoit pas nécessaire » d'y marcher avec toutes nos forces, » tous nos grenadiers, tous nos dra- » gons, tout ce qu'on avoit de corps » de réputation de cavalerie & d'in- » fanterie. Le reste pouvoit suivre à » l'aise : en faisant un tel coup, la » ville de Tournai étoit insultée, la » citadelle dégagée, & peut-être les

Généraux logés dans la ville eussent été enlevés, parce qu'on se fût rendu maître des ponts, pendant que toute la garnison de la citadelle fût sortie en armes, & eût ouvert une des portes de la ville, & que le gros fût entré dedans. . . . Ce projet fut envoyé à notre armée; mais je ne sais pas ce qu'il devint, & s'il arriva trop tard; il le faut bien. » Malgré tout le respect que 'ai pour le sentiment de M. de Folard, e doute que ce projet fût aussi bien onçu qu'il le dit, & qu'il fût aussi acile à exécuter. Comment cacher ette marche d'une partie de l'armée u Prince Eugène qui veilloit sur tous es mouvements; & comment surprendre une grande ville, où l'on doit supposer que les ennemis faisoient des gardes très exactes? N'avoit-on pas à craindre, que bien loin d'enlever leurs Généraux, on n'exposât tout le détachement, composé des meilleures troupes de l'armée des deux Couronnes, à être coupé par le Prince Eugène, & taillé en pièces sans pouvoir être soutenu; ou forcé de mettre bas les armes. Beaucoup de projets sont merveilleux dans la tente 1709.

ſentent.

IX.
La citadelle de Tournai eſt obligée de capituler.

Les attaques contre la cita
Tournai avoient commencé e
temps que le ſiège de la ville
ennemis les continuèrent avec
activité après la reddition de
On convint verbalement de n
tirer du côté de la ville ſur la c
ni de la citadelle ſur la ville
ne fut pas toujours régulièren
ſervé. Le grand nombre de fo
que les aſſiégés avoient pratiq
tous les ouvrages, rendirent
très meurtrier : à peine les
gagnoient quelque terrain, qu'c
jouer une mine qui leur enle
centaines de ſoldats, outre le
ries, qui étoient preſque a
renverſées qu'établies. Leurs G

terrains, où ils rencontrèrent fréquemment les François. Alors on se poignardoit réciproquement dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'il ne restât plus d'ennemis de part ou d'autre; & souvent on tuoit ceux de son parti, faute de pouvoir se discerner au milieu de ces horribles ténebres. Il ne se passoit presque pas un jour qui ne fût marqué par l'effet de quelque mine; & les ennemis, rebutés de la perte de presque tous leurs mineurs, n'avançoient plus que très lentement dans leurs opérations. Le défaut de vivres fit plus que tous leurs efforts: M. de Surville, hors d'état de continuer plus long-temps une si belle défense, battit la chamade le 31 d'Août. Il offrit de rendre la citadelle à des conditions honorables: mais on refusa de lui en accorder d'autres, que d'être fait prisonnier de guerre avec sa garnison. N'ayant pas voulu accepter cette proposition, on retira les ôtages, & les opérations continuèrent jusqu'au 3 de Septembre, que ce brave Commandant demanda une entrevue avec le Comte d'Albermale. Les ennemis persistant dans la même résolution, M. de Surville lui marqua son étonnement de ce

1709.

1709. qu'on lui refusoit, contre les usages de la guerre, les honneurs qu'on a coutume d'accorder aux garnisons qui se sont distinguées par une belle défense. Le Milord lui répondit, qu'on suivoit l'exemple que M. de Vendôme avoit donné en Piémont, où il en avoit agi de même avec les garnisons de Verceil & des autres places du Duc de Savoie. Si M. de Surville eût eu affaire au Prince Eugène, il n'eût pas sans doute éprouvé ces chicanes, qu'on n'avoit pas faites à la prise de Lille, & il eût obtenu les mêmes honneurs; mais le défaut de subsistances l'obligea d'obéir à la loi qu'on lui imposoit. Tout ce qu'il put obtenir, fut que ses troupes sortiroient avec armes & bagage: qu'elles seroient ensuite désarmées, à l'exception de leurs épées: qu'on les conduiroit en France, & qu'on rendroit en échange un pareil nombre d'Officiers & de soldats pris sur les Alliés, en commençant par ceux que les François avoient fait prisonniers à Varneton, ce qui fut exécuté fidèlement de part & d'autre.

Ottieri. …n-Vitali. Quincy.

X. …es ennemis …archent à

Le jour même de la reddition de la citadelle de Tournai, le Prince de Hesse-Cassel se porta du côté de Mons

rec six mille cavaliers, & quatre
ille grenadiers en croupe, pour 1709.
:mparer des lignes que les François
'oient formées le long de la rivière
Haisnes, & faire ensuite l'investisse-
ent de Mons. M. de Villars avoit
:ux objets à suivre : celui d'empê-
ıer le siège de cette ville, & celui
éviter une bataille, à moins que
s circonstances ne devinssent assez
ıvorables pour lui donner une espèce
e certitude de remporter la victoire.
. ne put faire assez de diligence pour
orter du côté où il jugea que les en-
emis vouloient pénétrer, un corps de
roupes capable de leur faire manquer
:ette entreprise. Il auroit fallu tirer
les vivres de Condé & de Valencien-
ıes, & il n'y avoit pas de farines dans
:es deux villes ; ce qui occasionna un
'etard, qui leur donna le temps de
äire toutes leurs dispositions. Le Prin-
:e de Hesse-Cassel ne trouvant que
ɪeu d'obstacle, traversa la Haisnes au-
:essus d'Havré : chassa quelques cen-
aines de soldats cantonnés à Bessut
rès de Saint-Guislain, & ouvrit le
assage à toute l'armée ennemie qui Ottieri.
: suivit de près. Elle traversa l'Es- San-Vitali. Quincy.
aut sur les ponts de Tournai, d'An-

toin & de Mortagne, & établit son camp le 7 de Septembre à Havré.

709.

XI. . de Vil- ; s'avan- à Malpla- :t.

M. de Villars n'ayant pu faire avancer toute son armée jusqu'aux environs de Mons, avoit voulu au moins retarder la marche des Alliés, en envoyant plusieurs bataillons au Chevalier de Luxembourg. Ce Lieutenant-Général marcha du côté de Condé, & fut joint ensuite par M. de Légal avec un autre corps de troupes, pendant que le Maréchal se portoit à Keuvrain sur la petite rivière d'Honneau. M. de Luxembourg, malgré le renfort qu'il avoit reçu, n'étoit pas en état de tenir contre toute l'armée ennemie; il fut obligé d'abandonner les lignes de la Trouille, ce qui donna aux Alliés la facilité de passer cette rivière, & de venir camper à Sippley. M. de Villars fit halte le 8 pour laisser reposer son armée, & donner du pain aux soldats: se remit en marche la nuit suivante, & à neuf heures du matin prit son poste entre les villages de Blangies & de Malplaquet, vis-à-vis de la trouée, qui est entre les bois de Sars & de Blangies. Il est vraisemblable que le Maréchal craignit de trop fatiguer ses troupes s'il les

faisoit avancer plus loin; autrement, comme le remarque M. de Feuquières, » le Prince Eugène se seroit trouvé dans une situation fâcheuse, si » notre armée, en arrivant, avoit passé » la trouée, & s'étoit placée en te- » nant la trouée & les bois derrière » elle. Pour éviter cet inconvénient, » ce Prince s'avança avec tout ce » qu'il avoit avec lui, qui étoit fort » inférieur à nos forces; il se plaça à » la tête de deux ou trois petits ruis- » seaux qui sortent des bois de Sars » & de Blangies. Il fit avancer beau- » coup de canon, & il nous retint » dans la situation que nous avions » prise en arrivant sur ce terrain, par » une canonnade & une grosse escar- » mouche qui dura tout le 9. » Il est vraisemblable que M. de Villars vit très bien tout ce que remarque ici M. de Feuquières; mais il pouvoit ignorer que le Prince Eugène n'eût qu'une partie de son armée : il savoit que la perte d'une bataille réduiroit aux abois la France, déja prodigieusement épuisée, & il crut sans doute plus conforme aux règles de la prudence, de se tenir dans de bons retranchements. S'il fit d'autres fautes dans la bataille 1709.



passe dans toute l'étendue qu
cupe, pendant un combat
Feuquières. heures entre près de trois ce
hommes également acharnés
côtés.

XII. Description du terrain où la bataille fut livrée.

Les deux bois occupent u
qui s'étend en descendant du
étoient les ennemis, ce qui
quelque avantage aux Fran
c'est dans ces bois que prenn
sources les petits ruisseaux,
eaux remplissent les fossés
dent les marais des environs
Ce fut un coup de partie
Prince Eugène, de s'être e
terrain à l'opposite de la trou
que les François l'eussent pa
s'attacha-t-il particuliéremen
établir dans ce poste, qui
l'investissement de Mons.

t garder les quartiers au-delà de la
'rouille. A son arrivée il commença 1709.
ar s'emparer des villages d'Aulnoi &
e Blarègnies, qui le rendirent maître
e l'entrée de la trouée. Il demeura
ans cette position le 9 & le 10, tant
our attendre les différents corps qui
levoient le joindre, que pour com-
nuniquer aux Députés des Etats-
Généraux qui n'étoient pas arrivés,
on projet de livrer bataille. On pré-
end que M. de Villars, qui étoit en-
ore supérieur en forces, auroit dû
profiter de ce relâche pour attaquer;
nais soit par les raisons que nous
vons déja rapportées, soit qu'il eût
es ordres de la Cour pour ne pas en-
ager le premier le combat, il se con-
enta de passer ces deux jours à se
ien fortifier dans son poste, par de
rofonds retranchements qu'il fit creu-
r devant la trouée, & par de
rands abattis d'arbres. M. de Bouf-
ers étoit arrivé à l'armée depuis
uelques jours, envoyé par le Mo-
arque François : quoiqu'il fût plus
ncien Maréchal de France que M. de
illars, il refusa de prendre le com-
andement, & dit qu'il ne vouloit
rvir qu'en qualité de volontaire. Ce

fut lui qui, dans la bataille, eut le commandement de l'aîle droite, & M. de Villars se chargea de celui de la gauche.

1709.

San-Vitali. Ottieri. Larrey.

XIII. Disposition de l'armée Françoise.

Les Députés Hollandois étant arrivés au camp des Alliés, le Prince Eugène tint un conseil de guerre, où il déclara son dessein d'attaquer les François. Il y eut beaucoup de contestation, ces Députés craignant que cette entreprise ne fût téméraire; mais le Prince, secondé par Milord Malborough, soutint son avis par tant de raisons, qu'il réussit à entraîner tous les suffrages. Il fit donc ses dispositions pour livrer la bataille le lendemain 11 de Septembre. M. de Villars, qui s'attendoit d'être attaqué à chaque instant, distribua son infanterie de façon qu'il mit la gauche dans le bois de Blangies, appuyée à un marais qu'on croyoit impraticable: le centre vis-à-vis de la trouée, & la droite dans le bois de Sars à la ferme de Blacquet, dans le bois de Jansart & dans la trouée qui est entre ce bois & celui d'Aulnoi. La cavalerie fut distribuée sur plusieurs lignes derrière l'infanterie, de façon qu'elle débordoit à la gauche le bois de Blan-

s; occupoit les villages de Malpla-
et & de Lowière, & avoit la droite 1709.
puyée à celui de Taiſnière, & au San-Vitali. Ottieri. Larrey.
tit ruiſſeau ou rivière d'Honneau.
Les deux trouées alloient en s'élar- XIV. Forces des deux armées.
ſant du côté des ennemis : la plus
ande entre les bois de Sars & de
angies, préſentoit une ouverture d'en-
ron un tiers de lieue : mais l'autre
avoit au plus que la moitié de la
remiere. Ces trouées étoient bordées
a côté des François, d'environ cent
ièces de canon, qui, jointes à la
ousqueterie, devoient faire redou-
er aux ennemis d'entreprendre de
es y forcer : mais comme toute l'ar-
née des deux Couronnes étoit ren-
fermée dans une eſpèce de demi-
cercle, le Prince Eugène s'attacha par-
ticulièrement à la déborder. L'armée
Françoiſe montoit à cent trente ba-
taillons, & deux cents ſoixante eſ-
cadrons : celle des Alliés, après la
jonction des corps arrivés de Tour-
nai, étoit plus forte de quarante-deux
bataillons & de pluſieurs eſcadrons.
Ils diſtribuèrent leur canon, trente-
cinq pièces à la droite, vingt-huit à Ibidem.
la gauche, & quarante au centre. Le
Prince prit le commandement de la

droite, où il se trouvoit opposé à M. de Villars ; & Milord Marlborough combattit à la gauche.

1709.

XV. Disposition du Prince Eugène.

Lorsque le Prince Eugène eut bien examiné la position de l'armée qu'il vouloit attaquer, il remarqua que le bois de Blangies, qui, de son côté, s'étendoit en pointe, & formoit un angle extérieur assez alongé, donnoit accès par trois endroits, ce qui lui fit juger que s'il pouvoit y forcer les François, il entreroit par ce côté dans la trouée, dont sa cavalerie formeroit en même-temps l'attaque de front. Pour exécuter ce plan, il se mit lui-même à la tête de l'infanterie Allemande, qu'il conduisit à la pointe de l'angle, sur le chemin de Douay à Mons. A sa droite le Général Schulembourg fut chargé de commander un corps de dix mille hommes nouvellement arrivé de Tournai ; & à sa gauche le Comte de Lottum s'avança avec un autre corps, composé de plusieurs nations. Ces trois corps, où étoit la meilleure infanterie des Alliés, environnèrent en forme de demi-cercle toute la partie septentrionale du bois de Blangies, pendant que d'autres troupes Angloises &

ınnoveriennes menaçoient d'attaer les retranchements que les Franis avoient faits devant la trouée centre. Du côté du bois de Sars, Prince d'Orange avec le Général gel étoient chargés d'attaquer ce ıis, ainsi que la redoute de Blacıet, & les retranchements qu'on 'oit formés dans cette partie. La ıvalerie, rangée en colonnes, étoit :rrière l'infanterie, & l'on avoit eu ›in de laisser assez d'espace entre les ataillons, pour qu'elle pût s'y in:oduire, s'il étoit nécessaite, pendant ı bataille. 1709.

San-Vitali. Ottieri. Larrey.

Un brouillard épais ayant couvert ssez long-temps les opérations des leux armées, ce ne fut que vers ıuit heures du matin qu'il se dissipa. ılors on donna le signal du combat lu côté des Alliés par une décharge le toute l'artillerie, au nombre d'en'iron cent vingt pièces. Les François r répondirent, & se disposèrent à ›ien recevoir les ennemis, qui comnencèrent l'attaque par le bois de ılangies. M. de Villars, qui commanloit de ce côté avec M. d'Albergotti, ous ses ordres, parcourut les rangs, n disant à voix haute aux soldats :

XVI. Bataille de Malplaquet. Le succès est long-temps douteux.

1709. » Le Roi m'ordonne de combattre ; » n'en êtes vous pas bien aises ? Ils » lui répondirent en criant de toutes » parts : » Vive le Roi & M. de Villars. « Le pain leur avoit manqué pendant un jour entier ; on venoit de leur en distribuer, & la plupart en jettèrent une partie, pour n'en être pas embarrassés pendant le combat. L'audace paroissoit égale des deux côtés, pour l'attaque & pour la défense, & tout présageoit une des plus sanglantes batailles qui se fût donnée depuis long-temps. Les ennemis en bon ordre entrent dans le bois : pénètrent au travers du marais qu'on croyoit impraticable, & reçoivent d'abord la première décharge du Régiment du Roi, qui ne leur cause que peu de dommage, étant faite de trop loin. Il n'en est pas de même de la brigade de Charost, qui réserve son feu jusqu'à ce qu'elle voie les assaillants à la portée du pistolet : Alors elle commence à tirer, renverse leurs premiers rangs, & refroidit déja l'ardeur de ces fiers ennemis, devenus audacieux par leurs succès des années précédentes. Les gardes Anglois, qui marchent à la tête, sont culbutés

sur

ur les autres régiments, & reculent
e plus de cent pas : mais le Prince 1709.
ugène les rallie : les ramène à la
harge : de gros bataillons Allemands
e joignent à eux, & l'on combat plus
l'une heure avec un égal avantage,
usqu'à ce que le Duc d'Argyle, à la
ête d'une autre brigade d'Anglois,
éussit à grimper sur le parapet d'un
les retranchements, d'où il tombe
ur les François la bayonnette au bout
du fusil. Plusieurs régiments sont enfoncés, & les Anglois entrent dans l'ouverture que forme leur retraite : mais ils sont eux-mêmes pris en flanc par les brigades de Royal-Marine, de Poitou, & par quelques autres, qui font les plus grands efforts pour remplir cet espace. Les Allemands & les Anglois sont repoussés une seconde fois : le Prince, animé de plus en plus par la résistance qu'il éprouve, les rallie de nouveau ; les conduit encore à la charge ; expose sa vie comme le dernier des soldats, & reçoit derrière l'oreille une balle de fusil, qui lui emporte seulement la superficie des chairs. Quoique cette blessure fût légère, elle lui fit perdre beaucoup de sang ; & s'il eût cédé

aux inſtances des Officiers qui l'en-
1709. touroient, & qui le preſſoient de ſortir de la mêlée pour ſe faire panſer, il eſt vraiſemblable que ſes troupes, privées de ſa préſence, euſſent été bien-tôt forcées d'abandonner le bois : mais le Prince, ſans s'émouvoir : » Qu'importe, (répond-il,) » de ſe faire panſer ſi nous devons » mourir ici ? Et ſi nous en revenons, il y aura aſſez de temps pour » cela ce ſoir. « Cette intrépidité ſemble un nouveau ſignal : quel Officier, ou quel ſoldat oſeroit reculer quand il voit ſon Général bleſſé, qui mépriſe ſa propre vie pour le conduire à la gloire ? Toutes ſes troupes renverſent le retranchement, ou le ſurmontent de toutes parts : M. de Villars, qui voit plier ſes ſoldats, veut tirer quelques régiments de la droite pour les ſoutenir : les Aides-de-Camp, chargés de ſes ordres, volent de toutes parts : mais ceux qui commandent dans le bois de Sars ſont eux-mêmes trop vivement attaqués pour ſe dégarnir : ils refuſent de diminuer leurs troupes, & M. de Villars eſt obligé de tirer du centre les brigades de Champagne & des Irlan-

is ;. ce qui laiſſe un grand vuide à gauche du retranchement devant la)uée. Il ne manquoit pas d'autres)upes derrière ces brigades pour mplir leur place, & l'on avoit un os corps de dragons à pied qui auit pu rendre de grands ſervices : ais M. de Villars oublie dans cet ſtant qu'il doit y avoir un vuide, personne ne ſupplée à l'ordre qu'il ıroit donné pour faire avancer ces oupes, s'il n'eût été trop occupé à ile gauche. Ce renfort ſoutient en)re le combat dans le bois, juſqu'à : que le ſoldat, rebuté par tant attaques, commence enfin à recur, & ſort de ce bois fatal, dont :nnemi reſte entièrement le maître. ɩe Prince Eugène ne retira pas tout avantage qu'il eſpéroit de ce ſuc ès : dans le temps que ſes troupes eulent s'étendre dans la plaine, les rançois ſe reforment en ligne : mon'ent la même contenance que ſi la ataille n'eût fait que commencer ; & ıtant de fois que les Alliés veulent)rtir du bois, autant de fois les Fran)is les forcent d'y rentrer.

1709.

Feuquières. San-Vitali. Vie du P. Eugène.

XVII. Avantage des François à la droite.

A la droite, les Hollandois, comıandés par le Comte de Tilli, s'é-



mencèrent à plier : mais M
flers , secondé par M. d'
qui commandoit sous lui,
en un instant. Ils chassent l
du poste dont ils viennent
rer ; les font reculer à leu
par une décharge de cinqua
de canon chargés à cartou
versent sur la place plus de c
Hollandois. Les Anglois ef
culent : Le Prince d'Orange
lier les Hollandois : il y ré
ce n'est que pour les expo
nouveau carnage. Animés
deur que ce Prince leur in
forcent les deux premiers r
ments , & croient emporter
le troisième , quand ils se
arrêtés par un prodigieux ab

point recevoir d'ordre pour sortir de ces retranchements, qui s'opposent à leur impétuosité naturelle, les franchissent de toutes parts ; massacrent des milliers d'ennemis ; les culbutent dans les premiers retranchements ; leur arrachent neuf drapeaux dont ils viennent de s'emparer, & demeurent fermes à attendre si les Alliés, las de perdre des hommes, renonceront à une attaque infructueuse.

1709.

Feuquières. San-Vitali. Vie du P. Eugène.

XVIII. M. de Villars est blessé. On l'emporte hors du champ de bataille.

M. de Villars ayant été obligé, comme nous l'avons dit, de tirer plusieurs bataillons du centre pour fortifier son aîle gauche, donna jour aux ennemis, & ils en retirèrent le plus grand avantage. Le Lord Cadogan y conduisit un gros corps de troupes fraîches, qui, soutenu par un feu continuel, ne tarda pas à s'emparer des retranchements dégarnis. M. de Villars s'y porta en personne : il voloit alternativement de la gauche au centre, & du centre à la gauche, & paroissoit prêt à tout rétablir, quand il reçut au-dessus du genou un coup de feu, qui lui fit une large blessure. Aussi animé à la vue de son sang, que l'avoit été le Prince Eugène, en voyant couler le sien, il n'en est que



nouamement, que lorsqu
son lit. Surpris de se trou
la vue des ennemis, il pr
rurgien de le panser, in
retourner au combat ; m
sure, trop dangéreuse, l
tendre l'événement d'une
peut-être eût entièremen
gloire de la France, si le
pû continuer de donner à
le même exemple que
Prince Eugène à celles
toient sous ses ordres.

Feuquière. San-Vitali. Vie du P. Eugène.

XIX. Les François font leur retraite en bon ordre.

Les ennemis, se trou
en partie des retranchem
tre, après six heures du
plus opiniâtre, font avan
galop leur cavalerie, qu
avoit demeuré dans l'ina
des François en fait de
Gendarmerie tombe sur l

t, & la forcent de se retirer
la Maison du Roi, après avoir 1709.
: trois fois à la charge. Les
du-Corps, les Mousquetaires,
darmes de la Garde, & les
: Légers, font bien-tôt reculer
drons des Alliés. Le Cheva-
aint-George, qui conduit ces
doutables, renverse leur pre-
gne sur la seconde : celle-ci
ée jusqu'à la troisième, & la
du Roi, le sabre à la main,
jusqu'à la quatrième : mais le
Eugène, qui a profité de ses
es du côté du bois, pour faire
trente pièces de canon, prend
: avec cette artillerie formi-
ı cavalerie Françoise ; & ce
tenu de celui de l'infanterie,
ıfin la Maison du Roi d'aban-
un terrain où elle ne peut
ir, sans courir le risque d'être
jusqu'au dernier homme. En
a noblesse, qui compose ces
Elite, veut périr sur la place
ccupe, plutôt, que de reculer ;
bligée de céder, non à l'ennemi;
 ordres des Officiers chargés
de la conserver. Alors les es-
des Alliés s'étendent dans la

1709. plaine, & M. de Boufflers juge qu'il est temps de songer à faire une retraite honorable. Soixante-six pièce de canon sont emportées à la vue & au milieu du feu de l'ennemi, qui demeure seulement maître des pièce démontées : tous les corps en bo ordre, prennent la route que leur i dique le Maréchal : lui-même marcl au Quesnoi en passant par Taisnière & toute l'aîle gauche traverse tranqu lement l'Honneau, pour se retirer côté de Valenciennes. Le Cheval de Luxembourg demeure à l'arriè garde, bien résolu de faire face a ennemis, s'ils ont l'audace de le po suivre. Quatre mille hommes seu ment suivent de loin les Françoi mais étonnés de leur intrépidité, s'arrêtent à Taisnières, & rejoign bien-tôt le gros de leur armée.

Feuquières. San-Vitali. Vie du P. Eugène.

XX. Différences dans les rélations de cette bataille.

L'Auteur de la vie du Prince l gène, dit que de vingt relations cette bataille qu'il a sous les yeux n'en voit point qui s'accorde sur nombre des morts ; & il ajoute ce qu'il y a de certain, c'est que c des Alliés furent en plus grand n bre, pour le moins de la moitié ceux des François. Sans vouloir n

arrêter à concilier ces relations, nous remarquerons seulement que cette 1709.
bataille fut la plus meurtrière qu'on eût vu peut-être depuis un siècle en Europe : qu'il resta au moins vingt mille hommes sur le champ de bataille : que les François eurent cinq Officiers Généraux de tués, & que les principaux blessés furent le Maréchal de Villars, le Chevalier de Saint-George, le Comte d'Albergotti, & le Duc de Guiche. Les ennemis perdirent quatre Lieutenants-Généraux, & un Brigadier : leurs principaux blessés furent le Prince Eugène, le Général Webb, le Baron de Wackerbarth, & le Lord Churchil. La retraite fit, dit-on, autant d'honneur aux François, que s'ils eussent remporté une victoire : mais on ne peut disconvenir qu'ils n'aient abandonné le champ de bataille aux ennemis, & que ceux-ci, malgré le grand nombre d'hommes qu'ils perdirent, réussirent dans leur projet, qui étoit de se rendre maîtres de la ville de Mons. M. de Folard prétend que M. de Boufflers auroit pu avoir sa revanche après cette bataille. » Si le » Maréchal, (dit-il,) un des plus » braves hommes & le meilleur ci-

1709. » toyen que la France ait jamais eu, » sans écouter les conseils de certaines » personnes, dont l'excès de pru- » dence étoit un effet de nos infor- » tunes passées, eût marché quelques » jours après cette bataille aux enne- » mis qui assiégeoient Mons, il les » eût surpris, & leur eût fait boire » le même vin que les Bavarois bu- » rent à Rhinfelt, « où le Duc de Rohan & le Duc de Weimar défirent leurs ennemis, & les surprirent dans le temps qu'ils venoient de gagner une bataille sur ces deux Ducs.

Follard. Vie du P. Eugène.

XXI. Les Alliés s'emparent de Mons.

Le siège de Mons suivit de près la bataille de Malplaquet : la garnison en étoit très foible, au nombre seulement de trois mille cinq cents hommes, commandés par le Comte de Grimaldi. Ce fut le Prince Eugène qui conduisit ce siège, & Milord Marlborough demeura à l'armée d'observation. On laissa reposer pendant quelques jours les troupes fatiguées après la bataille, & la tranchée ne fut ouverte que le 25. Nous n'entrerons pas dans le détail de ce siège, qui coûta encore aux ennemis six à sept mille hommes, par la belle résistance des assiégés. Malgré leur petit nombre

e grand feu des assiégeants, ils
ent bon jusqu'au 20 d'Octobre, 1709.
ls obtinrent une capitulation ho-
able. La garnison sortit avec armes
)agages, & six coups à tirer par
at. Cette conquête des Alliés ter-
a la campagne en Flandre, la Quincy.
)n étant devenue très pluvieuse
; la fin du siège ; & l'on mit de
t & d'autre les troupes en quartier
ver.

XXII. Campegne sur les bords du Rhin.

Quoique la France & les autres
ssances belligérantes eussent des
iées assez nombreuses sur les bords
Rhin & sur les frontières de la
'oie, la guerre y fut languissante
dant tout le cours de l'année.
us allons commencer par rapporter
petit nombre d'opérations qu'il y
du côté de l'Allemagne, & nous
serons ensuite à celle du Dauphiné.
Maréchal d'Harcourt avoit dessein
faire vivre l'armée Françoise sur
terres de l'Empire. Il traversa le
in au commencement de Juin, après
)ir laissé les troupes qu'il jugea né-
saires pour garder les lignes de
eissembourg. Les ordres qu'il reçut
ı de temps après, d'envoyer un
ıs détachement à l'armée de Flandre,

1709. Quincy.

l'ayant mis dans l'impoſſibilité de remplir ſon projet, il repaſſa le fleuve, & réſolut de ſe tenir uniquement ſur la défenſive, pour conſerver ces lignes, puiſqu'il ne pouvoit plus former d'entrepriſe conſidérable.

XVIII. Le Comte de Merci eſt défait par les François.

L'Electeur d'Hannover s'étoit mis à la tête de l'armée Impériale, beaucoup plus forte en cavalerie que celle de France. Il forma un détachement de treize bataillons & de vingt-trois eſcadrons, ſous les ordres du Comte de Merci, qui marcha à Fribourg, où il laiſſa ſon infanterie ; paſſa ſur le territoire de Baſle, preſque ſous le canon de la place, malgré la neutralité apparente des Suiſſes : traverſa le Rhin près de cette ville, & parut tout-à-coup dans la Grande-Alſace, où il avoit deſſein de s'emparer de l'iſle de Newbourg. M. des Roſeaux y commandoit un détachement de troupes Françoiſes ; mais n'étant pas en état de tenir contre les forces ſupérieures du Comte de Merci, il abandonna ce poſte par l'ordre de M. d'Harcourt & ſe retira au nouveau Briſach. Les ennemis, maîtres de cette iſle, pouvoient s'y fortifier, & attendre l'Electeur d'Hannover, qui avoit deſſei

de s'y rendre avec la plus grande partie de son armée, pour entrer dans la Franche-Comté, & seconder l'irruption que le Duc de Savoie devoit faire en Dauphiné : mais l'impatience du Comte de Merci fit échouer tout le projet. Le Maréchal d'Harcourt envoya un corps de troupes aux ordres du Comte du Bourg, pour veiller sur les mouvements des ennemis; & cet Officier, pour tromper leur Commandant, lui fit donner de faux avis, comme si la garnison d'Huningue eût dû s'emparer des passages, ce qui l'obligea de laisser une partie de son infanterie au-delà du Rhin; & lui fit perdre la supériorité qu'il auroit eue sur les François, s'il les eût combattus avec toutes ses forces. Le Comte de Merci se mit cependant en marche, pour aller à leur rencontre avec sept bataillons, seize escadrons, sans compter les hussards, & quatre pièces de canon. Les François étoient aussi au nombre de sept bataillons, & de dix-huit escadrons, outre quatre cents grenadiers, & deux cents cinquante autres fantassins, avec huit pièces de canon. Le combat fut livré le 26 l'Août à Rumersheim : les ennemis 1709.

furent mis en déroute, & perdirent leur canon, avec douze drapeaux, huit étendards, & deux paires de tymbales. Ils eurent de tués ou de noyés deux mille quatre cents hommes & huit cents chevaux. On leur fit trois mille deux cents prisonniers, & tout leur bagage tomba entre les mains des François, ensorte que ce corps fut presque entièrement détruit. Cet échec rompit tous les projets d'invasion, & les Alliés ne formèrent plus de ce côté aucune entreprise. L'Electeur, qui avoit passé le Rhin à Hagembach, dans le dessein d'insulter les lignes de Weissembourg, repassa le fleuve aussi-tôt qu'il eut des nouvelles de la défaite du Comte de Merci. Pendant tout le reste de la campagne, il n'y eut que quelques légères escarmouches entre les partis qui traversèrent le Rhin de part & d'autre, pour tomber sur les fourrageurs, & l'on mit de bonne heure les troupes en quartier d'hiver.

1709.

Ottieri. San-Vitali.

XXIV. Campagne en Dauphiné. Inaction du Duc de Savoie.

Du côté de la Savoie, la guerre fut encore plus languissante. Les armées que le Duc y rassembla, n'eurent d'autre effet que d'obliger la France à y tenir de son côté des forces suf-

:, pour garder les passages des
gnes. Ce Prince, toujours am- 1709.
d'étendre sa domination,
avec peine que l'Empereur ne
oit que difficilement à ses vues.
étentions sur le Vigevanasc &
elques territoires du côté de
, trouvoient à la Cour de Vien-
e opposition à laquelle il ne
pas attendu, ce qui commen-
e refroidir beaucoup pour des
à qui il avoit tout sacrifié. Il
cours aux Puissances maritimes,
obtenir satisfaction, & elles
fortement auprès de Sa Ma-
npériale : mais leur intercession
l'autre effet que de faire mettre
bitrage ce que Victor Amédée
t lui devoir appartenir de droit.
ne Anne lui écrivit pour l'en-
ı se mettre à la tête de ses ar-
ce qu'elle ne put obtenir ni
nnée, ni l'année suivante. Le
de Thaun, qui fut chargé du
ındement, ne fit autre chose
s'emparer de la ville d'Annecy,
quelques autres places sans dé-
qu'il abandonna à la fin de la
gne. Il est à croire qu'il eût
c plus de vigueur, si le Géné-

1709. ral Merci eût fait plus de progrès dans la Haute-Alsace : mais sa défaite influa sur la Savoie comme sur le Rhin. M. de Berwick, de son côté, se tint sur la défensive ; on ne fut qu'environ trois mois en campagne ; & aux approches de l'arrière saison, on se mit de part & d'autre en quartier d'hiver, sans avoir perdu qu'un petit nombre de soldats dans quelques légères escarmouches, dont le récit est trop peu important pour trouver place dans notre Histoire.

Ottieri. San-Vitali.

XXV. Fin des différens entre le Pape & l'Empereur.

Les différends entre le Pape & l'Empereur furent terminés cette année. Le Pontife n'ayant plus d'espérance d'être soutenu par les troupes de la Maison de Bourbon, & voyant que les soldats Allemands vivoient à discrétion sur les terres de l'Etat Ecclésiastique, consentit à un accommodement, qui mécontenta beaucoup la France, sans que Sa Majesté Impériale en fût satisfaite. Il hésita long-temps avant de donner le titre de Roi à l'Archiduc Charles : ensuite pour délivrer ses sujets des vexations que les Allemands commettoient dans ses Etats, & qu'ils menaçoient d'étendre jusques dans la ville de Rome, il co

sentit à réduire ses troupes au nombre de cinq mille hommes ; à ne plus prendre de François à sa solde, & à donner à ce Prince le titre de Roi Catholique en Espagne. Les Cours de Versailles & de Madrid furent très mécontentes de cette condescendance. Le Nonce eut ordre de sortir d'Espagne ; le Duc d'Uceda, Ambassadeur de Philippe V, partit de Rome sans prendre congé, & le Cardinal, protecteur de cette Couronne, se retira à Gènes. Le Maréchal de Tessé écrivit deux lettres au Saint Père, dont nous ne rapporterons que le commencement de la seconde, à cause de sa singularité. » Votre Sainteté, (dit » l'Ambassadeur,) a voulu faire cette » magnifique Procession si désirée des » gens de bien, & ouvrir en même-» temps les trésors de l'Eglise par un » Jubilé, & des cérémonies qui n'a-» voient point eu d'exemple dans les » derniers siècles. L'Image miracu-» leuse de Jesus-Christ est descendue » du haut de son trône, pour s'humi-» lier à la vue du peuple. Je ne » saurais assez dire à votre Sainteté » la mortification que j'ai ressentie de » n'avoir pu la suivre dans cette ac- 1709.

» tion, dont le fruit qu'elle en at-
1709. » tend doit être l'ouvrage de Dieu,
» par l'inſpiration du Saint-Eſprit.
» Cependant, Très-Saint Père, l'eſ-
» prit de ſatan, qui pour nos crimes
» eſt plus ſouvent écouté par les
» hommes que celui du Seigneur Je-
» ſus, a commencé de ſe faire enten-
» dre : il a publié que l'auguſte ap-
» pareil de cette cérémonie ſi pieu-
» ſement ordonnée, conduiſoit une
» victime humaine à l'Autel : vos en-
» nemis ont publié que c'étoit le Roi
» d'Eſpagne. « L'indignation de la Maiſon de Bourbon, ne put arrêter le timide Pontife, qui croyoit toujours voir les Allemands dans Rome, & le 14 d'Octobre il reconnut l'Archiduc pour Roi d'Eſpagne : mais il déclara en même-temps qu'il n'avoit pas intention de préjudicier en rien à Philippe V, auſſi Roi Catholique & des Eſpagnes, n'ayant pas axaminé les droits des Prétendants.

Mémoires du Marquis de St. Philippe.



CHAPITRE III.

I. *Mécontentement des Espagnols au sujet des propositions de paix.* §. II. *Ils prêtent serment au Prince des Asturies.* §. III. *Louis XIV prend la résolution de retirer une partie de ses troupes d'Espagne.* §. IV. *Désunion de l'armée de Philippe.* §. V. *Les ennemis s'emparent de Balaguer.* §. VI. *Philippe se met à la tête de son armée.* §. VII. *Fin de la campagne en Catalogne.* §. VIII. *M. Amelot revient en France. Mort du Cardinal Porto-Carrero.* §. IX. *Progrès de M. de Noailles dans le Lampourdan.* §. X. *Campagne sur les frontières du Portugal.* §. XI. *Bataille de la Gudina gagnée par le Marquis de Bai.* §. XII. *Retraite & perte des Alliés.* §. XIII. *Faute du Marquis de Bai.* §. XIV. *Campagne sur mer.* §. XV. *Affaires de Hongrie.* §. XVI. *Coup d'œil sur le nord de l'Europe.*

1709.

I. Méconten-

LES propositions que les Alliés avoient faites à la France pour par-

1709.

:ement des Efpagnols au ujet des propofitions de paix.

venir à la paix, ne pouvoient manquer d'alarmer fortement la Cour de Madrid. L'ancienne haine entre les deux Nations n'avoit été que fufpendue, & elle paroiffoit prête à fe ranimer, les Efpagnols étant très mécontents de voir que M. Amelot & la Princeffe des Urfins écartoient du confeil du cabinet les Ducs de Saint-Jean & de Montellano, pour ne le compofer que de fujets livrés à la France. Les Grands, indignés qu'on eût ofé propofer dans le confeil de Verfailles de s'unir aux Alliés, pour obliger le Roi Philippe V. à abandonner l'Efpagne, voulurent engager ce Monarque à éloigner tous les François du Gouvernement, & même à prendre les armes contre la France, s'il étoit néceffaire, l'affurant qu'à ce prix il auroit la paix avec les Puiffances maritimes. Philippe rejetta avec horreur cette propofition, & dit qu'il ne pouvoit penfer que le Roi fon aïeul, prît le parti de l'abandonner; mais que quoi qu'il arrivât, il ne tireroit jamais l'épée contre une Nation, qui, après Dieu, l'avoit placé fur le trône. Il étoit affermi dans fa réfolution par les lettres de M. le Dau-

phin, qui l'aſſuroit que les ſecours de la France ne lui manqueroient jamais, ce qui lui étoit confirmé par celles de Louis XIV : mais il n'étoit pas ſans crainte que ce Monarque ne fût forcé pour avoir la paix, de conſentir à retirer toutes ſes troupes d'Eſpagne.

1709.

San-Vitali. St. Philippe.

II. Ils prêtent ferment au Prince des Aſturies.

Au commencement d'Avril, le Roi fit reconnoître le Prince Louis de Bourbon ſon fils pour ſon ſucceſſeur, & pour héritier préſomptif de la Couronne, ſous le titre de Prince des Aſturies. Tous les Grands, & tous les Députés des Royaumes ſoumis au Monarque, lui prêtèrent ſerment en cette qualité. Il y eut quelques difficultés ſur le cérémonial, entre les Députés de la Caſtille, & ceux de l'Aragon ; parce que les derniers prétendoient avoir le pas, à cauſe de l'ancienneté de leurs titres, l'Aragon ayant été érigé en Royaume longtemps avant la Caſtille : mais les Caſtillans l'emportèrent en conſidération de l'étendue de leur Royaume, auquel pluſieurs autres ont été annexés, & de la fidélité des habitants envers leur légitime Souverain. Au commencement de Juillet la Reine accoucha

d'un autre Prince, qui ne vécut que six jours, n'étant pas venu à terme.

1709.

III.
Louis XIV prend la résolution de retirer une partie de ses troupes d'Espagne.

Les frontières de la Catalogne étant soumises à Philippe, par la prise de Lérida & de Tortose, ainsi que par la conquête de tout le Royaume de Valence, Louis XIV. rappella en France une partie des troupes qu'il avoit dans cette province, pour donner lieu aux Hollandois de croire qu'il avoit réellement dessein de ne plus fournir de secours à son petit-fils. Il paroît que son intention en tenant cette couduite, étoit de les amener enfin à conclure une paix particulière ; mais en même-temps il augmenta ses forces dans le Roussillon, d'où elles étoient à portée de pénétrer en Espagne au premier ordre, & il fit marcher en Catalogne autant de troupes Flamandes tirées des garnisons des Pays-Bas, qu'il en fit sortir des siennes. On jugea avec raison que jamais il n'avoit eu réellement dessein d'abandonner Philippe V, mais seulement d'amuser ses ennemis, & de contenter ses sujets, en paroissant faire les plus grands sacrifices pour leur procurer la paix.

San-Vitali.
St. Philippe.

IV.
Déunion

En Espagne, le Roi avoit donné le

nmandement des troupes nationales
Duc d'Aguilar, & le Maréchal de 1709.
:ſons continuoit à y commander les dans l'armée
ançois : mais la déſunion qui ré- de Philippe.
oit entre ces deux Généraux, nui-
it beaucoup aux intérêts de la cauſe
l'ils ſoutenoient. » On n'a jamais
vû, dit le Marquis de Saint-Philippe,
plus de diſcorde dans une armée.
La déſunion s'étendoit des Généraux jusqu'aux moindres ſoldats, avec tant d'éclat, que les ennemis eurent lieu de croire qu'on leur laiſſeroit prendre haleine. Ce que les François étoient chargés de garder, les Eſpagnols travailloient à le leur faire perdre. Des deux côtés, les uns s'attachoient à détruire tout ce que faiſoient les autres, non par émulation de gloire, mais par des ſentiments de haine; les Eſpagnols ſouhaitant ardemment que les François ſe retiraſſent, pour être ſeuls à défendre le Royaume. « St. Philippe

V. Les ennemis s'emparent de Balaguer.

Au commencement de Juin, l'armée Impériale, conduite par le Maréchal de Staremberg, s'aſſembla à Cervera ; & celle des deux Couronnes établit ſon camp ſur les bords de la Sègre. Le Comte d'Eſtaing s'étoit

1709. rendu maître au mois d'Avril de la ville de Venaſque, & il fit enſuite le ſiège du château : mais il ne put s'en emparer ; le Comte de la Puebla s'étant mis en marche pour le faire lever, avec des troupes ſupérieures à celles de M. d'Eſtaing, qui ſe retira par l'ordre de M. Beſons. Les Alliés, après pluſieurs mouvements, traversèrent la Sègre à Franqueras, dans l'intention de préſenter la bataille aux troupes des deux Couronnes : le Comte d'Aguilar vouloit combattre : mais M. de Beſons, craignant que par une ſuite funeſte de la diſcorde, les Eſpagnols, dans la chaleur du combat, ne tiraſſent autant ſur les François que ſur les ennemis, donna ſon avis pour s'éloigner. Sans cet inconvénient, il paroît qu'il auroit été facile de défaire les ennemis au paſſage de la Sègre, en tombant ſur eux lorſqu'une partie de leurs troupes auroit traverſé la rivière ; mais il ſuffiſoit que l'un des deux Généraux ouvrît un avis, pour que l'autre s'opiniatrât à prendre le parti contraire. On en vint même au point de former deux corps ſéparés ; les ſoldats des deux côtés cherchoient tous les jours quelques occa-

ſions

sions de s'insulter réciproquement, ce qui finissoit par se battre; & il y en eut plusieurs de tués dans ces querelles particulières. Les ennemis profitèrent de cette désunion : les Comtes d'Atalaïa & de Sormani, qui étoient au service de l'Archiduc, tombèrent sur l'arrière-garde de l'armée des deux Couronnes, & y causèrent quelque dommage. Le Maréchal de Staremberg forma le siège de Balaguer : il s'en rendit maître en peu de jours, & y fit prisonniers un bataillon d'Espagnols, & deux de Suisses. Cette conquête lui servit à établir son camp dans un poste avantageux ; la gauche appuyée à cette ville, & la droite au Couvent de la Trinité. 1709.

VI. Philippe se met à la tête de son armée.

Le Roi informé du peu d'accord qui régnoit dans l'armée, jugea qu'il n'y avoit que sa présence qui pût en imposer aux deux partis : il s'y rendit en personne, & en prit le commandement le 2 de Septembre. Sans doute que M. de Besons lui donna de bonnes raisons de la conduite qu'il avoit tenue, puisque le Monarque parut l'approuver, & qu'il voulut même lui donner l'ordre de la Toison d'or. Le Maréchal ne le voulut pas accepter sans la per-

1709. miſſion de Louis XIV, qui, mécontent des Eſpagnols, lui marqua de ne le pas recevoir, & qu'il lui tiendroit compte de ſon refus. Philippe réuſſit à rétablir la concorde, au moins en apparence: comme la déſunion avoit commencé par les chefs, il réſolut d'emmener à Madrid le Comte d'Aguilar; Louis XIV donna ordre à M. de Beſons de revenir dans le Rouſſillon, & le commandement de l'armée fut donné au Prince de Sterclaës Tilli, Flamand, qui étoit également aimé des François & des Eſpagnols. En rappellant le Maréchal de Beſons, Louis XIV lui avoit ordonné de ramener en France toutes les troupes qu'il commandoit; mais M. le Dauphin engagea Sa Majeſté à y laiſſer vingt-neuf bataillons ſous les ordres de M. d'Asfeld. Le reſte, au nombre de vingt-quatre bataillons & de vingt-ſept eſcadrons, prit la route du Rouſſillon: mais la plus grande partie des ſoldats déſertèrent en chemin; entrèrent au ſervice d'Eſpagne, & furent incorporés dans les nouvelles levées que fit de toutes parts Sa Majeſté Catholique.

St. Philipe.

VII. Fin de la campagne en Catalogne.

Ce Monarque, qui deſiroit d'attirer les ennemis à une bataille, paſſa la

:gre sur le pont de Lérida : mais
Comte de Staremberg qui auroit 1709.
›lontiers combattu avant l'arrivée du
oi, dans l'espérance de profiter de
désunion des deux Nations, évita
combat aussi-tôt que ce Prince fut
la tête de ses troupes. Le Roi, voyant
ı'il se tenoit renfermé dans un camp
›rtement retranché, où il y auroit
ı de la témérité à entreprendre de
forcer, fit quelques mouvements
our lui couper les vivres, & le 2
'Octobre il repartit pour Madrid,
ıgeant que sa présence y étoit absolu-
ıent nécessaire. Le Prince de Sterclaës
ssaya encore après le départ du Roi
'attirer le Maréchal de Staremberg *St. Philippe.*
ıors de son camp : mais il ne put y
éussir, & il mit peu de temps après
es troupes en quartier d'hiver.

VIII. M. Amelot revient en France. Mort du Cardinal Porto-Carrero.

M. Amelot, ne se croyant pas en
ûreté à Madrid pendant l'absence du
Roi, étoit repassé en France. Après
a retraite, Philippe n'admit plus de
François dans le Conseil du Cabinet :
il savoit que le Duc de Medina-Cœli
lui étoit peu attaché ; mais comme ce
Seigneur avoit un grand crédit dans
le Royaume, le Roi jugea qu'il étoit
de la prudence de lui confier la prin-

1709. cipale direction des affaires : il est vrai que le Roi & la Reine ne lui accordèrent jamais toute leur confiance, & qu'il n'y eut que la Princesse des Ursins qui continua à jouir de la faveur de leurs Majestés. Le Cardinal Portocarrero, exemple frappant de l'ambition trompée, mourut au mois de Juin à Tolède. On ne peut disconvenir que ce ne fût lui qui eût fait valoir les justes droits de Philippe à la Couronne, par le testament qu'il fit faire à son prédécesseur : le Monarque en fut toujours reconnoissant, & il est vraisemblable qu'il l'eût comblé de ses faveurs, si la conduite équivoque du Prélat, n'eût forcé ce Prince de lui faire passer le reste de ses jours dans une obscurité, qui convenoit si peu à son caractère.

IX. Progrès de M. de Noailles dans le Lampourdan.

Du côté du Roussillon, le Duc de Noailles entra dans le Lampourdan, où il leva de fortes contributions, & obligea les habitants révoltés de fournir des vivres à ses troupes. Elles n'étoient pas assez nombreuses pour former des entreprises considérables : mais M. de Noailles en tira tout le parti qu'il étoit possible par son activité & sa bonne conduite. Il surprit plusieurs fois des

détachements ennemis, & entreprit le 2 de Septembre de leur enlever un camp de deux mille hommes, commandés par le Général Frankenberg. Les François marchèrent toute la nuit par un chemin qu'on croyoit impraticable, & arrivèrent au point du jour à trois quarts de lieue de ce camp. Le Général ennemi en ayant eu avis, crut qu'il n'y avoit qu'un petit corps de François, & il s'avança pour les reconnoître, à la tête d'un détachement. Il le fit si négligemment qu'il fut enveloppé : obligé de chercher son salut dans la fuite, il reçut deux coups de sabre & fut fait prisonnier. La plupart des Officiers qui l'accompagnoient furent tués, & presque tout le détachement eut le même sort ou tomba au pouvoir des François. Les fuyards donnèrent l'allarme au camp; les troupes qui le gardoient prirent aussi la fuite à l'approche de celles de M. de Noailles, & les François le pillèrent presque à leur vue, quoiqu'on ne cessât de tirer sur eux de Gironne. Le reste de la campagne se passa en petits mouvements, jusqu'au temps où les troupes furent mises de part & d'autre en quartier d'hiver.

1709.

Ottieri. St. Philippe



tugal.

ſept eſcadrons avec vingt p
canon. Les ennemis, comma
Milord Gallowai & par le
de la Frontiera, étoient au
de trente-deux bataillons d
en avoit ſix d'Anglois, &
mille huit cents hommes de c
avec vingt pièces de canon.
mencement de Mai les deu
ſe trouvèrent ſi proches,
avoit entre elles que la peti
de la Caya. Les Alliés avo
neuf ponts ſur cette rivière
traverſer, & le Marquis de
choit à les y exciter par des
qu'il faiſoit faire à leur v
Milord Gallowai étoit d'avi
d'en venir à une bataille, qu

étoient tous de nouvelles levées.

1709.

XI. Bataille de la Gudina gagnée par le Marquis de Bai.

Le 7, après un grand fourrage, M. de Bai vit que les ennemis commençoient à passer la rivière, & il fit un peu éloigner ses troupes pour leur donner du terrain. Les Généraux des Alliés crurent que les Espagnols, fatigués du fourrage, ne songeroient pas à les attaquer : mais ce fourrage n'avoit été qu'une feinte : tous les cavaliers étoient bottés, leurs chevaux sellés, & l'infanterie disposée en ordre de bataille. Les Alliés étendirent leur gauche dans la plaine de la Gudina, pour déborder les Espagnols ; & M. de Bai voyant ce mouvement, donna ordre au Marquis d'Aytona & à M. de Caylus de tomber sur cette aîle, en faisant un quart de conversion, sans attendre que l'infanterie Espagnole fût à portée des ennemis. Cet ordre fut exécuté à deux heures après midi avec tant de succès, que dès la première charge, toute l'aîle gauche des Alliés fut mise en déroute. En même temps, le Comte de Fiennes attaqua leur aîle droite, également composée de cavalerie : la mit bien-tôt de même en fuite, & la poursuivit jusqu'à Elvas. Il n'y eut qu'un escadron de grenadiers

1709. à-cheval, qui fit une vigoureuse résistance : mais ils furent tous taillés en pièces, n'ayant pu résister seuls aux efforts de la cavalerie Espagnole ; & l'on prétend qu'il n'y eut que quatre hommes qui échappèrent au carnage.

XII. Retraite & perte des Alliés.

Le Marquis de la Frontièra, voyant sa cavalerie en fuite, forma un gros corps de toute son infanterie, à la réserve de trois bataillons, qu'on avoit mis devant la bataille dans une cassine avec huit pièces de canon, pour soutenir la cavalerie, & qui furent faits prisonniers. Le surplus de l'infanterie se battit en retraite avec beaucoup de bravoure, tenant toujours les Espagnols éloignés par un feu roulant, & ils gagnèrent en bon ordre Campo-Magiore, conduits par Milord Gallowai, à qui le Marquis de Saint-Philippe fait prendre la fuite, contre le rapport de tous les historiens sans partialité. Dans cette bataille les Alliés perdirent, suivant les relations des Espagnols dix-sept cents hommes tués, le double de blessés, & on leur fit deux mille trois cents prisonniers, dont les principaux furent le Comte de Saint-Jean & un assez grand nombre d'Officiers de distinction : on leur prit dix-sept pièces

on, dix-neuf pontons, quinze
ux ou étendards, leurs tentes 1709.
s leurs équipages. La perte des
iols fut très peu considérable,
n ne peut rien assurer de positif,
part de ces faits étant contredits
; relations des Alliés, quoiqu'ils
ssent disconvenir d'avoir perdu
iille. Milord Gallowai distribua
s grande partie de l'infanterie *St. Philippe.*
es places frontières, & prit poste
e reste & ce qu'il put rassembler
valerie, dans une situation avan-
e.

Marquis de Bai après la bataille XIII.
sa la Caya, & marcha aux Por- Faute du Marquis de Bai.
, qui se retirèrent précipitamment
à de la Guadiana, laissant seu-
t une garde avec deux pièces de
au pont d'Olivença. Le Duc
é attaqua ce pont, & força les
nis de l'abandonner, après y
perdu un assez grand nombre
mes tués ou blessés, outre cent
ante qu'on fit prisonniers. Le
iis prit ensuite le château d'Al-
iel sur les bords de la Guadiana,
rompre le pont d'Olivença,
importante, en ce qu'elle l'em-
de pouvoir s'emparer de cette

1709. ville, dont il se coupa lui-même la communication. Il y eut quelques autres légères escarmouches, jusqu'au temps où les grandes chaleurs obligèrent de mettre les troupes en quartier de rafraîchissement. Le reste de la campagne se passa à lever des contributions, & à faire des courses sur les terres des Portugais, sans former aucune entreprise considérable.

...Philippe.

XIV. Campagne ...r mer.

Sur mer, les Armateurs François firent un assez grand nombre de prises, qui mirent un peu de trouble dans le commerce des Alliés. M. Parent s'empara de l'isle de Saint Thomé qui appartient aux Portugais, y fit un riche butin, & l'abandonna ensuite: en Amérique les François se rendirent maîtres du fort Saint Jean & d'une assez grande étendue de pays. M. du Gué-Trouin fit deux courses en différents temps: dans la première, il prit une frégate & un vaisseau de guerre, mais il fut obligé d'abandonner le vaisseau à la vue d'une forte escadre des ennemis. Dans la seconde, il prit un bâtiment de soixante pièces de canon, & fit encore d'autres prises qu'il amena à Brest. Les Anglois, de leur côté, troublèrent le commerce de la France &

;ne par diverses courses où 1709.
eaucoup de prises, & s'em-
même de quelques galions
chargés. Ils avoient pro- *Histoire de*
ire une descente sur les côtes *Louis XIV.*
: mais les troubles que la
càsionna dans leur isle, les
ent d'exécuter ce projet.

rre continuoit toujours avec XV.
vivacité & avec différents *Affaires de*
Hongrie. Il y eut des pro- *Hongrie.*
de paix rédigées en quinze
e la part de l'Empereur : le
gotsky les examina, & les
parmi les mécontents : mais
ettèrent, trouvant qu'on ne
noit aucune satisfaction sur
on qu'ils prétendoient qu'on
e à leurs privilèges. Ils ne
s heureux dans le cours de
pagne : le Général Viart leur
mille hommes dans un com-
rince Ragotsky fut battu en
par le Général Heister, qui
corps qu'il commandoit, &
rente drapeaux avec quatre
tymbales. Le Comte Caroly
e cents hommes de tués, &
e ses troupes fut mis en dé-
s Impériaux s'emparèrent de

plusieurs places, tant en Hongrie qu'en
1709. Transylvanie, & ils terminèrent la campagne par la prise de Leitschau,
Quincy. qui fut emporté d'assaut, & où les assiégés furent presque tous passés au fil de l'épée.

XVI. Coup d'œil sur le nord de l'Europe.

Cette année fut le terme des progrès du Roi de Suède Charles XII. Il avoit mis le siège devant la ville de Pultawa sur la frontière de la Moscovie : le Czar qui connoissoit l'importance de cette place, s'avança en diligence avec une armée nombreuse, & livra la bataille le 8 de Juillet. Les Suédois furent mis en déroute : le Roi fut blessé & prit la fuite à Oczakow, d'où il passa ensuite à Bender ; toutes ses conquêtes furent perdues avec autant de rapidité qu'il les avoit faites. Le Roi Auguste publia un manifeste pour prouver la nullité de son abdication de la Couronne de Pologne, & le Roi Stanislas fut obligé de se retirer dans le Duché de Deux-ponts, d'où il a passé depuis en France : est devenu Souverain de la Lorraine, & a fait le bonheur de ses nouveaux
Voltaire. sujets par la douceur & la sagesse de son gouvernement.

CHAPITRE IV.

§. I. *On propose d'ouvrir de nouvelles conferences pour la paix.* §. II. *Louis XIV nomme des Plénipotentiaires.* §. III. *Ils se rendent en Hollande.* §. IV. *Conférences de Gertruydemberg.* §. V. *Les Conférences sont rompues. On se prépare à continuer la guerre.* §. VI. *Ouverture de la campagne de 1710.* §. VII. *Les ennemis s'emparent des lignes entre la Bassée & Douai.* §. VIII. *Ils font le siège de Douai.* §. IX. *Belle défense de M. Albergotti.* §. X. *Les ennemis s'emparent des dehors.* §. XI. *M. de Villars veut jetter du secours dans la place.* §. XII. *Dispositions du Prince Eugène pour s'y opposer.* §. XIII. *Mouvement de M. de Villars.* §. XIV. *La ville de Douai capitule.* §. XV. *Belle conduite de M. de Villars, qui empêche les ennemis d'assiéger Arras.* §. XVI. *Ils font le siège de Bethune.* §. XVII. *Le Commandant est obligé de capituler.* §. XVIII. *Les ennemis prennent Saint Venant.* §. XIX. *Ils entreprennent le siège*

d'Aire. § XX. *M. de Ravignan détruit un Convoi des ennemis.* §. XXI. *Les Alliés prennent la ville d'Aire. Fin de la campagne en Flandre.* §. XXII. *Il ne se passe rien d'important sur le Rhin.* §. XXIII. *Campagne de Piémont. Vigilance de M. de Berwick.* §. XXIV. *Les ennemis se mettent promptement en quartier d'hiver.*

1709.

I.

On propose d'ouvrir de nouvelles Conférences pour la paix.

S'IL eût été vrai, comme l'ont prétendu les ennemis de Louis XIV, que ce Monarque en demandant la paix, n'eût eu pour objet que de faire voir à ses peuples qu'il ne dépendoit pas de lui de terminer une guerre si longue & si meurtrière ; on pourroit dire que les Alliés entrèrent eux-mêmes dans ses vues, par les préliminaires que le Pensionnaire Heinsius donna à M. de Torcy, signés des autres Ministres. On chercheroit en vain dans les annales de toutes les Nations, sans trouver un autre exemple d'ennemis assez enivrés de leurs succès, pour proposer à un Père, de travailler conjointement avec eux à chasser du trône un fils, qui y avoit été appellé par les droits de la nature, & du consentement des sujets. Quelque indignation

que Louis XIV. eût ressentie à des propositions aussi révoltantes, il voulut encore faire de nouvelles démarches par l'entremise de M. Pettekum, qui continuoit à entretenir correspondance avec M. de Torcy, & qui communiquoit ses lettres & les réponses du Ministre au Grand-Pensionnaire. Le Monarque consentit à ne donner aucun secours ni directement ni indirectement au Roi d'Espagne, & il offrit même de mettre en dépôt trois places de Flandres, qui demeureroient à la garde des Hollandois, jusqu'à ce que la cession de la Monarchie d'Espagne eût son entier effet. Le Pensionnaire, à qui cette proposition fut communiquée, répondit que ce dépôt étoit nécessaire, mais qu'il ne suffisoit pas: & il voulut toujours s'en tenir aux préliminaires, suivant lesquels Louis XIV. auroit fourni ses propres forces pour détrôner son petit-fils; & s'il n'y avoit pas réussi, il auroit donné entrée aux ennemis dans le cœur de ses États, par l'abandon qu'il leur auroit fait de ses meilleures places frontières, comme ils l'exigeoient avant de poser les armes.

1709.

Torcy.

Il est vraisemblable que les Alliés, troublés de leur côté par les cris des peuples, qui ne cessoient de demander la paix, voulurent, pour les appaiser, paroître se prêter à de nouvelles conférences, étant toujours à portée de faire des propositions si absurdes, qu'elles ne pourroient jamais être acceptées. Pettekum se rendit à Versailles : on disputa quelque temps sur le choix du lieu où elles se tiendroient : enfin, on convint que les Ministres s'assembleroient à Gertruydemberg ; & le Roi nomma le Maréchal d'Huxelles & l'Abbé de Polignac, pour y traiter de la paix, en qualité de ses Plénipotentiaires.

1709.

II. Louis XIV ...mme des ...énipotentiaires.

Torcy.

III. Ils se rendent en Hollande.

Les Alliés soupçonnoient toujours avec raison la Cour de Versailles de chercher à détacher les Hollandois des autres Confédérés. On ne peut nier que M. de Torcy n'eût fait plusieurs démarches pour convaincre leurs Hautes-Puissances, par des pièces authentiques, des vues que l'Angleterre avoit de s'emparer totalement du commerce de la Méditerranée à leur préjudice. Après la bataille d'Almanza, gagnée sur les troupes de l'Archiduc

en 1707, le Général Stanhope, profitant du besoin que ce Prince avoit des secours de sa Nation, lui avoit fait signer différents articles en faveur des Négociants Anglois, pour qu'ils pussent envoyer des vaisseaux particuliers de l'Amérique dans les Indes, où ils se seroient emparés de presque tout le commerce, si ce Prince eût monté sur le trône d'Espagne. La copie de ce traité avoit été prise en Mai sur un vaisseau, dont un Capitaine François s'étoit rendu maître : on l'avoit envoyée à Versailles, & M. de Torcy la fit passer à la Haye, où elle jetta quelques semences de mécontentement dans l'esprit des Ministres Hollandois. Le même Général Stanhope avoit exigé depuis, que l'Archiduc fît en faveur des Anglois, une renonciation formelle, en sa qualité de Roi d'Espagne qu'ils lui donnoient, à l'isle de Minorque, & nommément à la place importante de Port-Mahon. Charles l'avoit refusé pendant cinq mois : Stanhope irrité, étoit parti brusquement de Barcelone ; le Duc de Molez avoit écrit à Milord Marlborough pour lui en porter ses plaintes : le Comte de Piorasco chargé de la lettre, avoit été

1709.

pris en mer par les François, & on
1709. l'avoit également communiquée à la Régence d'Amſterdam. La Reine Anne en fut informée, & pour appaiſer la fermentation que ces intrigues particulières cauſoient en Hollande, elle prit le parti de déſavouer la conduite de Stanhope, déclarant qu'elle n'y avoit aucune part. Quoiqu'on fût bien convaincu que le Général n'avoit pas excédé ſes ordres, on feignit de croire cette déclaration ſincère, & les Alliés continuèrent à ſuivre d'accord leur même ſyſtême ſur les préliminaires. Cependant le Grand Penſionnaire fit dire par Pettekum, que ſi le Roi Très-Chrétien vouloit accepter les autres articles, on pourroit trouver quelque expédient pour expliquer le quatrième & le trente-ſeptième, de façon à vaincre les répugnances de Sa Majeſté. Le Roi voulut bien y conſentir : les paſſeports furent expédiés pour le Maréchal d'Huxelles & l'Abbé de Polignac, & ces Miniſtres arrivèrent au Moërdick le 9 Mars 1710. Les deux Chambres du Parlement d'Angleterre, informées de ces démarches, ſupplièrent la Reine d'envoyer inceſſamment à la Haye Milord Marlborough, pour s'oppoſer,

disoient-elles, aux artifices de la France, & pour procurer une paix sûre & honorable. Un des Historiens d'Angleterre le plus véridique, observe que ces adresses des Chambres, ainsi que la lettre écrite à la Reine par les Etats Généraux, pour demander que le Duc les aidât de ses conseils dans le temps des conférences, furent mendiées & obtenues par ce Milord, pour faire voir à cette Princesse combien il étoit considéré, tant dans la Grande-Brétagne que chez les Etrangers : cependant, ajoute le même Auteur, il avoit totalement perdu l'affection de Sa Majesté Britannique, & ces moyens ne firent qu'augmenter l'éloignement qu'elle avoit pour lui.

1709.

San-Vitali Smollet.

IV. Conférences de Gertruydemberg.

Le Monarque François auroit desiré qu'on choisît pour tenir les conférences, ou la Haye, ou une autre ville de Hollande, afin que ses Plénipotentiaires fussent à portée de traiter, tant avec le Grand Pensionnaire qu'avec les autres Ministres des Puissances alliées ; & si les ennemis eussent eu réellement dessein de parvenir à la paix, ils n'eussent fait aucune difficulté de se prêter à une demande aussi convenable. Au contraire, ils firent choix

d'une ville écartée, où les Plénipotentiaires François, éloignés de toute
1709. communication, étoient obligés d'attendre long-temps les réponses qu'on faisoit à leurs propositions. On nomma pour conférer avec eux les mêmes Députés Buys & Vanderdussen, qui avoient traité l'année précédente avec le Président Rouillé, & ils se montrèrent encore plus intraitables. En 1709, on s'étoit contenté d'insinuer, sans le dire ouvertement, la condition si odieuse pour le Roi de France, d'employer ses propres armes à détrôner son petit-fils. Cette proposition avoit même paru si révoltante, que le Prince Eugène & Milord Marlborough avoient nié qu'elle eût jamais été faite, quoiqu'elle se déduisît naturellement des articles IV. & XXXVII. des préliminaires : mais à Gertruydemberg, les Députés n'en firent plus de mystère. Ils dirent nettement que les Alliés exigeoient, comme condition essentielle pour parvenir à la paix, que Louis XIV. unît ses forces aux leurs, pour obliger conjointement Philippe à renoncer à la Couronne d'Espagne, s'il refusoit de l'abandonner volontairement. Non contents d'insister sur une

emande aussi opposée à la Loi Natu-
lle ; ils ajoutèrent, qu'il falloit non-
ulement que le Roi Très-Chrétien
ceptât les preliminaires tels qu'ils
voient été dressés par le Pensionnaire, 1709.
: qu'il livrât les places demandées ;
ais qu'ils se reservoient encore la Torcy.
culté de faire des demandes ultérieu-
es, qu'ils déclareroient quand il en
roit temps.

V. Les Conférences sont rompues. On se prépare à continuer la guerre.

Dans quelque état fâcheux qu'on
ipposât la France réduite, on ne peut
oncevoir que le Monarque, au lieu
e rejetter avec indignation des de-
iandes si exorbitantes, donnât ordre
ses Plénipotentiaires d'ajouter de
ouvelles offres à celles qui avoient
té faites ?

Croiroit-on qu'un Roi, qui malgré
es disgraces de quelques années étoit
ncore beaucoup plus puissant qu'au
emps de son avénement au trône,
ût non-seulement consentir à cesser
le donner des secours au Roi d'Espa-
gne, mais encore offrir de fournir un
nillion par mois pour aider à le dé-
rôner ? Ces offres où son amour pour
on peuple & ses vœux pour la paix
éclatent d'une manière qui pourroit
nême trouver des incrédules, sont

consignées dans l'ouvrage d'un de ses
1709. Ministres, dans les Mémoires du Marquis de Torcy. Quelles raisons pouvoient donc porter les Alliés à refuser de telles offres ? L'intérêt général de toutes les Puissances Confédérées étoit de faire la paix à des conditions qui réduisoient la France à des bornes plus étroites que ses ennemis n'eussent osé l'espérer après dix années de succès. On a peine à concevoir comment des Ministres éclairés ne voyoient pas tous ces avantages : ils les voyoient sans doute; mais l'intérêt d'un seul homme, qui avoit l'art de diriger toutes les réponses des Députés Hollandois, l'emportoit sur l'intérêt universel des Alliés. Cet homme étoit Milord Marlborough, qui voyant sa femme disgraciée en Angleterre, prévoyoit que la paix alloit nécessairement entraîner sa propre disgrace, & qui n'avoit plus d'espérance de se soutenir que par la continuation de la guerre. Le Roi de France, eût-il cédé la moitié de son Royaume, eût-il réussi à forcer le Roi d'Espagne à descendre du trône; Marlborough ne vouloit point de paix: il falloit que toute l'Europe fût en armes, pour soutenir son crédit chan-

elant. Le Prince Eugène livré à lui-
même, auroit pu penser différemment; 1709.
mais le Milord avoit gagné sur lui un
ascendant, qui joint à son ancien mé-
contentement contre la France, & à
l'ardeur guerrière qui lui étoit natu-
relle, le portoit à traverser tout ce
qui pouvoit tendre à la pacification.
Avec de telles dispositions, on ne doit
pas être surpris de voir, que plus
Louis XIV accordoit, plus les de-
mandes devenoient excessives: elles
allèrent jusqu'à exiger que ce Monar-
que, sans aucune sûreté ni garantie
pour la prolongation de la trêve jus-
qu'à une paix définitive, remît ses
principales places frontières aux Hol-
landois, & qu'il s'engageât à faire la
guerre seul contre le Roi son petit-fils,
pour revêtir de ses Etats l'Archiduc
Charles, dans le court espace de deux
mois, pendant que les Alliés demeu-
reroient dans l'inaction, simples spec-
tateurs des efforts que la Maison de
Bourbon auroit faits pour sa propre
destruction. A ces conditions, qu'on
doit regarder comme le comble de
l'indécence, on promettoit de s'ouvrir
sur les demandes ultérieures; & les
Hollandois voulurent bien encore pro-

1709. mettre, mais ſans aucun engagement formel, qu'ils employeroient leurs bons offices pour faire obtenir quelque dédommagement à Philippe, s'il vouloit conſentir à ſe laiſſer dépouiller. Il ne fallut pas moins que des propoſitions auſſi outrées pour forcer enfin tout le Conſeil de France, & M. le Duc de Bourgogne lui-même, à convenir qu'on ne pouvoit ſe diſpenſer de ſoutenir le Roi d'Eſpagne, & de continuer une guerre que l'orgueil des ennemis rendoit indiſpenſable. Louis XIV. indigné, dit, que puiſqu'on vouloit la guerre, il préféroit de la continuer contre ſes ennemis, plutôt que de la faire à ſon propre ſang. Les conférences furent rompues, & l'on ſe prépara de part & d'autre à l'ouverture de la campagne.

Torcy. San-Vitali. St. Philippe.

VI. Ouverture de la campagne de 1710.

Le Prince Eugène & Milord Marlborough avoient pris leurs meſures pour aſſembler leurs troupes avant que les François euſſent le temps de prendre des poſtes avantageux derrière des rivières ou des marais inacceſſibles, comme ils avoient fait les années précédentes. On forma en Hollande de gros magaſins de fourrages ſecs, pour nourrir les chevaux juſqu'au temps où

où les foins nouveaux feroient en maturité. Les ennemis préparèrent un grand nombre de barques pour le transport de l'artillerie, & firent des amas immenses de munitions de toute espèce. Les deux Généraux rassemblèrent leur armée dès les premiers jours d'Avril; & le 13, ils s'emparèrent de la petite ville de Mortagne, située au confluent de la Scarpe & de l'Escaut. Ils n'en furent pas long-temps les maîtres: le Chevalier de Luxembourg dès le lendemain, attaqua le même poste; l'emporta, & fit prisonniers de guerre les troupes chargées de le défendre: mais le Comte d'Albermale réussit avec des forces supérieures à le reprendre le 18; & cette ville demeura aux Alliés pendant toute la campagne.

1710.

San-Vitali

VII. Les ennemis s'emparent des lignes entre la Bassée & Douai.

L'activité des ennemis & les soins qu'ils avoient pris de faire des amas de provisions, les mirent à portée d'entreprendre de bonne heure des opérations, où ils ne rencontrèrent que peu d'oppositions, parce que les François ne purent jouir des mêmes avantages. M. de Villars, nommé pour commander en Flandre, avoit certainement toute la vigilance nécessaire,

pour rompre les projets des Alliés, s'il eût pu se mettre aussi promptement en campagne ; mais on n'avoit pas eu les mêmes précautions pour les fourrages & pour les vivres, & il y avoit plus d'un mois que leurs Généraux étoient à la tête de leurs troupes, quand le Maréchal put rassembler les siennes. Ils commencèrent par se rendre maîtres des lignes que M. de Villars avoit formées l'année précédente entre la Bassée & Douai. Le Duc de Wirtemberg & le Général Cadogan s'avancèrent avec sept mille hommes d'infanterie & cinq mille de cavalerie, pour s'emparer de Pont-à-Vendin sur la Deulle. Rien n'étoit plus facile que de le défendre, si l'on avoit eu des troupes à portée, puisque ce pont est si étroit que deux cavaliers de front ne peuvent y passer qu'avec peine, & que le terrain des environs est si marécageux, que la cavalerie ne peut y marcher que très difficilement. Les ennemis n'y trouvant aucune garde, entrèrent de ce côté dans les lignes, pendant que, d'un autre côté, le Général Feltz, marchoit vers le Pont-Auby. Trouvant le passage de ce pont impraticable, il traversa le canal à

1710.

Covrières, & les ennemis s'étendirent de toutes parts dans la plaine de Lens. M. de Montesquiou étoit dans cette plaine avec un corps de huit à neuf mille hommes d'infanterie : il n'eut que le temps de les faire retirer derrière la Scarpe, dont il rompit les ponts, & il les conduisit ensuite vers Cambrai. La retraite fut si précipitée, qu'il ne fut pas possible de soutenir les valets qui étoient au fourrage avec quelques troupes en petit nombre : les ennemis les firent prisonnieres de guerre, & prirent les équipages de plusieurs Officiers.

1710.

Quincy.

VIII. Ils font le siège de Douai.

Les Alliés ayant traversé la Scarpe à Vitry, formèrent l'investissement de Douay le 22 & le 25 d'Avril, avec quarante bataillons, autant d'escadrons, soixante & dix pièces de canon de batterie, & quatre-vingt mortiers ou pierriers. Cette ville, d'assez grande étendue & de forme à-peu-près ovale, est située sur la rivière de Scarpe. Louis XIV s'en étoit rendu maître en 1667, dans un temps où elle n'avoit presque aucunes fortifications : mais il y avoit fait élever plusieurs ouvrages extérieurs, des demi-lunes, & un double chemin-couvert, entouré de



Outre tous ces ouvrages,
François avoit fait conſt
hors de la ville, à l'e
Scarpe ſe joint au cana
à Lille. M. Albergotti
diſtingué en Italie à pluſ
en différentes batailles,
la défenſe de cette place
étoit compoſée de dix-ſe
de ſix compagnies d'inv
cinq cents dragons, for
environ huit mille ho
compter ceux qui étoien
de la Scarpe au nombre
ennemis formèrent pou
ſiège une armée de cer
bataillons, & deux cent
eſcadrons. Ils furent j
temps après par plus de
mille hommes, Allemand

miers jours de Mai furent employés par les Alliés à former des lignes de contrevallation, & d'autres retranchements, pour empêcher que les François ne pussent jetter du secours dans la place, & établir des ponts, tant sur la rivière, que sur les différents canaux, pour assurer la communication entre les quartiers. L'armée d'observation s'étendit entre Vitry sur la Scarpe, & Arleux, où elle étoit couverte par une petite rivière & par des marais, qui en rendoient l'accès très difficile. Les ennemis s'emparèrent de quelques châteaux voisins de Douai; ouvrirent la tranchée la nuit du 5 au 6, & formèrent deux attaques, l'une au couchant, l'autre au nord de la ville, conduites par les Princes d'Anhalt-Dessau, & de Nassau-Frise. Les assiégés ne les laissèrent pas longtemps tranquilles : la nuit du 7 au 8 le Duc de Mortemart fit une sortie, & tomba sur les travailleurs avec mille grenadiers, & deux cents dragons, qui taillèrent en pièces le régiment de Sutton, Anglois, & celui de Schmith, Suisse : mais M. Mackarteney s'étant avancé avec plusieurs bataillons, les François rentrèrent

1710.

se de M. Albergotti.

1710. dans la place, où ils emmenèrent un assez grand nombre de prisonniers. Les ennemis, après avoir réparé leurs travaux, s'attachèrent à se garantir contre les sorties, tant du corps de la place qui commandoit l'attaque du Prince d'Anhalt, que du fort de Scarpe, qui dominoit celle du Prince de Nassau. Ils avoient trois fossés à traverser, ce qu'ils ne pouvoient faire qu'en les comblant de fascines, ou en y établissant des ponts. Ils ne purent se rendre maîtres du premier, qui avoit cent vingt pieds de largeur, & cinq à six de profondeur, que le 20 par la belle défense de M. Albergotti, qui ne cessoit de faire des sorties, de combler les travaux, & de lâcher de temps en temps des courants d'eau, qui entrainoient toutes leurs fascines. Quelque diligence qu'ils apportassent à former leurs logements sur le chemin couvert, après le passage de ce premier fossé; les François les en chassèrent le 25, par quatre sorties successives, qui, jointes à l'effet d'une mine, les obligèrent de l'abandonner, & de se retirer au-delà du fossé : mais le Commandant Italien, qui vouloit ménager son monde,

résolut de s'attacher uniquement à la défenſe du ſecond foſſé. Alors les ennemis ne trouvèrent plus d'obſtacles pour ſe loger ſur le chemin couvert : ils dreſsèrent contre les ravelins & les autres ouvrages extérieurs, des batteries, qui commencèrent à faire brêche ; mais il y en eut ſouvent d'enlevées par les mines, auxquelles les François ne ceſſoient de travailler. 1710. *San-Vitali. Quincy.*

X. Les ennemis s'emparent des dehors.

A meſure que les aſſiégeants avançoient leurs travaux, les aſſiégés redoubloient leurs efforts pour diſputer le terrain pied-à-pied. Le feu de l'artillerie étoit ſoutenu par celui de la mouſqueterie, & par une multitude de grenades & de feux d'artifices que les François ne ceſſoient de jetter dans les tranchées. Une ſi belle défenſe empêcha les ennemis de paſſer, avant le milieu de Juin, ce ſecond foſſé, où ils perdirent encore un grand nombre d'Officiers & de ſoldats. Le 19 le Prince de Naſſau donna des ordres pour attaquer en même-temps deux ravelins & une demi-lune, ce qui fut exécuté ſous les yeux du Prince Eugène & du Duc de Marlborough. M. Albergotti ſoutint cet aſſaut avec intrépidité ; mais malgré le feu con-

1710. tinuel des assiégés ; malgré l'effet de quatre mines, & malgré toute la valeur des soldats qui défendoient la brêche le sabre à la main, les ennemis réussirent le 20 à se rendre maîtres de ces ouvrages. Le Prince d'Anhalt, de son côté, s'empara d'un autre ravelin le 24, & les assiégeants furent alors en état d'ouvrir la brêche au corps de la place, pour se dispòser à un assaut général aussi-tôt qu'elle seroit praticable.

XI. M. de Villars veut jetter du secours dans la place.

L'armée de M. le Maréchal de Villars ne put être rassemblée que vers le 20 de Mai, faute de vivres & de fourrages. Elle fut composée de cent cinquante-trois bataillons, & de deux cents escadrons : ce qui formoit, comme nous l'avons déja remarqué, environ quarante mille hommes de moins que n'en avoient les ennemis. Le Chevalier de Saint-George s'y rendit, ainsi que le Maréchal de Berwick, quoique ce dernier dût commander en Dauphiné ; & le Maréchal de Montesquiou fut aussi chargé d'agir sous les ordres de M. de Villars. Aussi-tôt que les troupes furent en campagne, le Général s'avança vers Arleux ; s'empara du château d'Oisy ;

jetta quelques ponts sur l'Escaut, & feignit de vouloir attaquer les quartiers Hollandois, situés entre cette rivière & la Scarpe, quoiqu'ils fussent couverts par la petite rivière de Sansfé, & fortifiés par de bons retranchements. Pendant qu'il amusoit les ennemis de ce côté, il fit jetter huit ponts sur la Scarpe, entre Athies & l'Abbaye d'Avesnes, à peu de distance d'Arras: se mit tout-à-coup en marche avec toute son armée; traversa cette rivière le 28 & le 29; fit distribuer à ses soldats du pain & de la poudre pour quatre jours, & s'avança dans la plaine de Lens, par où il croyoit qu'il seroit plus facile de jetter du secours dans Douai. Il prit le commandement du centre de son armée, secondé par le Maréchal de Montesquiou; donna celui de la droite au Maréchal de Berwick, & confia l'aîle gauche au Maréchal d'Arco.

1710.

San-Vitali. Quincy.

XII. Dispositions du Prince Eugène pour s'y opposer.

Les Généraux ennemis, qui avoient autant d'activité pour veiller sur les mouvements des François, que M. de Villars pouvoit en avoir pour les surprendre, firent avancer en diligence les renforts qui leur venoient de toutes parts, & tirèrent de l'armée

1710. du siège un assez grand nombre de bataillons, pour augmenter celle d'observation. Ils établirent leur camp entre la Scarpe & la petite rivière de Souchet, qui forme au-dessous de Lens le marais de Montigni. Ce fut à ce marais que s'appuya le Prince Eugène, avec la droite de son armée, toute composée d'Allemands ; les Hollandois occupèrent le centre ; & les Anglois, commandés par Milord Marlborough, s'étendirent à la gauche jusqu'à Vitry. Ils formèrent devant eux de très forts retranchements, avec des redoutes bien garnies de canon, entre lesquelles il n'y avoit pas plus de quatre cents pas de distance. L'infanterie fut toute distribuée sur une seule ligne, le long de ces retranchements : la cavalerie sur deux lignes prit le derrière à quelque distance, & les troupes Palatines furent chargées de la garde du Pont-à-Vendin.

...i-Vitali. ...ie du P... ...gène.

XIII. ...uvements M. de Vil... Les Généraux François s'étoient avancés dans le dessein de livrer bataille, s'ils avoient vu qu'il fût possible d'entamer les ennemis de quelque côté, ou de les attirer hors de leur retranchements. Voyant qu'ils s'y tenoient exactement renfermés, M. de

Villars & ses collègues, les examinèrent de près, avec la plus grande attention, accompagnés des Officiers les plus expérimentés. Le Maréchal assembla ensuite le Conseil de guerre, où l'on convint unanimement que ce seroit exposer l'armée du Roi à une perte assurée, si l'on entreprenoit d'attaquer des retranchements, que leur situation, jointe à la vigilance des habiles Généraux qu'on avoit en tête, mettoient absolument hors d'insulte. Après avoir consommé les fourrages de la plaine de Lens, on résolut donc de décamper; ce que M. de Villars fit en plein jour, pour essayer à attirer les ennemis : mais ils demeurèrent toujours inébranlables. Les François repassèrent la Scarpe : M. de Berwick prit la route du Dauphiné, & M. de Villars s'attacha principalement à couvrir Arras, Cambrai, l'Artois, & la Picardie. Il renforça les garnisons des différentes places, & établit son camp sur les bords de la Scarpe, à si peu de distance des ennemis, que les soldats des deux armées pouvoient aisément se parler de leurs postes. 1710.

1710.

XIV.

La ville de Douai capitule.

Le 25 de Juin, M. Albergotti, voyant tous ſes ouvrages extérieurs emportés, & que les ennemis étoient près de donner l'aſſaut au corps de la place, battit la chamade, & demanda à capituler. Les Généraux ennemis marquèrent tant d'eſtime pour ſa belle défenſe, qu'ils lui accordèrent aiſément tous les articles qu'il demanda ; mais ils exigèrent qu'on leur rendît le fort de Scarpe, en même-temps que la ville de Douai, ce qui occaſionna quelque retard. Enfin, le lendemain on convint que l'un & l'autre ſeroient rendus : que les troupes des deux Couronnes ſortiroient trois jours après, avec tous les honneurs que méritoit leur bravoure, & qu'elles ſeroient conduites à Cambrai, ce qui fut exécuté. M. Albergotti reçut les plus grands éloges du Prince Eugène & de Milord Marlborough : ils trouvèrent la place épuiſée de vivres ; mais abondamment pourvue de munitions de guerre. On eſt très peu d'accord ſur le nombre des morts & des bleſſés à ce ſiège : M. de Quincy en met douze à treize mille du côté des ennemis : le Mar-

quis Ottieri en fait monter le nombre jusqu'à trente mille : San-Vitali met deux mille tués, & trois fois autant de blessés : & l'Auteur de la Vie du Prince Eugène, dit que les Alliés perdirent six à sept mille hommes devant cette place. Il n'est pas possible de rien établir de certain entre tant de rapports différents ; tout ce que nous pouvons assurer, est que le siège fut très meurtrier, les assiégés ayant fait jusqu'à trente neuf sorties, où ils tuèrent beaucoup d'ennemis. Ils perdirent aussi un grand nombre de leurs gens, puisqu'ils se trouvèrent réduits à moins de cinq mille hommes, quand M. Albergotti rendit la place au Prince Eugène.

1710.

San-Vitali. Vie du P. Eugène.

XV. Belle conduite de M. de Villars, qui empêche les ennemis d'assiéger Arras.

Les Généraux Alliés employèrent plus de deux semaines à réparer les brêches, & à applanir les travaux du siège, ce qui donna quelque repos à leur armée. Pendant cet espace de temps, ils conférèrent entre eux sur la suite des opérations de la campagne. Ils inclinoient beaucoup à tourner du côté d'Arras ; & en effet, s'ils se fussent rendus maîtres de cette ville, c'étoit un des coups les plus funestes qu'ils eussent pu porter à la

1710. puiſſance du Monarque François ; puiſqu'ils n'auroient enſuite trouvé aucune place aſſez forte pour les empêcher de faire des courſes dans le centre du Royaume. Mais M. de Villars avoit ſi bien diſtribué ſes troupes dans une étendue de terrain de dix à douze lieues, qu'il couvroit également Arras & Cambrai ; étoit à portée d'empêcher les ſièges de Valenciennes & de Bouchain, & pouvoit ſe porter également à Maubeuge, ſi les ennemis tournoient de ce côté. De ſi ſages précautions furent le ſalut de l'Artois, & de toute la Picardie : les Alliés, après avoir long-temps délibéré, jugèrent qu'ils ne pouvoient cette année rien entreprendre contre Arras, & ils réſolurent de faire le ſiège de Bethune.

Vie du P. Eugène.

XVI. Ils font le ſiège de Béthune.

Cette ville, qui n'occupe que peu d'étendue, a de forts remparts, avec ſept baſtions fort étroits, excepté celui qu'on nomme de Saint-Ignace. M. de Vauban y avoit conſtruit, par ordre du Monarque François, d'amples ravelins, de bonnes demi-lunes, des contregardes, des redoutes, deux chemins couverts, & pluſieurs autres ouvrages extérieurs, avec des digues

pour retenir les eaux de la Biette. Cette rivière remplit les fossés de la ville, & peut servir à inonder les environs ; particulièrement au midi & au couchant, où est une petite citadelle ou château. Le Roi avoit confié le Gouvernement de cette place à M. Dupui-Vauban, neveu du Maréchal, & il y commandoit une garnison de neuf bataillons, d'un régiment de dragons, & d'une compagnie de canonniers & de bombardiers. Les Généraux Schulembourg & Fagel furent chargés de la conduite de ce siège, avec trente bataillons & dix-huit escadrons, auxquels on ajouta depuis quatorze bataillons & huit escadrons de renfort. Ils en firent l'investissement la nuit du 14 au 15 ; mais ils n'ouvrirent la tranchée que celle du 23 au 24. Le Général Schulembourg forma son attaque contre le château, & le Général Fagel contre le bastion de Saint-Ignace : le premier ne put avancer ses travaux aussi promptement que le second, parce qu'il voulut commencer par s'emparer d'une digue qui soutenoit les eaux, & entretenoit l'inondation. Il s'en rendit bien-tôt maître : y fit faire plusieurs

1710.

1710. coupures, qui facilitèrent l'écoulement, & le mirent en état de pouſſer ſes tranchées. La nuit du 24 au 25, les aſſiégés, au nombre de mille hommes, firent une ſortie du côté du Général Fagel; comblèrent les travaux, & chaſſèrent deux régiments Pruſſiens : mais les Hollandois ayant marché à leur ſecours, les François ſe retirèrent en bon ordre dans la place, aprés avoir tué plus de huit cents hommes des aſſiégeants.

Vie du P. Eugène.

XVII. Le Commandant eſt obligé de capituler.

L'armée d'obſervation des ennemis étoit campée, la droite à Houdain, qui n'eſt éloigné de Bethune que d'environ deux lieues, & la gauche à Auligni. M. de Villars fit le 30 un mouvement très hardi, pour ſe porter dans la plaine d'Aveſnes-le-Comte, où il établit ſon camp, ce qui fit croire aux Alliés qu'il avoit deſſein de les attaquer. Pour être plus en état de ſoutenir ſes efforts, ils firent venir à la grande armée ſix mille hommes qui étoient dans la plaine de Lens, avec mille cavaliers, où ils protégeoient les convois, & ſix mille autres du ſiège, ce qui en ſuſpendit les opérations pendant quelques jours. On les reprit auſſi-tôt que les Généraux

se furent assurés que M. de Villars n'avoit dessein que de mieux couvrir 1710. les places du pays, & d'entretenir la communication entre son camp & la mer. Ils renvoyèrent au siège les troupes qu'ils en avoient tirées; & le Général Schulembourg, qui n'avoit pas de mines à craindre dans un terrain presque toujours inondé, combla l'avant-fossé du côté de son attaque avec des fascines, & y établit des ponts, qui lui coûtèrent beaucoup de monde, à cause du grand feu des assiégés. Le 20, le même Général attaqua le chemin couvert, & l'emporta après une vive résistance, où il perdit plus de cinq cents hommes. Il commença alors à battre en brêche le ravelin & la contre-garde qui couvroient le château : mais le Gouverneur, qui manquoit de munitions, voyant qu'il ne pourroit soutenir l'assaut, sans exposer sa garnison au risque d'être faite prisonnière de guerre, fit battre la chamade, & arborer le drapeau blanc de ce côté pour capituler. Le Général Fagel, qui étoit moins avancé à son attaque, parce que l'effet de mines avoit retardé ses approches, fut mécontent de ne pas

voir également un drapeau blanc de
1710. son côté, & il continua à tirer, malgré la suspension d'armes dont on étoit convenu avec le Général Schulembourg. Ce dernier engagea M. de Vauban à donner cette satisfaction à Fagel, & la capitulation fut ensuite réglée d'accord. La garnison, réduite à quinze cents soldats en état de porter les armes, & à sept cents malades ou blessés, sortit avec les mêmes honneurs que celle de Douai, & fut conduite à Saint-Omer.

San-Vitali. Quincy. Vie du P. Eugène.

XVIII. Les ennemis prennent Saint-Venant.

Après la prise de Bethune, Milord Marlborough proposa au Prince Eugène de former le siège d'Aire. Le Prince lui fit plusieurs objections sur la force de la place, où il y avoit une nombreuse garnison, & sur les inondations dont elle étoit entourée, qui pouvoient en rendre les approches impraticables, s'il survenoit des pluies dans l'arrière saison. Son avis étoit d'attaquer plutôt quelque place voisine de la Picardie, dont la prise les auroit mis en état de pousser leurs conquêtes l'année suivante jusques dans l'intérieur du Royaume : mais le Général Anglois fut opiniâtre dans son sentiment, & le Prince y acquies-

ça, quoique ses raisons parussent les plus fortes. Cette résolution prise, ils firent étendre leur armée, la droite à Térouanne, & la gauche à Lillers, ce qui les mettoit à portée d'entreprendre & de couvrir en même-temps deux sièges. Le Prince de Nassau entreprit celui de Saint-Venant avec vingt bataillons; & le Prince d'Anhalt-Dessau se chargea de celui d'Aire, avec quarante bataillons, & autant d'escadrons. Ces deux places sont également situées sur la rivière du Lis: la première avoit une garnison de trois mille hommes, commandés par M. de Selves. Les assiégeants s'attachérent principalement à détourner les eaux des petites rivières de Robecq & de Gasbecq, pour diminuer les inondations qui environnoient cette place. Ils entrepirent même avec un grand travail de faire couler les eaux de la Lis par deux canaux, pour leur faire prendre un cours différent du lit naturel qui les conduit à Aire & à Saint-Venant. Le Commandant soutint les attaques jusqu'au 29 de Septembre qu'il capitula, après avoir fait perdre beaucoup de soldats aux assiégeants, tant par les sorties, que

1710.

1710. par la résistance que firent ses troupes à l'attaque du chemin couvert & des contre-gardes, où les Alliés furent repoussés deux fois, avant de s'en rendre maîtres. Il obtint les honneurs de la guerre, avec douze coups à tirer par homme; mais on lui refusa quelques pièces de canon qu'il avoit demandées.

'an-Vitali. Quincy. Vie du P. Eugène.

XIX. Ils entreprennent le siège d'Aire.

Le siège d'Aire présentoit beaucoup plus de difficultés; cette place, dont la grandeur est médiocre, étoit déja fameuse par deux sièges qu'elle avoit soutenus en 1641. Le Maréchal d'Humières s'en étoit emparé sur les Espagnols en 1676; le Monarque François en avoit fait augmenter considérablement les fortifications, & y avoit fait construire dix demi-lunes pour couvrir autant de bastions, deux bons ouvrages à corne, & des écluses pour inonder les environs. La garnison étoit composée de quatorze bataillons, & de trois régiments de dragons, sous les ordres du Marquis de Goësbriant. Les ennemis formèrent deux attaques, l'une au couchant, du côté du village de Saint-Quintin, l'autre au midi. Deux précautions étoient nécessaires pour se rendre

re de cette place : l'une de se for- 1710.
· par de bonnes redoutes, pour
ıettre à couvert contre les sorties,
n prévoyoit qui seroient fré-
ıtes, à cause du grand nombre
mmes qui y étoient en garnison :
re de détourner les eaux, pour
iter les approches. On se servit
mêmes moyens qu'on mettoit en
e devant Saint-Venant, & la
chée fut ouverte le 12 : mais on
ɔut la faire profonde, parce que
eaux y venoient en abondance,
ɿui obligea d'employer un nom-
prodigieux de fascines pour les
·oches. Avant d'arriver au corps
la place, il falloit s'emparer de
ieurs redoutes ; passer le premier
: ; gagner le chemin couvert ; tra-
èr le grand fossé, & emporter
·avelins ; mais on ne pouvoit paf-
ces fossés qu'avec des galleries, à
[e de la quantité d'eau dont ils
ent remplis. La nuit du 12 au 13
ıssiégeants prirent une redoute sur
:hemin qui conduit à Bethune :
leur coûta beaucoup de soldats
; ou blessés, & ils ne purent la
server, M. de Goesbriant l'ayant
rise dans une sortie. Le 19 ils éta-

1710. blirent deux grandes batteries de quarante & de trente-cinq pièces de gros canon, ce qui leur donna la facilité de s'emparer le 22 d'une autre redoute, malgré les efforts des François, qui firent deux sorties furieuses, dans l'une desquelles fut tué le Marquis de Listenoi. A l'attaque d'une troisième redoute que les ennemis emportèrent le 5 d'Octobre, ils perdirent le Comte de Dohna, & plusieurs centaines de soldats. Tout ce mois se passa à détourner les eaux que les pluies renouvelloient, & qui, étant retenues dans la ville, étoient lâchées tout-à-coup sur les travailleurs; à établir des ponts sur le premier fossé, & à les refaire quand les François les avoient brûlés par les bombes & les feux d'artifice. Les sorties se succédoient si fréquemment, qu'on détruisoit tous les ouvrages des assiégeants à mesure qu'ils les construisoient, & ils y perdirent un grand nombre d'Ingénieurs Hollandois, chargés de la conduite des travaux.

San-Vitali. Quincy. Vie du P Eugène.

XX. M. de Ravignan détruit un convoi des ennemis.

M. de Villars fit tous ses efforts pour troubler les opérations des Alliés, & il fut bien secondé par les Officiers qui agissoient sous ses ordres.

M. le Blanc, Intendant d'Ypres, ayant averti le Gouverneur de cette ville que les ennemis avoient un gros convoi en marche, il détacha M. de Ravignan avec huit cents grenadiers, quinze cents fusiliers, & trois cents dragons, pour l'attaquer. Ce convoi, composé de quarante barques, qui conduisoient des vivres & des munitions au camp par la Lis, étoit escorté de mille hommes d'infanterie, & de cinq cents cavaliers sous les ordres du Comte d'Athlone. Cet Officier se défendit avec beaucoup de bravoure; mais il ne put résister au nombre & à l'activité des François. Il fut fait prisonnier, avec cinq cents de ses gens: il y en eut quatre cents de tués ou de noyés, & le reste se sauva à Deins. On mit le feu aux barques, & il y en eut trois dont la charge étoit de cent soixante milliers de poudre, qui sautèrent en l'air avec une telle explosion, que le village de Saint-Eloi en fut détruit, & que l'ébranlement cassa des vitres à Valenciennes & à Saint-Quentin, quoique ces villes fussent à plus de douze lieues de distance. Dix barques réussirent à se sauver, & les païsans

1710.

1710. pêchèrent les canons, les boulets & les bombes de celles qui avoient été ſubmergées. Peu de jours après cet événement, M. de Villars ſe trouvant fort incommodé de la bleſſure qu'il avoit reçue l'année précédente à Hochſtet, fut obligé de laiſſer le commandement au Maréchal d'Harcourt. Auſſi-tôt que celui-ci fut à la tête des troupes, il fit marcher M. de Broglie entre Saint-Omer & Caſſel, avec un gros corps d'infanterie pour couvrir le pays. Ce brave Officier eſſaya de ſurprendre un quartier Allemand : mais il ne put y réuſſir : & les François firent auſſi ſur pluſieurs places quelques autres tentatives, qui n'eurent pas plus de ſuccès.

San-Vitali. Quincy. Vie du P. Eugène.

XXI. Les Alliés prennent la ville d'Aire. Fin de la campagne en Flandre.

Pour revenir au ſiège d'Aire, les Alliés employèrent tout le mois d'Octobre à ſe rendre maîtres de quelques flêches, & d'une partie de la contreſcarpe, où ils élevèrent une batterie, pour battre le ravelin en brêche. Ils emportèrent ce ravelin & le reſte de la contreſcarpe au commencement de Novembre : mais ils étoient alors ſi rebutés, que dans un Conſeil de guerre pluſieurs Officiers opinèrent pour lever le ſiège. Quoiqu'il eût été entrepris

entrepris contre le ſentiment du Prince Eugène, ce grand homme, au-deſſus de la jalouſie, trop ordinaire aux plus illuſtres guerriers, perſiſta toujours à ne l'abandonner qu'à la dernière extrémité. Enfin, les batteries étant à portée de foudroyer les murailles de la place, M. de Goesbriant voulut ménager les habitants, qui avoient toujours marqué le plus grand attachement pour leur Souverain; & dans la crainte qu'ils ne fuſſent expoſés au pillage, ſi la ville étoit priſe d'aſſaut, il arbora le drapeau blanc le 8 au ſoir. On convint le 9 de la capitulation. M. le Jay, Gouverneur, ſortit avec ce qui reſtoit de la garniſon, tambour battant, enſeignes déployées, douze coups à tirer, quatre pièces de canon, deux mortiers & ſix chariots couverts. Les Alliés, par honneur pour M. de Goesbriant, accordèrent deux canons de plus, uniquement en conſidération de ſa belle défenſe. La priſe de cette place termina la campagne, & l'on mit enſuite de part & d'autre les troupes en quartier d'hiver.

1710.

San-Vitali Quincy. Vie du P Eugène.

XXII. Il ne ſe paſſa rien d'important ſur le Rhin.

Il ne ſe paſſa rien cette année ſur les bords du Rhin, d'aſſez important

1710. pour trouver place dans notre Histoire. Le Maréchal d'Harcourt étoit chargé d'y commander ; & il se rendit le 15 de Juin dans les lignes de Weissembourg : mais il se trouva si incommodé, qu'il fut obligé de laisser le commandement au Maréchal de Besons, qui avoit déja passé le Rhin, pour consommer les fourrages au-delà du fort de Kell. Il le repassa au mois de Juillet ; envoya un corps de huit bataillons & de douze escadrons pour renforcer l'armée de Flandre, & demeura le reste de la campagne sur la défensive. Le Général Gronsfeld, qui commandoit les ennemis, ne fit d'autres tentatives que d'envoyer au mois d'Août un détachement de son armée pour mettre les trois Evêchés à contribution, & un autre pour essayer de se rendre maître du fort de Saint-Martin ; mais ces entreprises ayant manqué par la vigilance des François, chacun demeura de son côté dans ses lignes jusqu'au mois de Novembre, que les armées se séparèrent. *Quincy.*

XXIII. Campagne de Piémont.

La guerre fut également languissante du côté de l'Italie. La Cour de Turin étant toujours mécontente du

peu de satisfaction qu'elle recevoit de celle de Vienne, le Duc de Savoie refusa encore de prendre le commandement de l'armée des Alliés ; & quoiqu'ils eussent en Piémont des troupes assez nombreuses, ils n'y firent pas contre les François la diversion qu'en attendoient les autres Puissances confédérées. Le Maréchal Daun, qui commandoit les ennemis, projetta de faire une invasion, non du côté de la Savoie, où il auroit peut-être rencontré le moins d'obstacles, mais sur les frontières du Dauphiné & de la Provence, où les passages sont beaucoup plus difficiles, aussi ne put-il réussir. Les Impériaux & les Prussiens s'étant réunis à Cuneo avec les troupes de Savoie ; ils se mirent en marche vers le milieu de Juillet pour la vallée de Barcelonette, d'où ils avoient dessein de gagner les bords de la Durance, & de s'étendre du côté d'Embrun & de Guillestre : mais l'activité du Maréchal de Berwick, qui s'étoit rendu, comme nous l'avons dit, dans ce pays, après avoir quitté l'armée de Flandre, fit échouer tous leurs projets.

1710.

Vigilance de M. de Berwick.

San-Vitali. Quincy.

1710. XXIV. Les ennemis se mettent promptement en quartier d'hiver.

Le Maréchal, qui commandoit une armée de soixante bataillons & de trente-six escadrons, commença par s'emparer de tous les passages des Alpes ; particulièrement des chemins qui conduisent à Barcelonette, où il lui étoit d'autant plus facile d'arrêter les ennemis, que ces chemins sont sur le penchant de montagnes très escarpées. Le Comte de Daun s'empara le 25 de Juillet du poste de l'Arche, peu éloigné du château Dauphin, & alla assiéger le fort nommé le Castelet, à l'entrée de la vallée. Les François avoient abandonné le col de Var, & le Général ennemi avoit fait prendre poste à quatorze bataillons sur les hauteurs, pour leur donner de l'inquiétude. Voyant après plusieurs tentatives, que malgré sa supériorité sur les troupes de M. de Berwick, il lui étoit impossible de forcer aucun poste assez important pour lui donner accès dans le pays, il retourna en arrière, vers le milieu d'Août, dans l'intention de se joindre au Général Rebinter, qui étoit campé dans la vallée de Sézanne, pour veiller à la défense de Suze & Fenes-

trelles, si les François eussent formé quelque entreprise de ce côté. Il y laissa le Marquis d'Andorne, avec cinq mille hommes d'infanterie; reprit la route de Pignerol, & conduisit son armèe à Oulx, où il étoit à portée de donner la main à Rebinter. M. de Berwick avoit fait avancer le gros de son armée vers Briançon & le Mont-Genèvre, & il y demeura jusqu'au 20 de Septembre, que les ennemis commencèrent à se mettre en quartier d'hiver, sous prétexte qu'il étoit déja tombé quelques neiges. Cette précipitation fut très nuisible aux intérêts de l'Archiduc, en ce qu'elle donna la facilité au Monarque François de faire passer une partie des troupes du Dauphiné en Catalogne, où elles firent la guerre presque pendant tout l'hiver.

1710.

San-Vitali. Otticri.



CHAPITRE V.

§. I. *Affaires d'Espagne.* §. II. *Le Roi prend la résolution de commander en personne.* §. III. *Il fait arrêter le Duc de Médina-Celi.* §. IV. *Le Roi s'approche des ennemis pour les attirer à une bataille.* §. V. *L'Archiduc s'avance avec le même dessein.* §. VI. *Combat d'Almenara où l'armée du Roi abandonne le champ de bataille aux ennemis.* §. VII. *Escarmouche à Penalva.* §. VIII. *On se prépare des deux côtés à livrer bataille.* §. IX. *Découragement des Espagnols.* §. X. *Disposition des deux armées.* §. XI. *Bataille de Saragosse. L'aîle gauche de l'armée royale est mise en déroute.* §. XII. *Les Alliés remportent une victoire complette.* §. XIII. *Perte que firent les Espagnols dans cette bataille.* §. XIV. *Suite de la bataille. Le Roi repasse en Castille.* §. XV. *Les Grands demandent que M. de Vendôme soit mis à la tête des armées.* §. XVI. *Il se met en route pour l'Espagne.* §. XVII. *L'Archiduc prend la résolution de passer*

en Castille. §. XVIII. *Le Roi Philippe sort de Madrid.* §. XIX. *L'Archiduc y arrive : consternation des habitants.*

L'ESPAGNE va nous présenter cette année un tableau frappant des vicissitudes de la fortune, ou pour parler plus juste, des coups de la Providence. Après avoir permis que l'héritier légitime de la Couronne parût sur le penchant de sa ruine, & se trouvât forcé d'abandonner sa capitale à son rival triomphant ; elle le rétablit ensuite avec autant de rapidité, & affermit enfin par des événements au-dessus de tout ce que pouvoit prévoir la prudence humaine, l'Auguste Maison de Bourbon sur le trône qu'elle occupe avec tant de gloire depuis cette époque mémorable. 1710. I. Affaires d'Espagne.

II. Le Roi prend la résolution de commander en personne.

Le Roi Philippe, privé pour quelque temps du secours des troupes Françoises & des Généraux de sa nation, chercha parmi les Espagnols celui qu'on jugeoit le plus expérimenté, pour lui donner le commandement de l'armée qui devoit agir contre le Comte de Staremberg. Quoique le Marquis de Villadarias eût donné

1710. plusieurs sujets de mécontentement au Monarque, dans le temps du siège de Gibraltar, on le regardoit comme celui qui pouvoit le mieux remplacer M. le Duc d'Orléans & le Maréchal de Berwick. Il fut nommé pour commander cette année sous les ordres immédiats du Roi, qui résolut de faire la campagne en personne. Philippe laissa la conduite des affaires intérieures à la Reine, & il lui choisit un Conseil composé du Duc de Veraguas, du Marquis de Bedmar, du Comte de Frigiliana, & de Dom François Ronquillo. Aucun de ces Ministres n'osoit s'opposer aux volontés de la Princesse des Ursins, qui continuoit à jouir de la plus grande faveur, & l'on peut dire que ce fut elle que le Roi mit réellement à la tête du Gouvernement.

St. Philippe.

III. Il fait arrêter le Duc de Médina-Celi.

Nous avons vu que le Monarque n'accordoit qu'une médiocre confiance au Duc de Medina-Celi; & la suite fit voir qu'il avoit de grandes raisons pour se méfier de ce Seigneur. Le 3 de Mai, jour même du départ du Roi pour l'armée, le Duc fut arrêté; on saisit tous ses papiers, & on le conduisit au château de Ségovie,

où il fut resserré trés étroitement. On n'est pas bien d'accord sur les causes 1710.
de sa détention, qui est toujours demeurée dans le secret du cabinet. On a découvert seulement en général, que le Duc trahissoit son Maître ; qu'il entretenoit des correspondances avec ses ennemis, & qu'il leur donnoit des avis très nuisibles aux intérêts de la Maison de Bourbon. Ceux qui prétendent que Louis XIV. ne cherchoit qu'à amuser les Alliés par des propositions de paix, disent que ce Monarque & M. le Dauphin faisoient part à Philippe de toute cette intrigue politique, & que le Duc qui en étoit instruit, le communiquoit aux Anglois. Ce récit est peu vraisemblable, puisque le Roi lui avoit ôté sa confiance, & que des lettres aussi importantes, si elles eussent existé, n'auroient été connues que du Roi & de la Reine, & peut-être de la Princesse des Ursins, pour qui Leurs Majestés n'avoient aucune réserve : enfin, on peut ajouter qu'après la mort du Duc, les ennemis n'auroient pas manqué de publier des avis qui les auroient justifiés envers toute l'Europe, d'avoir refusé d'accepter des

1710. conditions de paix qui n'auroient été qu'insidieuses. Quoiqu'il en soit, on établit une Junte ou Conseil, composé seulement de cinq Membres, pour travailler au procès du Duc : rien ne transpira des informations : ces Juges ne prononcèrent aucune sentence : le prisonnier fut tranféré quelques mois après à Bordeaux, lorsque le Monarque quitta Madrid : on le conduisit ensuite à Pampelune ; il y mourut l'année suivante, & le Roi laissa tous ses biens à sa famille, dont personne ne fut enveloppé dans sa disgrace.

S. Philippe. Désormeaux.

IV. Le Roi s'approche des ennemis pour les attirer à une bataille.

Aussi-tôt que l'armée Royale fut rassemblée sur les bords de la Sègre, le Monarque alla joindre ses troupes : traversa cette rivière, & forma l'investissement de Balaguer : mais il ne put empêcher que le Comte de Staremberg n'y jettât un gros corps de troupes. On n'avoit pas encore ouvert la tranchée, quand les pluies tombèrent en si grande abondance, que les eaux de la Sègre gonflées en même temps par la fonte des neiges, entraînèrent les ponts qu'on avoit établis, tant pour la communication des quartiers, que pour amener des vivres & des

ourrages au camp. Pendant que cet
ccident réduisoit l'armée Royale à la 1710.
lus grande disette, on apprit que le
hâteau d'Arentz, bloqué depuis long-
emps par les Miquelets, & dont la
rise pouvoit entraîner celle de la ville
e Balbastre, alloit tomber entre les
nains des ennemis, s'il n'étoit prom-
tement secouru. On apprit aussi que
e Comte de Staremberg venoit de
rendre poste à Agramont qui étoit
lans le voisinage de Balaguer. Ces
ouvelles déterminèrent le Roi à re-
asser la Sègre, après avoir envoyé
trois mille hommes pour chasser les
Miquelets des environs d'Arentz, &
pour renouveller la garnison de ce
château, ce qui fut exécuté avec succès
par M. d'Amezaga, qui marcha à la
tête de ces troupes. Ce Lieutenant-
Général se rendit maître ensuite de la
ville & du château d'Estadilla, &
regagna le camp, dans le temps où
le Roi se disposoit à repasser la Sègre,
dans l'espérance de combattre les Alliés.
Son armée, composée de cinquante-
huit bataillons & de soixante-six es-
cadrons, traversa la rivière, & marcha
aux ennemis le 10 de Juin. Leur camp
étoit appuyé, la droite au marais de

1710. Balaguer; la gauche au chemin d'Agramont; & ils étoient si bien retranchés, qu'il y auroit eu de la témérité à entreprendre de les y forcer. Le 13, l'armée Royale s'approcha encore davantage : mais voyant qu'il n'étoit pas possible de les attirer hors de leur camp, le Monarque changea de position, & résolut de s'attacher à leur couper les vivres ; à ravager la Catalogne par des détachements qu'il envoya de toutes parts, & à détruire leurs magasins. Si le Roi nuisit aux ennemis par cette conduite, elle fatigua beaucoup ses propres troupes, particulièrement la cavalerie : la disette se mit dans son camp : le mauvais air qui s'exhaloit des marais dans les chaleurs de l'été, y occasionna beaucoup de maladies, & les soldats furent moins en état de soutenir les efforts des ennemis, quand on en vint enfin à livrer bataille.

San-Vitali. S. Philippe.

V. L'Archiduc s'avance avec le même dessein.

L'Archiduc arriva à la fin de Juin dans son camp sous Balaguer, & il y demeura tranquille à attendre les secours qui lui venoient d'Italie sur la flotte combinée des Anglois & des Hollandois. Pendant cet intervalle, des détachements de l'armée Royale s'emparèrent de Cervera, de Calaf &

de quelques autres petites places. Le reste du mois de Juin & une partie de Juillet se passèrent en petits mouvements de part & d'autre, sans autre action que quelques escarmouches entre les détachements. Le Roi cherchant toujours l'occasion de combattre, repassa encore la Sègre le 26, près de Lérida, pour camper dans le Comté de Ribagorça, & empêcher que les ennemis n'en tirassent des vivres. L'Archiduc, qui avoit reçu son renfort, au nombre de six mille Allemands, sans les troupes des autres Nations, & dont l'infanterie étoit beaucoup plus aguerrie que celle de Philippe, prit la même résolution de livrer bataille; décampa le 27, & traversa les deux rivières de Sègre & de la Noguerra. Le Duc de Sarno étoit chargé de garder les passages de la dernière; mais il fut prévenu par l'activité des ennemis, qui la passèrent, & commencèrent à se mettre en bataille sur les hauteurs d'Alménara, dans le temps que le Roi les croyoit encore au-delà de cette rivière. Ils n'avoient que très peu de cavalerie, & il est difficile de concevoir pourquoi l'Empereur, qui en entretenoit d'excel- 1701.

1710. lente, dont on avoit fait un si gra[nd] usage dans la guerre d'Italie, n'en e[...] voyoit qu'en petit nombre en Espagn[e]. Ce défaut contribua beaucoup à em[-]pêcher l'Archiduc de profiter des pre[-]miers avantages qu'il remporta cett[e] année, & le fit tomber enfin dans les disgraces qui l'obligèrent de renoncer à cette Monarchie.

San-Vitali. St. Philippe.

VI. Combat d'Almenara où l'armée du Roi abandonne le champ de bataille aux ennemis.

Le Roi avoit donné ordre au Marquis de Villadarias de s'emparer d'Alfaras avec un détachement de deux mille hommes de cavalerie, de mille grenadiers & de trois mille hommes d'infanterie : mais les ennemis en étoient déja les maîtres. Villadarias à la tête de la cavalerie Espagnole, les voyant sur la hauteur d'Almenara, ne perdit pas un instant pour les charger, croyant qu'ils n'avoient pas encore eu le temps de se mettre en bataille. Il fut trompé dans son attente; les trouva en état de le bien recevoir, & aussi-tôt que les Espagnols furent à portée, le Comte de Staremberg commença à faire tirer quatorze pièces de canon qu'on avoit placées à la hâte sur un terrain élevé, d'où il commandoit toute la plaine. Ce Général fit ranger sa cavalerie sur quatre lignes, &

plaça son infanterie derrière. Le combat commença un peu avant le coucher du soleil, les Alliés jugeant qu'ils ne devoient pas perdre un instant pour aller à la charge, pendant que l'infanterie royale étoit encore fort éloignée, & mal en ordre par le peu de subordination des Officiers-subalternes. Les Généraux Stanhope, Franchemberg & Peper commencèrent l'attaque à la tête de mille cavaliers Anglois, trois mille Allemands & Hollandois, & un régiment Portugais. Les gardes-à-cheval du Monarque, qui les conduisoit en personne, mirent d'abord en désordre la cavalerie Allemande; & l'Archiduc, qui crut que le reste de son armée ne pourroit tenir long-temps contre les efforts de son rival, se retira à Balagüer. Les Comtes de Staremberg & de Stanhope rétablirent bien-tôt ses affaires: ils poussèrent à leur tour la première ligne, & chargèrent en flanc la seconde, qui étoit mal composée, & qui céda au premier choc. Le Duc de Sarno fut tué les armes à la main: & toute la cavalerie de la gauche prit la fuite à bride-abattue. Le Monarque fit inutilement les plus grands efforts pour la rallier: l'épouvante s'étoit

1710.

1710. mise dans ses troupes : les Officiers qui l'environnoient, l'obligèrent de quitter lui-même le champ de bataille, & de prendre la route de Lérida, dans le temps où six escadrons des Alliés n'étoient plus qu'à peu de distance du lieu où il combattoit. La retraite du Roi fut favorisée par la valeur & la présence d'esprit de Dom Joseph Vallegio, qui commandoit un régiment de dragons de son nom. Ce brave Officier résolut de se sacrifier lui & ses gens pour le salut de son Souverain : il les partagea en cinq corps, qui tombèrent ensemble avec la plus grande intrépidité sur les ennemis : arrêtèrent les Anglois vainqueurs, & donnèrent le temps au Roi, & à ceux qui l'accompagnoient, de se retirer à la faveur de la nuit, qui empêcha les ennemis de les poursuivre. Une partie de l'infanterie Royale prit la fuite sans avoir combattu : la droite soutint quelque temps ; mais elle suivit bien-tôt le pernicieux exemple de la gauche, & le champ de bataille demeura totalement aux Alliés. Ils y perdirent environ quatre cents hommes, dont les principaux furent le Comte de Nassau & Milord Rochefort. Ils prirent beau-

coup de bagages, de drapeaux & d'étendards, & firent trois cents prisonniers. Le Roi eut six cents hommes de tués, entre lesquels on comptoit un grand nombre d'Officiers, & il y en eut au moins autant de blessés. Cette victoire de l'Archiduc, quoique peu considérable en elle-même, fut très nuisible aux intérêts du Roi, en ce qu'elle ranima le courage de ses ennemis, en même temps qu'elle jetta ses troupes dans l'abattement.

1710.

Ottieri. San-Vitali.

VII. Escarmouche à Pénalva.

Les Alliés profitèrent de ce premier avantage, en s'emparant au commencement du mois d'Août, des villes de Balbastre, Estadilla, Carinena, Huesca & de plusieurs autres. Ils formèrent ensuite le siège de Monçon, où ils laissèrent un détachement sous les ordres du Général Sconemberg, & ils s'avancèrent à grandes journées vers Saragosse. Le 14, ils traversèrent la Cinca, & atteignirent l'arrière-garde de l'armée royale, qui étoit en marche pour gagner la même ville. Il y eut une escarmouche très vive dans la gorge de Pénelva : les dragons Allemands d'Herbeville mirent pied à terre, & avec quelques troupes de Catalans & de Portugais, attaquèrent les gre-

nadiers, qui étoient dans cette gorge,
1710. soutenus de la cavalerie Espagnole. On combattit long-temps, & les deux partis s'attribuèrent la victoire : mais il paroît qu'il y eut seulement beaucoup d'hommes tués de part & d'autre, sans aucun avantage réel. Les jours suivants les deux armées continuèrent leur marche pour gagner les bords de l'Ebre, celle de l'Archiduc augmentant continuellement, aux dépens de celle du Roi, qui s'affoiblissoit de jour en jour par la désertion. Philippe, mécontent de la conduite du Marquis de Villadarias dans le combat d'Alménara, lui ôta le commandement, & le donna au Marquis de Bai, qu'il fit venir de l'Estramadure, où il envoya le Marquis de Risbourg pour commander à sa place. La disette de vivres se faisoit sentir des deux côtés, mais elle étoit
St. Philippe. plus grande dans l'armée Royale, où les paysans n'en apportoient que très peu, étant en général beaucoup plus attachés à la Maison d'Autriche qu'à celle de Bourbon.

VIII. On se prépare des deux côtés à livrer bataille.

Le voisinage des deux armées annonçoit une bataille prochaine, & il fut résolu dans le conseil-de-guerre du Roi Philippe de la livrer aussi-tôt

on en trouveroit l'occaſion favora-
. Le Duc d'Avré & pluſieurs autres 1710.
néraux étoient d'avis de l'éviter,
d'abandonner l'Aragon, s'il étoit
:eſſaire, juſqu'à ce qu'on eût reçu
nouveaux renforts, plutôt que de
xpoſer à une défaite, avec des
upes découragées par leurs diſgra-
précédentes, & affoiblies par la
ıleur exceſſive & par le défaut de
'res. Cet avis étoit le plus ſage:
is dans le Conſeil, le plus grand
mbre furent d'un ſentiment con-
ire. Ils prétendirent qu'en ſe reti-
ıt, on ſeroit certainement ſuivi par
ennemis, qui ne manqueroient pas
ttaquer l'armée Royale, dans une
ſition moins avantageuſe que celle
l'on ſe trouvoit, & ce fut cet avis
i l'emporta. On décida donc qu'il
:oit combattre, quoique les Alliés
ſent alors beaucoup plus nombreux,
ıt par les nouveaux renforts qu'ils
ɔient reçus, que par la déſertion dans
troupes Royales, & parce qu'on
ɔit tiré de l'armée de Philippe de
ɔi renforcer les garniſons d'un grand
mbre de places. Les troupes du
i, déja découragées par la défaite
.lménara, & peut-être par quelque

échec à Pénelva, n'avoient pas plus
1710. de confiance en leur nouveau Général, qu'elles n'en avoient marqué pour le Marquis de Villadarias. Il se répandit même parmi ces troupes le bruit le plus fâcheux, & le plus propre à les jetter dans un découragement total. Ce bruit, semé sans doute, ou au moins fomenté par les partisans de la Maison d'Autriche, étoit que le Marquis de Bai, d'accord avec la Cour de France, vouloit par une défaite donner à Philippe un prétexte honnête de quitter l'Espagne. Ces discours n'avoient certainement aucun fondement, comme il fut aisé de le voir par la suite : mais ils firent alors d'autant plus d'effet sur l'esprit des soldats, que selon la plupart des mémoires du temps, le Marquis de Bai, sous prétexte que le Roi avoit eu quelques légers accès de fiévre, & que l'Archiduc n'étoit pas non plus dans son armée, engagea Philippe V. à se tenir à l'écart, de l'autre côté de l'Ebre, dans le temps que l'on combattoit. Le Marquis de Saint-Philippe dit positivement le contraire, & que le Monarque étoit sur le champ de bataille : nous ne nous arrêterons pas à con-

San-Vitali. St. Philippe.

ilier les deux sentiments sur un fait peu important en lui-même, puisque si le Roi n'y étoit pas, au moins est-il certain qu'il n'en étoit pas éloigné. 1710.

IX. Découragement des Espagnols.

« Toutes les troupes, dit M. de » Saint-Philippe, étoient convaincues » qu'on alloit les sacrifier : jusqu'aux » Officiers qui assistèrent au conseil- » de-guerre en portèrent le même » jugement, quand ils virent que » contre le sentiment général, le Mar- » quis rangeoit l'armée en bataille, » après avoir laissé passer l'Ebre aux » ennemis près de Pina, avec une » négligence affectée, comme s'il eût » voulu être forcé d'en venir à une » action. Il sembloit même qu'il vou- » loit qu'elle fût malheureuse, puis- » que non-seulement il avoit laissé » passer le fleuve le 19 aux ennemis » sans aucun obstale, mais qu'il avoit » encore défendu toute escarmouche » aux Espagnols après qu'ils l'eurent » aussi traversé sur les ponts de Sa- » ragosse, & qu'il les avoit empêché » de prendre les armes jusqu'à ce que » les ennemis fussent rangés en ba- » taille. » *St. Philippe.*

X. Disposition des deux armées.

La terreur étoit alors si grande dans l'armée Royale, que, si l'on en croit

le même Auteur, qui cependant n'y
1710. étoit pas, un aſſez grand nombre d'Officiers, connus pour très braves, ſe retirèrent à Saragoſſe ſous divers prétextes. Le Comte de Staremberg informé de ce découragement général par les déſerteurs & par les eſpions, inſpiroit d'autant plus d'ardeur à ſes troupes qu'il voyoit de frayeur dans celles qu'elles devoient combattre. La nuit ſe paſſa des deux côtés à prendre la poſition qu'on jugea la plus avantageuſe : le Marquis de Bai étendit juſqu'à l'Ebre l'aîle gauche de la cavalerie Eſpagnole, commandée par Dom Joſeph Armendaritz & par Dom Pedro Ronquillo. Il mit l'infanterie, dont le Duc d'Avré avoit le commandement, au centre ſur pluſieurs collines, avec des batteries de canon en avant, & plaça ſon aîle droite, commandée par MM. d'Amezaga & Mahoni, & également compoſée de cavalerie, dans une plaine qui s'étend depuis le pied de ces collines juſqu'à la hauteur de Torrero. Quoique M. de Saint-Philippe puiſſe dire contre ce Général, il eſt certain qu'il ne pouvoit choiſir une meilleure poſition, puiſqu'il mettoit la cavalerie & l'infanterie en état d'agir

avec le plus d'avantage qu'il étoit poſ-
ſible. Il ne lui reſtoit plus qu'environ 1710.
dix-huit mille hommes, & l'Archiduc
en avoit près de trente mille. Le
Comte de Staremberg qui les com-
mandoit, mit à la gauche ce qu'il avoit
de meilleur en cavalerie, ſous les
ordres du Général Stanhope. Le Comte
d'Atalaïa eut le commandement de
l'aîle gauche, & l'infanterie fut miſe
au centre, où elle avoit le déſavantage
du terrain contre celle des Eſpagnols,
qui occupoit les hauteurs. Le Général
Wetzel avec ſept mille Allemands oc-
cupoit la droite de cette infanterie.
Belcaſtel, Proteſtant François, à la ſolde
de la Hollande, étoit à la gauche, où *San-Vitali.*
il commandoit les fantaſſins Anglois, *St. Philippe.*
Hollandois & Palatins; & au milieu
étoient placés les régiments Napoli-
tains, Milanois & Catalans.

XI. Bataille de Saragoſſe. L'aîle gauche de l'armée royale eſt miſe en déroute.

Le 20, à la pointe du jour, on
commença à ſe canonner de part &
d'autre; mais l'inégalité du terrain
empêcha que l'artillerie ne fît beau-
coup d'effet. Cependant le Duc d'Avré
eut les deux jambes emportées dès la
première décharge, & mourut ſur le
champ de bataille. Le combat com-
mença à la droite des Eſpagnols, où

les Lieutenants-Généraux Amezaga & 1710. Mahoni, à la tête des gardes-à-cheval & des dragons, attaquèrent les escadrons Portugais, conduits par le Général Hamilton; les mirent en déroute & les poursuivirent assez loin. Ils prirent plusieurs étendards, & étoient près de s'emparer du canon des ennemis, lorsqu'Hamilton fit monter à cheval les dragons Impériaux, & avancer le corps de réserve, dont le feu arrêta l'impétuosité des Espagnols, & conserva le canon des Alliés. En même temps, la cavalerie Royale de la gauche alla à la charge le long des bords de l'Ebre: mais elle y rencontra plusieurs bataillons Allemands, qui firent feu sur le flanc de leurs escadrons; en renversèrent les premiers rangs, & fatiguèrent excessivement les autres. De nouvelles décharges obligeant la cavalerie Espagnole de reculer, ce mouvement donna entrée au Comte d'Atalaïa, qui à la tête de celle des ennemis, chargea si vivement les Espagnols, qu'ils furent mis en déroute, malgré les efforts du Comte de Mérode, & du Marquis de *San-Vitali.* Lanzarotte, qui firent des prodiges *St. Philippe.* de bravoure avant d'abandonner le terrain aux ennemis, mais qui furent

à

à la fin entraînés par la déroute totale de cette aîle.

1710.

XII. Les Alliés remportent une victoire complette.

Au centre, la fortune étoit également favorable aux Alliés : les Généraux Wetzel & Belcastel commencèrent à monter les hauteurs au petit pas, & ils donnèrent ordre que trente grenadiers seulement, à la tête de chaque bataillon, fissent leur décharge : mais que le reste réservât son feu jusqu'à ce qu'on fût à peu de distance des Espagnols. Cette ruse eut son effet : à peine les ennemis commencèrent à tirer, que les troupes Royales firent une décharge générale : les bataillons ennemis avançant alors à grands pas, les attaquèrent avec fureur ; firent leur décharge presque à bout touchant : rechargèrent avec la plus grande diligence, & en peu d'instants rompirent tous les bataillons Espagnols. Les Napolitains furent les premiers qui pénétrèrent dans le centre, où ils mirent en déroute les nouvelles levées des Castillans, & en même temps quelques autres régiments Aragonois, aussi de nouvelles levées, mais plus affectionnés à l'Archiduc qu'à leur Souverain, mirent bas les armes, & se rendirent honteusement aux ennemis. Les

Wallons, particulièrement ceux qui
1710. faisoient partie de la garde du Monarque, & la brigade de Rupelmonde combattirent courageusement, & tinrent encore ferme lorsque la déroute des autres corps étoit déja générale. Forcés enfin de céder au nombre, ils se retirèrent en bon ordre sur la hauteur de Guerbe, où ils furent aussi-tôt attaqués de front par les bataillons Allemands, tous composés de vieilles troupes, & pris en flanc par une multitude d'ennemis, qui les taillèrent en pièces. Ils n'accordèrent de quartier qu'aux seuls Officiers; & les compagnies, qui étoient de cinquante hommes, furent réduites à huit ou dix. Il en fut de même des dragons d'Asturie, & du régiment de Castille cavalerie, dont il ne resta que très peu. A l'aîle droite, les premiers succès des Espagnols ne furent pas de longue durée, par le trop d'ardeur des Généraux Amezaga & Mahoni. A la tête des gardes du Roi & des dragons, ils poursuivirent trop loin la cavalerie Portugaise, & ils furent à leur retour enveloppés de toutes parts par celle du Général Stanhope, soutenu de quelques corps d'infanterie. En moins de

deux heures que dura la bataille, la plaine & les hauteurs furent entièrement au pouvoir des ennemis; & le Marquis de Bai ne put rassembler sous ses drapeaux qu'environ huit mille hommes, le reste ayant pris la fuite de toutes parts.

1710.

San-Vitali. St. Philippe.

Tant que dura l'action, les remparts & les toits de Saragosse furent couverts des habitants, qui ouvrirent leurs portes aux vainqueurs, aussi-tôt que les Espagnols eurent abandonné le champ de bataille. Suivant les relations des ennemis, l'armée Royale perdit près de cinq mille hommes tués, il y en eut trois mille de blessés, & on leur fit autant de prisonniers. Les relations Françoises font monter à deux mille hommes le nombre des tués & des blessés, & celui des prisonniers à quinze cents. Le Marquis de Saint-Philippe ne met que quatre cents hommes tués, ce qui est contre toute vraisemblance; mais il dit qu'on leur fit quatre mille soldats & six cents Officiers prisonniers. Les Alliés s'emparèrent de quinze étendards, de cinquante drapeaux & de presque tout le canon. Pendant que l'on conduisoit les prisonniers à Barcelone & à Gi-

XIII. Perte que firent les Espagnols dans cette bataille.

1710. ronne, le Gouverneur de Lérida attaqua leur escorte, & il en retira environ sept cents : un pareil nombre qu'on avoit obligé de prendre parti dans les troupes de l'Archiduc, désertèrent peu de temps après, & rejoignirent l'armée du Roi.

St. Philippe.

XIV. Suite de la bataille. Le Roi repasse en Castille.

Le lendemain de la bataille, l'Archiduc fit son entrée dans Saragosse, & le reste du mois d'Août fut employé à donner du repos aux troupes ; à changer les Magistrats ; à se pourvoir de vivres, & à examiner la conduite que tiendroient le Roi & ses Généraux. Le peu de troupes qui leur restoit les obligea, pour former une nouvelle armée, de retirer les garnisons de plusieurs places, entre autres de Tudela & Tarazzona, dont les ennemis s'emparèrent aussi-tôt. Ce fut avec environ sept mille hommes que le Roi se retira à grandes journées dans la vieille Castille, sur les bords du Duero, pour être à portée de joindre à ses troupes celles qui agissoient sur les frontières de Portugal. Philippe donna aussi ordre aux différents corps qui étoient répandus sur les bords de la mer, & dans les places voisines des Pirennées, de se rendre sans perdre de temps en

aſtille, & ces derniers furent rem- 1710.
acés dans les garniſons par des trou-
:s Françoiſes tirées de la Gaſcogne
: de la baſſe Navarre. Le Monarque,
en loin de ſonger à quitter l'Eſpagne,
›mme ſes ennemis le publioient,
:ſolut de tenir ferme à Valladolid,
ıcien ſéjour des Rois de Caſtille, ſi
s Alliés prenoient la route de Ma-
:id, qui eſt une ville ouverte, où
ne pouvoit eſpérer de ſe défendre,
ıalgré l'attachement que les Caſtillans
ıi marquoient. Il arriva le 24 dans
. capitale, & ne perdit pas un inſtant
our raſſembler tout l'argent qu'il put
'ouver; pour donner les ordres aux
oupes des provinces de joindre ſans
élai ſon armée, & pour tranſporter
Cour & les Tribunaux à Valladolid.
endant qu'il faiſoit ces diſpoſitions,
ıec autant de courage & de tranquil-
té d'ame que s'il eût été lui-même
ainqueur, le Ciel lui préparoit un
engeur, dont la ſeule préſence alloit
ınimer l'ardeur de ſes troupes affoi-
.ies par la diſgrace, & faire renaître
:ſpérance dans l'ame de ſes fidelles *St. Philipp*
jets.

XV.
Les Grand
demandent

Après l'échec d'Almenara, le Mo-
ırque & les Grands du Royaume

1710.

que M. de Vendôme soit mis à la tête des armées.

jugèrent qu'ils avoient besoin pour commander leurs armées, d'un Général expérimenté, & propre à gagner la confiance des troupes. On savoit que M. de Vendôme joignoit aux plus grands talens dans l'art militaire, cette familiarité pour les Officiers, & cette bonté pour les soldats, qui dans toutes les guerres où il avoit commandé, lui avoient attaché ceux qui avoient combattu sous ses ordres. Nous avons vu les raisons qui l'avoient fait retirer depuis près de deux ans dans son château d'Anet, où il vivoit éloigné du tumulte des affaires. Il n'en étoit sorti que pour aller à Sceaux célébrer son mariage avec Mlle. d'Enghien, petite-fille du Grand-Condé, & il étoit ensuite retourné à Anet, sans faire paroître le plus léger mécontentement de l'espèce d'obscurité où le laissoit la Cour de France, quand il apprit que l'Espagne jettoit les yeux sur lui pour raffermir le trône ébranlé.

Campagnes de M. de Vendôme.

XVI.
Il se met en route pour l'Espagne.

En même temps que les Grands écrivoient à Louis XIV. pour demander que M. le Duc de Vendôme vînt prendre le titre de Généralissime des armées d'Espagne, Leurs Majestés Catholiques l'invitèrent par les lettres

les plus obligeantes, à venir promptement se mettre à la tête de leurs troupes. Le Monarque François, satisfait de voir que les premiers Seigneurs du Royaume reconnoissoient le besoin qu'ils avoient de la France, consentit volontiers à leur demande. Le Duc d'Albe, Ambassadeur d'Espagne, alla présenter à M. de Vendôme les lettres du Roi & de la Reine; & ce Prince se rendit à Versailles où il reçut les ordres du Roi Très-Chrétien. Le Monarque voulut lui faire donner cinquante mille écus pour son voyage; mais M. de Vendôme lui répondit, avec autant de respect que de grandeur d'ame : « J'ai trouvé, Sire, dans » mes propres ressources de quoi faire » ces campagnes, j'espère même que » je ne serai point à charge à l'Espagne. » Il prit ensuite congé de Sa Majesté, & alla à Sceaux, où il laissa Madame la Duchesse. Il y trouva le Cardinal de Polignac, nouvellement arrivé de Gertruydemberg, & ce Plénipotentiaire, aussi renommé pour sa politesse que pour son habileté, lui dit : « Monseigneur, » la paix est entre vos mains, & nous » ne la pouvons espérer que de vos

1710.

» triomphes en Espagne. » Il en partit
1710. le 24 d'Août, & arriva le 28 à Bordeaux, où il apprit la perte de la bataille de Saragosse. Cette nouvelle ne l'étonna pas, quoiqu'elle lui fût mandée avec des circonstances effrayantes pour les suites. « Si Philippe V, dit-il, » a perdu une bataille, sa valeur lui » en fera gagner quatre. » Il continua sa route, & arriva le 31 à Bayonne; mais il fut obligé d'y demeurer onze jours avant de savoir où il devoit aller joindre le Roi, & le parti que prendroient les ennemis. Suivant le Marquis de Saint-Philippe, les Grands d'Espagne n'écrivirent à Louis XIV. qu'après la bataille de Saragosse, & quand Philippe V. fut à Valladolid: mais il est certain que M. de Vendôme prit congé du Roi le 18 d'Août, & que la bataille ne fut livrée que le 20. C'est une légère inadvertance que nous relevons, ainsi que plusieurs autres des mêmes Mémoires, non par aucun desir de critique, mais parce que plus un Auteur est estimable, plus il mérite que l'on contribue à la perfection de son ouvrage par des corrections qu'on peut insérer dans les nouvelles éditions.

Campagnes de M. de Vendôme.

XVII. L'Archiduc

Le Conseil de l'Archiduc fut aussi

divisé après sa victoire, qu'il l'avoit été en plusieurs autres occasions importantes. L'avis du Comte de Staremberg étoit de ne se pas engager dans la Castille ; mais de s'attacher à soumettre la Navarre, & à bien s'assurer des Royaumes de Valence & d'Aragon, ainsi que de la Principauté de Catalogne, pour empêcher que Philippe ne pût recevoir par terre aucun secours de la France. Son projet étoit de faire le siège de Pampelune, qui n'avoit qu'une médiocre garnison, & qui ne pouvoit tenir long-temps ; mais le Général Stanhope refusa absolument de suivre cet avis. Il dit que la Reine d'Angleterre l'avoit chargé d'établir Charles sur le trône d'Espagne : qu'après avoir gagné la bataille de Saragosse, il falloit marcher directement à la capitale pour la soumettre à ce Prince : que l'Angleterre auroit alors rempli ses engagements, & que ce seroit ensuite aux Allemands & aux Espagnols à soutenir le Roi qu'on auroit mis sur le trône. L'Archiduc, qui ne pouvoit rien faire sans le secours des Puissances maritimes, & particulièrement de l'Angleterre, fut obligé de se conformer au sentiment de Stan-

1710.

prend la résolution de passer en Castille.

hope : mais en prenant la route de
1710. Madrid, il écrivit à l'Archiducheſſe,
que ſi le ſuccès étoit favorable, les
Anglois en auroient toute la gloire ;
& que ſi, au contraire, l'événement
étoit malheureux, lui ſeul en porteroit
la peine. Auſſi-tôt que M. de Vendôme
fut inſtruit du parti que prenoit ce
Prince : « Nos ennemis échoueront,
» dit-il, rien ne m'embarraſſe & ne
» m'inquiète, ſi je trouve le Roi, la
» Reine, & le Prince des Aſturies en
» bonne ſanté : j'eſpère tout de Dieu,
» qui m'a toujours protégé, & qui
» ne m'abandonnera pas. » Il continua
alors ſa route pour Valladolid ; & en
traverſant les principales villes d'Eſpagne, il ſe concilia l'affection de la
Nobleſſe & du peuple par ſon affabilité. Ranimant leurs eſpérances, il ne
ceſſoit de parler avec la plus grande
eſtime de la Nation Caſtillane, qu'il
exhortoit à perſiſter dans ſa fidélité,
& il l'engageoit en même temps à
raſſembler de toutes parts des munitions de guerre, dans l'attente des
événements les plus favorables.

ampag. de de Ven-ne. Philippe. a-Vitali.

XVIII. Roi Phi- e fort de drid.

L'Archiduc ſe mit donc en marche pour Madrid contre ſon propre ſentiment, forcé de ſuivre les volonté

de Stanhope, qui, par ſon entêtement, fit perdre en peu de temps à 1710.
ce Prince tout le fruit des victoires d'Almenara & de Saragoſſe. Ce Général, dit un Auteur Italien, s'imaginoit que la capitale d'Eſpagne étoit ſemblable aux villes de Londres ou de Paris, ou à quelqu'une de ces autres villes qu'il ſemble que la nature ait établies pour dominer ſur un nombre de provinces, ſoit par la grande fertilité du pays; ſoit par le commerce que la mer leur procure, ſoit par la multitude d'habitants que l'intérêt ou d'autres motifs y attire. La conquête d'une place qui jouit de quelques-uns de ces avantages, a toujours été de la plus grande utilité à ceux qui s'en ſont rendus les maîtres: mais il n'en eſt pas de même de Madrid. Cette ville n'eſt devenue la capitale de l'Eſpagne que du choix des Monarques qui y ont établi leur ſéjour, attirés par l'abondance de la chaſſe dans les bois voiſins, par la ſalubrité de l'air & des eaux, & par la beauté des côteaux qui l'environnent: mais où l'on ne trouve ni un terroir fertile, ni de rivière marchande, ni de richeſſes naturelles, ni de fortifications, ni même

1710. d'arsenaux pour la guerre. La Noblesse, les Marchands, & les Artisans n'y demeurent que parce que le séjour de la Cour les y attire, & ils s'en éloignent aussi-tôt qu'elle est absente. Enfin, la possession de cette ville ne pouvoit influer en rien pour la conquête de la Monarchie. Le Roi Philippe emporta avec soi les regrets des Bourgeois, des Paysans & des Seigneurs de tous les châteaux voisins, & plus de trente mille habitants de Madrid & des environs le suivirent à Valladolid. Au contraire ceux qui restèrent à Madrid frémissoient d'y voir arriver un Prince conduit par les Portugais qu'ils détestoient, ainsi que par les Anglois & les Hollandois, qu'on avoit en horreur, tant à cause de la différence de religion, que par le souvenir des excès que les troupes de ces deux Nations avoient commis quatre ans avant sur les bords du Tage & à Guadalaxara.

San-Vitali. St. Philippe.

XIX. L'Archiduc arrive. Consternation des habitants.

L'Archiduc s'avançoit donc avec répugnance vers cette capitale : mais comme il connoissoit le caractère impérieux de Stanhope, il craignit que s'il ne suivoit pas son avis, ce Général ne nuisît à ses intérêts auprès de

la Reine Anne. Il prit ſa route par Catalajud, Medina-Celi, Siguenza, Xadraque & Alcala. Ce pays eſt coupé de montagnes, & ſes troupes y ſouffrirent beaucoup par la difficulté des chemins & par la diſette des vivres. Stanhope prit les devants avec mille cavaliers, pour obliger les habitants de Madrid de jurer obéiſſance à Charles : mais il trouva la ville preſque dépeuplée. Les Grands, les Membres des Conſeils & des Tribunaux de Juſtice, les plus notables Bourgeois avoient ſuivi le Roi à Valladolid où il s'étoit retiré le 9 de Septembre. Beaucoup de Nobleſſe & de gens, même d'un état inférieur, étoient allés à la campagne, ou dans d'autres villes, ſoit par affection pour le Monarque, ſoit par la crainte des ſuites que pourroit avoir leur défection, ſi leur Souverain rentroit un jour dans ſa capitale, après qu'ils auroient marqué du penchant pour la domination Autrichienne. Stanhope obligea ceux qui reſtoient, d'envoyer des Députés à l'Archiduc pour lui rendre leurs hommages. L'approche de ſon armée fut annoncée par des déſordres encore plus affreux qu'en 1706. Les ſoldats Proteſtants traitèrent

1710.

avec le plus grand mépris les objets
1710. les plus ſacrés de la vénération des Catholiques. Les vaſes qui ſervent au ſacrifice des Autels, devinrent l'objet de leur dériſion, & furent employés dans les parties de débauche : de l'huile & du chrême dont l'Egliſe Romaine fait uſage pour l'onction des malades & pour d'autres cérémonies, ils en frottèrent leurs chevaux : ils foulèrent aux pieds les hoſties conſacrées : enfin il ſemblèrent s'attacher à attirer ſur eux l'exécration d'une Nation qui ſe glorifie du nom de Catholique, & il n'étoit pas poſſible que le Prince conduit à Madrid par ces profanateurs, ne partageât l'indignation que le peuple avoit conçue contre ſes protecteurs. Ce Prince avoit hérité de toute la piété de ſon Auguſte Maiſon, & il gémiſſoit ſans doute de ces excès : mais, ou il en ignoroit la plus grande partie, ou il étoit obligé de les diſſimuler, ſe trouvant lui-même au pouvoir de ceux qui les commettoient. Il arriva à Madrid le 27 : on força quelques enfants de crier *Vive le Roi Charles*, en leur jettant de l'argent : mais le reſte du peuple demeura dans un morne ſilence. De tous les Grands

du Royaume, il n'étoit resté dans la capitale que le Duc d'Hijar, le Comte de Palma, & le Marquis de la Laguna, & ils furent les seuls Seigneurs qui lui rendirent hommage avec l'Archevêque de Valence, le Comte de Cardonne & quelques autres sujets attachés de tout temps à la Maison d'Autriche. Son armée resta à quelque distance de la ville, où il ne demeura que très peu de temps. Il fit ouvrir les prisons; pourvut ses partisans des charges de l'Etat; établit de nouveaux Conseils & des Tribunaux, & commença son entrée publique: mais voyant que presque tous les habitants se tenoient renfermés dans leurs maisons, contre l'ordinaire du peuple, toujours avide des cérémonies d'éclat, il ne voulut pas continuer sa marche jusqu'au palais, suivant l'usage; vivement piqué de cette réception, il dit qu'il ne resteroit pas dans une ville déserte, & il se retira dans un château du Comte d'Aguilar qui en est à quelque distance.

1710.

San-Vitali. St. Philippe.



CHAPITRE VI.

§. I. *Arrivée de M. de Vendôme en Espagne. Fautes commises par le Comte de Staremberg.* §. II. *Elles font manquer la jonction de son armée à celle des Portugais.* §. III. *Sages conseils donnés par M. de Vendôme, & exécutés.* §. IV. *Zèle des Castillans pour le service du Roi.* §. V. *Le Monarque fait une promotion.* §. VI. *L'Archiduc sort de Madrid.* §. VII. *Son armée abandonne la Castille. Il retourne à Barcelone.* §. VIII. *Le Roi rentre dans Madrid. Joie des habitants.* §. IX. *Il poursuit les ennemis. Les Anglois sont investis dans Brihuega.* §. X. *Efforts du Général Stanhope pour se défendre dans cette ville.* §. XI. *Il est forcé de se rendre prisonnier de guerre avec ses troupes.* §. XII. *Le Comte de Staremberg marche au devant de l'armée royale, & ne peut ensuite reculer.* §. XIII. *Disposition des deux armées.* §. XIV. *Bataille de Villa-Viciosa. L'aîle gauche des ennemis est mise en déroute.* §. XV. *Archarnement des deux côtés. Le Comte*

de Staremberg profite de la nuit pour se retirer. §. XVI. *Campagne de M. de Noailles en Catalogne. Il assiège Girone au commencement de l'hiver.* §. XVII. *Prise de cette place.* §. XVIII. *Affaires d'Angleterre.* §. XIX. *La Reine change de parti.* §. XX. *La Duchesse de Marlborough est disgraciée. La Reine change de Ministre, & convoque un nouveau Parlement.* §. XXI. *Affaires maritimes.*

1710.

I.

Arrivée de M. de Vendôme en Espagne. Fautes commises par le Comte de Staremberg.

PENDANT que l'Archiduc Charles oyoit avec douleur que l'horreur es Castillans, pour ceux qui l'accomgnoient, étouffoit entiérement dans urs cœurs l'ancien attachement qu'ils voient marqué pour la Maison d'Auiche, le Roi Philippe, malgré la éfaite de ses troupes, sentoit renaîe toutes ses espérances, par la fidèté de ses sujets, & par l'arrivée du uc de Vendôme. Ce grand Général ignit le Monarque à Valladolid 20 de Septembre : il fut reçu de ute la Nation avec des transports e joie : on oublia les pertes passées, chacun ne fut plus occupé que es moyens de profiter de son arriée pour les réparer, & pour chasser

enfin de l'Espagne les anciens ennemis
1710. de la Nation & du culte qu'elle professe. Il ne falloit pas moins que M. de Vendôme, soutenu de l'affection des peuples, pour relever les affaires de Philippe V. Réduit à une armée abattue par ses défaites, & par les divisions qui avoient règné jusqu'alors entre ses chefs, Vendôme avoit à combattre des troupes victorieuses, commandées par un Général, dont la valeur tempérée par la prudence ne pouvoit donner lieu d'espérer que l'orgueil inspiré par ses succès, lui fit faire de fausses démarches, dont son adversaire pût tirer quelque avantage; mais cette prudence poussée à l'excès, devint la perte de la cause qu'il soutenoit. Au-lieu d'attaquer vivement les troupes royales, après sa victoire de Saragosse, il laissa au Monarque & à M. de Vendôme le temps de rassembler leurs forces dispersées, de faire de nouvelles levées, & de se mettre en état, non-seulement de se défendre, mais encore de devenir assaillants à leur tour. Les délices de la capitale & des bords du Mançanarès, firent sur les soldats Anglois & Allemands le même effet que ceux de Ca-

poue sur les troupes d'Annibal. La débauche en détruisit une partie; des maladies honteuses en enlevèrent des milliers; soit par l'ignorance des Chirurgiens du pays; soit, comme le prétend le Marquis de Saint-Philippe, que poussés par une haine, qui fait horreur à l'humanité, ils envenimassent les plaies, au-lieu d'employer leur art à les guérir. La disette de vivres se fit bien-tôt sentir dans cette armée, plus occupée de ses plaisirs que du soin de remplir les magasins, qui se vuidoient de jour en jour. On voulut forcer les paysans d'en apporter; mais ils préférèrent de les détruire, ou de les transporter dans des provinces éloignées, plutôt que de les vendre aux ennemis de leur Roi. Dom Felicio de Bracamonte, & Dom Joseph Vallejo, avoient rassemblé quelques corps de cavalerie Espagnole, à la tête desquels ils se rendirent maîtres de tous les passages qui conduisoient à la capitale: ils formèrent des partis qui enlevèrent presque tous les jours des détachements Anglois ou Allemands, destinés à escorter le peu de vivres que les ennemis pouvoient rassembler; & ils eussent même enlevé

1710.

San-Vitali.
St. Philippe.

1710. l'Archiduc à la chaſſe, s'il n'eût été averti par un Garde de la forêt.

II. Elles font [m]anquer la [jo]nction de [so]n armée à [ce]lle des [P]ortugais.

Soit que le Comte de Staremberg ne voulût pas expoſer ſes troupes à la première ardeur que devoit naturellement inſpirer aux Royaliſtes la préſence de M. de Vendôme, ſoit qu'il crût que quand l'armée Portugaiſe auroit joint celle des Alliés, rien ne ſeroit capable de réſiſter à ſes efforts, il réſolut d'attendre cette jonction pour recommencer à agir ; mais au-lieu d'aller au-devant des Portugais, & de ſe rendre maître des paſſages, il ſe contenta d'envoyer des couriers pour preſſer leur marche, & laiſſa le temps à M. de Vendôme de leur couper entiérement la communication. Il ne s'étoit rien paſſé de conſidérable en Eſtramadure pendant le cours du printemps : le Comte de Villaverde, qui commandoit les Alliés, s'étoit tenu ſur la défenſive, quoiqu'il eût des forces ſuffiſantes pour attaquer les Eſpagnols avec avantage ; & il s'étoit contenté de ſe bien fortifier dans ſon camp ſous Elvas, ſans former aucune entrepriſe. Le Marquis de Bai profita de cette inaction. Dans le temps où l'on

croyoit qu'il alloit mettre ses troupes
en quartier de rafraichissement, il fit 1710.
surprendre par Dom Antonio del Castello la ville de la Mirande, dont la garnison fut faite prisonnière de guerre. Il laissa ensuite le commandement au Marquis de Risbourg, pour aller se mettre à la tête des troupes royales du côté de l'Aragon, & les Portugais ne firent aucun mouvement pour profiter de son absence. Après la bataille de Saragosse, dans le temps où le Comte de Staremberg les pressoit avec les plus vives instances de venir se joindre à ses troupes victorieuses, ils se portèrent, au contraire, du côté de l'Andalousie. Il est vraisemblable que le Comte de Villaverde, qui commandoit en chef une armée séparée, étoit peu disposé à se contenter du second rang, & à se mettre avec ses troupes sous les ordres de Staremberg. Après s'être rendu maître de quelques petites places peu importantes, il traversa la Guadiana, & attendit tranquillement les ordres de la Cour de Lisbonne. Quelque ardeur que le Roi de Portugal fît paroître pour les intérêts de la grande alliance : quoiqu'il fût pressé

vivement par les Miniſtres Anglois
1710. & par les dépêches du Comte de Staremberg, pour faire marcher ſes troupes en Caſtille, les remontrances que lui firent les Membres de ſon Conſeil le jettèrent dans l'indéciſion. Ils prétendirent qu'on ne devoit pas les expoſer à être attaquées en route par le Marquis de Bai, qui riſqueroit tout pour empêcher la jonction, & qui pourroit enſuite entrer en Portugal, ſi les frontières du Royaume reſtoient découvertes par l'éloignement ou par la défaite de Villaverde. Que ces raiſons fuſſent fondées, ou qu'elles fuſſent ſeulement plauſibles, elles eurent aſſez de force ſur l'eſprit du Roi, pour l'empêcher de donner ordre à ſon armée d'aller joindre celle de l'Archiduc : M. de Vendôme profita de ce temps pour s'emparer des paſſages : les Portugais ſe jugèrent trop foibles pour entreprendre de les forcer quand il s'en fut rendu maître :
San-Vitali. St. Philippe. ils ſe mirent de bonne heure en quartier d'hiver ; & le Roi Philippe n'ayant plus rien à redouter de leur côté, ne fut plus occupé qu'à faire tête au Comte de Staremberg.

III. Sages con- Auſſi-tôt que le Général François

fut arrivé à Valladolid, on tint un Conseil où la plus grande partie des Officiers Généraux & des Ministres Espagnols, furent d'avis de se tenir sur les bords du Duero, & de s'attacher uniquement à défendre le passage de cette rivière, ne jugeant pas que le peu de troupes, dont l'armée royale étoit composée, pussent suffire à rien entreprendre de considérable. M. de Vendôme fut d'un sentiment différent : il dit que quand le Roi n'auroit que deux mille chevaux, il faudroit s'en servir pour occuper le pont d'Almaraz, & les différents postes des bords du Tage, entre Tolède & Badajox : que si l'on avoit peu de forces, il falloit y suppléer par beaucoup de courage, & donner lieu de croire aux ennemis qu'on jouissoit déja de toutes les ressources qui n'étoient encore qu'en espérance, & que par ce moyen on pourroit empêcher les Portugais d'entreprendre de faire leur jonction avec l'armée de l'Archiduc. On avoit tant de confiance en l'expérience de M. de Vendôme, qu'il entraîna tous les esprits; mais pour mettre la Reine à l'abri de tout événement, il conseilla au Roi

1710. [...]seils donn[és] par M. d[e] Vendôme, [...] exécutés.

Campag. M. de V[en]dôme.

1710. de l'envoyer avec toute sa Cour à Vittoria, pour être à portée de passer en France, si quelque circonstance fâcheuse l'obligeoit de prendre ce parti.

IV. Zèle des Castillans pour le service du Roi.

Après avoir donné ces sages avis, qui furent ponctuellement exécutés, M. de Vendôme se rendit à Salamanque avec le Monarque, & travailla conjointement avec les Généraux Espagnols à rassembler de toutes parts les troupes que la défaite de Saragosse avoit dispersées. Les nouvelles levées se firent en même-temps avec une activité étonnante. Toute l'Espagne fut également surprise de voir qu'en cinquante jours on rassembla vingt-deux mille hommes sous les drapeaux du Monarque, sans que le Comte de Staremberg fît aucun mouvement pour troubler des levées, qui alloient bientôt faire passer la victoire du côté de la Maison de Bourbon. On publia dans toute la Castille des ordres qui portoient que tous ceux qui voudroient s'engager au service du Roi Philippe, auroient la liberté de se retirer quand ils le jugeroient à propos: que pour récompense, ils seroient exempts de tous droits & impositions, & que ces exemptions passeroient

après

1710.

aprés leur mort à leurs descendants ou héritiers. En même-temps que les Alcades & les Corrégidors travailloient sans relâche à encourager ces levées, les Curés & les autres Prédicateurs enflâmoient le zèle des peuples pour les faire voler au secours de leur Souverain, en les exhortant & les pressant d'abandonner biens, femmes, & enfants, pour défendre leur culte sacré, contre les invasions, les sacrilèges, & les excès des ennemis de leur sainte Religion.

Campag. de M. de Vendôme. San-Vitali.

V. Le Monarque fait une promotion.

Le Monarque, toujours guidé par M. de Vendôme, fit une grande promotion pour animer le courage des Officiers, à la vue des récompenses qu'il accordoit à ceux qui étoient le plus attachés à son service. Il éleva au grade de Capitaines Généraux, qui est équivalent à celui de Maréchal de France, le Marquis d'Aitona, le Comte d'Aguilar, le Duc de Popoli, le Comte de Las-Torres, & le Marquis de Thoui, qui s'étoit rendu en poste de France à Valladolid, aussi-tôt qu'il eût appris la défaite de Saragosse. On attendoit aussi de puissants secours de la France. Le Roi Louis XIV ayant pris la résolution de seconder

de tout ſon pouvoir les efforts des
1710. Eſpagnols fidelles à leur Roi, donna ordre de former dans le Rouſſillon une armée de cinquante eſcadrons, & de quarante bataillons, tirés la plus grande partie de celle qui avoit fait la campagne ſur les frontières de Savoie, & qui furent en liberté d'agir d'un autre côté, quand Victor Amédée eût fait mettre ſes troupes en quartier d'hiver.

St. Philipe.

VI. L'Archiduc ſort de Madrid.

L'Archiduc, qui craignit pour la Catalogne, réſolut de ſortir de la Caſtille aux premières nouvelles qu'il reçut des mouvements de M. de Noailles, qui avoit quitté la Cour d'Eſpagne pour aller commander dans le Rouſſillon. Avant d'abandonner Madrid, il fut agité dans le conſeil de ce Prince, ſi l'on ne détruiroit pas cette capitale. Ceux des Eſpagnols qui avoient renoncé à leur devoir pour s'attacher à ſon parti, oubliant alors tous les ſentiments qui lient ordinairement les hommes à leur patrie, furent d'avis de la livrer à la brutalité du ſoldat, & de la faire ſaccager comme une ville ennemie : mais Staremberg & Stanhope, quoiqu'étrangers, marquèrent plus d'humanité ; & ce

fut par leur conseil que Charles sortit de Madrid sans y laisser des marques de la fureur qui animoit ces perfides Espagnols. Comme ce Prince ne parut jamais porté à la cruauté, nous croyons que le Marquis de Saint-Philippe est mal informé, ou qu'il se laisse emporter par sa partialité, lorsqu'il lui fait dire en sortant de la ville : » Puisque nous ne pouvons la détruire, abandonnons-là. « Ce qui sembleroit indiquer qu'il étoit de l'avis de ceux qui opinoient pour sa destruction ; & qu'il pensoit aussi ne jamais règner sur les Espagnes, puisque ç'auroit été un moyen bien singulier de gagner l'amour des peuples, que de commencer par détruire la capitale.

1710.

St. Philippe.

VII. Son armée abandonne la Castille. Il retourne à Barcelone.

Les Puissances Alliées ne faisoient plus paroître la même ardeur qu'elles avoient marquée au commencement du siècle : la Cour de Londres étoit partagée en deux factions, & la Reine Anne étoit sur le point d'abandonner celle du Duc de Marlborough, qui vouloit perpétuer la guerre. Le Duc de Savoie, mécontent de plus en plus de la Cour de Vienne, agissoit si foiblement, qu'on pouvoit

1710. croire qu'il n'y avoit que la honte de changer encore de parti, quoique les Princes y ſoient ordinairement peu ſenſibles, qui l'engageât à continuer de fournir des troupes contre les intérêts de ſes enfants. Dans ces conjonctures, le Comte de Staremberg fit décamper ſon armée, & prit poſte à Ciempezuelos & à Chincom, entre Tolède & Madrid. Elle ne pouvoit ſubſiſter qu'en forçant les payſans à lui apporter des vivres, ou en ravageant toutes les campagnes pour s'en procurer, ce qui augmentoit encore la haine des Caſtillans contre un Prince qui ſembloit être venu dans leur pays, plutôt pour y apporter la misère & la déſolation, que pour le gouverner avec la douceur & la modération héréditaire dans ſon illuſtre Maiſon. On propoſa dans le conſeil de ce Prince, de marcher à Almaraz, pour attaquer l'armée de Philippe : mais les Généraux Staremberg & Stanhope jugèrent l'entrepriſe impoſſible, dans un pays dont tous les habitants ne cherchoient qu'à les faire périr par la diſette. L'Archiduc, par leur avis, ſe rendit en poſte à Barcelone : ils ſe déterminérent à ſe rap-

procher de l'Aragon, pour être à portée de lui donner la main, s'il se trouvoit trop pressé par l'armée que commandoit M. de Noailles. Il étoit difficile que la retraite des Alliés se fît en bon ordre, à cause de la difficulté de faire subsister toute l'armée, si elle demeuroit unie en un seul corps: & les Généraux furent obligés de la partager en diverses colonnes, qui ne pouvoient se secourir que difficilement, si quelqu'une étoit attaquée par les Royalistes. Ces commencements de disgraces avoient mis, ou plutôt augmenté la division dans les différents corps des Alliés : le Comte de Staremberg commandoit en chef: mais toute discipline étoit abolie dans son armée. Les soldats s'écartoient de tous côtés pour avoir des vivres ; & les paysans, qui avoient pris les armes, massacroient sans pitié tous ceux qu'ils pouvoient attaquer avec avantage.

1710.

St. Philippe, Campag. de M. de Vendôme. Ottieri.

VIII. Le Roi rentre dans Madrid: joie des habitants.

Le 23 de Novembre le Roi marcha à Talavera de la Reyna, sur le Tage : il y demeura cinq jours, & il y apprit que les ennemis étoient en pleine marche pour abandonner la Castille. Il reçut en cet endroit les

Députés de sa capitale, qui l'invitoit
1710. à revenir en prendre possession, & il s'y rendit le 3 de Décembre. La joie fut aussi universelle dans Madrid au retour du Monarque, que la consternation y avoit été générale à l'arrivée de son concurrent. Il ne fut pas nécessaire d'ordonner des rejouissances publiques : le peuple se porta de lui-même à faire éclater ces transports tumultueux, qui sont quelquefois des signes assez équivoques de son attachement à son Souverain ; mais qui, en cette occasion étoient des expressions sincères de la joie que leur causoit la présence de Philippe, & l'espérance d'être délivrés pour toujours d'un Prince, qu'ils auroient peut-être
San-Vitali. St. Philippe. chéri, s'il eût été soutenu par d'autres défenseurs que par les ennemis de leur nation & de leur religion.

IX. Il poursuit les ennemis. les Anglois sont investis dans Brihuega.

Les nouvelles que le Monarque & M. de Vendôme reçurent du peu d'ordre que les ennemis mettoient dans leur marche, déterminèrent cet habile Général à leur livrer bataille, avant qu'ils eussent traversé les montagnes qui séparent la Castille de l'Aragon. La ville de Madrid donna de nouvelles preuves de son zèle, par

un don gratuit qu'elle fit à Sa Majeſté, & par une grande quantité de rations 17
de pain, qu'elle fit diſtribuer aux troupes Royales, malgré l'épuiſement où devoient être les habitants, après le ſéjour des Alliés dans cette ville & aux environs. Ces fidèles ſujets firent les plus grandes inſtances, pour que le Roi n'expoſât pas ſa Perſonne, dans une ſaiſon auſſi fâcheuſe : mais Philippe, guidé par ſon propre courage, & par les conſeils de M. de Vendôme, réſolut de marcher en toute diligence aux ennemis, & dès le 6 il partit de Madrid pour ſe rendre avec ſon armée à Alcala. Il prit enſuite la route de Guadalaxara, où il avoit réſolu de traverſer l'Hénarès, & non le Tage, comme le diſent le Père d'Avrigny & l'Auteur des Campagnes de M. de Vendôme. Cette rivière n'a qu'un filet d'eau en été ; mais elle étoit alors enflée par les pluies, qui l'avoient rendue très rapide. Pour accélérer la marche, M. de Vendôme fit paſſer l'infanterie, l'artillerie & les bagages ſur le pont de Guadalaxara, pendant que lui-même à la tête de la cavalerie & des dragons, traverſoit la rivière à la nage, au milieu

de mille dangers. Ce furent cette di-
1710. ligence & cette intrépidité qui valurent à la Maiſon de Bourbon l'avantage déciſif qu'elle remporta peu de jours après ſur les ennemis. Le Général Stanhope, qui croyoit encore l'armée Royale fort éloignée, s'étoit cantonné avec les troupes Angloiſes dans Brihuéga, où il étoit réſolu de reſter, juſqu'à ce que les gros bagages euſſent paſſé la Tujana & les défilés des montagnes. On apprit par un payſan, qu'il y avoit environ ſix mille Anglois dans cette ville, & le Roi donna ordre au Marquis de Thoui de partir le 8 à minuit, pour en former l'inveſtiſſement avec tous les piquets de l'armée, & ſix régiments de dragons, conduits par le Marquis de Valdecagnas. Toute l'armée ſuivit ce détachement, & fit la plus grande diligence, pour ne pas laiſſer aux ennemis le temps de s'échapper. A l'arrivée du Roi, on s'empara de deux ponts ſur la Tujana, & l'on forma deux attaques, l'une commandée par le Monarque, & l'autre par M. de Vendôme. On employa la nuit du 8 au 9 à élever les batteries, qui commencèrent à tirer la matinée ſuivante,

Campag. de M. de Vendôme.

après qu'on eût sommé le Général Stanhope de se rendre, & après qu'il eût répondu qu'il étoit résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. 1710.

X. Efforts du Général Stanhope, pour se défendre dans cette ville.

La ville ou le bourg de Brihuega n'étoit pas en état de faire une longue résistance. Elle n'avoit d'autre défense que des murailles à l'antique, sans aucun dehors, & étoit commandée par une montagne, d'où l'on voyoit jusques dans l'intérieur de la place. Le Général Stanhope, qui vraisemblablement ignoroit l'activité de M. de Vendôme, ou qui croyoit que le Roi d'Espagne seroit assez satisfait de l'éloignement des Alliés, sans s'attacher à les poursuivre, s'étoit renfermé dans cette ville avec si peu de précaution, qu'il n'avoit pas même de batteurs d'estrade au dehors pour prévenir les surprises. Quand il apprit que les Espagnols approchoient, il crut d'abord que ce n'étoit qu'un simple détachement, qu'il lui seroit aisé de mettre en déroute : mais quand il sut ensuite qu'il alloit être environné par toute l'armée Royale, il envoya couriers sur couriers au Comte de Staremberg, pour le presser d'accourir à son secours. En même-temps,

1710. il fit travailler avec la plus grande diligence à former des retranchements d'espace en espace, dans l'intention de disputer le terrain pied-à-pied : mais il avoit si peu de vivres, que sans un prompt secours, il lui étoit impossible de tenir seulement quelques jours contre les efforts du Monarque.

Campag. de M. de Vendôme.

XI. Il est forcé de se rendre prisonnier de guerre avec ses troupes.

Les murs de Brihuega sont construits de brique, & le canon y faisoit seulement des trous, sans renverser de parties assez considérables pour former une brêche. Quoique le Marquis de Valdecagnas se fût jetté entre cette ville & le gros de l'armée ennemie, pour empêcher l'arrivée des secours; les Espagnols, dans la crainte que le Comte de Staremberg ne vînt les troubler dans les opérations du siège, résolurent de s'exposer à tous les dangers, pour être maîtres de cette place avant qu'il pût y arriver. On fit agir contre une des portes le feu de l'artillerie, & celui d'une mine qu'on creusa, sans perdre un instant; cette porte & une partie du mur furent renversés; & quoique la brêche ne parût pas encore praticable, rien ne put arrêter l'ardeur des assaillants,

conduits par le Marquis de Thoui, le Comte de Rupelmonde, & le Comte de San-Stefano. Les Anglois se défendirent avec la plus grande bravoure : des files entières d'Espagnols furent emportées par le feu de leur artillerie : mais d'autres prirent aussi-tôt la place ; & quoique deux de ces Officiers Généraux fussent mis hors de combat, le troisième réussit à conduire au milieu de la ville ces troupes, animées par la présence du Roi & de M. de Vendôme, qui furent toujours spectateurs de la bravoure des Officiers & des soldats. L'intérieur de la ville leur offrit de nouveaux obstacles : des puits & des coupures à combler : des parapets à abattre ou à surmonter : des maisons qui présentoient l'image de l'incendie par le feu qui sortoit des fenêtres, des crevasses qu'on y avoit faites, & même des moindres lucarnes. On ne peut concevoir comment les Anglois en une nuit avoient préparé des défenses qui sembloient exiger des semaines entières de travail. La valeur & la constance des Espagnols rendirent inutiles toutes ces précautions. Les ennemis, après avoir com- 1710.

battu toute la journée, dans l'attente
1710. du ſecours qu'ils eſpéroient que leur
amèneroit Staremberg, demandèrent le ſoir à capituler, n'ayant plus de munitions ni de vivres. Quoique le Général Stanhope ne dût plus avoir d'eſpérance, il crut pouvoir demander à ſe retirer avec ſes troupes; mais M. de Vendôme, irrité de cette propoſition, répondit que le Roi ne donnoit qu'une heure pour capituler, & que lorſqu'elle ſeroit écoulée, les ennemis ne ſeroient plus reçus à aucune compoſition. Les Anglois, effrayés de cette réponſe, conſentirent à ſe rendre priſonniers de guerre; on laiſſa les équipages aux Officiers; les ſoldats remirent leurs armes aux vainqueurs, & on les fit partir auſſi-tôt avec les Généraux Stanhope, Carpenter, & Hill, pour être diſtribués en différentes villes, dans l'intérieur de la Caſtille. Ils avoient perdu environ cinq cents hommes dans la défenſe, & les Eſpagnols en eurent mille de tués, & le double de bleſſés.

Campag. de M. de Vendôme.

XII. Auſſi-tôt que le Comte de Strarem-berg avoit reçu le premier courier du Général Stanhope, il avoit raſſemblé toutes ſes troupes, & s'étoit mis en

Le Comte de Staremberg marche au devant de

marche pour secourir les Anglois : mais M. de Vendôme ayant pris la précaution d'en faire occuper toutes les hauteurs, Staremberg ne pouvoit avancer que lentement, étant toujours obligé de tenir son armée en ordre de bataille. Il n'étoit qu'à deux lieues de Brihuega quand les Anglois capitulèrent, & il jugea qu'ils avoient été obligés de se rendre quand il n'entendît plus le feu de leur artillerie. Quoique la perte d'un corps aussi considérable, diminuât beaucoup son armée, & la privât de sa meilleure infanterie, cette disgrace ne put lui faire changer la résolution qu'il avoit prise de combattre l'armée Royale. Après avoir fait tirer neuf coups de canon le matin du 10, pour donner, à tout hazard, avis aux Anglois de son arrivée, il continua sa marche au petit pas ; ses troupes descendirent les montagnes, pendant que M. de Vendôme, de son côté, formoit les siennes dans la plaine de Villa-Viciosa, où il avoit également résolu de livrer la bataille. M. de Srarembergvit avec surprise le grand front que présentoit l'armée Royale ; il la croyoit beaucoup moins considérable

1710.

l'armée royale, & ne peut ensuite réculer.

qu'elle ne l'étoit réellement, & M. de
1710. Vendôme avoit encore eu ſoin de l'étendre, tant pour donner plus d'eſpace à ſa cavalerie, que pour en impoſer aux ennemis. La fière contenance des Eſpagnols rallentit bien-tôt l'ardeur du Général Allemand ; & il aſſembla le conſeil de guerre, où l'on jugea qu'il y auroit de la témérité à attaquer l'armée royale. On y réſolut d'attendre la nuit pour décamper, & reprendre la route de l'Aragon ; mais M. de Vendôme pénétra leur deſſein, & ne leur laiſſa pas le temps de l'exécuter.

Campag. de M. de Vendôme.

XIII. *Diſpoſition des deux armées.*

Ce Prince mit ſon armée en bataille, la droite appuyée à un ravin, & la gauche à un bois d'oliviers. Sa Majeſté Catholique commandoit en perſonne l'aîle droite, ſecondée par le Marquis de Valdécagnas : le Comte de Las-Torres, & le Marquis de Thoui, qui malgré ſes deux bleſſures de Brihuega, avoit voulu ſe trouver à la bataille, commandoient le centre ; & l'aîle gauche, preſque toute compoſée de cavalerie, étoit aux ordres du Comte d'Aguilar. M. de Vendôme étoit auſſi à cette aîle : mais il n'avoit voulu prendre aucun comman-

dement particulier, pour être mieux en état de se porter par-tout où il feroit nécessaire. Douze mille hommes d'infanterie, & cinq mille de cavalerie composoient toute l'armée Royale, dont une grande partie étoit de nouvelles levées : mais l'expérience qu'on venoit d'avoir de la façon dont ces nouveaux soldats s'étoient comportés à Brihuega, leur méritoit autant de confiance que s'ils eussent été d'anciennes troupes. Le Comte de Staremberg n'avoit que vingt-sept bataillons, & vingt-neuf escadrons, ce qui formoit au total dix mille hommes d'infanterie, & deux mille cinq cents de cavalerie : mais ces troupes avoient l'avantage d'être très aguerries; & le souvenir de la victoire qu'elles avoient remportée devant Saragosse, étoit un puissant motif pour leur faire espérer de nouveaux succès. Leur Général rangea en bataille la gauche, appuyée à un terrain tout entrecoupé de fosses profondes ; il jetta tous les grenadiers à la droite ; mit l'infanterie en avant, & plaça la cavalerie derrière, sur quatre lignes. L'artillerie, composée de vingt-deux pièces de canon du côté de l'armée

1710.

1710. Royale, & de vingt pièces avec deux mortiers du côté des ennemis, fut distribuée sur le front des deux armées. Elles n'étoient séparées que par des ravins & par des masures, qui pouvoient donner beaucoup de désavantage à ceux qui attaqueroient les premiers.

XIV. Bataille de Villaviciosa. L'aîle gauche des ennemis est mise en déroute.

La bataille commença par le feu de l'artillerie : celle des Impériaux étoit la mieux servie, & elle jetta d'abord quelque désordre dans l'armée Royale, particulièrement parmi les dragons, qui y étoient le plus exposés. M. de Vendôme, jugeant que le Général ennemi ne chercheroit qu'à gagner du temps jusqu'à la nuit, pour se retirer à la faveur des ténèbres, fit donner le signal de l'attaque vers trois heures après-midi. Le Monarque en personne passa le ravin qui étoit devant son aîle droite, & chargea la gauche des ennemis avec tant de vigueur, qu'en peu d'instants la première ligne fut totalement mise en déroute, & se renversa sur la seconde, qui se sépara en petits pelottons, & se trouva bien-tôt réduite à chercher son salut dans une fuite précipitée. La prudence demandoit qu'on

profitât de ce premier avantage pour prendre en flanc le centre des ennemis, qui demeuroit découvert : mais l'ardeur des troupes Espagnoles l'emporta sur la discipline : les ordres du Roi & du Marquis de Valdecagnas ne furent point entendus, ou furent mal exécutés : on poursuivit trop loin les fuyards, & peu s'en fallut que ce mouvement ne séparât entièrement l'aîle droite du reste de l'armée Royale.

1710.

San-Vitali. St. Philippe. Campag. de M. de Vendôme.

XV.

Acharnement des deux côtés.

Le Comte de Staremberg profite de la nuit pour se retirer.

Le centre des Espagnols, n'étant plus soutenu par cette aîle, ne combattoit pas avec le même avantage contre celui des ennemis, où étoit l'élite de leurs troupes, commandées par Dom Antonio de Villaroel. Secondés par leur cavalerie de la droite, Ils chargèrent les Espagnols avec impétuosité, & rompirent entièrement leur première ligne. Quelques nouveaux régiments prirent la fuite : mais les vieilles troupes se portèrent à la droite, où le Marquis de Valdecagnas ramenoit ceux que la poursuite avoit emporté trop loin, & travailloit avec succès à rétablir le combat du centre. La seconde ligne ne fut jamais entamée : mais elle recula

1710. assez loin sans se rompre : les Allemands combattoient avec fureur, & il fallut toute la bravoure des gardes Wallones, conduits par le Duc d'Havré, pour soutenir leur attaque. M. de Vendôme, qui avoit jusqu'alors combattu à la gauche, crut sa présence nécessaire au centre : il s'y porta en diligence ; & profitant du ralliement de la droite, il fit étendre ses aîles pour envelopper les ennemis. On rapporta au Roi, qui étoit toujours à la droite, que ce Général étoit tué ou fait prisonnier : mais cette fausse nouvelle fut bien-tôt détruite par le Marquis de Valouze, que le Monarque envoya au centre, où il trouva M. de Vendôme sans aucune blessure, quoiqu'il fût couvert de sang & de poussière. Les Espagnols ne furent pas long-temps sans regagner leur terrain, & les ennemis reculèrent à leur tour sans se rompre, jusqu'à un endroit coupé, où les ténèbres de la nuit qui commençoit, ne permettoient pas de les poursuivre. Le Comte de Staremberg, qui avoit perdu une partie de son artillerie, jugea qu'il seroit hors d'état de renouveller la bataille le lendemain.

Il encloua le reſte, & profita de la nuit pour ſe retirer du côté de Ciſuentes ; abandonnant ſon camp aux Eſpagnols ; qui y firent un butin conſidérable. Dans cette bataille, qui fut livrée de part & d'autre avec autant d'acharnement, le nombre des morts fut à-peu-près égal des deux côtés, & chacun y perdit environ deux mille deux cents hommes. Les Eſpagnols regretèrent particulièrement le Marquis de Ronquillo, le Comte de Rupelmonde, & le Marquis de Vernel : les ennemis comptèrent au nombre de ceux qui furent tués, le Général Belcaſtel, qui commandoit les Hollandois. Les Eſpagnols firent trois mille priſonniers, mais ils ne pourſuivirent point les Alliés, dans la crainte de manquer de vivres, parce que ceux-ci enlevèrent ou détruiſirent tout ce qu'ils en purent trouver ſur leur route. Réduits à ſix mille hommes, ils prirent à grandes journées la route de Barcelone, & le Roi, avec ſon armée victorieuſe, ſe rendit par des marches règlées à Saragoſſe. Il reprit poſſeſſion de cette ville, & y fit venir la Reine & le Prince des Aſturies, pour que la préſence de la famille

1710.

San-Vitali. St. Philippe Campag. de M. de Vendôme.

1710. Royale rappellât les Aragonois à l'affection qu'ils devoient à leur Souverain.

XVI. Campagne de M. de Noailles en Catalogne. Il assiége Gironne au commencement de l'hiver.

Pendant que M. le Duc de Vendôme rétablissoit ainsi les affaires du Roi Philippe V. au centre de ses Etats, M. de Noailles s'avançoit vers les frontières, avec les troupes qu'il avoit rassemblées du Dauphiné, & des provinces circonvoisines. On étoit déja au milieu de Décembre, quand il entreprit le siège de Gironne, avec une armée de vingt mille hommes, pourvue d'une nombreuse artillerie, & de toutes sortes de munitions de guerre. Cette ville est de grandeur médiocre, sur le penchant d'une montagne, qui la commande en grande partie, ce qui a obligé d'y construire cinq forts pour en défendre l'approche. La tranchée fut ouverte la nuit du 23 au 24, & l'on commença par attaquer celui qu'on appelle le fort Rouge, composé de quatre bastions. On éleva quinze pièces de canon en batterie sur une hauteur, d'où l'on voyoit jusqu'au fond du fossé, ce qui mit en état de battre en brêche dès les premières décharges. On tira avec tant de succès, & l'on jetta une si grande quantité

de bombes dans ce fort, que les ennemis furent obligés de l'abandonner le 29, pour ne pas y périr jusqu'au dernier, & ils se retirèrent dans la ville.

1710. St. Philippe.

XVII. Prise de cette place.

Entre le fort Rouge & le corps de la place, étoit une rédoute, contre laquelle les François dirigèrent aussi-tôt leurs batteries; mais les pluies devinrent si abondantes, qu'on ne put faire que très peu de progrès le reste du mois. Les assiégeants souffrirent alors beaucoup de la disette de vivres, qu'on ne pouvoit amener que très difficilement au camp, les chemins étant totalement rompus. Les gelées qui survinrent pendant le mois de Janvier firent retirer les eaux: on répara les chemins; on rétablit les ponts de communication; on battit vivement en brêche: & les mineurs secondant par leurs travaux souterrains les effets de l'artillerie, on fut en état le 23 de donner l'assaut au corps de la place. Les ennemis se défendirent vaillamment: mais la persévérance des grenadiers François l'emporta sur leur résistance; ils s'emparèrent du bastion & de la porte qu'on nomme de Sainte-Marie, ainsi que du couvent de Saint

Pierre & de la tour de Sainte Lucie:
1710. mais les coupures que les aſſiégés avoient faites les empêchèrent de pénétrer plus avant dans la ville. Le Commandant ſe voyant hors d'état de réſiſter à un nouvel aſſaut, demanda à capituler : on convint qu'il remettroit la ville aux François, & qu'il ſe retireroit avec ſa garniſon dans trois des forts extérieurs, d'où il ſortiroit ſix jours après, s'il n'étoit pas ſecouru. Les articles furent exécutés fidellement, & au temps preſcrit on lui accorda la liberté de ſe retirer à Barcelone avec quatre pièces de canon & deux mortiers. Nous verrons la ſuite de l'ex-
St. Philippe. pédition de Catalogne dans les événements de l'année 1711.

XVIII. Affaires l'Angleterre.

Avant de terminer ceux de 1710, nous allons jetter un coup d'œil ſur l'état des factions en Angleterre; objet d'autant plus important pour les affaires générales de l'Europe, que la guerre étoit en grande partie entretenue par les puiſſants ſecours d'hommes & d'argent que la Reine Anne fourniſſoit à la grande Alliance. Les Wighs qui vouloient la guerre par attachement pour le Duc de Marlborough, avoient toujours eu le deſſus tant que ce Lord

avoit été en faveur : mais la hauteur de la Duchesse l'ayant perdue dans l'esprit de la Reine, tout leur parti fut enveloppé dans sa disgrace. Ce Seigneur & le Lord Godolphin, grand Trésorier, avoient été précédemment de celui des Toris : mais ils l'avoient abandonné quand ils avoient vu que la faction des Wighs étoit la plus puissante : ce qui avoit tellement irrité les chefs de la faction contraire, qu'ils avoient juré leur perte s'ils pouvoient reprendre le dessus. Un incident assez bizarre, & qui sembloit d'abord devoir augmenter l'éloignement que la Reine avoit jusqu'alors marqué pour les Toris, ramena au contraire l'esprit de Sa Majesté Britannique à leur être favorable, & leur fit bien-tôt occuper toutes les places de confiance, qui furent ôtées leurs rivaux.

1710.

San-Vitali. Smollet.

XIX. La Reine change de parti.

Un Recteur ou Curé, nommé Sacheverel, dans deux discours prononcés à Londres, & imprimés quelque temps après, avoit soutenu avec force la doctrine de l'obéissance passive, dont une des premières conséquences est que les peuples n'ont jamais aucun droit de se soulever contre leurs Souverains, qui ne doivent rendre compte

de leurs actions qu'à Dieu seul. Ce
1710. principe, que nous tenons pour incontestable en France, qui fait la sureté du Monarque, & dont la juste application maintient la tranquillité dans tous les ordres de l'Etat, paroissoit contraire au gouvernement de la Grande-Bretagne. L'imagination échauffée du Prédicateur, lui fit ajouter, que l'Eglise étoit dangereusement attaquée par ses ennemis: il se déchaîna violemment contre la Tolérance & les Non-conformistes, & exhorta le peuple à se revêtir des armes du Seigneur: expression captieuse, qui, réduite en pratique, pouvoit avoir de dangereuses conséquences. Le Prédicateur fut dénoncé à la Chambre des Communes, par le fils du précédent Archevêque d'York, comme Auteur de discours scandaleux & séditieux. Il fut mis en prison; on instruisit son procès, qui dura trois semaines: la Reine eut la curiosité d'y assister plusieurs fois, & le Docteur dans son apologie parla avec tant de force sur les devoirs des sujets envers leurs Souverains, en éludant adroitement l'application qu'on en pouvoit faire à la conduite des Anglois dans le

le temps de la révolution, dont il exalta les heureuses suites, qu'il eut l'art d'intéresser Sa Majesté Britannique à sa cause. Elle lui marqua en particulier la satisfaction qu'elle avoit de son apologie, & de ce moment elle se détermina à abandonner totalement le parti des Wighs, dont elle étoit déja très mécontente. La douceur du jugement porté contre Sacheverel, fut une suite de ce changement : on se contenta de lui interdire la chaire pour trois ans, ce qui inspira tant de joie au peuple d'Angleterre, toujours opposé au parti dominant, qu'on y fit des réjouissances publiques : on alluma des feux devant les portes, & le Docteur fut reçu comme en triomphe dans les différentes villes où il fit un voyage quelque temps après.

1710.

San-Vitall. Smollett.

XX.

La Duchesse de Marlborough est disgraciée. La Reine change de Ministre & convoque un nouveau Parlement.

La Reine marqua bien-tôt son affection pour le nouveau parti qu'elle avoit embrassé, par la disgrace totale de la Duchesse de Marlborough ; & elle commença à donner toute sa confiance aux Tories, soutenus par Miss Masham, cousine de la Duchesse, qui eut l'art de la supplanter & de s'insinuer dans l'esprit de Sa Majesté Britannique. Cette nouvelle favorite avoit

1710. un frère dans le service, qui s'étoit distingué à la bataille d'Almanza, & la Reine demanda au Duc de Marlborough de le pourvoir d'un régiment qui vint à vaquer. Ce Seigneur refusa de l'accorder, ce qui augmenta le mécontentement de la Reine : elle résolut dès lors de lui ôter le commandement de ses armées : mais voulant ménager les Hollandois, qui marquoient la plus haute estime pour cet habile Général, elle fut obligée de dissimuler quelque temps, & il conserva son poste éminent dans le cours de la campagne suivante. Cependant la Reine, assurée de la satisfaction qu'elle alloit donner à toute la Nation, exécuta les autres changements qu'elle avoit projettés. Tous les Ministres d'Etat du parti des Wighs furent déplacés, & leurs postes furent remplis par des Tories : enfin elle déclara le Parlement dissous, & en convoqua un nouveau, dont presque tous les membres de la Chambre-Basse furent élus dans cette faction. Ce fut alors que Sir Henri Saint-Jean, connu depuis sous le nom de Lord Bolingbroke reprit la place de Secretaire d'Etat, qu'il avoit résignée quelques années

San-Vitali. Smollett.

avant que ces changements arrivassent.

Il ne se passa rien en mer de fort important pendant le cours de cette année. Les Alliés tentèrent une descente sur les côtes de Provence, & débarquèrent au port de Cette. Ils espéroient exciter quelques nouveaux troubles parmi les Protestants des Cevennes ; mais la vigilance de M. de Noailles, qui étoit alors dans le Roussillon, les obligea de se rembarquer à la hâte, après avoir perdu environ cinq cents hommes tués ou noyés. Les Armateurs François gênèrent excessivement cette même année le commerce des Anglois & des Hollandois, auxquels on prit aussi plusieurs vaisseaux de guerre, & un grand nombre de bâtiments marchands en différentes mers.

1710.

XXI. Affaires maritimes.

Fin du Tome cinquième.

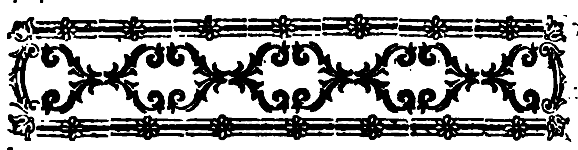


TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce cinquième Volume.

D

E

H

I

Fin de la Table des Matières du cinquième Volume.

ERRATA.

Pag. 273, *lig.* 13, le *mettez* la.

